

LA CHANCE DU DIABLE

TOME 1



MARC GODARD



Table des matières

Remerciements de l’auteur	6
Introduction	7
PREMIÈRE PARTIE: SUR IBRIS	8
DEUXIÈME PARTIE : SUR ÉRUNANE	39

Les Éditions La Plume D'or

3485-308, av. Papineau

Montréal (Québec) H2K 4J8

[http ://editionslpd.com](http://editionslpd.com)

La chance du diable

Tome 1

Marc Godard



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Godard, Marc, 1959-

La chance du diable

L'ouvrage complet comprendra 2 volumes.

ISBN 978-2-924594-60-5 (couverture souple : vol. 1)

I. Titre.

PS8563.O75C42 2017 C843'.54 C2017-940065-7

PS9563.O75C42 2017

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Canada

 **SODEC**
Québec 

Conception graphique de la couverture : Elen Kolev et M.L. Lego

© Marc Godard 2016

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN :978-2-92459-460-5

ISBN ePub :978-2-92459-461-2

ISBN PDF :978-2-92459-462-9

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mai 2017

Remerciements de l'auteur

Même dans une œuvre de pure fiction, nous avons besoin de personnes réelles. Merci aux trois femmes qui m'ont aidé à mettre ce bébé au monde.

À Cécile : l'amour de ma vie.

À Michelle : l'amie précieuse.

Et Marie Louise : qui a cru en moi.

Bien entendu, comme il s'agit d'un accouchement, ce sont les femmes qui ont le plus souffert !

Marc Godard

Introduction

Elle sentit une vibration dans l'air, comme un jour humide, tout près d'une ligne à haute tension, puis le grondement du tonnerre, mais pas un grondement ordinaire. Plutôt un fragment du bruit répété en continu, qui se déplaçait lentement dans sa direction. Pourtant, il n'y avait pas le moindre nuage dans ce ciel bleu de mi-journée. Intriguée, elle quitta les arbres où elle ramassait des noix pour joindre le bord de la falaise. Une fois arrivée, suivie par d'autres femelles curieuses, elle vit s'étendre à perte de vue la grande forêt et la rivière bordée de galets jaunes qui serpentait au milieu. Le bruit continuait à progresser dans sa direction, sans qu'elle en trouve la provenance. Elle regarda ses compagnes, l'air de demander si elle était la seule à ne rien voir. Enfin, l'une d'elles tendit le bras vers l'horizon, visiblement excitée. C'est là qu'elle l'aperçut. Toutes, sans prononcer le moindre mot, eurent le réflexe de s'accroupir dans les herbes en entrant la tête dans les épaules. Comme les autres, malgré la peur, elle resta figée sur place, à regarder de ses yeux l'inconcevable. Une gigantesque pierre sous laquelle apparaissaient et disparaissaient de petites boules de soleil était suspendue entre ciel et terre et progressait vers elles avec ce bruit de tonnerre en boîte de plus en plus fort. Aucune ne pensa à fuir en courant. Devant l'inconnu, comme devant les grands prédateurs, la règle était de se faire le plus discret possible. Les mouvements rapides ne servaient qu'à provoquer l'attaque. L'étrange chose s'immobilisa complètement quelques minutes, puis descendit à une centaine de mètres du sol, s'immobilisant à nouveau avant de reprendre sa progression en suivant la rivière dans la direction des témoins de la scène. À moins d'un kilomètre de la falaise, il y eut un nouvel arrêt. Une chaleur intense fit se recroqueviller davantage la jeune femme pendant que la lumière lui fit plisser les yeux. De grandes pattes se déployèrent sous la pierre, avant de la transformer en crabe géant. Puis la chose se posa sur le lit de la rivière en provoquant un immense nuage de vapeur. Le bruit cessa enfin. Ou plutôt, le tonnerre cessa, pour céder la place à de petits bruits étranges, comme en font certains singes hurleurs la nuit. Quand le nuage de vapeur se dissipa, l'immense crabe de pierre avait ouvert sa gueule. Par celle-ci sortait ce qui ressemblait à des insectes. Ressemblaient seulement, à cause de la taille du crabe. C'étaient des humanoïdes. Fascinée, la femme regarda ces étranges créatures, à la fois si semblables et si différentes d'elle. Étirant le cou, elle tenta de mieux voir l'un de ces bipèdes arrêter au pied de la falaise. Elle le vit porter un objet à son visage et du coup, ses yeux se transformèrent en rayons de soleil. Elle eut un mouvement de recul, mais ne put détacher ses yeux de l'homme gris, lequel lui fit un signe de la main, comme s'il l'avait reconnue.

Cela se passait il y a deux cent mille ans, à la fin du règne de l'homo heidelbergensis. Mais l'histoire commence ailleurs, sur une autre planète.

PREMIÈRE PARTIE

SUR IBRIS

1.

Manos gravit le majestueux escalier taillé à même la pierre du mont Sit. Ce chemin des pèlerins menait au temple d'Ibris, nommé ainsi en raison de la planète qui l'abritait. Son ascension était suffisamment avancée pour lui permettre de contempler Taroune et Dune, villes situées au pied de la montagne, face à la mer.

En forme d'éventail, les deux villes étaient séparées par une étroite crête rocheuse, ce qui donnait à l'ensemble l'allure d'un énorme papillon. À sa gauche, une chaîne de montagnes escarpées s'avancait dans la mer sur une trentaine de kilomètres, comme pour protéger le flanc de Taroune des vents dominants. Du côté de Dune, le continent se prolongeait dans l'océan, supportant un ensemble de forêts marécageuses, lesquelles contrastaient avec les montagnes abruptes et dénudées qui plaçaient les deux villes dans une cuvette naturelle.

Taroune était l'une des plus vieilles villes d'Ibris. Sa géographie la mettait à l'abri des fréquentes tempêtes qui y sévissaient. Sur cette planète, on aurait cru que la nature était le jouet du diable, comme si on lui avait laissé cet outil pour mettre l'homme à l'épreuve. Fait de la main de Dieu ou de l'homme, tout semblait érigé pour combattre les sévices d'un vent déchaîné. Plantes et arbres étaient profondément enracinés, et la plupart avaient une apparence caoutchouteuse et solide. Malgré une luxuriance évidente, il n'y avait pas de place pour un arbre ou une plante d'envergure isolée. D'ailleurs, la périphérie de la forêt était constituée d'arbres tortueux et dénudés.

Les deux villes, construites à flanc de montagne, étaient érigées en paliers. La vieille partie de Taroune était faite de bâtiments de pierre, dont la couleur passait du crème à l'orangé. En forme de trapèze ou de pyramide, les structures se superposaient les unes aux autres, alors que les terrasses et les routes servaient de toit au bâtiment inférieur. Le reste de la ville de Taroune, au même titre que Dune, était aussi conçu à l'aide de terrasses, mais les édifices, d'une forme arrondie, étaient faits d'un béton gris pâle. De nombreuses fenêtres ovales perçaient les façades, tandis qu'ici et là, des portes permettaient d'accéder à des corridors intérieurs. Contrairement aux anciennes constructions, les terrasses étaient enclavées par des murets percés de nombreux escaliers, qui au passage, versaient de l'eau de pluie vers la mer. Aucune tour ni gratte-ciel. Tous les bâtiments étaient accrochés à la montagne, dans la crainte d'être emportés par le vent.

Le sable de la grande plage de la baie de Sit était d'un jaune pâle et la mer qui la bordait passait du vert turquoise au bleu profond de façon abrupte. «Magnifique», pensa Manos, qui vit une vague en demi-cercle se lever au large. Fixant son regard plus à l'avant, il attendit de voir voler la grande raie alga. Un immense spécimen de quarante mètres de large et cinquante mètres de long sortit de l'eau et plana sur une centaine de mètres avant de percuter la surface avec fracas. La couleur de son dos se confondait au bleu de la haute mer, au point où on aurait cru à une ombre voilant celle-ci. La vue de ce géant des océans calma un peu Manos de ses angoisses. «Nous sommes si petits... À quoi bon se faire de si gros tracas ?» Cette pensée le fit sourire et il en oublia un peu le malaise suscité par cette convocation de son oncle :

Cher neveu,

J'ai besoin de toi pour défendre la pertinence de mener à terme le projet Colonia, lors d'une réunion extraordinaire qui aura lieu le 264 de cette année. J'ai aussi une mission que j'aimerais te confier. Viens me rejoindre quelques jours avant la réunion, dans mes appartements du palais de justice.

*Au plaisir de te revoir;
Ton oncle Maëllus*

Défendre la pertinence de Colonia, ce vaisseau spatial de trois cents passagers dont Manos était l'un des principaux ingénieurs, n'aurait rien de bon. Cet appareil n'avait été qu'une suite de défaillances, une succession d'accidents coûteux. Manos lui-même ne comprenait pas l'obstination de son oncle. L'utilité de ce monstre qu'était Colonia ne compenserait jamais les problèmes qu'il ne manquerait pas d'engendrer tout au

long de son existence.

Un groupe de pèlerins, vêtus de la traditionnelle robe café au lait, descendait à sa rencontre. Il se rangea à droite pour leur laisser le chemin, se sentant incongru dans sa combinaison moulante jaune vif, agrémentée d'un survêtement semblable à une camisole attachée à une culotte moulante de couleur orange brûlé. Le petit groupe, d'une quinzaine de personnes, le croisa en silence tout en le gratifiant d'un signe de tête en guise de salut. Sans mot dire, il leur rendit la pareille, non sans afficher le respect de circonstance envers les pèlerins.

À l'heure du lunch, il atteignit les fondations du palais de justice, énorme construction faite également de terrasses superposées et percées de nombreux puits de lumière. D'une largeur d'environ cinquante mètres, ces dernières étaient liées entre elles par d'innombrables escaliers. De grandes portes de verre, escamotables, disposées de façon régulière, permettaient l'accès à l'intérieur des niveaux de dix mètres de haut, dont les murs présentaient un angle de quinze degrés. L'édifice, d'environ cinq cents mètres de large par trois kilomètres de long, était fait de pierres, comme la vieille ville de Taroune.

Arrivé au quatrième niveau, Manos s'assit sur un bloc de pierre faisant saillie, face à la mer. Décidé à convaincre son oncle du danger à cautionner plus longtemps le projet Colonia, il tenta de rassembler ses arguments. Ce qui obsédait Maëllus n'était pas Colonia en tant que tel, mais bien la capacité du vaisseau à transporter suffisamment d'individus à la fois, afin de permettre la colonisation viable d'une planète.

Le problème de Manos se résumait au fait que son oncle était beaucoup plus persuasif que lui. Quand il était à court d'arguments scientifiques, il devenait spirituel et là, toute discussion devenait impossible. Comment le battre sur son propre terrain ? Comment Manos le scientifique pouvait s'opposer à Maëllus, qui en plus d'avoir été sacré prophète, fut le chef religieux d'Ibris pendant quarante ans, titre qu'il porterait encore si un scandale ne l'avait obligé à entrer dans l'ombre ?

Plusieurs portes s'ouvrirent au quatrième niveau et des centaines d'individus gagnèrent les bancs de pierre, désireux de profiter de la clémence de cette journée pour prendre leur repas à l'extérieur. Manos vit s'approcher de lui une grande jeune femme, dont l'élégance et la beauté avaient attiré son regard.

- Bonjour, dit-elle.
- Bonjour à toi, répondit-il.
- Ne me dis pas que tu es monté jusqu'ici par le chemin des pèlerins ?
- C'est pourtant bien ce que j'ai fait !
- Je me présente... Lida Bal Papu, enchaîna la femme en inclinant la tête et en présentant les paumes de ses mains.

- Manos Alaï Tiska, répliqua le scientifique en se levant pour rendre la politesse, non sans prendre plaisir à laisser traîner son regard sur la silhouette de son interlocutrice.

Puis, sans la moindre gêne, il leva la tête pour fixer franchement cette dernière. Elle était de ces personnes qui mettent les inconnus à leur aise, sans la moindre préambule. Grande, la peau d'un gris plus foncé que la moyenne, sa chevelure crépue de couleur bronze était portée vers l'arrière et sculptée de raies de différentes profondeurs. «Elle vient des tribus de Feng», se dit Manos. La jeune femme portait une camisole soyeuse de couleur mauve et percée de nombreux trous, agrémentée d'un pantalon blanc mat qui s'arrêtait en haut de la cuisse sur une jambe, et à mi-mollet sur l'autre. Détaillant avec assurance son vis-à-vis, elle le gratifia d'un petit rire étouffé :

- Habillé de la sorte, je t'imagine aussi incongru sur le chemin des pèlerins qu'un poisson à huit pattes.
- J'avoue que je n'y avais pas réfléchi, convint Manos en riant à son tour, mais lorsque j'ai croisé le premier groupe de pèlerins, j'ai eu le sentiment d'être une chose assez proche de celle que tu as décrite.
- Qu'est-ce qui t'amène au palais ?
- Une affaire dont je me serais bien passé.
- Je peux t'aider ? Je suis avocate.
- J'ai plus besoin de connaître l'avenir que de défendre le passé.
- Tu n'es pas ici pour un procès ?
- Non, je dois rencontrer mon oncle : Maëllus Gallos Tiksa.

En entendant ce nom, le regard de Lida s'éclaira.

- Tu es le neveu de Maëllus ?
- Avec ce que ça comporte d'avantages et d'inconvénients.
- En ce cas, pourquoi t'en faire s'il est question d'avenir ? C'est bien l'homme le plus apte à

t'éclairer.

Que pouvait ajouter Manos à cela ? Son oncle étant considéré comme l'un des plus grands prophètes de l'époque, il était malvenu de le remettre en question.

– Tu as sans doute raison.

Puis il fit un brin de conversation avec Lida qui lui proposa de partager son repas fait de feuilles et de verrons grillés, mais il refusa poliment, sous prétexte qu'il était attendu. Laissant la belle, il grimpa par les escaliers extérieurs jusqu'au dernier niveau et pénétra dans l'enceinte. Par les portes de verre, il jeta un œil en direction de la vieille pyramide, le temple d'Ibris, que joignaient les pèlerins par l'interminable escalier de pierre de plus de dix kilomètres.

2.

Manos avait quarante-six ans, ce qui n'était pas vieux car les Ibrissiens avaient une espérance de vie de cent douze ans. Il était reconnu pour sa sagesse et son esprit inventif. Physiquement, il était tout aussi exceptionnel. Sans être athlétique, il avait démontré une résistance peu commune lors d'expéditions particulièrement difficiles. Malgré tout, il manquait de conviction, du fait qu'il arrivait difficilement à choisir une voie sans remettre en question ses choix de façon récurrente.

Bien que l'on ne puisse parler de trouble, il y avait tout de même un malaise qui allait en grandissant, sur Ibris, depuis quelques années. Après une longue période calme et paisible, les gens sentaient qu'on leur tirait le tapis sous les pieds, comme si la nature des choses ne pouvait plus supporter cette inertie qui contenait le peuple depuis des siècles, dans ces mêmes règles établies. Bien sûr, l'évolution technologique avait été extraordinaire, et les Ibrissiens avaient grandi dans une sagesse morale certaine, mais tout cela semblait sur le point d'être bousculé.

Voilà un certain temps, l'oncle Maëllus avait fait quelques prédictions, ce qui lui avait valu sa réputation de visionnaire. Sa dernière révélation avait laissé le peuple perplexe :

Bientôt viendra un temps où notre race sombrera dans une dégénérescence qui n'aura pas de remède. Les Ibrissiens survivront grâce à leur technologie, mais il leur faudra entendre le message de Dieu qui les amènera à se questionner sur la forme que doit prendre leur existence. Le paradis sur Ibris ne peut être éternel, car l'éternel appartient au royaume des cieux.

Voilà qui en avait ébranlé plus d'un. À l'origine, Ibris n'avait pourtant rien d'un paradis. C'était une planète un peu plus grande que la Terre, dont l'océan était deux fois plus vaste. Le relief était hostile, composé en grande partie de pics et de canyons rocheux. De grands marais, d'une nature rébarbative à toute intrusion, bordaient la mer en quelques endroits. Les terres propices à l'homme étaient rares, et défendues avec acharnement. Comme si tout cela ne suffisait pas, les tempêtes qui sévissaient sur cette planète étaient d'une intensité effrayante.

Leurs orages ressemblaient à nos ouragans, et les ouragans frappaient comme des tornades. Tout était amplifié à la puissance deux. Le diable avait pris un soin particulier à rendre la vie difficile au genre humain.

Après ce qu'il avait été convenu d'appeler les années sauvages, un prophète et guérisseur peu commun du nom de Isomatu réussit à changer les mentalités et à unifier dans la paix les deux grandes tribus de Alaï et Fengg. Les hommes se rassemblèrent en un front commun et surmontèrent les difficultés imposées par la nature D'Ibris. Peu à peu, la technologie s'affina au point de rendre la vie facile, autant les jours de beau temps que les jours de tempête. Au fil des siècles, la population atteignit près de deux milliards d'habitants, puis fut volontairement stabilisée. Du point de vue démographique, il devenait périlleux de dépasser ce cap.

C'est à cette même époque que tomba la troublante prophétie de Maëllus. Quelques années plus tard, un virus dévastateur, que l'on appela *scorcis*, frappa les habitants de façon fulgurante. En quelques mois, la moitié de la population fut décimée. Les autorités médicales réagirent promptement et trouvèrent un vaccin dix semaines après le premier diagnostic. Malheureusement, le vaccin en question ne s'avéra efficace que pour une partie des Ibrissiens. Des quatre groupes sanguins, trois disparurent.

Après cette année noire, on remarqua une importante baisse de la fertilité, et la génération qui suivit cette période donna tout son sens à la prophétie. Les enfants étaient moins robustes, plus sensibles à la maladie et souffraient fréquemment d'infertilité. Les Ibrissiens, qui avaient su garder le contrôle de leur destinée, autant sur le plan social que physique pendant plus d'un millénaire, se voyaient maintenant confrontés à un ennemi sans corps et sans visage.

3.

En fait de matériaux, l'intérieur du palais ressemblait à l'extérieur. De vastes corridors sillonnaient les étages en lignes droites, alors qu'en leur centre, les occupants se déplaçaient sur des tapis roulants. L'éclairage était diffusé à partir des puits de lumière, à l'aide de plaques réfléchissantes qui catalysaient la lumière dans des tubes de verre longeant les plafonds des corridors. Lorsqu'il n'y avait pas de lumière extérieure, le système s'orientait vers une source artificielle, située sous le puits.

Arrivé à un petit corridor secondaire, Manos quitta le tapis roulant et s'y engagea. À son extrémité, il s'arrêta devant une porte de métal rouge cuivré. Il appuya sur un bouton, situé à droite de la porte, et s'annonça :

- À votre porte, s'exclama-t-il à haute voix, Manos Alaï Tiska.

La porte s'escamota dans le mur et Manos fut ébloui par la lumière. Devant la baie vitrée donnant sur le temple, son oncle se tenait debout, une main posée sur la table. Se tournant à demi, il s'adressa à Manos :

- Quelle magnifique journée, mon neveu ! Ce ne pouvait être que celle-ci qui t'amène à moi.
- Magnifique, en effet, mon oncle.

Maëllus s'avança et posa les deux mains sur les épaules de Manos, qui lui rendit la politesse, le salut chez les proches se faisant différemment qu'avec les étrangers. Le corps du vieil homme était marqué par ses quatre-vingt-neuf ans d'existence : maigre, les traits fins, le crâne rasé, bosselé comme une vieille casserole, et la peau ridée plus qu'il ne fallait. Il paraissait se perdre dans sa robe de pèlerin. Manos, à l'instar de tout un chacun, était subjugué par le regard de son oncle. Des yeux sombres, où brûlait un feu inextinguible, éclairaient toute sa physionomie.

- J'imagine que ma convocation t'a rebuté et j'en apprécie d'autant plus ta présence.
- Tu savais que j'ai moi aussi des doutes à propos de Colonia ?

Un homme de forte charpente pénétra dans la pièce, chargé de deux plats qu'il posa sur la table. Après avoir salué Manos, il disparut aussi silencieusement qu'il s'était amené.

- Mangeons, proposa l'oncle.

Le repas était composé de poissons et d'un légume ressemblant à des spaghettis non cuits.

- Je n'ai pas tes connaissances, poursuivit Maëllus, mais il est évident que Colonia ne sera pas une réussite.

- Alors, pourquoi ton obstination à le mener à terme ?
- Parce que cela doit réussir...

Manos se balançait sur sa chaise, faite d'une feuille de métal flexible, comme pour mieux digérer cet argument dérisoire.

- Écoute-moi, Manos, poursuivit l'oncle. Tu sais ce que je t'ai toujours dit ; tu as un destin...
- Je sais que je suis l'un de leurs meilleurs ingénieurs spatiaux. Mais ça ne veut pas dire que je peux faire des miracles. Colonia...

- Je ne te parle pas de ça.
- De quoi me parles-tu, alors ? répliqua Manos en posant sur son oncle un regard interloqué.
- Tu dois concrétiser la colonisation de la planète Terre avant que nous ayons franchi le point de non-retour... et cela arrivera bien plus vite que tu ne le penses.

- Explique-toi. De quoi parles-tu ?
- La génération qui vient ne sera pas assez robuste pour survivre sur cette planète. Une minorité d'Ibrissiens peut encore s'adapter, mais cela ne saura durer.

- Colonia, même dans les meilleures conditions, ne pourra jamais se poser ailleurs que sur une base artificielle. Il faudra des décennies avant de pouvoir installer une telle base sur Terre.

- Alors, il faudra un vaisseau secondaire pour assurer le transport des colons à partir de l'orbite terrestre.

- Personne ne voudra d'un tel projet. Envoyer des colons sans un camp de base pour assurer leur sécurité et leur survie, c'est beaucoup trop aléatoire. C'est suicidaire.

- Peut-être. Mais si les colons venaient d'Érunane ? Je pourrais alors convaincre les autorités.

– Érunane ?

Érunane était une grande île en pleine mer, entourée d'un marais quasi infranchissable. Au centre, des montagnes riches en minéraux étaient exploitées par les parias de la société ibrissienne. C'était le lieu des condamnés à perpétuité. Lorsque la réhabilitation d'un criminel était jugée sans espoir, il y était déporté. Un port, attenant à l'île, servait de lieu de troc entre les prisonniers et le monde libre. Fortement gardé et imperméable à la population locale, l'endroit était relié aux habitants par un pont de soixante kilomètres qui traversait le marais. Ce pont était équipé d'un champ électrique qui empêchait les prisonniers de le quitter, tout autant que la faune du marais d'y accéder.

Dans l'île, les condamnés étaient laissés à eux-mêmes. C'était la loi du plus fort, dans un monde que l'on avait coupé de toute évolution. Le pouvoir tombait invariablement dans les mains de dictateurs et de tyrans. Comme les Ibrissiens ne voulaient pas faire de victimes innocentes, toutes les femmes condamnées à la déportation étaient systématiquement stérilisées. Bien que cela constituait une injustice, le Conseil avait statué que dans le cas d'un improbable accident, une femme fertile engendrait beaucoup moins qu'un homme au milieu de femmes capables de procréer.

Le visage du vieux Maëllus s'attrista et le feu de ses yeux s'assombrit.

– Il y a maintenant trente-six ans que la *petite vierge* est prisonnière sur l'île, ainsi que les quatre frères qui l'ont suivie. Cela n'a que trop duré. La pression était déjà forte à l'époque, mais depuis que le *scorcis* a frappé il y a trente-quatre ans, le peuple croit que ce fléau a été une punition divine pour les péchés que nous avons laissé commettre sur cette île. Les autorités sont lentes à réagir, car elles ne savent toujours pas comment régler ce problème, mais le démantèlement d'Érunane ne saura tarder.

– Et toi, mon oncle, tu crois que le *scorcis* a été une punition divine ?

– Je crois que le diable a récupéré son bien.

– Que veux-tu dire ?

– Le cœur de l'homme est à Dieu, mais Ibris est au diable...

Manos baissa la tête sans quitter le regard de son oncle, et médita sur ces paroles.

4.

Après un moment de silence, Manos vit l'ombre quitter les yeux du vieil homme et la flamme y briller à nouveau.

– Laisse-moi te montrer quelque chose, lança Maëllus, excité.

Prenant une chemise sur un coin de la table, il l'ouvrit et disposa quelques photos. On y voyait la Terre de l'espace, puis des photos aériennes de certaines régions à la flore et à la faune luxuriante.

– Regarde cette Terre ! Toute cette flore ! Cette planète a dix fois les possibilités d'Ibris. Son climat est beaucoup plus clément, aussi. Regarde ces arbres... jamais ils ne pourraient atteindre une telle taille sur Ibris !

Ces photos, Manos les avait vues à maintes reprises, mais l'emballage de son oncle les lui faisait voir sous un nouvel angle. On ne parlait plus d'un lieu à explorer, mais d'un endroit capable d'abriter une grande civilisation.

– Regarde ça, poursuivit-il en pointant son doigt sur la photo.

Une drôle de créature humanoïde couverte de poils avec des traits grossiers fixait l'objectif avec curiosité. Manos tira la photo vers lui pour observer le regard de l'animal.

– C'est notre avenir que tu as sous les yeux, Manos.

– Notre lointain passé, plutôt.

– La découverte de la Terre fut quelque chose d'extraordinaire. D'y trouver une telle créature tient du miracle. Mais il y a plus encore... Cet être que tu regardes est beaucoup plus près de nous que tu ne l'imagines.

Ce disant, Maëllus tira délicatement la photo que tenait Manos sous ses doigts et la tourna vers lui.

– Aussi peu évolué que soit cet animal, Dieu ne l'a pas moins fait à notre image ; comme il nous a fait à la sienne... Regarde ces yeux. Ce n'est pas simplement la crainte de l'inconnu qu'il y a dans ce regard... cette créature se demande si elle a affaire à un dieu ou à un démon.

Un silence oppressant emplit la pièce. Manos regarda le curieux regard de cet être, à la fois si près et si loin des Ibrissiens.

– Il n'y a pas que ça, poursuivit l'oncle en baissant la voix d'un ton. Il y a bel et bien eu un véritable miracle sur cette planète.

Sous le regard pressant de Manos, Maëllus se tut quelques secondes, l'air de chercher les mots pour poursuivre.

– Ce que je vais te dire doit rester secret. Très peu de gens sont au courant, même parmi les hauts dirigeants du Conseil.

Manos parut choqué. Il faut comprendre que sur Ibris, les mensonges, comme les secrets, étaient socialement condamnés, honnis ; ces ruses étaient pires que les crimes qu'elles servaient à cacher.

– Comprends-moi bien, mon neveu. Il ne s'agit pas de cacher des choses au peuple. Seulement, si ces faits étaient rapportés maintenant, ils créeraient une telle pression sur le monde médical que cela risquerait de devenir ingérable. Jure-moi de n'en parler à personne...

Manos se sentit tiraillé entre la curiosité et le fardeau que pouvait devenir ce secret, mais se résigna en voyant l'urgence dans le regard de son oncle.

– Je te le jure.

Maëllus fixa son neveu, non pas pour juger son honnêteté, mais pour savoir s'il avait la capacité de garder un tel secret.

– Il y a quinze ans de cela, un homme ayant souffert du *scorcis* a été diagnostiqué stérile. C'était un scientifique qui participait à une expédition sur la planète Terre. À son retour, il était fertile à nouveau. Et lors de la dernière expédition, il y a dix ans, il y a eu plusieurs cas similaires. L'eau, l'air, le terreau, tout a été analysé minutieusement sans que l'on trouve la moindre explication au phénomène. Les gens concernés ont

décidé de garder cette information secrète, le temps de trouver un début d'explication, mais ils s'entendent tous pour dire qu'il y a quelque chose sur cette planète qui agit de manière fondamentale sur notre organisme.

- Je ne vois pas pourquoi une telle découverte devrait être cachée aux Ibrissiens, répliqua Manos.
- Si les problèmes de fertilité s'accroissent comme nous le croyons, un sentiment d'urgence proche de la panique risque de s'emparer des gens. Est-ce que tu trouves toujours que ma précipitation au sujet de Colonia est déraisonnable ? Imagine un peu... des millions de couples frustrés de ne pouvoir avoir d'enfants, faute d'un séjour sur la Terre ! Tant que nous n'aurons pas de solutions à proposer, divulguer cette information ne ferait qu'ajouter au problème.

Manos demeura muet, songeant que la pression ne se ferait pas sentir uniquement sur le monde médical, mais tout autant sur l'exploration spatiale. Maëllus, une fois de plus, l'avait amené exactement là où il le voulait.

- D'accord, j'ai compris. Mais je ne vois pas comment cela sera possible. Même si tu convaincs le Conseil, aucun habitant de l'île ne voudra s'embarquer. Non seulement ils ne pourront profiter d'un camp adéquat, faute de temps, mais en plus, ils seront affligés par la diarrhée et les étourdissements qui ont frappé presque tous les Ibrissiens ayant séjourné sur la Terre. Plusieurs mourront et les autres vivront dans des conditions exécrables. À moins de leur mentir effrontément, personne ne voudra se retrouver là-bas dans de telles conditions.

- Je sais tout cela, mais il n'y aura pas que la liberté pour les inciter à faire le voyage. Les hommes de la première expédition seront rejoints par des femmes fertiles. Nous leur offrirons la chance d'une nouvelle vie.

- Quelles femmes ? articula Manos, stupéfait.
- Des condamnées qui consentiront à faire le voyage.
- Je n'arrive pas à y croire ! Les détenues sur Érunane sont stérilisées. Et maintenant, vous voulez qu'ils aient des enfants sur Terre ?

- On ne parle pas d'enfants venant au monde où il y a deux millions de criminels. Les condamnés seront minutieusement sélectionnés et on ne parle que d'une seule génération. Ces enfants seront ce qu'ils auront de plus précieux. Et dans une si petite communauté, chaque individu est indispensable. Ce n'est pas du tout la même dynamique que sur l'île. Je sais que cela peut paraître une énormité, mais je suis convaincu que cette expérience est essentielle. Cela peut avoir des conséquences déterminantes sur notre avenir.

- Bon, si tu le dis. De toute façon, c'est ton problème. Je ferai de mon mieux pour Colonia, mais le reste n'est pas de mon ressort.

- Il y a une dernière chose...
- Quoi donc ?
- La *petite vierge*... Il faut la récupérer avant le démantèlement de l'île.
- Comment ?
- Un groupe de personnes doit se rendre sur l'île pour négocier avec Zébul Achis Kan. L'information a de la difficulté à circuler sur l'île depuis plusieurs mois. J'imagine qu'ils ont leurs problèmes, eux aussi. Toujours est-il qu'il nous a invités à nous rendre à son palais, en laissant entendre qu'il ne se déplacerait pas jusqu'au port... J'aimerais que tu fasses partie de cette expédition et que tu convainques la *petite vierge* de revenir avec toi.

- Pourquoi moi ?
- Quand je rêve d'elle, c'est toujours toi qui es à ses côtés. Il n'y a que toi qui pourras la ramener parmi nous.

- Seigneur, mon oncle ! Ça, en plus de Colonia ?
- Tu en es capable. Laisse-moi, maintenant, s'il te plaît. Nous verrons tout cela demain. Je suis épuisé.

Voyant le poids de la fatigue sur le visage de son oncle, Manos n'insista pas.

- Très bien, repose-toi.

Maëllus se leva pour saluer son neveu, lequel sentit les os du vieillard trembler sous ses mains quand il les posa sur ses épaules. Ulcé sortit de l'ombre de la pièce voisine et s'avança.

- Veux-tu que je t'accompagne à ta chambre, Maëllus ?
- Occupe-toi plutôt de mon neveu, indiqua Maëllus en quittant la pièce à petits pas.

Manos se tourna vers Ulcé, qui combinait le poste de secrétaire et de garde du corps de son oncle. L'homme avait le visage dur, tandis que sa taille et sa physionomie imposaient la prudence. Même si Manos savait qu'il n'avait rien à craindre, il ne pouvait surmonter cette impression d'être menacé, comme si le maître d'un chien dangereux vous laissait seul avec sa bête en vous disant qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter une fois les présentations faites !

- Est-il malade ? s'enquit Manos lorsque son oncle se fut éloigné.
- Il est en pleine forme, répondit Ulcé. C'est l'inquiétude qui le ronge.
- Ah bon ! Je ne savais pas.
- Il ne faut pas le laisser tomber.
- Tu me prêtes des intentions ?
- Je sais que tu aimes ton oncle, mais il a besoin de plus que ça. Tu dois avoir foi en lui.
- Si tu savais comme j'aimerais que tout soit aussi simple.
- Moi aussi, Manos, moi aussi.

Manos croyait qu'Ulcé s'apprêtait à lui servir un long plaidoyer, mais ce dernier s'arrêta là. «Cet homme a un esprit plus subtil que je ne l'aurais cru», songea le scientifique.

- Est-ce vrai cette histoire qu'on raconte ? Que tu t'es déjà infiltré à titre d'espion sur l'île d'Érunane ?

- Oui, c'est bien vrai.

- Comment était-ce ?

- Sordide. Si tu te montres suffisamment capable et serviable, tu peux te tailler une place chez les tyrans. Sinon, on te fait esclave. C'est un régime de terreur où les maîtres torturent et exécutent sans ambages. Cet endroit n'aurait jamais dû exister.

- Et la *petite vierge*... Existe-t-elle vraiment ? Ne serait-ce pas un mythe inventé pour faire pression sur les autorités ?

- Tu crois que ton oncle se mettrait dans cet état pour une chimère ? Tu oublies qui elle est pour lui ?

- Tu as raison, pardonne-moi. Je ferais bien de gagner mes appartements avant de dire d'autres bêtises.

- Nous t'avons réservé le trente-quatre, de l'allée dix-huit, au douzième niveau, signifia Ulcé en tendant le sac que Manos avait posé à l'entrée.

Ce dernier se rendit jusqu'à l'ascenseur pour descendre au douzième étage. L'appareil était fait d'un cylindre transparent qui circulait dans un puits de pierre. Les anneaux horizontaux de celui-ci passaient d'un rouge sombre à un gris rosé, ce qui donnait l'étrange impression de traverser le larynx d'un géant. Le niveau douze était beaucoup plus encombré. Sans parler de foules, plusieurs personnes défilaient sur les tapis roulants et aucun couloir secondaire ne semblait désert.

Manos gagna sa chambre, absorbé par ses pensées. Une fois à l'intérieur, il prit un verre d'eau à la salle de bain. L'appartement était minuscule. La toilette qui faisait un mètre sur deux comprenait une douche, un lavabo et une cuvette. Les appareils étaient faits du même métal rouge cuivré que la porte, mais beaucoup moins massifs que nos installations. La seule autre pièce se résumait à la chambre, agrémentée d'un lit, d'un petit divan, d'une chaise et d'une table. Un grand portrait sans encadrement occupait la majeure partie d'un mur ; il avait été peint sur ce qui ressemblait à une dalle de céramique et représentait le panorama invisible du côté gauche.

Fait peu courant pour une chambre de visiteur, la pièce était percée d'une grande fenêtre donnant sur la baie. Manos pouvait y voir le marais qui s'avancait dans la mer. Dans le soleil couchant, le vert qui dominait la flore paraissait plus foncé. Les plus grands des arbres faisaient à peine cinq mètres, les vents d'Ibris ne permettant pas à une espèce moins modeste de se développer. Un grand oiseau voltigeait au-dessus de leur cime. «C'est derrière un marais semblable que se trouve la *petite vierge*», se dit Manos.

Trente-sept ans plus tôt

Celle que l'on nommait la *petite vierge* était sans doute le personnage le plus énigmatique de cette époque. Bien que certains doutaient encore de son existence, des espions qui avaient fait un séjour sur Érunane avaient confirmé les faits de façon catégorique.

Toute cette affaire avait commencé trente-sept ans plus tôt, avec la scandaleuse histoire qui avait obligé Maëllus à quitter le pouvoir. Ce dernier, chef religieux et politique hautement respecté d'Ibris, avait succombé à la tentation auprès d'une jeune femme qui travaillait aux archives du palais de justice. On la disait d'une beauté rare et d'un tempérament passionné.

Toujours est-il que Maëllus, alors marié depuis plusieurs années, comprit vite son erreur et retrouva ses esprits. Lorsqu'il signifia à la jeune femme que leur relation adultère ne pouvait continuer, cette dernière, sans doute aveuglée par la rage, assassina la femme légitime de son amant d'un coup de couteau en plein cœur du palais de justice, au vu et au su de tous.

Bien que l'histoire ne fût jamais proprement racontée par leurs acteurs, c'est du moins ce que le peuple en avait déduit. Maëllus refusa tout témoignage sur cette affaire, au même titre qu'il refusa de se défendre des accusations portées contre lui. Issaël Ko Aggis, la maîtresse, se confina dans un silence têt, ne sortant de son mutisme que pour exploser d'une rage sans retenue contre ceux qui l'interrogeaient. Maëllus démissionna, ce qui donna raison à ses détracteurs, témoins de son affliction.

Personne ne douta qu'il put y avoir complot entre lui et sa maîtresse concernant l'assassinat de sa femme. L'adultère n'était pas considéré comme un crime et l'homme fut laissé à lui-même. En fait, cette aventure était insignifiante aux yeux du peuple. Les relations extraconjugales étaient courantes et les Ibrissiens situaient la fidélité à un niveau plus moral que charnel.

Ce qui était reproché à Maëllus était plutôt son manque de jugement. «Il n'aurait pas dû s'aventurer avec une fille si passionnée. Il était en position d'autorité, c'était dangereux. Comment un homme d'une telle clairvoyance a-t-il pu se laisser entraîner aussi loin ?» Voilà le genre de commentaires qui circulaient. On reprochait à ce visionnaire d'avoir commis les erreurs d'un jeune homme sans expérience.

Toujours est-il qu'Issaël fut condamnée à la déportation, chose plutôt irrégulière, même dans le cas d'un meurtre. Une première offense était rarement punie de façon aussi extrême. Le manque de coopération, de regrets, et la virulence de l'accusée auraient normalement dû la mener à une prison transitoire pour une période de deux à trois ans, puis donner lieu à un second procès, lorsqu'elle serait revenue dans de meilleures dispositions. Mais voilà, la cause n'était pas ordinaire. Le malaise qu'avait suscité ce meurtre et la surexposition que ne manqua pas de provoquer l'affaire firent en sorte que le jury qualifia Issaël de non réhabilitable.

Il n'y avait pas de juge à la cour d'Ibris. Seul un président au procès guidait le cours de celui-ci. Des avocats menaient la plaidoirie et un jury composé de cinquante personnes rendait jugement et sentence. La justice, sur Ibris, se faisait sur une base raisonnable et démocratique. Les formalités et la jurisprudence n'existaient pas. Si le peuple se montrait tolérant et prêchait l'humanisme, les accusés n'en étaient pas moins victimes des humeurs populaires.

Personne ne voulait d'un deuxième procès pour Issaël, pas plus qu'elle-même, semblait-il. Elle fut donc transférée à la prison de Tesk, en attendant sa déportation. C'est là que se produisit un événement extraordinaire.

Issaël était à bord d'un bateau la conduisant à la prison transitoire de Tesk. Il y avait peu de voies terrestres entre les lieux occupés sur Ibris. Dans les villes, les transports se faisaient par navettes ou tapis roulants, et le principal lien entre celles-ci, par bateau sous-marin. Par beau temps, le voyage se passait en surface. Si les conditions se détérioraient, l'embarcation était submergée pour se soustraire aux éléments.

Issaël regardait par la fenêtre sans rien voir, partagée entre la rage, le désespoir et l'incompréhension. Elle avait seulement vingt-trois ans, possédait une beauté saisissante, un air à la fois intelligent et enjôleur ; malgré tout ça, sa vie était foutue.

Comment Maëllus avait-il pu la tromper ? Elle savait qu'il l'aimait. Même à l'audience, après qu'elle ait assassiné sa femme, il y avait encore de l'amour dans ses yeux lorsque leurs regards s'étaient croisés. Pourquoi les gens ne comprenaient-ils pas que le meurtre de sa rivale était sa seule issue ? Quand on est trahie par celui qu'on aime, il faut faire mal, aussi mal que sa propre douleur ; sans quoi, c'est la folie. Pourquoi personne n'avait compris sa rage ? Était-elle la seule à pouvoir aimer si fort ? Personne n'avait eu pitié d'elle. Tous auraient voulu la voir pleine de remords et de regrets amers. Qu'elle leur dise qu'elle avait perdu la tête, qu'elle avait été prise de folie, qu'elle s'en voulait terriblement. Hypocrites ! Eux qui considéraient le mensonge comme le pire des péchés, ils auraient voulu qu'elle leur mente. Ils voulaient des mensonges !

Mais elle n'avait pas de remords. Dona, la femme de Maëllus, était mieux morte que vivante auprès d'un homme qui l'aimait à moitié et qui ne la gardait auprès de lui que pour les convenances. C'est eux qui devraient avoir des remords d'envoyer une jeune femme en enfer parce que son amour a été trahi !

«Il doit bien y avoir une solution, se redit-elle. Je ne peux pas devenir l'esclave d'une brute de cette île. C'est un cauchemar !»

Elle réfléchit à la façon dont elle pourrait tirer profit de la situation. À son actif, elle avait la beauté et l'intelligence. En plus, elle aurait peut-être un statut de célébrité, dans l'île. Après tout, assassiner l'épouse du numéro un d'Ibris, être envoyée sur Érunane si jeune à son premier crime, ce n'était pas banal. Un peu d'orgueil étira le coin de ses lèvres, juste assez pour reprendre du moral. «Ils ne me détruiront pas, se promit-elle. Si je ne peut-être reine ici, je le serai là-bas.»

Tesk se profila à l'horizon : immense bloc gris, long et plat, juché sur de gros pilotis en béton, s'avancant dans le marais tel un conquérant. Sur le dessus de la structure principale, d'innombrables cubes de formes variées semblaient disposés de façon aléatoire. Des fenêtres en longueur perçaient les bâtiments de façon irrégulière. Un canal aux eaux noires avait été aménagé et traversaient les îles flottantes où régnaient des bosquets épineux couleur bourgogne, déposés sur une herbe vert pâle. Cette vue déprima Issaël ; elle ferma les yeux en espérant se réveiller des années plus tôt.

Le bateau passa sous la construction et s'immobilisa près d'un quai. Encadrés par des gardes, Issaël et une vingtaine d'autres détenus furent menés dans une grande pièce sans fenêtre. Depuis leur départ, chaque prisonnier avait un accompagnateur.

Celui qui accompagnait Issaël la présenta au bureau d'accueil, puis remit son dossier à une petite femme bourrue : «C'est donc toi, la fameuse Issaël Ko Aggis.» Pas d'interrogation dans la voix, ni mépris ou reproche, seulement de la fatalité. Peut-être un peu d'envie devant sa beauté, mais certainement pas quant à son avenir. La femme ouvrit le dossier et le parcourut rapidement, en jetant de temps à autre un œil sur la prisonnière. Elle lui demanda de poser le pouce droit sur un petit appareil, duquel sortit une photo de son empreinte. Dans son dossier, elle joignit des photos du visage, de face et de profil. Issaël fut ensuite conduite aux douches, où on lui remit des vêtements : un pantalon et une chemise brune avec un numéro d'identification sur la poitrine, ainsi qu'au dos. Le tissu était confortable et résistant. Ensuite, deux gardiennes l'accompagnèrent dans la partie de la prison réservée aux femmes.

Après une visite à l'infirmerie et dix minutes de balade sur une plateforme munie de sièges rudimentaires, on la fit descendre devant une cellule. Un silence lourd régnait dans le vaste passage, dont le gris semblait absorber la lumière artificielle.

Une des gardiennes appuya sur le bouton d'un petit appareil attaché à sa hanche. «La 204, s'il vous plaît.» Elle tourna la tête vers une caméra qui, elle aussi, semblait se tourner vers elle dans un même mouvement. La porte remonta comme un store dans le haut du cadre après que les deux accompagnatrices eurent reculé d'un pas, tenant à la main un bâton d'une trentaine de centimètres, dont l'extrémité pouvait paralyser un individu au simple contact.

Dans la cellule de quatre mètres sur quatre, il y avait deux lits superposés, ainsi qu'une cuvette et un lavabo muni d'un rideau. La pièce était faiblement éclairée, tandis que les murs, faits d'un matériau sombre et

poreux, avaient la propriété de feutrer les bruits. Deux prisonnières, assises face à face sur les couchettes du bas, dévisagèrent Issaël, pendant qu'une troisième était couchée en haut, le visage tourné contre le mur.

– Profites-en, c'est ta dernière semaine de vacances ! lança ironiquement l'une des gardiennes à Issaël.

Avec un sourire qui n'avait rien d'aimable, l'autre gardienne lui fit signe d'entrer à l'aide d'un mouvement de tête. Une fois à l'intérieur, le rideau retomba au sol, faisant entendre un simple clic au lieu du bang que l'on aurait anticipé. Issaël dévisagea à son tour ses codétenues, puis les trois femmes se jaugèrent en silence. Faible ou forte ? Hypocrite ou fiable ? Toutes trois étaient conscientes d'avoir besoin d'alliées pour survivre sur l'île.

Issaël entendit les pleurs étouffés de la quatrième, dont le corps était secoué par les sanglots. «Rien à attendre d'elle», se dit-elle. Une des femmes, qui devait avoir une vingtaine d'années de plus qu'elle sembla deviner sa pensée.

– Elle s'appelle Juju. Ce n'est pas une braillarde, mais on lui a enlevé son enfant, ce matin.

Du coup, la physionomie d'Issaël changea. Son visage pâlit, et ses épaules s'affaissèrent. L'ayant remarqué, l'autre lui demanda :

– Qu'est-ce que tu as ?

– Moi aussi, je crois que je suis enceinte.

Les procédures ne traînaient pas sur Ibris et dans le cas d'Issaël, il s'était écoulé moins de cinq semaines depuis sa dernière relation avec Maëllus. Deux jours seulement avant le meurtre de Dona, elle n'avait pas eu ses règles. Depuis, elle avait senti que la vie faisait son chemin en elle. Elle n'en avait fait part à personne, mais savait qu'elle serait examinée à la prison. Les grossesses de moins de six semaines étaient interrompues, en même temps que se faisait la stérilisation. Les autres portaient leur enfant à terme, et on le plaçait ensuite en adoption.

Un sentiment mitigé l'avait envahie au fur et à mesure que la certitude d'être enceinte s'était imposée à elle. Cela rendait sa vengeance encore plus complète, surtout que la femme de Maëllus n'avait pu lui donner d'enfant. En même temps, elle souffrait de devoir le sacrifier. Elle aimait cet homme au moins autant qu'elle le haïssait, et garder son fruit aurait été pour elle une grande satisfaction. Elle savait que si cette grossesse était menée à terme en prison, Maëllus récupérerait l'enfant et cela, il n'en était pas question. Elle le tuerait, plutôt ! Sauf qu'elle n'était pas certaine d'en avoir la force. Si Dona était sa rivale, cet enfant était sa chair et son sang. Elle l'aimait déjà, malgré elle.

«Faites que je ne sois pas enceinte de plus de six semaines», se répétait-elle chaque fois que la pensée du bébé la hantait. Mais les chances étaient de ce côté, de toute façon. Enfin, l'espérait-elle.

En entendant sa réponse, Juju s'était à demi retournée pour la regarder. «Non, elle n'a pas la tête d'une braillarde», pensa Issaël. Un peu plus âgée qu'elle, Juju avait les cheveux d'une riche couleur dorée. Leur texture était faite de fines boucles soyeuses, moins crépue que la plupart des gens, tout comme ceux d'Issaël, sauf que celle-ci les portait plus courts. Des yeux vert clair étaient aussi une chose plutôt rare qu'elles avaient en commun.

– Par tous les prophètes ! Vous êtes jumelles ?

– Je ne la connais pas, dit Juju en s'essuyant les yeux.

Issaël resta bouche bée. «Que se passe-t-il, ici ? Cette fille pourrait être mon sosie», pensa-t-elle. Puis son esprit se mit en quatrième vitesse, explorant toutes les possibilités que cela pouvait présenter. Juju descendit de sa couchette, se mit face à la nouvelle venue et lui dit :

– On a la même taille. Tu es plus délicate que moi, tu as les traits un peu plus fins, mais pour le reste... Quel âge as-tu ?

– Vingt-trois ans, répondit Issaël.

– Moi, vingt-six.

– Comment tu t'appelles ? demanda la plus âgée, celle-là même qui avait amorcé cette conversation.

– Issaël Ko Aggis.

Cette révélation eut l'effet escompté. Les trois autres se regardèrent de façon convenue, sans pouvoir cacher le fait qu'elles étaient impressionnées.

– La Issaël qui a assassiné la femme du prophète ? renchérit celle qui l'avait questionnée.

Après qu'Issaël lui eut répondu à l'aide d'un signe de tête affirmatif, l'autre reprit :

- Je m'appelle Bréma et celle qui te regarde tout ahurie, c'est Zale.
- Je ne la regarde pas tout ahurie... C'est juste que... elle est si jeune !
- Jeune ou pas, c'est une célébrité. Et ça peut être un atout important, là où on va. Tu es le symbole de leur échec. Même le grand Maëllus ne l'a pas vu venir, celle-là.

- Qu'est-ce que ça va changer ? demanda Zale.

- Croyez-en mon expérience, poursuivit Bréma sans tenir compte de cette dernière question. Je suis peut-être une crapule qui a passé sa vie à arnaquer des gens, mais s'il y a une chose que je sais reconnaître, c'est une situation dont on peut tirer profit. Il y a quatre femmes, ici. Trois femmes très belles, dont deux qui se ressemblent au point de possiblement semer la confusion ; l'une est déjà une vedette avant même d'avoir mis les pieds sur l'île et la quatrième a réalisé la fraude de la décennie. Quatre femmes, quatre salopes... Ici, cela n'a rien de surprenant, mais pas une n'est bête. Et ça, c'est un signe. Faites-moi confiance, les filles ! Si on fait ce qu'il faut, on s'en sortira beaucoup mieux que d'autres. Mais il faut le faire ensemble.

- Pourquoi on te ferait confiance ? demanda Zale. Tu as passé ta vie à voler et à mentir à tout le monde.

- Oui, mais je n'ai jamais escroqué mes proches. Même qu'ils en ont profité. Quand on m'a arrêtée, j'aurais pu faire tomber mon ex-mari et bien d'autres, aussi. Le monde, c'est une chose, mais ma famille, c'en est une autre... Et maintenant, c'est vous, ma famille. De toute façon, qu'est-ce que vous avez à perdre ?

Les quatre femmes se regardèrent, jusqu'à ce qu'Issaël demande :

- Tu as un plan ?

- Pas encore.

- Tu sais comment ça fonctionne, ici ?

- Ça, jeune fille, j'ai pris soin de m'en informer tout de suite après ma première expérience en prison, ce que vous n'avez sans doute pas fait. Notre séjour ici varie de cinq à quinze jours, à moins d'être enceinte de plus de six semaines. J'espère que ce n'est pas ton cas, Issaël. De toute façon, on le saura demain. Le lendemain de notre arrivée, c'est l'examen médical. Si tout est OK, on quitte dans les trois à cinq jours, selon la météo et la disponibilité des transports. Si on a besoin de soins pour les dents, ou d'un autre type d'intervention, cela se fait dans les jours qui suivent, incluant la stérilisation des femmes et les avortements de moins de six semaines. Donc, le délai pour les femmes est rarement moins de huit jours. Ensuite, nous sommes déportées sur l'île où les soi-disant autorités en place nous prennent en charge.

- Les autorités ? questionna Juju.

- Les prisonniers. N'allez pas croire que vous serez laissées à vous-mêmes. L'île a ses règles et ses gouvernants, comme ici. Vous avez sûrement entendu parler de Zébul Achis Kan ?

Voyant les trois autres opiner du chef, Bréma poursuivit en expliquant :

- Eh bien, au lieu d'être votre dirigeant soucieux de *votre* bien-être, ce sera votre maître soucieux de *son* bien-être.

Elle sourit de son jeu de mots, puis ajouta :

- Alors, soit on se retrouve dans ses bonnes grâces, soit on est dans la grosse merde !

Le silence retomba sur le quatuor, chacune se faisant sa propre idée de ce que pouvait signifier «grosse merde».

- Je veux garder mon bébé, lança Issaël à brûle-pourpoint, pendant que les trois autres la regardaient d'un air incrédule. Je veux passer sur l'île avec mon bébé.

- Je veux bien, dit Bréma, mais comment ?

- Puisque Juju a déjà subi son avortement, je vais partir à sa place.

- Pas bête... pas bête du tout, même, laissa entendre Bréma, songeuse. Si tu réussis ce coup-là, ma fille, ce ne sera pas le coup de la décennie, mais le coup du siècle ! Que dis-je ? Le coup du millénaire !!

- Comment faire ? s'enquit Juju. Ils contrôlent chaque transit avec notre empreinte digitale. On se ressemble, mais pas au point de tromper tout le monde.

- Il faut réfléchir, les filles, le temps nous est compté... Silence !

Un bruit provenant du passage, qui allait en s'amplifiant, s'arrêta devant la cellule. Après quelques secondes, la porte s'ouvrit. Au même moment, Brèma chuchota de façon impérieuse à l'endroit de Juju :

– Monte et cache ton visage. Ne reste pas près d'elle.

La jeune femme obtempéra, comprenant tout de suite qu'il fallait à tout prix éviter d'attirer l'attention sur sa ressemblance avec Issaël. La plateforme motorisée était devant la porte avec six détenus à bord, tandis que deux gardes étaient assises en dernière rangée. Celle qui conduisait consulta une fiche, puis lança sans prendre la peine de descendre : «Brèma et... Zale. Examen médical. Brèma, avance-toi en premier.»

Aussitôt, une des gardes descendit pour se placer près de la porte. Brèma s'approcha de la conductrice, qui remit le nez dans son dossier avant de la regarder de nouveau. Paraissant satisfaite de ce qu'elle voyait, elle tendit une manette dans la direction de la prisonnière et ordonna : «Pouce droit.» Brèma obéit et posa le pouce à l'extrémité de l'appareil. Du coup, le numéro sur sa chemise apparut sur l'écran de l'identificateur, ainsi que sa photo. «Monte.» Le même manège se répéta pour Zale, puis la porte se referma.

Ceci fait, Juju redescendit de sa couchette pour s'asseoir sur celle de Brèma, face à Issaël. Pendant que les deux se regardaient en silence, on pouvait voir de la fièvre dans le regard de Juju, quelque chose qui ressemblait à la naissance d'un espoir nouveau. Rivant ses yeux à ceux de sa compagne, sur un ton aussi convaincu que convaincant, elle lui dit : «Si tu réussis... si tu réussis à avoir ton bébé sur l'île, je vais l'aimer et le protéger comme mon propre enfant. Je t'en fais le serment.»

Issaël fut ébranlée par la sincérité de chaque mot prononcé par celle qui lui ressemblait comme une sœur. Elle voulut la remercier, mais en fut incapable. La rage qui l'avait dominée, qui avait étouffé toute forme d'émotion depuis le rejet de Maëllus, venait de tomber abruptement. Il y avait de l'amour, dans les yeux de Juju, de l'amour pour la mère et son enfant. Au lieu des mots, ce sont des larmes qui vinrent. Issaël posa les deux mains sur les épaules de son interlocutrice, puis ensemble, elles se relevèrent avant de pleurer silencieusement dans les bras l'une de l'autre. Toutes deux avaient le sentiment de sceller un pacte que seule la trahison parviendrait à briser.

– Qu'as-tu fait pour te retrouver ici ? interrogea Issaël après que les pleurs se furent calmés.

– J'ai tué mon petit ami.

– Ils ont donc décidé de te condamner à l'île à ta première offense, toi aussi ?

– Non, il y a trois ans, j'ai tué mon père... un véritable salaud, précisa Juju, poussée par un besoin de se justifier. J'avais le même copain, à l'époque, et ce petit con s'est empressé de me dénoncer. «Tu as besoin d'aide, chérie. C'est pour toi que je l'ai fait.» Et là, il me regardait comme s'il avait pitié de moi. Hypocrite ! Il savait depuis longtemps que j'allais tuer mon père, mais n'a jamais rien fait pour m'aider. Il se foutait de moi ! Je suis sortie de prison il y a trois mois et j'ai repris contact avec lui dès ma sortie. Il avait une autre copine, mais ça ne l'a pas empêché de coucher avec moi. Malgré les contraceptifs, je suis tombée enceinte. Quand je le lui ai dit, il m'a traitée de folle et m'a dit d'aller me faire avorter, qu'il ne voulait plus entendre parler de moi. Au moins, cette fois-là, il ne m'a pas prise en pitié, poursuivit Juju, avec un demi-sourire. Je suis partie, et le lendemain, je lui ai planté un couteau dans le dos... vingt et une fois.

– J'aurais fait pareil, signifia Issaël.

Brèma et Zale revinrent en cellule à peine trois heures plus tard. Lorsque le silence se fit dans le corridor, Brèma engagea la conversation :

– Quand j'étais dans la salle d'examen, quelqu'un est sorti de derrière un rideau pour jeter des lames à raser dans une poubelle, près d'un évier. Si on arrivait à renverser la poubelle, on pourrait voler une des lames, la sortir de son support et s'en servir pour retirer l'empreinte de Juju pour la superposer à celle d'Issaël.

– Comment faire pour renverser la poubelle sans attirer toute l'attention ? demanda Juju.

– C'est là tout le problème. Il ne faut surtout pas que ça ait l'air planifié. Il faut se pencher au sol pour ramasser la lame et la cacher.

– Et on la cache comment ? voulut savoir Zale. Ils nous inspectent de la tête aux pieds et prennent même des images de nos dents. Je n'ai pas un trou où ils n'ont pas foutu leur nez !

– La seule façon crédible de réussir cette manœuvre serait de se précipiter vers le lavabo en vomissant et de s'affaler sur la poubelle au passage, suggéra Issaël.

– Peut-être, approuva Brèma. Tu es la seule qui passera encore par la salle d'examen. Est-ce que

tu peux vomir sur commande ?

- Je peux m'enfoncer un doigt dans la gorge.
- Ça ne marchera pas. Tout le monde va t'observer quand tu entreras dans la pièce ; toi, encore plus que les autres. Tu n'auras pas fini de porter la main à ta bouche que ça leur paraîtra suspect. Non, il faut que ce soit spontané, que ça les prenne par surprise.
- Moi, ce qui me lève le cœur, c'est l'odeur de mes règles quand je me change, confessa Zale. Et là, je suis en plein dedans.
- Que veux-tu qu'elle fasse ? répliqua Bréma. Qu'elle parte avec ton tampon pour se le foute dans la bouche une fois rendue à la salle d'examen ?
- C'est toi le génie ! ironisa Zale. Nous, on est juste des belles filles.

Le silence retomba, chacune cherchant une solution, n'ignorant pas que le temps perdu en boutades risquait de leur coûter cher. C'est Juju qui sortit la première de son introspection. Excitée, elle se redressa. Ses yeux étaient pétillants, comme si le cadeau de ses rêves lui était apparu au beau milieu de cette sinistre cellule.

Maëllus vit l'ombre recouvrir le marais de Dune, incapable de voir le soleil se coucher depuis les fenêtres de son appartement. Peu à peu, Spenda apparut dans le ciel, reflétant la lumière du soleil et diffusant un éclairage bleuté sur la baie. Elle était au trois quarts pleine. Plus à gauche, Kiria brillait dans son premier quart. Celle que l'on appelait la petite lune et qui ne se manifestait qu'aux trois jours était en fait la plus grosse, mais se trouvait sur une orbite plus éloignée.

Il tira le fauteuil près de la fenêtre et réfléchit à la façon dont se présentaient les choses. Tout semblait s'opposer à son plan. Il fallait faire changer d'avis les membres du Conseil qui étaient décidés à abandonner Colonia, les convaincre d'envoyer des prisonniers d'Érunane sur Terre et finalement, le plus difficile, les persuader que tout cela avait du sens.

Près de quinze ans plus tôt, il avait commencé à faire des rêves troublants, qu'il savait chargés de valeurs prémonitoires. Mais ils étaient tellement étranges qu'il n'arrivait pas à comprendre leur signification. Puis un jour, Polus Ode Fine, le directeur du centre de recherche médicale, lui aussi membre du Conseil, lui fit part d'une découverte pour le moins extraordinaire. Maëllus avait reçu cela comme une véritable révélation. C'était le genre d'information qui donnait tout leur sens à ses rêves. La lumière venait alors d'éclairer chaque pièce qu'il manipulait dans le noir et lui révéler comment il pouvait les lier les unes aux autres.

Mais cela ne simplifia pas vraiment les choses. La prophétie que lui inspirait cette révélation, il ne pouvait la traiter comme les autres. Personne sur Ibris n'était prêt à l'entendre. De plus, il avait l'intime conviction qu'il avait un rôle à jouer, que c'était à lui de provoquer les choses. Étonnamment, les personnes qui savaient acceptèrent de garder le secret, chose qui allait à l'encontre des principes de base des Ibrissiens, ce qui réconforta Maëllus dans son sentiment qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Guider les hommes, il savait y faire car il l'avait fait toute sa vie. Mais les guider dans l'ombre, à travers les secrets et les non-dits, cela s'avérait beaucoup plus difficile.

Le lendemain, il prit son petit déjeuner dans l'un des restaurants du palais, avant d'aller rejoindre son neveu qu'il trouva sur la terrasse du quatrième niveau. Après les salutations, il lui demanda, d'une voix dont la douceur surprenait pour un homme de cet âge :

- Combien de temps encore avant que Colonia soit prêt à effectuer le voyage ?
- Cinq ans au minimum, dix si tout continue d'aller de travers.
- Il faut être prêts dans trois ans.
- C'est pratiquement impossible.
- Tout va se mettre en place, maintenant, j'en ai la certitude. Les autorités ne pourront refuser un délai de trois ans ; cela les ferait paraître de mauvaise foi. Ton rôle sera de garantir la possibilité de terminer Colonia d'ici là, tandis que le mien sera de les convaincre que je trouverai des volontaires sur Érunane pour coloniser la terre.

Ibris comptait en quelque sorte deux paliers de gouvernement. Les autorités religieuses avaient la responsabilité morale et spirituelle du peuple, ainsi que celle de la justice. Les autorités civiles, elles, géraient l'économie et le développement. Ces deux puissantes institutions intervenaient chacune dans les affaires de l'autre, de façon incessante. C'était le cœur et la raison d'Ibris, aussi difficiles à concilier qu'indissociables.

Si Colonia avait fait l'unanimité à ses débuts, il en était aujourd'hui tout autrement. Étant donné la lenteur et le peu de résultats qu'avait obtenus le projet, les autorités civiles avaient remis en question sa continuité. L'avènement du *scorcis* avait bouleversé bien des choses et on préférait consacrer les énergies à la recherche médicale plutôt qu'à un vaisseau boiteux.

Ces deux autorités s'affrontaient un peu comme le font nos gouvernements élus avec l'opposition officielle. Par contre, malgré leurs divergences, l'information devait toujours circuler. Il aurait été très mal vu que l'une ou l'autre des parties conserve une information pour en tirer un avantage.

La réunion qui avait lieu cet après-midi-là se tint à huis clos et regroupait une soixantaine de hauts placés représentant les deux institutions. Maëllus, à l'origine de cette convocation spéciale, fut le premier à prendre la parole :

- Mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Il y a quelque temps, les biologistes qui explorent la Terre m'ont fait part d'un fait troublant.

À ces paroles, des regards se plissèrent, allant de Maëllus à Itak, la chef du Conseil religieux et supérieure de Maëllus. Tous savaient que cette femme était plus l'ombre de Maëllus que le contraire. Même

si elle détenait le pouvoir, Maëllus était, la plupart du temps, informé avant elle. Si l'expérience était vexante au début de son mandat, Maëllus avait su s'en faire une amie, en lui donnant à maintes reprises l'occasion de briller aux yeux du peuple. Mais ici, il n'y avait pas de dupes. Itak poursuivit le lancer de Maëllus afin de donner le change :

– Loin de nous l'intention de vous cacher certaines informations. Nous devons attendre la confirmation de faits avant de colporter ce qui aurait pu s'avérer sans fondement. Je sais que certains d'entre vous sont d'avis qu'il faut abandonner le projet Colonia et je sais qu'ils ont de bonnes raisons de penser ainsi. Mais au vu de ces nouvelles informations, je crois qu'il est impératif d'installer un groupe témoin sur la Terre. Il faut non seulement suivre l'évolution de ce phénomène, mais aussi, voir comment les Ibrissiens pourraient s'adapter à la vie sur cette planète... Savoir si les problèmes que nous connaissons présentement évolueront différemment dans un environnement autre. Nous ne pouvons pas nous permettre de remettre ce projet à plus tard, car si le phénomène de dégénérescence et d'infertilité devait s'aggraver, nous risquerions de nous trouver dans l'impossibilité de recruter des candidats capables de s'adapter à ce nouvel environnement.

La rumeur reprit de plus belle. Maëllus leva les mains et appela l'assemblée au calme avant de poursuivre :

– Je sais que je n'ai pas un parcours sans faute. Je sais que certaines de mes prédictions se sont avérées beaucoup plus alarmistes qu'utiles, voire sans fondement. Mais vous savez aussi que d'autres nous ont protégés du pire, du fait qu'elles se sont avérées utiles. Or, je vous le dis, comme je vous l'ai dit pour vous prévenir du *scorcis* : je sens dans tout mon être que si nous ne faisons pas ce qu'il faut maintenant, il n'y aura pas de seconde chance... et que les conséquences pourraient être désastreuses. Irrémédiablement désastreuses. Depuis peu, nous avons obtenu la confirmation de faits troublants. Des membres de l'équipe d'exploration de la Terre ont miraculeusement retrouvé leur fertilité après un séjour sur cette planète.

Maëllus expliqua les détails de l'affaire, puis Itak leur servit les mises en garde quant à la nécessité de garder ces informations secrètes, reprenant, pour ce faire, les arguments que Maëllus avait présentés à Manos. Après les rumeurs suscitées par ces révélations, Maëllus ajouta :

– Que ces faits extraordinaires se produisent maintenant ne relève pas de la simple coïncidence. Mes amis, je ne connais pas les tenants et aboutissants que cela aura sur notre futur, mais notre avenir... notre survie même, passe par la façon dont nous allons gérer cet événement. J'en ai la profonde conviction.

Un membre influent du gouvernement civil se leva pour déclarer :

– Cette nouvelle est pour le moins extraordinaire. Bien que je ne mette pas en doute la bonne foi du Conseil religieux, il m'apparaît évident qu'il aurait dû nous faire part de ses doutes, sans souffrir des délais qui ont dû s'écouler avant cette ultime confirmation.

Du côté des autorités civiles, un murmure d'approbation s'éleva. Silce, qui jusque-là s'adressait à l'assemblée d'une façon plus générale, posa son regard réprobateur sur Maëllus avant d'ajouter :

– Sommes-nous donc des enfants pour que vous nous ménagiez ainsi ? Si vos idées ont du sens, que cela demande le concours de Colonia 1 m'apparaît... Je voudrais bien trouver un terme moins blessant, mais le seul mot qui me vient est : ridicule. Il faudrait dix ans pour que ce vaisseau soit prêt pour un tel voyage, et dix autres encore pour installer une base sur la Terre ! Non... Colonia est un échec et il faut l'admettre une fois pour toutes. Il serait beaucoup plus sensé d'utiliser des vaisseaux performants, sécuritaires et conçus pour l'exploration. Même si nous n'avons pas de permanence sur la planète, nous pourrions y faire de longs séjours à intervalles réguliers.

Cette fois, l'approbation fusa non seulement de la partie civile, mais de plusieurs membres du Conseil religieux. Itak se tourna vers Maëllus pour lui signifier, par son expression, qu'il était temps de jouer sa dernière carte. Son acolyte se leva lentement, laissant au temps le soin de rétablir le silence :

– Cher Silce, vous avez deux fois raison. Nous aurions dû vous parler plus tôt de ces faits et des doutes que nous avons. Nous étions embarrassés par la question morale que posait cette affaire, au point que nous avons fait traîner les choses. Attitude puérile, j'en conviens, et pour cela, nous méritons vos reproches. Pour ce qui est de perdre vingt précieuses années pour installer une colonie à demeure sur la Terre, ce serait, comme vous l'avez si bien dit, ridicule.

Dans l'assemblée, des regards se croisèrent, intrigués. Chacun semblait se demander si son vis-à-vis n'avait pas perçu quelque chose qui lui avait échappé.

– Ce que j'ai à vous proposer n'est pas simple, poursuivit Maëllus, mais je m'y engage personnellement. Si cela devait échouer, vous n'aurez plus à compter sur le vieux Maëllus pour s'ingérer dans vos affaires et sabler vos engrenages. D'ici trois ans, Colonia sera prêt pour le voyage.

À nouveau, un murmure s'éleva. Maëllus leva la main pour signaler qu'il n'avait pas terminé :

– Laissez-moi poursuivre, je vous prie... Il n'est plus question de base au sol. Colonia demeurera en orbite et un plus petit vaisseau se chargera du débarquement des colons. Il va sans dire que l'absence de base sur la Terre rendra l'expérience très difficile. De ce fait, la vulnérabilité des colons et la précarité de leur existence en seront grandement affectées. C'est pourquoi nous avons convenu de recruter ceux-ci sur Érunane.

Cette fois, plusieurs membres des autorités civiles se levèrent, impatients de prendre la parole :

– Comment Colonia pourra-t-il être prêt dans trois ans ? interrogea l'un d'eux. Voilà quinze ans que cela piétine !

Manos se leva à son tour pour répondre à cette question. Tous les regards se posèrent sur lui, dont plusieurs réprobateurs, comme pour lui indiquer qu'il faisait figure d'intrus au sein de cette assemblée.

– Permettez-moi, s'il vous plaît, de répondre à cette question, commença-t-il. Comme vous le savez, je suis l'un des principaux artisans de Colonia. Ce qui a toujours été un problème, dans ce projet, c'est de poser un vaisseau si imposant sur une base artificielle. Sa puissance et sa masse sont difficilement conciliables avec un atterrissage sur une base préfabriquée, aussi sophistiquée soit-elle. Une fois libéré de ces contraintes, il est permis de croire que Colonia sera prêt d'ici trois ans.

– L'idée du vaisseau secondaire ne fut-elle pas soumise et rejetée, par le passé ? Il me semblait que l'on avait conclu que les nombreux voyages nécessaires au transbordement seraient trop coûteux en énergie pour permettre le retour de ce deuxième vaisseau sur Ibris ?

– C'est vrai. Il nous faudra puiser l'énergie du retour sur Colonia et abandonner celui-ci sur l'orbite terrestre.

– Comment comptez-vous convaincre des condamnés d'Érunane à se porter volontaires dans une entreprise aussi désespérée ? demanda un autre à Maëllus.

– Avec l'aide de Dieu, mon ami. Donnez-moi une année et je m'engage à recruter trois cents hommes capables de mener à terme une telle aventure.

– Vous qui vous targuez de représenter la morale, commença un autre, n'est-il pas dangereux de prendre pour témoins les pires individus qui peuplent Ibris ?

– Il serait encore plus dangereux de sacrifier des personnes du monde libre dans une entreprise aussi hasardeuse, répondit Itak. Plus dangereux encore de se priver d'une telle expérience. Ce n'est pas pour rien que nous avons été si longs. Nous avons retourné ces questions des milliers de fois, mais l'urgence nous commande de faire un choix. Tout ce qui peut se faire en parallèle de cette expérience sera utile.

– Depuis quelques mois, une question qui me turlupine me revient sans cesse, enchaîna Maëllus. Si notre survie passe par un élément présent sur terre, les générations qui apparaîtront à la suite de ces expériences pourront-elles survivre sur Ibris ? Si leur lieu naturel doit rester la terre, il est primordial de savoir si les Ibrissiens, dans leur forme actuelle, ont une chance de s'adapter à la vie terrestre. C'est pour cela qu'il est si important d'avoir un groupe témoin sur place.

Maëllus réussit à faire accepter le projet en s'acharnant à convaincre chaque délégué et en remettant sans cesse sa tête sur le billot. Les plus rétifs acceptèrent, non sans espérer un échec qui éloignerait définitivement le vieil homme du pouvoir.

L'entente fut scellée lors d'une rencontre privée avec Silce, lequel, pour l'occasion, était accompagné de ses deux principaux lieutenants. Maëllus avait emmené avec lui le médecin Polus Ode Fine, l'un des douze membres à la tête du Conseil religieux, un médecin estimé et reconnu dans le domaine de la recherche.

– Dites-moi, Maëllus, commença Silce, pourquoi ai-je le désagréable sentiment d'être manipulé ? Pourquoi suis-je persuadé que toute cette histoire n'est faite que de demi-vérités ? Qu'est-ce que vous me cachez ?

Maëllus tourna la tête vers Polus, l'air de dire que l'heure des derniers aveux avait sonné. Puis, résigné, il fit face à Silce et ses acolytes pour répondre humblement :

– Mes incertitudes, Silce. Vous pouvez au moins me laisser cela ? Je suis un intuitif et je sais que je dois aller dans ce sens. Mais ne me demandez pas d'étayer mes propos sur des fondements autres que ma foi. Vous, vous êtes un cartésien. Vous étudiez le contexte élaboré des solutions, anticipez des scénarios, pesez le pour et le contre. Puis, vous prenez une décision. Si on vous questionne, vous avez déjà toutes les réponses, car les questions, vous vous les êtes déjà toutes posées. Pour moi, c'est différent. Je n'ai pas de réponses ; j'ai des convictions, mais elles ne sont pas sans failles. Je sais bien que toute cette entreprise peut paraître farfelue, impossible à mener à terme. Ce que je vous cache, c'est que moi aussi il m'arrive de partager cet avis... Malgré tout, mon instinct me pousse à mener ce plan à terme, car je suis persuadé que c'est cela qui va nous sauver.

Silce se détendit un peu, croyant que cette fois-ci, Maëllus lui avait répondu de façon transparente. Il n'avait aucun doute quant à la franchise du vieil homme, mais en même temps, il savait que celui-ci était un fin politicien, qu'il pouvait lui cacher plusieurs choses sans se compromettre par le mensonge.

– Colonia, je peux encore comprendre. Quelques ouvriers de plus ou de moins, c'est une chose encore conciliable. Mais recruter trois cents hommes sur Érunane ? Cela dépasse mon entendement. Essayez seulement de m'expliquer comment vous comptez vous y prendre...

– Nous sommes d'accord, autant le Conseil religieux que le Conseil civil, à l'effet que l'île d'Érunane doit être démantelée. Nous offrirons donc à ceux qui détiennent le pouvoir une occasion de conserver leur liberté et le contrôle de leurs sujets.

– Parce qu'en plus, vous pensez convaincre l'élite de se faire déporter là-bas ? Pourquoi faites-vous si compliqué ? Vous n'avez qu'à prendre des prisonniers qui ne sont pas encore passés à l'île.

– Expliquez-leur, Polus...

Un peu plus jeune que Maëllus, Polus était un homme qui avait su rester simple et ouvert malgré sa notoriété. Il n'avait pas le charisme de son confrère, pas plus que l'autorité de Silce, mais personne ne mettait ses compétences en doute.

– Premièrement, dit-il de sa voix posée et calme, le *scorcis* a frappé Érunane de façon beaucoup moindre que le reste du monde. Nous aurons donc de fortes chances d'y trouver des individus ayant un groupe sanguin autre que celui qui a résisté à l'épidémie. Deuxièmement, les hommes qui ont survécu aux conditions de vie sur l'île auront beaucoup plus de chances de survivre sur la terre. Troisièmement, ce groupe d'hommes sera déjà bien structuré, ce qui est primordial à leur survie. Si nous envoyons des gens pris au hasard, ils réagiront de façon individuelle. Tandis qu'un groupe, choisi parmi les gens d'Érunane, agira collectivement.

– Pourquoi seulement des hommes ?

– Sélection naturelle. Les plus forts survivront, d'ici à ce que nous puissions envoyer des femmes fertiles les rejoindre.

– C'est donc ça, votre plan... Je doute fort que vous arriviez à convaincre le grand chef de l'île. Vous êtes au courant que les communications entre nos deux autorités semblent souffrir d'un problème de fiabilité depuis quelques mois. Je ne sais pas si un coup d'État se prépare ou si des individus ont trouvé le moyen de détourner le courrier adressé aux autorités... mais toujours est-il que les réponses à nos missives n'arrivent pas, même s'il en va de l'intérêt des dirigeants de l'île.

– Nous enverrons une délégation, annonça Maëllus.

– Quoi ? Une délégation ? Aucun homme libre, mis à part quelques espions, n'a foulé le sol de cette île depuis mille deux cents ans... Et vous allez y envoyer une délégation ?

Silce ne put s'empêcher de rire, imité par ses compagnons.

- Vous êtes fou, ma parole ! s'exclama-t-il.

Devant le silence de ses deux interlocuteurs qui restèrent de marbre, il retrouva son calme et dit :

- Bon, très bien, je vois que vous êtes sérieux.

Un sourire rusé flottait sur ses lèvres, qu'il avait grand-peine à ne pas laisser s'épanouir.

- Si vous voulez vous briser les reins, je ne vous en empêcherai pas. Par contre, j'y mets une condition...

- Laquelle ? voulut savoir Maëllus qui connaissait suffisamment son vis-à-vis pour deviner qu'il le laisserait dans l'expectative tant qu'il ne lui aurait pas posé la question.

- Vous avez réclamé une année pour procéder au recrutement : trois cent cinquante-neuf jours, pas un de plus. Si au bout de ce terme vous n'avez pas réussi, vous démissionnerez tous les deux et je déciderai de la suite des choses en ce qui concerne Colonia.

Après avoir brièvement plongé son regard dans celui de Maëllus, Polus se tourna vers Silce pour lui répondre :

- Tu as ma parole. Mais ce n'est pas trois cents hommes que je veux recruter sur Érunane, mais bien deux mille. Après quoi, je vais les soumettre à un examen médical avant d'en choisir trois cents.

- Tu as la mienne aussi, renchérit Maëllus, sauf pour ce qui est de décider de l'avenir de Colonia. Ce sera quand même aux deux Conseils de trancher.

- Cela, je m'en charge, jubila Silce, qui ne put s'empêcher de lâcher un autre rire. Puis, se tournant vers Polus, il poursuivit en disant : «Excuse ma franchise, mon ami... je savais que Maëllus était fou, mais je n'aurais jamais cru que tu pouvais l'être encore plus que lui !»

Maëllus et Posi se regardèrent tels de vieux complices qui n'ont plus besoin de mots pour échanger une pensée. Avec toute la légèreté nécessaire pour que la remarque reste amicale, Silce les avait traités de fous. S'il avait su ce que les deux hommes avaient derrière la tête, son ton aurait été tout autre.

Trente-sept ans plus tôt.

Les trois compagnes de Juju n'avaient rien manqué de l'excitation de cette dernière et posèrent sur elle leurs yeux interrogateurs.

- Je sais comment !
- Comment quoi ? demanda Brèma d'une voix irritée par l'impatience.
- Comment faire pour qu'Issaël vomisse sur commande !
- Parle ! l'invectiva Brèma dans un cri étouffé.

Au lieu d'obtempérer, Juju porta la main à sa poche poitrine et en sortit un minuscule sachet refermable qui contenait trois capsules.

- Ils m'ont donné des analgésiques, après l'opération, continua-t-elle avec un sourire malicieux.
- Tu crois que ce qu'il y a à l'intérieur de ces capsules est assez mauvais pour provoquer un vomissement ? s'enquit Issaël.

En guise de réponse, Juju fit non d'un mouvement de la tête.

- Alors ?
- Le sachet, reprit Juju en pointant son doigt fin vers le creux de sa main. On va mettre les règles de Zale à l'intérieur et tu vas le mettre dans ta bouche. Quand tu vas le croquer, c'est sûr que ce qui te remplira la bouche te fera vomir.

Cette fois, un véritable sourire épanoui apparut sur le visage de Juju, avant de contaminer Brèma et Zale. Issaël, pour sa part, se contenta d'un demi-sourire nerveux, anticipant tout ce qu'impliquait sa prochaine mission.

- Même si je réussis à prendre une lame, comment faire pour la cacher jusqu'à mon retour à la cellule ? demanda-t-elle.

Aussitôt, trois têtes se tournèrent vers Juju, qui n'avait toujours rien perdu de sa superbe.

- Tu as aussi une idée pour ça ? l'interrogea Issaël.
- Ces lames sont encore plus petites que ce sachet, indiqua l'autre.

Puis elle y alla d'une petite mise en scène. Elle se leva, jeta le sachet près d'un mur, simula un haut-le-cœur, se prit les pieds dans le coin de la couchette et s'affala par terre, mains devant. Elle attrapa le sachet, puis se passa les deux mains sur le visage en gardant les doigts repliés. Enfin, elle passa la main droite derrière sa nuque et se retourna face à ses codétenues, les paumes tournées vers le haut.

- Elle ne peut pas le cacher dans sa bouche. Ils vont examiner ses dents, souligna Zale.

Juju ouvrit la bouche, tira la langue et passa deux doigts dans ses joues pour les étirer.

- Qu'est-ce que t'as fait ? chercha à savoir Brèma.

Juju remonta ses cheveux, attachés par une courte lanière à la base de la nuque. Elle introduisit les doigts dans ses cheveux retenus et en extirpa le sachet. Cette fois, un véritable sourire de triomphe illumina les visages des quatre complices. Juju tendit les deux bras devant elle, puis, les doigts allongés, fit osciller ses mains en émettant, de sa voix riche, un *houm* prolongé en crescendo. Les trois autres pointèrent leurs mains contre les siennes et unirent leur voix à la sienne. Sur Ibris, c'était la façon de faire pour signifier une victoire. Après quoi, elles éclatèrent de rire, indifférentes à l'attention qu'elles risquaient de provoquer.

Issaël n'arriva pas à dormir, cette nuit-là, tantôt rongée d'inquiétude, tantôt remplie d'espoir. «Avoir mon bébé», se répétait-elle sans cesse. Cette pensée la remplissait d'une joie sans mesure, surtout après le renoncement qu'elle en avait fait. Songeant à tous les imprévus qui risquaient de réduire le plan à néant, elle angoissait à l'idée de ne pouvoir mener le projet à terme.

Elle jouait sans cesse avec ses cheveux retenus par l'attache que lui avait donnée Juju, introduisant son doigt dans ce qui servirait de fourreau à la lame et cherchant la façon la plus rapide et la plus discrète d'y

arriver. La marge de manœuvre serait mince, d'autant plus qu'elle n'aurait droit qu'à un seul essai.

Le lendemain, quand la porte de la cellule s'ouvrit, une gardienne de petite taille prononça son nom en bâillant ; la pauvre semblait avoir passé une fort mauvaise nuit. Après la procédure et la prise d'empreintes, Issaël monta sur la plateforme, déjà occupée par deux autres détenues. Puis le véhicule s'ébranla dans le large corridor gris foncé, percé de portes rouges. Le silence était à peine troublé par leur lente progression. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour prendre une autre détenue, la voix de la gardienne sonna comme un coup de klaxon dans une chambre à coucher, ce qui troubla la concentration d'Issaël. Après deux détours par des passages secondaires et un autre arrêt, ils s'arrêtèrent enfin dans une partie élargie du passage, où on pouvait voir s'affairer des gens à travers trois grandes baies vitrées.

Le cœur d'Issaël se mit à cogner à un rythme trépidant. Ses mains devinrent moites et sa bouche sèche. Sachant que le restant de ses jours se jouerait dans les prochaines minutes, elle sentit la panique s'emparer d'elle. «Bizarre», ne put-elle s'empêcher de penser. Elle, qui avait tué de sang-froid, avec la colère pour seule émotion, était à présent dans tous ses états. Elle s'exhorta au calme, repassant pour la centième fois dans sa tête la description détaillée des lieux que lui avait faite Bréma :

– Ils vont s'arrêter devant trois baies vitrées. À gauche, il y a une porte bleue à double battant. Vous entrerez par là. À l'intérieur, il y a un poste de garde et une salle d'attente. Ils vont te contrôler et te remettre un dossier avant de te permettre de t'asseoir. Un autre garde est posté au fond de la salle, devant l'ouverture qui communique avec les autres pièces. Ils garderont sans cesse les yeux sur toi. Au bout d'un moment, quelqu'un viendra te chercher. Tu vas passer devant le garde et on te dira de tourner à droite et de marcher devant. Ton accompagnateur te suivra en te donnant des indications. Il marchera trois pas derrière toi, les yeux braqués dans ton dos. Vous parcourrez environ soixante-dix mètres, puis il va t'inviter à prendre une porte jaune, à gauche, qui porte le numéro 014. Cette salle fait environ cinq mètres par sept et il y a un passage qui perce l'extrémité, par les deux côtés. Tu verras une table d'examen à droite et le long du mur, à gauche, un comptoir et des armoires. Au bout du comptoir, il y a un lavabo, et sous celui-ci, une poubelle qui ne semble pas fixée au sol. Tu devras sortir le sac qui dépasse du rebord, comme si tu l'avais agrippé en l'entraînant dans ta chute. N'oublie pas qu'entre la poubelle et le mur du fond, il reste environ deux mètres. Ne t'élance pas trop fort, car tu pourrais te cogner la tête et perdre l'avantage. Le mieux serait de vomir en t'accrochant au comptoir, comme si tu voulais atteindre le lavabo, plier les genoux, tomber au sol et tirer la poubelle vers toi en la renversant. Si tu la pousSES, le contenu tombera devant les ouvertures de côté, face au mur du fond. Des gens pourraient t'observer à partir des autres salles. Comme il n'y a que ton dos qui peut faire écran, tire la poubelle vers toi assez violemment pour répandre son contenu face à toi. Ensuite, il ne reste qu'à prier pour trouver ce que nous cherchons. À ce moment, tu seras à quatre pattes, à vomir sur le plancher. Tu auras tout juste le temps de ramasser quelque chose avant qu'on ne se précipite vers toi pour te relever ou voir tes mains saisir un objet.

- Si le sac est presque vide et que le contenu ne se répand pas ? s'était inquiétée Issaël.
- Fous-toi la main dedans. À ce point, tu n'as plus rien à perdre.

Issaël semblant peu convaincue, Bréma poursuivit en adoptant un ton maternel dont on ne l'aurait pas cru capable :

– Écoute, des *si*, dans cette affaire, il y en a une pleine pyramide. Alors, cesse de t'en faire, on n'y peut rien. Dis-toi que le diable est là pour t'aider et le Bon Dieu pour aider ton bébé. Pour une fois qu'ils ont un intérêt commun, ils ne vont sûrement pas vous laisser tomber.

Le souvenir de cette remarque fit naître un sourire sur le visage d'Issaël, en plus de détendre l'atmosphère. Maintenant qu'elle recevait son dossier dans la première salle, elle s'accrochait à cette pensée pour ne pas perdre le contrôle de ses nerfs. «Le diable est avec moi et le Bon Dieu avec mon bébé». Elle se répétait ce mantra, tout en visualisant les prochaines étapes de sa mission.

Après un peu plus d'une heure d'attente, on l'appela. Comme l'avait prévu Bréma, la préposée lui remit un dossier et la gardienne qui l'avait appelée du corridor lui fit signe de passer devant. Sous le commandement de cette dernière, Issaël marcha comme une automate jusqu'à la fameuse porte jaune numéro 014.

En poussant ladite porte, elle remercia le ciel lorsqu'elle découvrit que les lieux étaient tels que les lui avait décrits sa complice. Puis, tout en passant la langue sur la surface lisse du sachet, elle fit mentalement une dernière incantation. «Faites que ça marche pour mon bébé, faites que ça marche !»

Elle écrasa le sachet entre ses dents et les règles de Zale se répandirent dans sa bouche. L'effet escompté ne se fit pas attendre. Un violent haut-le-cœur fit remonter le contenu de son estomac. Elle fit deux pas rapides,

posa une main sur le comptoir juste avant le lavabo et vomit comme un geyser. Se pliant en deux, elle simula une crampe foudroyante avant de poser les genoux au sol ; d'un même mouvement, elle agrippa la poubelle de sa main droite et la tira vers elle, comme pour y vomir. La seule pensée du goût qui avait envahi sa bouche suffit à provoquer un deuxième vomissement.

Au même moment, elle renversa la poubelle vers elle. Les yeux pleins de larmes, elle chercha désespérément une lame à travers les détritres répandus dans son vomi. À l'instant où une main se posa sur son épaule, elle posa la main droite sur l'objet tant convoité.

– Femme... ça va ?

Toujours à quatre pattes, Issaël referma sa main sur la lame et releva la tête. Trois autres personnes, attirées par le vacarme, avaient surgi des autres pièces, posant sur elle leur regard scrutateur. Dès lors, elle comprit qu'il lui serait impossible de cacher l'objet dans ses cheveux sans se faire remarquer. Elle réfléchit donc à toute vitesse, avant de demander le plus naturellement du monde :

– Je peux aller à la salle de bain ?

– Bien sûr, répondit un jeune homme qui semblait réellement inquiet pour elle.

Il lui prit un coude et l'entraîna dans le passage, suivi de la gardienne, visiblement déstabilisée par tout ce remue-ménage.

– Je suis le docteur Mandhé, lui apprit son bon samaritain. Comment tu t'appelles ?

– Issaël Ko Aggis.

Durant une fraction de seconde, elle sentit la prise sur son coude se relâcher, pendant qu'un voile traversa le regard du médecin.

– Issaël ? répéta-t-il en même temps que son pas se faisait plus hésitant. Il eut l'air de s'apprêter à poursuivre, mais se tut.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Issaël après avoir deviné son malaise.

Mandhé parut embarrassé, mais sous le regard insistant de la patiente, il finit par répondre :

– Tu es encore plus belle que je ne l'imaginais... Quelle tristesse.

Il n'avait pas dit *quel gâchis*, comme tous le laissaient sous-entendre, mais quelle tristesse. Pour Issaël, cela fit toute la différence.

– C'est ici, indiqua le médecin en s'arrêtant devant une porte.

Issaël se tourna vers lui pour le regarder franchement. C'était un bel homme au visage franc, à peine plus âgé qu'elle. «J'aurais pu l'aimer», se dit-elle. Pendant quelques secondes, elle imagina ce qu'aurait pu être sa vie si elle avait rencontré cet homme avant Maëllus. Le docteur resta captif de l'étrange regard vert, puis, gêné, baissa les yeux et vit les deux poings crispés de la prisonnière. Il tendit la main et ouvrit la porte.

– Merci, dit Issaël.

Il y avait de la reconnaissance et de l'espoir dans ce merci. «De l'espoir ?», se surprit à penser Mandhé. Il referma la porte derrière la jeune femme, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, aussi incongru fut-il de refermer la porte d'une salle de bain derrière quelqu'un.

C'est lui-même qui examina Issaël. Pendant qu'il l'auscultait, celle-ci ferma les yeux. Ses mains étaient douces et chaudes. Parfois, lorsqu'il les déplaçait pour passer d'un endroit à un autre, il les faisait glisser plutôt que de les enlever pour les reposer. Issaël, qui appréciait ces caresses subtiles, ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux et de lui sourire pour exprimer ouvertement son plaisir. Mais voyant que les doigts du docteur tremblaient légèrement, elle referma les yeux pour ne pas le troubler davantage. Après l'examen et une demi-heure d'attente, il revint vers elle avec le dossier contenant ses résultats :

– Tu es en parfaite santé ! déclara-t-il avant de faire une pause et ajouter : «Savais-tu que tu étais enceinte ?»

– De combien de semaines ? voulut savoir Issaël sans répondre à la question.

– Cinq semaines.

Le silence reprit sa place, comme un creux entre deux vagues. Issaël poursuivit :

- Est-ce une fille ou un garçon ?
- C'est un peu tôt pour le dire, mais d'après les analyses, je pencherais pour une fille.
- Dans une autre vie, si nous étions ensemble et que je portais ta fille, comment l'appellerions-nous ? poursuivit Issaël après un nouveau silence.
- C'est un jeu cruel, signifia Mandhé.
- C'est à moi d'en décider. Réponds-moi.

Mandhé se tourna à demi, fuyant le regard intense de son interlocutrice. Il regarda la gardienne à la porte de la salle, qui mine de rien, n'avait pas perdu un mot de leur conversation. Il baissa la tête et les yeux, juste avant que ne s'installe un autre silence.

- Izi, finit-il par murmurer. Je l'appellerais Izi.
- Pourquoi Izi ?
- C'était le nom de ma petite sœur.
- Elle est morte ?
- Elle est morte du *scorcis*.
- C'est un beau nom, Izi... D'accord, nous l'appellerons Izi.

Mandhé eut un étrange sentiment, comme si tout cela était bien réel et n'avait rien d'un jeu. Il secoua la tête, brisant l'emprise qu'Issaël avait sur lui. Elle avait réussi, pendant un instant, à le convaincre que ce fœtus, dont on allait provoquer la fin dans quelques jours, était leur enfant. Le grand Maëllus pouvait bien s'être laissé prendre par cette fille. C'était le diable en personne.

- Tu dois retourner en cellule, maintenant.
- Merci, merci pour tout, dit Issaël en se levant pour poser la main sur l'épaule du médecin.

Puis elle passa devant la gardienne, qui lui emboîta le pas.

11.

Issaël retrouva ses complices. Après que la porte se fut refermée dans son dos, elle vit l'impatience et la tension sur le visage des trois femmes. Juju paraissait particulièrement inquiète.

– Alors ? demanda Bréma.

Issaël passa les doigts à l'intérieur de sa queue de cheval et en sortit un petit rectangle d'une matière semblable au plastique, dans lequel s'emboîtaient deux lames superposées.

– Comment cela s'est passé ? voulut savoir Zale.

Issaël leur fit un récit détaillé, expliquant qu'elle avait demandé à se faire conduire à la salle de bain après avoir réalisé qu'il lui serait trop difficile de cacher la lame dans ses cheveux sans attirer l'attention. Une fois à l'intérieur, il lui avait été facile de bien camoufler la lame et de faire en sorte qu'elle reste en place. Elle leur raconta aussi qu'on lui avait confirmé qu'elle était enceinte de cinq semaines. Toutefois, elle garda pour elle sa conversation avec Mandhé, le premier secret de sa nouvelle vie.

L'après-midi se passa à réviser toute l'opération en détail et à planifier la suite. Les repas étaient servis directement dans les cellules et les couverts, récupérés au repas suivant. Sachant qu'elles ne risquaient plus d'être dérangées après le repas du soir, Zale entreprit de sortir les lames du boîtier.

– Attention ! prévint Bréma. Il ne faut pas les abîmer en brisant leur support.

– On n'a aucun outil, se plaignit Juju.

– Tout l'assemblage est retenu par les extrémités, expliqua Zale. Je vais tenter de les briser avec mes dents. Regardez bien ce que je fais ; je dois m'appuyer juste assez loin pour ne pas toucher aux lames.

Zale tira d'un doigt sa joue vers l'arrière, et de l'autre main, plaça l'extrémité du support entre deux molaires. De son côté, Juju vérifia que les dents étaient appuyées juste au bon endroit.

– C'est bon, dit cette dernière, tu peux y aller.

Zale croqua fermement, tout en s'assurant d'une certaine retenue. Un déclic plutôt discret se fit entendre. Elle sortit l'objet de sa bouche et écarta les pièces, disposées en longueur, parallèlement aux lames. Un autre clic et l'assemblage se répandit sur ses cuisses. Elle récupéra deux lames de trois centimètres de long par un de large au creux de sa main.

– Et maintenant ? s'enquit-elle.

– Il faut retirer la peau sous le pouce de Juju, en prenant grand soin de ne pas abîmer l'empreinte et en cisillant le contour pour imiter une morsure à la périphérie de la plaie.

– Ce soir ? chercha à savoir la principale intéressée.

– Tu as avorté hier. Tu partiras sans doute dans deux ou trois jours, mais il faut être prêtes. Si du mauvais temps se prépare, tu peux aussi bien partir demain.

– Pourquoi se donner la peine d'imiter une morsure ? questionna Zale.

– S'il se présente une complication, il faudra une histoire toute prête. Chaque détail a son importance, répondit Bréma.

C'est Zale qui se vit confier l'opération. En tant qu'ex-assistante dentaire, la tâche lui revenait. Juju, qui était une coiffeuse plutôt douée, selon ses dires, devait couper les cheveux d'Issaël et leur donner l'apparence des siens. Mais puisqu'elle aurait bientôt un pouce estropié, il fut décidé qu'en fin de compte, cette étape constituerait la première.

Après avoir coupé une mince bande de drap, Juju enroula celle-ci à l'extrémité de la lame pour en faciliter le maniement, puis s'attaqua à la longue chevelure d'Issaël. La chose fut ardue. Après une dizaine de minutes, du fait que la lame était émoussée, il devenait de plus en plus difficile de compléter la coupe. Il n'était pas question d'utiliser l'autre lame, réservée à l'opération de son pouce. Après une heure d'efforts, elle contempla son œuvre. Sa main droite tremblait d'avoir serré un si petit objet entre le pouce et l'index, aidés parfois du majeur, pour exécuter ce travail fastidieux.

– Pas mal, commenta-t-elle.

– Pas mal du tout, même, renchérit Bréma en détaillant les visages des deux sosies, comme s'il agissait d'un devoir de comparaison. C'est dommage que l'on ne puisse pas allonger les tiens.

– Ça reste à voir, sourit Juju.

- Qu'est-ce que tu racontes ? lança Brèma.
- Je vais les mouiller, les étirer et les envelopper dans ma taie d'oreiller pour les faire sécher. Ils auront l'air presque aussi longs que ceux d'Issaël... avant, je veux dire.

Brèma tendit les deux bras devant elle et fit osciller ses mains en direction de Juju.

- Houm ! Je te prends dans mon équipe, toi.

Les quatre femmes rirent de bon cœur, ce qui les soulagea de la tension qui les accaparait. Lorsque les tremblements de Juju furent calmés, ce fut à Zale d'entrer en scène. Pour commencer, Juju se mordit fortement le tranchant du pouce, autant pour l'engourdir que pour y laisser les traces de ses dents. Elle posa la main, paume en l'air, sur le rebord de la cuvette, le poignet maintenu par Issaël.

Après quoi, Zale, à genou sur un oreiller, débuta la chirurgie. En pressant légèrement, elle suivit le tracé des dents imprimées dans la chair, puis recommença en coupant cette fois dans le vif. Saignant abondamment, Juju grimaçait de douleur.

- Elle saigne beaucoup trop, je n'y vois plus rien, s'inquiéta Zale.
- Faisons-lui un garrot avec un bout de drap, suggéra Brèma.

Issaël enroula une lanière de tissu serré à la base du pouce, ce qui eut pour effet d'arrêter l'hémorragie et d'engourdir le mal. Une fois le travail terminé, Zale avait un petit bout de peau entre les ongles, comme si elle avait écorché un bébé souris.

- Maintenant ? demanda-t-elle.
- Remplissons le verre d'eau froide et mettons-le dedans pour la nuit, pour éviter qu'il ne s'assèche trop.

À l'aide d'un autre bout de drap, Brèma fit un pansement à Juju qui souffrait en silence. Il y avait bien un bouton d'appel à l'intérieur des cellules, mais il n'était pas question d'aller à l'infirmierie avant qu'Issaël ne soit sur l'île. Brèma s'amusa à passer le pouce dans ce qui restait de son souper, un aliment riche en amidon qui avait l'apparence d'un chapelet de riz. Puis elle colla un bout de drap dessus.

- Qu'est-ce que tu fais ? l'interrogea Zale.
- Un test. Je veux voir si le groom pourrait servir de colle pour l'empreinte. Maintenant, il ne reste qu'une chose à faire...
- Dormir, laissa entendre Juju qui venait d'avaler l'une des trois capsules analgésiques qu'elle avait pris la précaution de conserver.
- Non, fit Brèma, vous allez vous battre.
- Nous battre ? de s'étonner Issaël.
- Oui, et à grands coups au visage. Vous vous ressemblez, les filles, mais pas suffisamment pour bernier tout le monde. Ce qui peut tromper tout le monde, c'est la couleur de vos yeux et vos cheveux. Mais toi, Issaël, tu as la peau plus claire que Juju. Quelques contusions régleront le problème.

Obéissant, les deux femmes se frappèrent donc durement au visage, à tour de rôle. Voyant que sa compagne semblait épuisée suite à l'intervention qu'elle venait de subir au pouce, Issaël était presque contente de souffrir à son tour, ne serait-ce que par empathie.

Contusionnées et meurtries, les deux se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, sous l'œil de Brèma et Zale, qui se sentirent exclues, comme si le quatuor venait d'être brisé. Après leur étreinte, toutes gagnèrent leur couchette. Après que Juju leur eut souhaité une bonne nuit, Brèma et Zale firent de même, alors qu'Issaël ne répondit pas.

Issaël rêva qu'elle avait un morloye, un animal semblable à un chien de taille moyenne et dont les pattes étaient pourvues de grands doigts. Leur tête expressive avait quelque chose de simiesque et leur truffe ressemblait à celle d'un cerf. Leur fourrure argentée était douce et soyeuse, alors que leurs oreilles pointues étaient bordées de noir, tout comme le contour de leurs yeux, d'un vert semblable à ceux d'Issaël. C'étaient des frugivores sociables qui aimaient la compagnie des hommes. Issaël passa la main dans la fourrure du cou de l'animal et cela lui procura une sensation agréable. Elle était fière de posséder une si belle bête. Puis celle-ci se détacha d'elle et se mit à tourner en rond dans la pièce, avant de se mettre à grandir et à grandir, jusqu'à ce qu'il atteigne la taille d'un cheval. Tout en tournant, il regardait Issaël dans les yeux. Même si son attitude n'était pas menaçante, la jeune femme le craignait, réalisant qu'il était beaucoup plus puissant qu'elle. Elle ne savait plus si elle devait l'appeler pour le caresser ou garder ses distances. En regardant ses yeux, elle comprit que le morloye possédait une partie d'elle et que cela la rendait vulnérable.

Elle s'éveilla aux petites heures du matin. Le songe puissant, autant par sa netteté que par la force des émotions dont il était chargé, avait mis ses sens en alerte. Il faut savoir que les Ibrissiens accordaient une grande importance aux rêves. Un sage avait dit :

Lorsque vous lisez une histoire et sautez plusieurs pages pour vous rendre plus loin, il risque d'être très difficile de faire le lien entre ce que vous avez lu et cette page. Certains rêves sont de même essence. C'est un regard sur notre futur qui s'exprime à travers des symboles ou des situations souvent grotesques et insensées. Mais ne vous y trompez pas. L'émotion qu'il annonce... la joie, le désagrément, l'inquiétude, la satisfaction, c'est cela qui importe. Cherchez le lien dans le passé et le présent qui peut mener à cette émotion dans le futur. Ou à tout le moins, préparez-vous à ressentir cette émotion. Ainsi, vous pourrez atténuer les désagréments, ou vous laisser porter par le bonheur.

Issaël se demanda ce qui pouvait bien lui inspirer l'émotion qu'elle avait ressentie en présence du morloye. Une de ses compagnes ? Quelqu'un sur l'île ? Si elle avait mieux analysé ses rêves par le passé, elle ne serait peut-être pas en prison, aujourd'hui. Mais peut-on vraiment changer son destin ? Est-ce que tout est écrit ? Lorsqu'elle avait discuté de la chose avec Maëllus, il lui avait répondu :

- Dieu sait tout. Il sait hier, aujourd'hui et demain.
- Alors, à quoi ça sert si tout est joué ? avait-elle demandé.
- Le but n'est pas de montrer à Dieu quelle est notre valeur, mais de nous permettre d'en prendre conscience, pour nous-mêmes...
- As-tu conscience que tu as besoin de plus de sexe et de moins de philosophie ? s'était-elle moquée.

Elle sourit à ce souvenir. Ce fut comme désarçonner un cavalier qui se croyait bien en selle. Maëllus avait sourcillé, puis se mit à rire doucement tout en secouant la tête.

- Tu es une sale petite fille, Issaël, avait-il fini par répondre avant de lui faire l'amour.

13.

Le lendemain, Issaël s'était éveillée, confiante. Elle ne se souvenait pas des rêves qu'elle avait faits après celui du morloye et en avait gardé une certaine appréhension. Toutefois, pour ce qui était de l'immédiat, elle avait une bonne impression.

Brèma avait toujours son bout de drap collé au pouce. Zale gratta l'intérieur de l'empreinte pour la rendre la plus mince possible, puis enduisit d'amidon le pouce d'Issaël pour ensuite y coller le bout de peau. Le résultat n'était pas aussi discret qu'elle l'avait espéré, mais semblait tout de même satisfaisant.

À peine le déjeuner terminé, que déjà le bruit de la plateforme en provenance du couloir résonna. Lorsqu'il cessa et que la porte s'ouvrit, les quatre femmes retinrent leur souffle.

– Juju Képa Tigis ?

Après un moment d'hésitation, et sous le regard insistant de ses compagnes, Issaël sortit de la cellule.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda la conductrice, étonnée par le visage tuméfié qui s'offrait à sa vue.

– Je suis somnambule, et je suis tombée dans l'escalier, mentit Issaël.

– Très drôle, fit la gardienne. Es-tu blessée sérieusement ?

– Ça va, c'est moins pire que ça en a l'air.

– J'imagine que tu n'es pas tombée toute seule ? Dina, va voir s'il n'y a personne de blessé, là-dans.

Dina était la gardienne assise à l'arrière du véhicule. L'air de se dire : « On ne peut pas me ficher la paix ! », elle se leva pour aller s'encadrer dans la porte de la cellule.

– Laquelle de vous s'est battue ? interrogea-t-elle.

Juju, toujours assise sur son lit, releva à peine la tête, gardant son pouce caché sous sa cuisse.

– C'est moi. On a juste échangé quelques taloches. Pas de quoi en faire un plat.

Satisfaite du timbre de sa voix et ne voyant pas de blessures graves, la gardienne se tourna vers Zale et Brèma, assises bien droites sur la couchette du bas, comme deux perruches sur leur perchoir. Visiblement, ces deux-là étaient en pleine forme ; elles affichaient même un air excité, ce qui était totalement inhabituel chez les pensionnaires de Tesk. Après un regard soupçonneux, elle tourna les talons pour retourner à son poste :

– Rien de bien grave, annonça-t-elle à la conductrice.

– Bon, allez... monte !

Issaël s'exécuta, histoire de ne pas attirer davantage l'attention. Au moment où la porte se referma et que le véhicule se mit en mouvement, deux questions lui brûlaient les lèvres. Où l'emmenait-on ? Et pourquoi est-ce qu'on n'avait pas pris son empreinte ?

Cinq autres détenus la rejoignirent, puis la plateforme s'arrêta. Les deux gardiennes accompagnèrent le groupe dans l'ascenseur, jusqu'à ce que celui-ci atteigne le niveau du quai, situé sous la prison. Dans le canal qui devait faire soixante mètres de large par plus de quatre cents de long, un bateau était arrimé au quai. L'engin, fait d'un matériau semblable au béton, était large de deux mètres et couvrait tout le côté gauche du canal.

À divers endroits, des groupes de détenus sortant de divers accès convergeaient vers le bateau, accompagnés de leurs gardes. Le cœur d'Issaël se mit à cogner dans sa poitrine quand on lui signifia qu'elle devait se mettre en ligne avec les autres passagers. Elle vit l'un d'eux monter puis poser le pouce sur l'appareil servant à confirmer son identité par le biais de son empreinte. Ce faisant, le prisonnier et le garde échangeaient des mots qu'elle ne pouvait saisir.

La cacophonie qui s'élevait dans le tunnel résonnait en centaines d'échos, ce qui ajoutait à l'état de confusion générale qui régnait chez les prisonniers. Issaël regarda discrètement son pouce et vit que le contour de la peau était légèrement corné, en raison de la déshydratation. Elle le couvrit de ses doigts et attendit son tour, rongée par l'anxiété.

Elle observa le garde chargé de la vérification des empreintes avec intensité, puis baissa la tête en se maudissant de risquer ainsi d'attirer son attention. Elle monta sur la première des cinq marches menant au pont, s'obligeant à respirer profondément pour reprendre son calme. Enfin, elle se retrouva devant l'homme susceptible d'anéantir tous ses espoirs. « Rendue à ce point, tu n'auras plus rien à perdre. », entendit-elle Brèma

répéter dans sa tête. «Ou tout à perdre», pensa-t-elle plutôt.

– Ton nom ? demanda l'homme assez brutalement.

Issaël, qui regardait par terre, releva la tête, piquée par le ton du garde :

– Juju Képa Tigis, répondit-elle en plantant ses yeux verts dans les siens, comme si du regard, elle le défiait de lui parler encore une fois comme s'il s'adressait à une moins que rien.

Le message passa. Après une hésitation, l'homme, visiblement intimidé par le regard volontaire de son interlocutrice, écrivit son nom à l'aide du clavier de son appareil. Ceci fait, le visage de Juju apparut sur l'écran, à gauche du clavier. À droite, un peu plus bas, il y avait un scanner pour valider l'empreinte du pouce.

– Pose le pouce droit ici, ordonna l'homme en pointant le scanner du doigt.

Voyant qu'Issaël hésitait, il la regarda à nouveau dans les yeux. Elle en profita donc pour captiver son regard et posa le pouce sur le scanner. Un bip résonna et l'homme reporta son regard sur l'écran.

– Ça va, avance, lui dit-il d'un ton radouci.

Issaël s'avança sur le pont à la manière d'une somnambule. Une gardienne l'arrêta, faisant bondir son cœur contre ses côtes.

– Attends ! lui cria-t-elle avant de poser la main sur sa chemise pour retirer le numéro retenu à sa poche poitrine. Tu n'auras plus besoin de ça.

Issaël réalisa que les hommes et les femmes qui montaient sur le pont étaient tous attendus par une personne du même sexe chargée de leur retirer leur numéro. Elle avait été tellement obnubilée par la prise d'empreinte, qu'elle n'avait rien remarqué de la suite des procédures. Une bouffée de soulagement l'inonda lorsqu'elle réalisa qu'il ne s'agissait que de cela.

Le bateau de vingt mètres de large par soixante-dix mètres de long était d'un blanc immaculé. Dans le premier tiers, à l'avant, une balustrade, faite de tuyaux rouges anodisés, ceinturait le pont jusqu'à la rencontre de la partie arrière, plus haute de trois mètres. La surface du pont avant était recouverte d'un revêtement rouge, plus sombre et plus terne que la balustrade. Quant à la partie surélevée, elle était ceinturée d'une bande transparente d'un mètre cinquante, située en son centre. Devant cette jonction, le pont était percé d'une porte que les détenus étaient invités à franchir.

Après une courte descente, suivie d'une remontée, Issaël se retrouva à l'intérieur de la section vitrée. Des fauteuils rouges étaient disposés en gradins, du rebord vers le centre, ce qui permettait aux occupants qui n'étaient pas assis sur les côtés de garder une vue de cent quatre-vingts degrés.

Les femmes n'étant plus séparées des hommes, Issaël se retrouva assise entre deux détenus de sexe masculin, dont l'un avait l'air brutal et l'autre, pervers. Elle était plus que contente d'avoir le visage enlaidi par les coups ; cela lui donnait un air rébarbatif. Sur le bateau, les gardiens étaient omniprésents, mais bientôt, sur l'île, elle ne pourrait compter que sur elle-même. Ce serait trop bête d'avoir réussi à garder son bébé pour finir tuée par une brute à qui elle aurait refusé ses faveurs.

Après la joie de la victoire, une profonde déprime l'envahit. Qu'avait-elle gagné en fin compte ? Mettre un enfant au monde, là où s'entassaient les brutes, les violeurs et les assassins. «Il y a des règles, là aussi, se dit-elle pour se rassurer. Une forme de société où une fille intelligente peut tirer son épingle du jeu.»

Elle ferma les yeux et tenta de faire le vide dans son esprit en se calant dans son fauteuil. Puis, un sourire étira ses lèvres. Comme quoi, même dans les pires cauchemars, il y a toujours une drôlerie. Elle imagina Juju, sur une table d'opération, s'appêtant à se faire avorter une deuxième fois.

Manos avait repris le chemin de Birsat, la ville de l'aérospatial où il demeurait. Pour lui, l'affaire de Colonia était passée au second plan. Faire quitter le sol au monstre à partir de sa base fixe pour un voyage aller seulement demeurait un travail considérable, mais non insurmontable. L'idée qu'il avait eue de laisser le vaisseau en orbite autour de la Terre simplifiait grandement la tâche.

Comme l'avait prédit son oncle, tout se mettait en place. Son esprit en ébullition foisonnait d'idées, toutes aussi meilleures les unes que les autres. À Birsat, la proposition avait été très bien reçue. L'occasion de se débarrasser de ce canard boiteux, peut-être même d'en faire une réussite, avait galvanisé le moral des troupes. Mais ce qui troublait le sommeil de Manos, à présent, c'était la fameuse mission sur Érunane.

Debout sur le pont du bateau, il aperçut la ville surplombant la falaise à cinquante mètres du niveau de la mer. Grande étendue plate, parsemée de bâtiments çà et là et entourée de pics rocheux, Birsat ressemblait à un cratère lunaire. Ville composée de plusieurs niveaux souterrains, les activités à la surface n'étaient que le pâle reflet de ce que mijotaient ses entrailles.

Le navire était un bâtiment blanc et lisse d'une centaine de mètres, une espèce d'hybride entre le bateau et le sous-marin, ce qui lui permettait de se soustraire aux fortes tempêtes en s'immergeant sous la surface. Les passerelles étaient faites d'un métal semblable au chrome, mais sans reflet. Le pont, quant à lui, était couvert d'un matériau bleu foncé et antidérapant qui se fondait à la coque plutôt que d'y être superposé. Le navire allant bientôt être immergé, Manos gagna sa cabine. Le port de Birsat se trouvait derrière la falaise, à l'intérieur même de la ville. Une voie sous-marine permettait son accès.

Une fois débarqué, il se rendit directement dans le vaste hangar qui abritait Colonia. Chemin faisant, il salua quelques collègues. La machine était là, tel un gros ours assoupi dans sa caverne. Immense, effrayante. Capable de servir l'homme, capable de le tuer. Une machine qui ne pardonnerait pas la moindre erreur. Cent vingt mètres de diamètre, quarante mètres de hauteur, en forme de soucoupe, fait d'un métal mat, couleur vieux cuivre avant l'oxydation. Son cœur, d'une vingtaine de mètres, était noir de tuyères de différentes grosseurs, orientées de multiples façons.

À mi-chemin entre le cœur de propulsion et l'extrémité du périmètre de la soucoupe, il y avait un anneau de trois mètres de large fait d'un métal bleu noir. Il était composé d'une succession de blocs à la texture rugueuse, semblable à de la fonte brute. Cet anneau servait à briser l'inertie de la masse en tournant rapidement sur lui-même. Ce dispositif augmentait la capacité de propulsion de l'appareil et facilitait sa stabilisation, un peu comme il se produit lorsqu'on donne une pichenette sur une petite pièce tournant sur elle-même. L'appareil reposait sur une demi-douzaine de jambes télescopiques qui le maintenaient à dix mètres du sol.

Une femme d'un certain âge s'approcha de Manos. Elle portait une combinaison blanche, serrée aux bras et aux jambes, mais ample aux épaules et au corps, le tout agrémenté d'une ceinture mauve, tressée dans un tissu semblable au coton. Ses cheveux blancs et courts encadraient son visage aux traits fins, tandis que ses yeux bleus exprimaient la candeur et l'intelligence. Son nom était Bunta, elle aussi ingénieure et grande amie de Manos. Prenant ce dernier par les épaules, elle le salua chaleureusement :

- Comment vas-tu ? demanda-t-elle.
- Très bien. Et toi-même ?
- Aussi bien qu'une jeune fille puisse l'être.

Manos souriait avec elle lorsqu'elle poursuivit :

- Tu admirais notre œuvre ?
- Je me demandais si c'était la plus belle ou la plus laide des choses que nous avons réalisées.
- En fait, tu ne te poses pas la question de la bonne manière, répliqua Bunta après avoir posé elle aussi son regard sur Colonia. Ce n'est ni l'un ni l'autre, et les deux à la fois. C'est un amalgame... une belle horreur !

- Sais-tu que si tu partageais mon embarras, quelques fois, au lieu de me répondre de façon aussi brillante, je me sentrais moins stupide ?

- Ne te fais pas de complexe, mon chou. Tu n'y peux rien. Tu es né avec le mauvais sexe.
- En plus, tu es méchante ! Peux-tu bien me dire pourquoi je t'aime ?
- Tu l'as dit toi-même... tu es stupide.

Les deux éclatèrent de rire, puis Bunta continua sur un ton plus sérieux :

- Alors, nous avons trois ans pour faire voler notre bébé ?

– Trois ans pour le faire voler et l’abandonner le plus loin possible.
– En plus de préparer le vaisseau secondaire.
– Comme tu dis.
– On y arrivera ?
– Je pense que oui. Toi ?
– Ma foi, pour un aller seulement. Le plus gros problème sera de conserver suffisamment d’énergie pour le retour. L’appareil est pratiquement terminé, ce qui fait qu’on pourra procéder au premier essai dans quelques mois. Si tout se passe bien, je ne vois pas de raison qui nous en empêcherait.

– Je dois quitter pour quelque temps, après la saison des tempêtes.
– Pour aller où ?
– Sur Érunane.
– Sur Érunane ? Qu’est-ce que tu me racontes ?
– Comme tu sais, ils veulent prendre des hommes de l’île pour les emmener sur terre. Mon oncle veut donc que je fasse partie de la délégation qui négociera avec Zébul Achis Kan.

– Il est devenu fou, ou quoi ? Nous aurons besoin de toi, ici ! Et puis, tu risques de te faire tuer !
Qu’est-ce qu’il a dans la tête, ce vieil imbécile ?

– Calme-toi. Je sais que ça n’a rien de rationnel, mais disons que ça fait partie de ses fameuses prémonitions.

– Et toi, idiot, il suffit que le fameux Maëllus te parle de prémonitions pour que tu te laisses entraîner dans une aventure aussi stupide ! Réfléchis, Manos ! C’est... c’est aberrant !

- Je sais, mais ce n’est pas seulement lui ; j’ai aussi le sentiment que je dois y aller.
- Il t’a influencé. Ce n’est pas ton sentiment, c’est ce qu’il t’a convaincu de ressentir.
- Bunta...
- Si tu meurs sur cette île, je vais étripier ce vieux fou de mes propres mains !
- Marché conclu. Si je meurs sur l’île, tu l’étripies !

Manos prit Bunta par les épaules, l’embrassa sur le front, puis se recula et lui sourit.

- Harrrrg ! J’ai envie de te botter le cul !
- Garde ça pour Maëllus.

DEUXIÈME PARTIE :

SUR ÉRUNANE

1.

Lorsque Manos quitta Birsat, cinq mois plus tard, Colonia était prêt pour les premiers essais. Il était déçu de ne pouvoir y assister, et inquiet à la fois. Jamais un vaisseau de cette ampleur n'avait volé sur Ibris.

Du hublot de sa cabine, il regardait la beauté des fonds marins qui entouraient Érunane. Un grand myrtil fondit sur un banc de petits poissons roses pour ensuite en avaler la moitié. Prédateur des eaux profondes, le myrtil avait le dos plat et le corps fuselé. Ce qui était remarquable, c'était sa propriété à se fondre à l'environnement grâce à ses couleurs changeantes. Son énorme gueule, dont la mâchoire se décrochait, s'ouvrait telle une porte de garage, de façon à envoyer ses proies dans la poche qui se trouvait sous cette dernière. Manos put voir les petits poissons se débattre sous la peau distendue avant que le monstre ne s'éloigne du bateau sous-marin. Étonnant spectacle qui en vérité, le distrayait à peine de ses soucis.

Trois autres hommes l'attendaient sur l'île, des envoyés spéciaux de l'oncle Maëllus : Katu Fi Tet, spécialiste de la géographie d'Érunane, dont la connaissance était plus théorique que pratique ; Posi Fa Mako, expert de la question politique sous le règne de Zébul Achis Kan, et enfin, Fila Gart Oleg, leur unique garde du corps.

Manos avait fait part de ses craintes à son oncle, alléguant qu'une si petite délégation risquait fort d'être anéantie dans une embuscade. Mais ce dernier avait répondu que plus la délégation serait petite, plus Zébul serait soucieux de sa protection.

Le plan était le suivant : envoyer un message au directeur pour le prévenir de leur visite et en répandre la rumeur dans le port afin que les prisonniers faisant le troc et le transport colportent la nouvelle, advenant le cas où le message ne parviendrait pas à destination. Dans un cas comme dans l'autre, trois à cinq jours devaient suffire avant que Zébul soit informé et envoie une troupe pour escorter l'expédition.

Manos ne pouvait que s'inquiéter, car les rebelles, qui au même titre que Zébul, seraient informés de leur arrivée, risquaient de commettre un attentat dans le seul but de priver Zébul de leur visite. Si cette guerre avait commencé par l'interruption du courrier, des messagers comme eux constitueraient une proie de choix. L'autre problème, pour lequel il n'entrevoyait aucune solution, était la deuxième requête de l'oncle : faire sortir Izi Ko de l'île.

Comment convaincre Zébul de laisser partir la *petite vierge*, un atout majeur qui lui permettait d'exercer une pression sur le gouvernement d'Ibris ? Comment enlever cette légende à son peuple ? C'était comme voler le Pape aux catholiques ! Et encore fallait-il convaincre Izi elle-même, abandonnée depuis trente-six ans aux habitants de l'île.

Lorsque le bateau entreprit sa remontée à la surface, Manos cessa de se torturer. «Après tout, pensa-t-il, si Dieu veut qu'une entreprise aussi désespérée aboutisse, qu'il y veuille personnellement.»

L'île apparut dans toute sa splendeur, sous un soleil de plomb. Le grand marécage, dominé par le vert, était assombri par les teintes de bleu et bourgogne des espèces moins répandues. Au loin trônait le mont Éru, imposante montagne d'un jaune sale et au sommet arrondi. L'ensemble prenait les allures d'un œuf au plat, dont le blanc aurait viré au vert. Le vent charriait l'odeur de terre moisie et d'eau stagnante, typique du marais.

Le port était constitué d'une grande plateforme, de hangars et d'habitations. Toutes les installations étaient faites d'un produit semblable au béton, mais d'un gris plus pâle. L'endroit devait faire dix kilomètres de largeur par deux de profondeur. Au centre, derrière des grilles de métal d'un noir bleuté, on pouvait apercevoir la large voie d'une trentaine de mètres qui reliait la montagne au port. Ce lieu, appelé la place du troc, fourmillait d'activités. Les prisonniers, avec leurs vêtements crasseux et leur chevelure hirsute, étaient facilement repérables parmi les travailleurs libres qui eux, portaient des combinaisons orangées et un casque d'un blanc immaculé.

Manos remarqua un groupe de gens affairés à la construction d'une petite annexe. Des pieux étaient enfoncés dans la dalle et au centre de ceux-ci, une grosse toile, gonflée à l'aide d'une soufflerie, prenait la forme d'un trapèze. Des structures rigides étaient attachées aux nombreuses sangles qui parcouraient la toile, servant de supports aux ouvertures qui perceraient le bâtiment. Un canon télescopique, installé sur un véhicule, soufflait une pâte sur la toile pour la recouvrir de couches superposées. À partir du véhicule, le canon se déplaçait

de gauche à droite, et de bas en haut, afin de recouvrir toute la toile d'une épaisse couche du mélange. Cette façon qu'avait l'appareil de se déplacer en tous sens à partir de la plateforme le faisait ressembler à un oiseau au long cou inspectant soigneusement sa progéniture. Une heure plus tard, la toile pouvait être retirée, laissant une structure capable de résister à une tempête d'Ibris.

Pendant que des grues s'affairaient à charger les cargos tout le long des quais, la porte d'un grand hangar s'escamota dans le plafond et le navire s'y engouffra. Les trois autres membres de l'expédition attendaient Manos sur le quai intérieur.

Après les présentations d'usage, le plus vieux, qui se prénomrait Posi, les invita à le suivre à l'extérieur. De là, ils gagnèrent l'extrémité droite du port. Une cour intérieure isolait la voie d'accès de l'île au port. Un flot ininterrompu de chariots contenant des agrégats et du minerai transitait par cette cour pour limiter le nombre de prisonniers pouvant accéder au port. Hormis leur apparence fort différente, prisonniers et gardiens semblaient converser, comme le feraient des livreurs ou des réceptionnistes d'une banale entreprise.

- Cela semble plutôt calme, nota Manos.
- Ce n'est pas dans le port qu'il y a des problèmes, mais sur l'île elle-même.

À l'extrémité droite de l'île, un bâtiment de cent mètres de large et environ un kilomètre de long surplombait une longue crête rocheuse. Trois niveaux se superposaient en gradins, face à la mer. Ce complexe tenait lieu de village pour les travailleurs du port. Plusieurs enfants et adultes profitaient du beau temps pour se prélasser sur la plage étroite, sise au pied de la falaise, ou pour s'amuser sur les terrasses.

- On se croirait à une destination de vacances, dit Manos.
- C'est un bel endroit, approuva Katu, mais l'île est très exposée. Aujourd'hui, c'est exceptionnel, car habituellement, il y a toujours un vent assez fort pour créer des désagréments. À l'origine, le port a été installé ici à cause de ces crêtes rocheuses qui permettent de protéger les bâtiments des tempêtes. La majeure partie du littoral est constituée de marécages étriés ou de falaises abruptes.

Les quatre hommes pénétrèrent dans le bâtiment pour se rendre à l'un des appartements situés au troisième niveau. Une pièce de cinq mètres sur neuf, comprenant salon et salle à manger, faisait face à la mer. Trois chambres et une salle de bain sans fenêtre complétaient l'arrière de l'appartement. Ce dernier étant réservé aux visiteurs, il n'était pas équipé d'une cuisine, mais comprenait tout de même un évier et un frigo.

Katu ouvrit la porte vitrée aux coins arrondis en la poussant vers l'extérieur pour profiter de l'air marin. Posi offrit des rafraîchissements et le quatuor s'installa à la table.

- Le message est parti il y a plus de deux jours, annonça Posi. Les gardes ont répandu la nouvelle.
- Comment cela se présente-t-il ? demanda Manos.
- Comme prévu, la rumeur court à l'effet qu'une troupe se prépare pour nous servir d'escorte jusqu'au palais.
- Tu connais bien la politique de Zébul, m'a-t-on dit.
- J'ai été de toutes les négociations des trente-cinq dernières années.
- Alors, dis-moi franchement, quelles sont nos chances de revenir de cette île ?

Posi, petit homme à la peau gris foncé, dont la repousse de cheveux blancs commençait à apparaître sur son crâne rasé, prit le temps de réfléchir. Ses traits étaient un peu grossiers pour un Ibrissien. Son nez plus large et son arcade sourcilière plus prononcée que la moyenne lui donnaient une expression animale. À première vue, l'être était rustique, mais lorsqu'il s'exprimait en posant ses yeux vert sombre sur son interlocuteur, il devenait évident que l'on avait affaire à un esprit fin.

- En temps normal, j'aurais estimé nos chances à soixante-cinq pour cent. Mais avec les rebelles, je dirais... vingt-cinq.

Manos se tourna vers Katu Fi Tet, le géographe. Un jeune homme énergique au physique athlétique, dont le visage attirait la sympathie. Ses vêtements multicolores, faits de couches superposées, témoignaient de sa hardiesse.

- Ton oncle a pensé qu'il serait utile d'avoir quelqu'un qui connaît le terrain... si jamais nous devons prendre la fuite, ou simplement pour savoir si nous pouvons faire confiance aux habitants de l'île quand ils prétendent nous amener dans tel ou tel lieu.
- C'est avisé de sa part, approuva Manos, avant de s'intéresser au dernier membre du groupe.

Fila Gart Oleg, un homme de la race d'Ulcé, dépassait Manos d'une tête, lui qui était pourtant plus grand que la moyenne. Son corps semblait dur comme le métal. Il portait une combinaison verte et grise et ses cheveux blonds plutôt courts étaient quadrillés de traits d'un centimètre, rasés au crâne.

– Et toi, Fila, puisque notre départ aura sans doute lieu demain, tu as sûrement des choses à nous apprendre qui pourraient nous servir ?

– La première règle est d'avoir les yeux partout. Nous ne sommes que quatre, alors chacun devra couvrir une direction.

La déception se lut sur le visage de Katu, le géographe. Comme Manos, il venait de voir disparaître la possibilité d'observer Érunane, cette île inaccessible, à sa guise. Fila releva tout de suite cette faiblesse.

– Comprenez bien. La vie de chacun reposera sur l'attention de l'autre. Ce sont les gens qu'il faudra regarder. Pas seulement les regarder, mais les suspecter. Oubliez le côté pittoresque. Ce ne sera pas un voyage d'agrément ; ce sera plutôt comme traverser un nuage de quicks.

Ces insectes étaient semblables à des sauterelles qui s'attaqueraient aux mammifères ; une version réduite et terrestre de nos piranhas qu'il valait mieux éviter.

– Ce qu'il dit est vrai, approuva Posi.

– N'aurait-il pas fallu être plus nombreux, alors ?

– C'était mon avis, mais il en fut décidé autrement, confessa Fila. Alors, il faudra faire avec.

Sur ce, il se leva pour aller chercher un sac qu'il posa sur la table. Il en sortit un petit appareil semblable à une coquille d'escargot, dont l'ouverture était prolongée d'un tube d'une dizaine de centimètres.

– Voici notre arsenal, annonça-t-il. C'est un pistolet paralysant, dont l'efficacité peut atteindre vingt-cinq mètres. Il se colle au fond de la main droite et le canon longe l'index. La décharge se fait en pressant fermement le centre avec les doigts. Il a l'avantage d'être très discret et toujours à portée de la main. Par contre, il faut faire attention de ne pas se tirer dessus par accident. De plus, ce n'est pas très précis. Puisque le canon est flexible, le tireur a souvent tendance à plier l'index en refermant les doigts sur le centre. C'est plus facile de presser avec les doigts de l'autre main, si on en a le temps.

Fila distribua les pistolets gris, couleur de la peau des Ibrissiens, pour que le reste de la troupe se familiarise avec le petit appareil.

– Il y a aussi ceci, poursuivit le responsable de la sécurité en posant un appareil bleu acier sur la table.

De la taille d'un œuf, l'objet avait une insertion au centre ainsi que deux courtes antennes de part et d'autre.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Katu.

– Cela permet de franchir le champ électrique de la voie du marais. En faisant pénétrer cet appareil dans sa partie active, il ouvre une brèche de cinquante mètres de large entre deux bornes du pont, ce qui peut permettre une fuite. Mais d'autres que nous risquent d'en profiter, vu la largeur du passage.

– Le marais ? s'étonna Katu.

– En dernier recours.

Manos avait déjà exploré des marais. Mais d'y être repoussé dans la panique, sans tout l'équipement nécessaire, c'était une perspective effrayante. Fila lui faisait réaliser tout le pénible de l'aventure. Bien entendu, il connaissait les risques d'attentat, mais il n'avait pas encore mesuré toute l'énergie que demanderait cette expédition, compte tenu de leur petit nombre.

– Un sac de voyage a été préparé pour chacun de vous, poursuivit Fila. Il s'agit bien entendu du strict nécessaire à votre survie, étant donné la situation. Nous aurons aussi la possibilité de communiquer avec l'extérieur, mais aucun secours ne viendra vous récupérer dans les lieux habités. Par contre, dans le marais, c'est une possibilité.

Si cela rassura Manos et Katu, Posi, lui, semblait indifférent. Ce dernier était probablement l'un des artisans de cette expédition et de ce fait, il en connaissait déjà les tenants et aboutissants.

L'heure suivante fut consacrée à se familiariser avec le contenu du sac de voyage et à mieux connaître

la géographie de la ville, au cœur de laquelle se trouvait le palais de Zébul Achis Kan. Après le repas, pris au restaurant se trouvant au premier niveau de l'immeuble, les quatre hommes s'installèrent sur la terrasse, face à leur appartement. D'autres personnes profitaient de la douceur de cette soirée, mais ils en étaient suffisamment éloignés pour assurer la discrétion de leur entretien.

– Maintenant, je dois vous parler de choses sérieuses, annonça Posi.

Ses compagnons, qui regardaient le soleil se coucher dans la mer, se tournèrent vers lui lorsqu'il poursuivit en disant :

– En principe, c'est moi qui dois négocier avec Zébul, mais s'il devait m'arriver malheur, je veux que chacun d'entre vous puisse remplir cette mission.

Puis il passa quatre longues heures à expliquer ce qui constituait l'essentiel de cette négociation. Comment la mener, les pièges à éviter et jusqu'où elle pouvait être poussée. Plus ses compagnons en apprenaient, plus ils espéraient ne pas avoir à mener cette négociation.

– Vous croyez vraiment qu'ils céderont avec de tels arguments ? interrogea Katu.

– Ils n'ont pas le choix.

– Aussi bien dire à celui qui pointe une arme sur votre tête qu'il n'a pas le choix. C'est très risqué comme stratégie.

– C'est tout l'art de la diplomatie. Si vous nous présentez comme celui qui profère la menace, c'est voué à l'échec. Il faut vous présenter comme l'intermédiaire capable de négocier les conditions de votre vis-à-vis. Il ne faut pas être perçu comme un simple livreur de messages, mais comme une personne ayant le pouvoir de négocier des enjeux réels.

– L'avons-nous ? s'enquit Fila.

– Pas réellement, mais si vous n'arrivez pas à en convaincre votre interlocuteur, vous ne quitterez plus cette île.

Voyant l'air abattu de ses camarades, Posi tenta de les encourager.

– Allons... ne soyez pas pessimistes. Ce sera la plus formidable expérience de votre vie. Que Dieu veille sur nous. Et quant à moi, j'ai un bon pressentiment.

Personne ne le cru.

2.

Le lendemain matin, vers sept heures, un garde vint aviser la troupe que l'escorte de Zébul était au port. Les quatre compagnons se rendirent à la place du troc, près de la grande voie, après avoir pris leur petit déjeuner en vitesse. Une douzaine d'hommes, à l'expression farouche et soupçonneuse, les attendaient. Deux d'entre eux portaient des tatouages au cou, signe d'autorité sous le règne de Zébul Achis Kan. L'un de ceux-ci s'approcha de Posi et le salua :

- Je suis Méod Ile Touk, chargé de vous mener à Zébul Achis Kan.
- Mon nom est Posi. Voici Manos, Katu et Fila, mes compagnons de voyage.
- Montez dans le char, ordonna Méod, sans autre politesse. Nous partons tout de suite.

Le char en question était une grande charrette tirée par un platos, un animal de la taille d'un hippopotame couvert d'une mince fourrure marron. Sa bouche édentée ressemblait à une large mâchoire de crocodile. Cette dernière n'avait pas de poil et tout comme sa queue, ses pieds et ses petites oreilles, elle était noire de peau.

Il n'y avait que deux bancs à l'avant du char. L'arrière était chargé de marchandises destinées au mont Éru; une dizaine d'individus y étaient installés. Les deux hommes tatoués prirent place à l'avant avec le conducteur, tandis que Manos et ses compagnons se virent offrir le siège arrière.

- Jigga ! cria le conducteur à l'animal en lui donnant un petit coup avec la longue perche qu'il tenait à la main.

Le char s'ébranla lentement vers le cœur d'Érunane. Le chemin traversant le marais était fait de madriers d'un mètre, faisant au total trente mètres de largeur. Les habitants de l'île avaient surnommé cette route *la mangeuse de pieds*.

Les concepteurs de cette voie avaient espacé les travers de dix centimètres afin de ralentir la foule, au cas où il se produirait un mouvement de panique. Cela, s'étaient-ils dit, aurait aussi une incidence sur les crimes commis sur la route du troc. En fait, la voie ne fut pas plus sécuritaire pour autant et cette fantaisie ne fit qu'augmenter, de façon significative, le nombre de boiteux sur l'île.

Le char passa sous un premier portail, dont les portes de dix mètres de largeur par autant de hauteur se refermèrent derrière eux. Le cortège fut ainsi emprisonné dans une vaste cour de trois cents mètres sur cent. Des miradors étaient installés aux quatre coins. Les portes du côté opposé s'ouvrirent à leur tour et le char se remit en route. Au moment où il quittait la cour, d'autres charrettes, chargées d'un minéral couleur rouille, pénétrèrent dans l'enceinte.

Manos et ses compagnons virent apparaître devant eux la mangeuse de pieds. Les madriers, faits de matériaux composites, étaient invisibles sous la terre et la poussière qui les recouvraient. Les espacements étaient toujours là, nettoyés par les pluies, faisant sautiller le char de façon désagréable.

De chaque côté de la voie, des poteaux métalliques, couleur de suie, d'une dizaine de mètres de haut, étaient disposés à tous les cinquante mètres. Ils servaient à alimenter le champ électrique qui empêchait l'accès au marais. Une simple rambarde courrait à un mètre de ce dernier. Quiconque, homme ou animal, tentait de franchir ce mur invisible, était repoussé par une forte décharge. Même la végétation gardait ses distances.

Soudain, une prenante odeur d'excréments assaillit les visiteurs. Manos comprit que ce n'était pas de la terre qui était collée aux traverses de la voie lorsqu'il vit le platos déféquer sans ralentir le pas.

- Bienvenue sur Érunane ! s'exclama l'un des tatoués en éclatant de rire.

Pendant que l'autre se retourna pour leur adresser un large sourire fourbe, les hommes assis à l'arrière se mirent eux aussi à rire.

«Nous voilà bien seuls», pensa Manos. Jetant un œil à ses compagnons, il vit le reflet de sa propre angoisse. Chacun observait nerveusement une partie du terrain, comme ils avaient convenu avant le départ.

Au fil de leur progression, la végétation du marais gagnait en importance. Les clatus, avec leur tronc tortueux comme d'immenses serpents entremêlés, étaient couverts d'une mousse verte et dépourvus de feuilles. Les épités, agrippées au tronc, avaient la forme d'une stalagmite, en plus d'être recouvertes de branches fines et souples comme des lacets, elles-mêmes chargées d'aiguilles bleu foncé. Celles-ci étaient si petites qu'elles ressemblaient à des cheveux. Plus rares étaient les aléyas. Ces petits arbres au feuillage rouge et portant des fruits bruns semblables aux raisins avaient la particularité de laisser courber leur cime jusqu'à la planter dans le sol, pour ainsi former un demi-cercle.

Un flot de plus en plus important circulait en direction du port, principalement des chariots à minerais. Il y avait aussi des charrettes transportant les produits de l'artisanat local, également troqués au port.

3.

À peine deux heures après avoir quitté, Manos, qui s'était vu attribuer la surveillance de l'avant du groupe, remarqua quelque chose d'insolite devant eux. Il donna du coude à Fila, qui loucha à gauche. Un peu plus loin sur la route, une charrette était immobilisée avec à son bord, une dizaine d'hommes qui les regardaient venir.

- Qui sont ces hommes ?
- Ne vous inquiétez pas, les rassura Méod. Ils sont des nôtres. Nous allons changer de char... par mesure de précaution, s'obligea-t-il à poursuivre, sous le regard scrutateur de Fila.

Sans mot dire, ce dernier se tourna vers Manos. Nul besoin qu'il articule. Toute son expression parlait pour lui : «Cela ne me dit rien de bon».

L'autre char était tiré par deux chétras, des animaux moins puissants, mais beaucoup plus rapides. Le poil rêche, d'un jaune délavé, l'animal se situait entre le cheval et le kangourou. Il avait les narines écartées et lorsqu'il respirait en ouvrant la bouche, on aurait dit qu'il souriait. Il avait aussi la réputation de ne jamais se prendre les pieds entre les madriers de la voie, même en pleine course.

Le char s'immobilisa devant la charrette et Méod invita les voyageurs à descendre. L'autre groupe d'hommes était armé jusqu'aux dents : couteaux, épées, machettes et procs, des arbalètes faites d'une lame métallique parallèle, que l'on arme avec le pied.

L'un de ces individus se distinguait par ses tatouages de haut rang. C'était un jeune homme bien bâti, vêtu d'une combinaison brune qui tranchait sur celle de ses compagnons en raison de sa propreté. Derrière ses yeux bleus, on devinait une grande excitation. Alors qu'il portait sa main à son épaisse chevelure crépue et dorée, Méod lui présenta les membres du groupe qui l'accompagnaient.

- Mon nom est Dampar, se présenta-t-il à son tour sans ajouter ses deuxième et troisième noms. Je vous souhaite la bienvenue sur l'île.

De sa charrette, il sortit quelques vêtements et les tendit aux voyageurs.

- Vous allez mettre ceci. Lorsque nous sortirons du champ électrique, il y aura encore plusieurs kilomètres à parcourir en bordure du marais ; un endroit propice aux embuscades. Il vaudrait mieux passer inaperçus.

Manos se sentit vite rassuré par les allures aimables de leur interlocuteur. De même, sa proposition lui parut bien avisée. Même Fila parvint quelque peu à se détendre. Le quatuor grimpa dans la charrette avec leur nouveau guide et cinq autres soldats, laissant le reste de la troupe à l'arrière, afin qu'ils les suivent à distance. Dampar avait lui-même enfilé une cape, dont le capuchon dissimulait la moitié de son visage. La charrette avait été chargée de matériaux propres aux artisans d'Éru, car seuls des artistes reconnus par Zébul pouvaient voyager avec un char à deux chétras.

- Qu'est-ce qui vous amène sur Érunane ? chercha à savoir Dampar qui se montrait beaucoup plus volubile que Méod.

- Nous avons un message important à transmettre à ton chef.
- Cela, je n'en doute pas. C'est bien la première fois que des représentants du monde libre débarquent sur notre île ; à part quelques espions, bien sûr. Est-ce que le *scorcis* menace à nouveau ?

- Non, rien de tel, répondit Posi.
- Alors, cela doit concerner les interruptions de courrier ?
- En quelque sorte, oui, répliqua Posi en se faisant plus circonspect. Que savez-vous à ce sujet ?
- Pas grand-chose, en vérité. Depuis plusieurs mois, il est évident que du courrier disparaît, mais ce dernier transite directement du port au bureau de Zébul, et ce, sous la garde de plusieurs hommes triés sur le volet.

- L'un d'eux est peut-être suffisamment habile pour subtiliser du courrier à la barbe de ses congénères ?

- Impossible. Au début, peut-être, mais depuis plusieurs mois, le courrier est scellé dans une caisse par les autorités du port. En fait, il n'y aurait qu'un fantôme pour être capable d'un tel exploit.

- Un fantôme ou un magicien, fit Manos.
- Nous avons entendu parler d'un groupe de rebelles... n'est-ce pas eux qui ont attaqué le convoi pour voler le courrier ?

- Des rebelles, il y en a, et il y en a toujours eu. Mais ils n'ont jamais attaqué le convoi.
- C'est pourtant bien à eux que servirait une telle action.
- Tout cela est un grand mystère ; même notre chef ne pourra vous en dire davantage.
- Et vous, qu'est-ce qui vous a amené sur Érunane ? demanda Manos, de plus en plus intrigué par ce personnage.
- La vie, mon ami... la vie prend toutes sortes de chemins.
- Oui, toutes sortes, convint Manos, conscient qu'il avait poussé trop loin la curiosité.

Puis le silence s'installa, pendant que le dos des visiteurs souffrait des banquettes rudimentaires, secouées sèchement entre chaque traverse que franchissait la charrette. Au loin, Manos aperçut le mont Éru. Pas vraiment de constructions, mais plusieurs cavernes perçaient le flanc de la montagne. Il observa les chariots et charrettes, qui à contresens, faisaient maintenant deux files de large. Les gens semblaient fatigués, crasseux, négligés. Ici, ils ne pouvaient être que maîtres ou esclaves. Les conducteurs avaient la tête de personnes résignées à cette vie sordide, dont seule la mort les libérerait.

Parfois, les visiteurs croisaient des soldats chevauchant des chétras, tranchant par leur arrogance et forts de leurs armes, dont ils pouvaient user à leur guise.

- Ne les regardez pas, les avertit Dampar. Même s'ils respectent les propriétaires d'un attelage comme le nôtre, il ne faut pas attirer leur attention. Ils pourraient nous faire perdre l'avantage de notre couverture.

Le petit groupe avait parcouru un peu plus du tiers du chemin lorsque Manos, qui regardait toujours devant, fut intrigué par un petit soldat chevauchant un puissant chétras. L'homme avait un anneau de métal brillant autour du cou et sa chevelure de couleur or, tirée vers l'arrière, lui revenait sur l'épaule en une imposante queue de cheval, retenue par des bagues espacées de dix centimètres.

- Regardez le sol devant vous, leur intima Dampar, visiblement plus inquiet par ce petit soldat à l'allure excentrique que par tous les autres rencontrés jusqu'à présent.

Manos vit passer le chétras du coin de l'œil, sentant peser sur lui et ses compagnons le regard du soldat. Comme tous reprenaient leur respiration, le cavalier cria et fit tourner sa monture.

- Véga ?

Cette fois, le cavalier accosta résolument la charrette. Voyant qu'il était découvert, Dampar retira son capuchon.

- Véga Kan Ko, c'est bien toi !
- Pourquoi fourres-tu toujours le nez dans mes affaires, Izi ?

Manos et ses compagnons n'y comprenaient plus rien. Celui qui s'était fait appeler Dampar, mi-figue, mi-raisin, les éclaira sans autre cérémonie.

- Eh oui ! Messieurs, je suis Véga Kan Ko, fils de Zébul ; fils rebelle, en fait. Et cette peste est ma célèbre demi-sœur Izi Ko.

Fila semblait sur le point d'intervenir en paralysant tous les occupants de la charrette, mais Izi devina son intention.

- Toi, lui dit-elle en le pointant du doigt, ne te sers pas de l'arme que tu caches au creux de ta main ; elle risque de t'être plus utile à quelques kilomètres d'ici.

Fila la regarda, estomaqué.

- Tu n'as rien à craindre de mon frère, continua la jeune femme. Rien, à part sa stupidité.

Le cortège continua, escorté de celle que Manos avait prise pour un petit soldat. Izi était petite et menue, mais sa musculature était étonnamment nerveuse pour une femme. L'anneau qu'elle portait au cou, celui-là même qui avait attiré son attention, faisait deux centimètres de large. Fabriqué dans un métal plus orangé que l'or, mais tout aussi brillant, il était gravé d'une inscription couvrant sa périphérie.

Celle que l'on appelait la *petite vierge* portait une petite robe culotte de couleur chamois avec une ceinture rouge sang, d'où pendait une longue dague. Sa monture était aussi équipée d'une fine épée, d'un bouclier et d'un proc. Ses yeux brun clair, trop grands pour son visage, brisaient un peu l'harmonie des proportions.

de celui-ci. Elle avait par contre un joli nez, mais des lèvres un peu trop charnues. Belle ou moins belle, cela dépendait des goûts. Ce qui était indéniable, c'était le charisme que dégageait toute sa personne.

Manos, lui, la trouvait belle, mais moins qu'il se l'était imaginée. Ses grands yeux bruns, couleur rare sur Ibris, l'attiraient comme un aimant. Sentant le regard de l'étranger posé sur elle, elle lui demanda son nom :

- Manos Alaïs Tiksa.
- Tiksa ? Comme la femme du prophète Maëllus ?
- Ma mère est la sœur de sa défunte femme, répondit Manos à la question à demi formulée. C'est par hasard que nous portons tous deux le nom Tiksa.

Si la réponse sembla troubler Izi, cela ne dura que quelques secondes.

- L'escorte officielle se trouve à quinze kilomètres d'ici, annonça-t-elle à son frère.
- Déjà ? s'étonna Véga.
- Ils ont devancé leur départ de trois heures ; tu es pris au piège.
- Je peux encore passer inaperçu, si tu consens à t'éloigner de cette charrette.
- Tu ferais mieux de me les confier et de disparaître pendant qu'il en est encore temps.
- Laisse-moi ma chance, Izi. Sous l'escorte officielle, ils risquent tout aussi bien de se faire tuer par des extrémistes.

Pendant qu'Izi semblait réfléchir, Fila en profita pour demander :

- N'avons-nous pas notre mot à dire ?
- Non. Je vous signale que vous êtes mes otages, rappela Véga.
- Vous avez sans doute de bonnes raisons, avança Manos, mais puisque vous avez été déjoué, pourquoi ne pas suivre le conseil de votre sœur ?
- Dites-moi quel est le message que vous apportez et je vous laisse partir.
- Vous savez bien que nous ne pouvons pas faire ça ; notre sécurité en dépend, répondit Posi.

Commençant à sentir la pression sur ses épaules, Véga regarda Posi avec intensité et dit :

- Si je vous tuais maintenant, mon père ne recevrait pas plus le message et tu n'aurais plus à te soucier de ta sécurité.
- De grands changements se préparent, continua Posi sans donner l'impression de se soucier de la menace de Véga. Il serait beaucoup plus utile, pour toi, d'avoir mon amitié que ma mort à ton crédit.
- En voilà un plus malin que toi, mon frère ! ironisa Izi.
- De toute façon, ça ne servira à rien. Il y a plusieurs centaines d'hommes aux abords du marais. Si je devais échouer, ils tenteront de reprendre les messages par la force.
- Tu es trop pressé, rétorqua Izi. Tu aurais mieux fait d'attendre de savoir ce qui se prépare dans le monde libre avant d'entreprendre cette croisade.
- Mais c'est justement pour le savoir que je fais tout cela ! De toute façon, nous ne pouvons plus reculer.

Le frère et la sœur sombrèrent dans le mutisme, imaginant chacun de leur côté les scénarios qui s'offraient à eux.

- Alors, il ne te reste plus qu'à continuer, trancha Izi. Je vais rejoindre l'escorte officielle. Quant à vous, poursuivit-elle, si ça tourne mal, débarrassez-vous de ces guenilles et couchez-vous sur le sol ; c'est votre seule chance.

Talonnant son chétras, elle disparut ensuite dans un nuage de poussière. De son côté Véga, remit son capuchon. Après quoi, les minutes devinrent des heures. L'angoisse et la peur avaient pris possession des hommes, alors que le conducteur regardait constamment derrière lui, craignant de trop distancer le chariot qui suivait avec le reste de la troupe.

- De combien d'hommes dispose l'escorte officielle ? interrogea Fila.
- Au moins cent cinquante, répondit Véga.
- S'ils vous repèrent, vous n'avez aucune chance.
- Nous en avons une : fuir avant qu'ils n'aient le temps de réagir. Cette charrette n'en a pas l'air, mais sous ses allures grossières, elle a été spécialement conçue pour résister à une course soutenue. Ces chétras sont forts et rapides comme pas un et de plus, nous disposons d'une bonne protection à l'arrière. Nous

pourrons donc faire avec les cavaliers qui nous prendront en chasse.

- Et s'ils vous bloquent la route ?

Hanté par cette éventualité, Véga baissa les yeux quelques secondes et finit par répondre :

- Alors, il sera temps de faire ce qu'Izi vous a suggéré. Nous ne vous ferons pas de mal... Mais s'ils vous prennent, les hommes cachés dans le marais risquent de ne pas se montrer aussi cléments.
- Si je comprends bien, dit Posi, vous avez des associés moins magnanimes ?
- Quelle sorte d'associés pouvais-je trouver sur Érunane ? Vous devez le savoir mieux que moi puisque c'est vous qui l'avez peuplé !
- Si nous sommes coincés, avisa Posi en se tournant vers Fila, nous ferons ce qu'a dit Izi.

En entendant cela, Fila, Manos et Katu comprirent que leur ami ne voulait pas que leur groupe prenne parti et utilise leurs armes sophistiquées. L'ayant aussi compris, Véga sembla soulagé d'éviter ce souci supplémentaire.

- Izi est toujours de bon conseil, confessa-t-il.

Une heure plus tard, les occupants de la charrette sentirent la voie vibrer sous leurs roues. La rencontre avec l'escorte officielle était imminente. Lorsque Manos vit apparaître une ligne noire qui débordait au centre de la voie, les hommes à l'arrière se cachèrent sous une toile recouvrant des boîtes vides. Des procs chargés étaient dissimulés dans tous les coins.

– J'ai un mauvais pressentiment, laissa entendre Katu.

En guise de réplique, Véga le regarda, l'air de dire : «Nous avons bien besoin d'un tel encouragement !»

Au même moment, Fila passa la main sous le banc pour s'assurer que rien ne retenait son sac de voyage. Comiquement, ses trois compagnons l'imitèrent.

Le cœur battant, Manos vit approcher la troupe de soldats. Se déplaçant à pied, ceux-ci formaient un bloc de huit mètres sur quarante. Le soleil faisait briller leurs boucliers noirs luisants, qu'ils tenaient à la hauteur de leur poitrine. Une vingtaine de cavaliers montant des chétras les encadraient.

Posi étouffa un petit rire nerveux. «Toutes nos craintes venaient des rebelles et voilà que nous risquons de nous faire tuer par l'escorte officielle. Et ce, deux heures après notre entrée dans l'île», ironisa-t-il.

Aucun commentaire ne suivit sa remarque. Les soldats étaient tout proches. Alors que Manos se demandait si leur manière de s'enfoncer la tête dans les épaules en regardant le sol ne les rendait pas encore plus suspects, ils croisèrent les premiers cavaliers. Une fois à mi-chemin, un cavalier se détacha du groupe pour se diriger résolument vers la charrette.

Fila ouvrit la main gauche, mettant sous les yeux de Manos le petit objet servant à couper le courant du champ électrique. Ce dernier approuva discrètement à l'aide d'un signe de la tête, pendant que Katu et Posi comprirent le message muet. Puisqu'il n'était pas question d'intervenir, les quatre pourraient toujours se mettre à l'abri dans le marais en attendant l'issue de la confrontation.

Véga ne donna pas l'occasion au cavalier de s'approcher davantage. Prenant le proc caché à ses pieds, il l'abattit d'une flèche. «Jigga !», cria le conducteur en donnant du bâton aux chétras. Aussitôt, une forte secousse ébranla la charrette, puis les hommes à l'arrière, cachés derrière les caisses vides, tirèrent sur les cavaliers. L'escorte officielle mit quelques secondes à réagir.

Manos cria à l'intention de ses compagnons : «Montrons-nous !» Enlevant à la hâte leur déguisement et levant les mains jointes au ciel, ils signifièrent leur présence.

Tout se passa très vite. La troupe amorça un mouvement pour barrer la route à Véga, pendant que les hommes, à l'abri derrière les caisses, tirèrent sans merci sur les soldats, profitant de leur hésitation à tirer sur les otages. Un cavalier tua l'un des chétras, ce qui provoqua une embardée. Les roues gauches de la charrette passèrent sur le corps de l'animal, avant de se renverser. Du coup, tous les passagers se retrouvèrent au sol, mais sans trop de mal. Les rebelles du deuxième chariot venaient d'entrer en scène, ce qui permit au groupe de Véga de s'accorder un peu de répit et de se ressaisir. Protégés derrière la charrette, tous tiraient leurs dernières flèches pour tenir les soldats à distance.

Une voie féminine perça le vacarme engendré par la bataille : «Attention aux otages ! Ne tirez pas sur les otages !», l'entendit-on crier. Il s'agissait d'Izi, qui arrivait à fond de train sur sa monture.

Fila avait déjà glissé le dispositif dans le champ électrique, ce qui provoqua un éclair bleuté en plus de distraire les soldats, à l'avantage des rebelles qui y faisaient dos. Ceci fait, Manos et ses compagnons sautèrent dans le marais, deux mètres plus bas. Au moment où Fila reprenait son dispositif, Izi cria : «Attendez-moi !»

Une seconde de confusion totale s'empara alors de tous les belligérants. Izi, en pleine course sur sa monture, sauta la rambarde et plongea dans le marais. Manos la vit comme dans un film au ralenti. Jetant sa dague et son bouclier pendant qu'elle planait avec son chétras, elle lâcha la bride pour agripper ses doigts à la fourrure du cou de l'animal et arc-bouta ses jambes dans les étriers. Les pattes avant de l'animal plongèrent dans le marais, pénétrant profondément dans la vase avant d'être brisées dans sa culbute, entraînées par son poids et sa vitesse. Lorsque la tête de l'animal toucha le sol, Izi se mit en boule et roula sur quelques mètres.

Acculés au pied du mur, les rebelles virent là l'opportunité d'échapper à l'escorte officielle. Izi, à peine relevée, cria à nouveau : «Remettez le courant !» Fila, dont l'attention avait été détournée par le spectacle de la chute du chétras, obtempéra sur-le-champ et retira le dispositif du champ électrique. Puis, il se laissa tomber au sol.

Deux rebelles avaient déjà sauté dans le marais, tandis que d'autres s'étaient glissés sous la rambarde. Les soldats se ruèrent à leur tour, comprenant que leurs ennemis allaient leur échapper. Un nouvel éclair bleu, suivi de quelques explosions éblouissantes, se produisit. Si Véga et quelques autres rebelles furent repoussés

sur la voie, deux autres furent coupés en deux, leur tronc calciné catapulté dans le marais et leurs jambes projetées sur la voie. Les lamentations des survivants gravement brûlés se mêlaient aux cris de la bataille.

Manos et ses compagnons regardaient, ébahis, le tronc de l'homme fumant à leurs pieds. Quelques flèches vinrent se planter près d'eux, ce qui leur fit réaliser qu'ils n'étaient pas encore à l'abri du danger. Au pas de course, ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres en contournant les trous d'eaux saumâtres qui parsemaient la clairière.

Izi détacha son proc de la selle de son chétras et décocha une flèche sur un des rebelles ayant réussi à passer de leur côté. Les deux hommes s'étaient abrités sous la voie pour se soustraire aux flèches des soldats. Alors que *la petite vierge* actionna son proc du pied, l'autre soldat hésita une fraction de seconde entre se jeter dans l'eau derrière lui ou courir sur la terre ferme en direction de Manos et ses compagnons. Choisisant cette dernière option, il bondit comme une gazelle hors de son refuge et courut à toute vitesse afin de s'éloigner d'Izi. Prise de court, cette dernière cria à Fila : « Abattez-le ! » Fila tendit la main en direction de l'homme, qui tomba foudroyé dans une mare peu profonde.

Les soldats, qui observaient la scène, affichèrent un air ahuri, non sans se demander comment le visiteur avait pu terrasser le fuyard d'un simple doigt. L'escorte officielle était venue à bout des derniers rebelles. Deux groupes d'entre eux s'affairaient à rouer de coups de pied les malheureux qui n'étaient pas morts ou inconscients. S'adressant aux cavaliers qui les observaient depuis la rambarde, Izi lança :

- Dites à Zébul que je lui amènerai les messagers d'Ibris !
- Tu peux revenir sur la voie, lui signifia l'un des cavaliers en s'avançant. Nous vous escorterons jusqu'au palais.
- Non, je crains qu'il y ait d'autres embuscades sur le chemin de retour.
- Nous vous protégerons.
- Merci quand même. Contente-toi de transmettre mon message.
- Ce n'est pas une bonne idée de passer par le marais, répondit l'autre après une certaine hésitation.
- Mes compagnons ont tout ce qu'il faut.
- D'accord, Izi, je vais transmettre ton message... Bonne chance !
- Merci à toi, Agos. Bonne chance à toi aussi.

Izi s'approcha de son chétras, coupa la sangle qui retenait la selle et caressa la tête de l'animal un moment. Puis, elle lui ouvrit la gorge avec sa dague. Après quoi, elle colla sa tête sur celle de la bête jusqu'à ce que la mort l'emporte. Elle ramassa ses affaires éparpillées autour d'elle, mit son sac en bandoulière sur une épaule, son proc sur l'autre, et abandonna son bouclier et son épée près de l'animal. Manos vit la colère briller dans ses yeux pendant qu'elle s'avancait vers eux.

- Désolé pour votre chétras, dit-il.
- Vous n'auriez pas dû venir ici, répondit-elle, faisant visiblement des efforts pour contenir sa colère et sa peine.
- Nous voulions rencontrer Zébul au port, mais dans une des rares réponses que nous avons reçues, il nous a signifié qu'il ne nous accorderait une audience qu'à son palais.
- Il est trop pleutre pour sortir de son château, notre grand chef !
- Je crois que votre frère est mort, annonça Manos d'une voix compatissante.
- Lui, il était trop stupide pour y rester ! lâcha Izi.

Elle se mordit la lèvre pour l'empêcher de trembler, tandis qu'une seule larme coula sur sa joue. Dans une attitude crispée, elle tourna la tête en direction de la voie et garda le silence. Nul n'osa plus prononcer le moindre mot.

- Nous allons tenter de joindre le palais en coupant au travers du marais, finit-elle par dire sans se retourner. Si nous longeons la voie, vous risquez de tomber aux mains des rebelles.

Avant de faire face à ses compagnons de fortune, elle s'essuya les joues. Sur la voie, la troupe qui avait ramassé les cadavres et les prisonniers s'ébranlait en direction du mont Éru. Manos avait remarqué la surprise d'Agos lorsque celui-ci découvrit que Véga faisait partie des rebelles. Il avait levé la tête et regardé Izi. Pendant un moment, le scientifique avait cru qu'il allait parler. Puis, semblant se raviser, il donna l'ordre d'embarquer le corps dans le chariot, avec les autres.

- Si vous connaissez ce marais, vous savez que vous risquez d'y laisser votre peau, les avisa Izi

en attardant son regard sur Posi, plus vieux et plus chétif que les autres membres du groupe. Après une pause, elle poursuivit : « Si certains d'entre vous ne s'en sentent pas la force, vous feriez mieux de retourner au port en longeant la voie. En passant sur la bordure extérieure, il y a suffisamment d'espace pour marcher de ce côté du champ électrique.

Comprenant que la suggestion lui était destinée, Posi eut un sourire bon enfant puis répondit :

– S'il faut vous suivre jusqu'en enfer, je le ferai.

La réponse n'eut pas l'air de convenir à la principale intéressée qui répliqua d'un ton plus dur :

– C'est justement de cela qu'il s'agit. Si vous étiez conscient de ce qui vous attend, votre sourire se transformerait en grimace... Si n'importe lequel d'entre vous n'arrive plus à suivre, je le laisse en plan. S'il se blesse, je l'achèverai moi-même. En enfer, il n'y a pas de place pour la compassion. Notre survie en dépend. Si vous n'êtes pas prêts à un tel sacrifice, repartez vers le port et je répartirai vers la ville.

– Croyez-vous qu'en venant sur Érunane, répliqua Posi en prenant un air plus sérieux, il y ait un seul d'entre nous qui ne soit prêt à sacrifier sa vie ? Vous avez beaucoup plus de connaissances sur cette île que nous quatre réunis, je vous l'accorde. Mais il n'y a pas d'imbécile, ici. Faites en sorte qu'un seul d'entre nous parvienne à Zébul et les morts continueront de vous en être reconnaissants.

Comprenant son erreur, Izi changea le regard que jusque-là, elle posait sur les messagers. Posi lui avait fait réaliser que leur groupe n'était pas de simples fonctionnaires. Un homme libre d'Ibris, prêt à traverser Érunane, devait être doué d'une bonne dose de courage.

– Très bien, approuva-t-elle plus doucement. Nous prendrons la direction du nord-est.

– Si nous sommes à mi-chemin, la contredit Katu tout en fouillant dans son sac, il serait préférable de couper plein est, puis, de remonter ensuite vers le nord.

Devant le regard perplexe d'Izi, il crut bon d'expliquer :

– Il y a des hauteurs de ce côté... Laissez-moi vous montrer.

– Allons sur cette petite colline, proposa Izi en désignant un endroit situé à quelques centaines de mètres en bordure de la forêt marécageuse. Nous aurons les pieds au sec.

En route vers le petit monticule, Manos, en faisant allusion au rebelle, demanda à la jeune femme :

– Pourquoi avez-vous tué cet homme ?

– Si je les avais laissés en vie, la garde officielle aurait cru que j'avais gagné le camp des rebelles.

– Je croyais que vous étiez reconnue pour votre neutralité, intervint Posi.

– Justement, les rebelles savent que je ne trahirai pas leur secret et Zébul sait que je ne ferai rien pour leur venir en aide. Je ne pouvais tout de même pas me faire escorter au palais par des rebelles. Ils nous auraient suivis à la trace pour nous devancer au dernier moment. La meilleure façon de se faire prendre dans une nouvelle embuscade...

– Elle a raison, approuva Fila.

– Et l'autre ? demanda Manos.

– Nous serons déjà loin quand il aura repris ses esprits.

– Il n'est pas mort ? s'étonna Izi.

– Seulement paralysé, expliqua Fila. Dans deux ou trois heures, il sera remis.

– Pauvre homme, fit Izi.

Surpris, les quatre autres la regardèrent.

– Il est tombé dans l'eau, expliqua-t-elle. Il va être couvert de sangsues.

En entendant cela, Manos et Fila décidèrent d'aller tirer la victime sur un talus d'herbes pendant que leurs acolytes continuaient leur marche jusqu'au monticule.

Sur la voie, les cris avaient cessé. Les soldats regagnaient la ville avec pour seul butin deux prisonniers et le message d'Izi. Perspective bien désagréable pour les officiers qui devaient rapporter la nouvelle. Ils ignoraient l'ampleur de l'embuscade qui les attendait sur le chemin du retour, Izi, fidèle à son esprit de neutralité, ne leur ayant donné aucune précision.

Affaiblis par la confrontation, les hommes n'étaient pas au meilleur de leur forme. Cette fois, les re-

belles risquaient fort d'avoir le dessus. Ils s'étaient fait supplanter, eux aussi, par la *petite vierge*. Les messagers d'Ibris ne seraient pas plus pour eux, que pour l'escorte de Zébul. Bien malgré eux, les visiteurs venaient de donner prétexte à une véritable guerre.

Du monticule, Manos regarda le cortège progresser sur la voie. Entre cette dernière et la lisière de la forêt marécageuse, une étendue variant de cinquante à cent mètres était recouverte de longues herbes d'un jaune très pâle. De nombreux trous d'eau noirâtre, parfois des étangs, brisaient l'uniformité de cette prairie. Plus loin, le marais crouissait sous l'ombre des baléos, ces arbres d'une dizaine de mètres couverts de petites feuilles d'un vert très foncé et d'apparence huileuse. Les baléos résistaient à toutes les tempêtes grâce à leurs puissantes racines et leur grande flexibilité. Leur tronc et leurs branches couleur peau semblaient plus vivants que végétaux.

Katu avait déposé une carte au sol et s'affairait à faire le point à l'aide d'un petit appareil.

– Nous sommes ici, déclara-t-il en faisant un x avec son crayon sur la carte.

Cette dernière, reliée comme un livre, montrait avec précision toutes les dénivellations du terrain, de même que les étangs et les rivières qui le traversaient.

– Vous voyez, si nous prenons le nord-est, reprit Katu, la forêt est pratiquement immergée jusqu'à la base du mont Éru. Par contre, si nous allons vers l'est, il y a environ cinq kilomètres de marais à franchir. Ensuite, il y a une large bande au-dessus du niveau des eaux qui se prolonge sur une trentaine de kilomètres vers le nord. Après celle-ci, un autre trois kilomètres plus difficile, puis encore la terre sur quatre ou cinq kilomètres. Pour finir, un dernier bout accidenté d'environ six kilomètres.

Izi regarda la carte pour se familiariser avec les informations précieuses qu'elle révélait.

– Ne montrez jamais cette carte à personne, prévint-elle. J'en connais plusieurs qui seraient prêts à vous tuer pour l'avoir.

Katu réalisa que les choses simples d'Ibris pouvaient constituer de véritables trésors sur l'île.

– Puisque vos connaissances du marais sont bien supérieures aux miennes, vous nous guiderez jusqu'ici, continua Izi en se saisissant du crayon pour tracer un x à la base du mont Éru.

– Mais nous nous éloignerons de la ville, lui fit remarquer Katu.

– Depuis la voie, il y aura des espions sur au moins dix kilomètres en bordure du marais. Ici, nous sommes à peu près sûrs de déboucher en terrain libre. Une fois sur la montagne, il y aura peu d'endroits où se cacher. Cela ne servirait à rien de traverser le marais pour se jeter dans la gueule du loup.

– Mais quand serons-nous enfin en sécurité ? questionna Manos.

– Dans le palais de Zébul, pas avant.

– Traverser la ville sera encore plus risqué que de franchir le marais, fit savoir Fila.

– Nous ne la traverserons pas, répondit Izi. De ce point, poursuivit-elle en mettant le doigt sur le x qu'elle avait tracé sur la carte, nous sommes tout près du palais et il y a peu d'habitants. J'irai chercher une escorte pendant que vous resterez cachés.

– Mais la montagne n'est pas praticable à cet endroit, signifia Katu. Il nous faudrait du matériel pour l'escalader.

– Vous n'en avez pas ?

Les quatre messagers d'Ibris se regardèrent, comme s'ils espéraient que l'un d'entre eux dispose de l'équipement.

– Nous avons prévu la possibilité d'avoir à se réfugier dans le marais, expliqua Posi, mais pas de faire de l'escalade !

– Alors il faudra trouver une solution, rétorqua Izi en cachant mal sa déception.

Il était près de onze heures lorsque la petite troupe prit le chemin du marais, avec Katu en tête. Le soleil brillait de tous ses feux et la chaleur devenait difficile à supporter. Avant de pénétrer dans les profondeurs de la forêt, ils trouvèrent des aleyas chargées de fruits et en profitèrent pour manger. Les petits fruits bruns, dont la chair était aviaire un goût de fromage, les rassasièrent.

Sous l'ombre des baléos, Manos regardait la lisière du profond marécage. L'eau stagnante était couverte, çà et là, d'une mousse végétale semblable à des flocons de neige couleur pourpre. Les racines de baléos à demi immergées ressemblaient à de grosses araignées de chair. Les clatus, nombreux eux aussi, étiraient leurs branches basses et dénudées, telle une multitude de serpents à la courte fourrure verte.

De grands oiseaux au plumage bleu azur fouillaient, de leur long bec, les eaux peu profondes. Un

serpent noir attrapa le cou de l'un d'eux et l'entraîna sous l'eau, pendant que ce dernier battait désespérément des ailes. Ces congénères eurent un mouvement de recul qui céda vite place à l'indifférence.

- Il est temps d'y aller, si nous voulons profiter d'une bonne lumière pour joindre les terres.

Les messagers et leur protectrice pénétrèrent dans les eaux peu rassurantes, avançant avec précaution dans cette mare boueuse. Parfois, tels des chimpanzés, ils profitaient des racines et des branches pour franchir quelques dizaines de mètres en surface. Le groupe progressait péniblement, à l'affût de tous les dangers qui les menaçaient. Le marais leur donnait la sensation d'évoluer en vase clos. Le bruit des oiseaux et les plongeurs d'acteurs souvent invisibles semblaient rebondir sur la voûte des végétaux qui laissaient difficilement passer la lumière. Les visiteurs avaient à peine progressé de quelques centaines de mètres et pourtant, ils avaient l'impression de se trouver à des kilomètres de toute civilisation.

Katu avait maintenant de l'eau jusqu'à la taille et partageait son attention entre un appareil semblable à un GPS et la surface de l'eau, presque entièrement recouverte de mousse. Manos, qui avait déjà exploré des marais, les avait mis en garde : «Surveillez bien la mousse à la surface... Si vous voyez un mouvement, ce pourrait bien être un serpent qui s'approche pour vous mordre.» En plus de sonder le fond du marais à chaque pas pour s'assurer de ne pas se prendre les pieds dans les racines, ils scrutaient sans cesse la surface, chacun s'étant vu allouer un secteur. À ces désagréments, venait s'ajouter la sensation procurée par les sangsues qui se collaient à leurs jambes.

Manos s'était arrêté pour décoller l'une d'elles, accrochée entre le creux du pouce et l'index, lorsqu'un cri retentissant émis par Fila le fit sursauter. Ce dernier, qui fermait la marche, s'était lancé sur le dos, en proie à la panique. Lorsque son pied franchit la surface, un lézard orangé avec de grands yeux noirs lui mordit le talon. Manos attrapa le reptile par la queue pour le forcer à lâcher sa proie. Après quelques efforts, Fila reprit pied, puis se tâta le talon afin vérifier si il y avait une blessure.

Manos tenait toujours le répugnant petit prédateur d'une soixantaine de centimètres par la queue, le quel se contorsionnait allègrement en ouvrant et refermant la bouche.

- Seigneur Dieu ! s'exclama Fila en reprenant ses esprits. Cette horreur a failli m'arracher le pied !

- Aucun danger, le rassura Katu, c'est un litrope. Il arpente le fond et attrape tout ce qui lui passe sous la gueule. Si c'est comestible, il l'avale tout rond, car il n'a pas de dents.

Manos, qui connaissait lui aussi l'animal, mit sa main libre dans sa gueule. Aussitôt, le lézard la ferma pour tenter de l'avaler, mais sans succès. Manos retira sa main gluante et dit à Fila.

- Il y a bien plus à craindre des serpents, par ici.

Il sourit en se rappelant la pirouette de Fila, qui fut plus drôle qu'autre chose. De leur côté, Katu et Izi ne purent contenir leur fou rire.

- Continuons, lança Izi, il n'y a pas que des litropes, ici !

Dans une atmosphère un peu plus détendue en raison de cette mésaventure, la troupe atteignit un petit boisé plus dense, mais toujours immergé. Grimpés sur les grosses branches des clatus, ils en profitèrent pour arracher les nombreuses sangsues collées à leurs jambes. Les bestioles ressemblaient à des chenilles recouvertes d'une peau de grenouille. Elles étaient jaunes et piquetées de noir. Il suffisait de les prendre par le milieu et de tirer pour qu'elles se détachent de la peau, laissant sur celle-ci une tache plus sombre de la grosseur d'un pois.

- Nous allons bientôt croiser une rivière trop profonde pour être traversée à gué, annonça Katu.
- De quelle largeur ? s'enquit Manos.
- Environ cent mètres.
- Nous pouvons traverser à la nage, non ?
- Nous serons à la merci des serpents, fit remarquer Fila.
- Ils préfèrent les endroits peu profonds, où il n'y a pas de courant, le rassura Manos.
- Je ne sais pas nager, leur signifia Posi en affichant une mine misérable.

Perplexes, ses compagnons le fixèrent, jusqu'à ce que Manos laisse entendre :

- Nous ne sommes vraiment pas préparés pour une telle expédition.
- Allons toujours voir cela de près, dit Katu. Il y a peut-être des passages plus étroits où il sera

possible de remorquer Posi à la nage.

Puis le groupe se remit en route. Bientôt, les arbres se firent plus rares et le marais plus profond. Un faible courant se faisait sentir sous la surface, les entraînant vers un talus où la mousse pourpre avait cédé la place à une eau plus vive pour s'amonceler dans les bosquets ou aux branches à demi immergées.

De gros oiseaux blancs au long bec pointu étaient perchés dans les arbres et profitaient de cette eau claire pour pêcher à vue. Leurs pattes étaient pourvues de serres démesurées qui leur servaient à s'accrocher aux branches et se pendre à celles-ci, tête en bas. De leurs grandes ailes, ils ombrageaient la surface de l'eau pour empêcher le soleil de s'y refléter. Parfois, l'un d'eux se laissait tomber comme une masse, tête première, et ressortait de la rivière avec un poisson frétilant dans le bec.

Arrivés à la lisière que formaient les derniers arbres le long de la berge submergée, les plus grands du groupe avaient de l'eau sous les bras. Heureusement, les sangsues avaient disparu et la limpidité de l'eau leur permettait de voir où ils mettaient les pieds. Comme l'avait annoncé Katu, la rivière faisait bien dans les cent mètres de largeur.

Izi grimpa dans un baléo, mais ne vit rien, ni en amont ni en aval, qui permettait de croire à un passage plus étroit.

– C'est pareil des deux côtés, dit-elle à ses compagnons restés près des racines de l'arbre. Au moins cent mètres de large et le courant paraît plus fort de l'autre côté de la rivière.

Du bas de l'arbre, les messagers pouvaient constater le fait en voyant passer des branches entraînées à bonne vitesse par le courant. Descendant pour les rejoindre, Izi ajouta :

– Ce ne sera pas facile. Il faudra nager avec force si nous ne voulons pas nous retrouver sur l'autre rive un kilomètre en aval ; sans parler de votre bagage.

Un lourd silence s'ensuivit, le temps, pour chacun, de réfléchir.

– Je ne veux pas être un fardeau, finit par dire Posi. Je vais donc rebrousser chemin.

– Il y a une solution, annonça Manos. Enfin, je crois.

Sans en dire davantage, il quitta le pied de l'arbre pour retourner vers le marais. Quelques minutes plus tard, il revint avec les bras chargés de cette petite algue qui constituait la mousse pourpre.

– Regardez, lança-t-il en tendant la main. Ces petits bourgeons sont gorgés d'air. Nous allons les comprimer dans nos sacs de voyage pour en faire des bouées.

Les cinq comblèrent leur sac avec ces bourgeons. Ceci fait, Katu et Manos les attachèrent ensemble avec une fine corde très solide pour former un petit radeau.

– Nous allons nous attacher en file, à la taille, le nœud sous le nombril, de façon à ce qu'en nageant, la corde passe entre nos jambes et nos bras. Le meilleur nageur sera en tête de ligne, le suivant deux mètres derrière, et ainsi de suite jusqu'au radeau où Posi pourra se cramponner et battre des pieds.

Le radeau de fortune semblait bien supporter le poids du torse de Posi, auquel s'ajoutait celui du proc d'Izi et de tous les bagages qu'ils contenaient. La troupe s'élança dans les eaux vives, nageant frénétiquement. Arrivés de l'autre côté, à bout de souffle, ils réalisèrent qu'ils avaient sous-estimé la rapidité du courant.

Fila tenta de s'accrocher à une branche, mais le poids de ses quatre compagnons lui fit lâcher prise. Finalement, ils s'enroulèrent à la racine d'un baléo, un peu plus en aval. Reprenant leur souffle bruyamment, ils sentaient le courant les presser contre les racines auxquelles ils s'étaient accrochés.

– Nous touchons le fond, avisa Fila, mais le courant est trop fort, il faut encore nager vers la berge.

– Allons-y ! fit Manos.

Après quelques minutes, ils se lancèrent à nouveau et cette fois, réussirent à atteindre les arbres, là où le courant avait perdu de sa vigueur. Puis, épuisés, ils gagnèrent un endroit peu profond où ils purent s'asseoir sur la branche d'un grand clatus pour s'y reposer.

– J'espère que la terre ferme n'est pas trop loin, dit Manos après un moment. Dans trois heures, le soleil va se coucher et l'idée de passer la nuit sur une branche de clatus ne me rassure pas du tout.

– À peine un ou deux kilomètres, répliqua Katu qui faisait le point sur sa carte ; heureusement, celle-ci était à l'épreuve des intempéries, tout comme le reste de l'équipement, d'ailleurs.

Fatigués, ils reprirent leur progression en direction de l'amont, avec, toujours, Katu en tête. La mousse recouvrit peu à peu l'eau devenue stagnante et les arbres reformèrent la toiture végétale qui faisait écran aux rayons du soleil.

Au bout d'un moment, Katu perçut un mouvement sous la mousse ; une ondulation se dirigeait droit vers lui. Convaincu qu'il s'agissait d'un serpent, il tira à trois mètres devant lui avec son fusil paralysant. Aussitôt, un grand serpent noir au ventre blanc bondit au-dessus des algues en se contractant. Le reptile, recroquevillé sur lui-même, flottait à la surface, paralysé.

Une étrange sensation avait suivi lorsque Katu avait tiré. Les quatre autres, effectivement, avaient ressenti un choc au niveau des cuisses, suivi d'une lourdeur dans les muscles, comme si leurs jambes étaient devenues très engourdis.

– Les pistolets ne sont pas recommandés pour tirer dans l'eau, surtout à proximité de l'utilisateur. Une partie de la décharge a dû nous être transmise, signifia Fila.

– Une chance que nous n'ayons pas eu à tirer tous les quatre à la fois, fit Katu. Nous ne pourrions plus bouger !

– Tu n'as rien d'autre dans ton arsenal ? demanda Manos à Fila.

– Il y a un petit couteau dans chaque sac, mais la lame est courte.

Manos décolla le petit pistolet du fond de sa main et le glissa dans son sac.

– Prête-nous des flèches de ton proc et ta dague, Izi. Tu es la meilleure pour tirer. Si tu manques ta cible, nous aurons encore de quoi nous défendre.

Izi consentit et remit sa dague à Manos. Quant à Posi, Fila et Katu, ils héritèrent d'une robuste flèche de proc de cinquante centimètres.

Cette partie du marais s'avéra infestée de serpents. Mais heureusement, Izi atteignait toujours sa cible. Les reptiles blessés rebroussaient chemin avec une flèche dans le corps qui fendait les algues tel un fanion. Quand ils étaient mortellement touchés, la troupe allait récupérer les précieuses flèches. Malgré toute leur attention, un petit spécimen d'à peine deux mètres vint mordre Posi à la hanche. Manos, qui le suivait, tira sur le corps du serpent et lui trancha la tête.

– Ça va aller ? demanda-t-il à Posi.

– Ça va. Continuons, et sortons d'ici au plus vite, répondit ce dernier, la main posée sur sa blessure et le souffle court.

Deux heures plus tard, ils pouvaient apercevoir une étendue de terre, facilement repérable grâce à sa couleur brune qui tranchait avec les algues pourpres. Mais une mauvaise surprise les attendait.

Une bande de tirbots était installée sur une plage vaseuse. Ces animaux faisaient entre deux et trois mètres, et leur corps couvert d'une courte fourrure rouge vin se terminait par une large queue plate et brune. Leurs jambes courtes, au même titre que leurs bras et leur faciès, étaient brunes de peau et dénuées de poil. Leur tête, à l'allure simiesque, possédait une énorme mâchoire aux dents pointues. Enfin, leurs grands yeux ronds couleur dorée étaient pourvus d'une paupière transparente.

La légende disait que cette bête à l'expression humaine était l'incarnation d'une âme mauvaise condamnée à évoluer à partir du serpent. Prédateurs redoutables, ils s'attaquaient à tout ce qui approchait leur territoire. Plongeant sous la surface, ils nageaient rapidement grâce à leur large queue, puis bondissaient sur leur proie, qu'ils saisissaient entre leurs mains griffues avant de les déchieter avec leur mâchoire.

– Regardez ! s'exclama Izi en voyant les monstres se glisser dans le marais.

Plus près, une vague fit bouger les algues, indiquant qu'ils avaient déjà été pris en chasse.

– Vite ! cria Manos. Il faut grimper dans les arbres !

Courant péniblement, enfoncés dans l'eau jusqu'à la taille, les cinq tentaient d'atteindre un clatus, situé une dizaine de mètres plus loin. Katu, toujours à l'avant, l'avait presque rejoint lorsqu'un tirbot transperça les algues pour ensuite bondir sur lui et l'agripper par les épaules. L'homme tomba à la renverse, entraîné par les cent cinquante kilos de l'animal. Sa chute n'était pas terminée que la gueule du monstre avait déjà pris sa tête. Des cris de panique fusèrent. Manos donna un coup de dague dans le corps de l'animal, mais hélas, Katu était déjà mort.

– Ils sont derrière nous ! hurla Fila d'une voix hystérique. Vite ! Grimpez, grimpez !

Poussant Izi et Posi devant lui, il les fit passer sous la branche et y grimpa comme s'il était muni d'un ressort. Une fois en sécurité, il les aida à monter, animé par la même urgence. Manos, remis de sa surprise, grimpa lui aussi à toute vitesse. Soudain, un autre tirbot sauta hors de l'eau et frappa la branche. Encore mal assurée, Izi tomba sur le dos. L'animal, un peu assommé, chargea de nouveau, mais *la petite vierge*, qui n'avait pas lâché son proc, lui décrocha une flèche en pleine tête. Le danger éliminé, Manos lui tendit la main et la remonta.

S'accrochant aux branches plus hautes, ils durent lever les jambes pour ne pas être agrippés par les autres tirbots qui chargeaient en masse. Le temps que ces derniers ne reprennent l'assaut, ils grimpèrent plus haut pour se mettre en sécurité. Le cœur cognant, comme s'il voulait sortir de leur poitrine, le souffle coupé, ils virent les tirbots se disputer le cadavre de Katu en le dépeçant de forts coups de gueule.

– Seigneur ! lança Posi entre deux respirations saccadées.

Horriifiés par le spectacle, ses compagnons n'arrivaient pas à ouvrir la bouche.

– Nous voilà pris au piège, dit Fila après s'être remis de ses émotions.

– Je propose une prière en souvenir de Katu, suggéra Posi. Ce jeune homme était précieux et mérite qu'on lui consacre un moment, même dans la situation qu'est la nôtre.

– Tu as raison, approuva Manos.

Puis les quatre survivants firent silence. Les prières, sur Ibris, devaient passer par l'esprit et non par la bouche.

– Dieu t'accueillera, proclama Posi, après un moment de recueillement.

– Ton sang sera utile à la terre, enchaîna Izi.

Avec la dague attachée à une corde, Manos réussit à repêcher le sac de Katu, duquel il récupéra quelques articles pouvant leur servir, mais la précieuse carte avait été déchirée d'un coup de dents. Dépité, Manos se rendit compte qu'une partie de leur trajet avait disparu.

Une trentaine d'obrils, ces *grands* oiseaux au plumage bleu, vinrent se poser à proximité. Parfois, de jeunes tirbots tentaient de les attraper, mais les oiseaux semblaient prévenus de leur approche. Ils prenaient alors leur envol et se posaient trente mètres plus loin. Puis les prédateurs sortaient leur horrible tête, surpris de voir que leur proie leur avait à nouveau échappé.

Tout à coup, le visage d'Izi s'illumina :

– Je sais comment nous allons échapper aux tirbots ! annonça-t-elle. Nous allons paralyser les obrils qui sont assez près pour appâter les tirbots et ensuite, nous les paralyserons à leur tour !

Avec le petit pistolet récupéré dans le sac de Katu, la jeune femme se montra aussi habile que Fila, alors que Manos et Posi avaient plus de difficultés à préciser leur tir. Après quelques minutes, il y avait une demi-douzaine d'oiseaux paralysés dans les algues, que deux jeunes tirbots attaquaient avec voracité. Fila s'apprêtait à tirer sur l'un d'eux, mais Izi l'arrêta.

– Attendons que le gros de la bande flaire l'aubaine.

Attirés par le tapage, les autres tirbots rejoignirent leurs congénères. Il semblait bien que cette fois-ci, les obrils se laissaient prendre. Sentant le danger, les autres oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile quand les tirbots arrivèrent pour disputer les derniers oiseaux aux plus jeunes. Un feu nourri les accueillit. Plusieurs furent paralysés, tandis que les autres semblaient passablement engourdis. Ils prirent la direction de la plage, l'air de se demander ce qui leur arrivait, n'osant même plus plonger sous la surface.

– Allons-y, maintenant ! commanda Manos en joignant le geste à la parole.

Sans plus attendre, tous se précipitèrent sur la berge, située à trois cents mètres de leur perchoir. À bout de force, ils s'enfoncèrent néanmoins dans les terres. Après un demi-kilomètre, n'en pouvant plus, ils se laissèrent choir au pied d'un arbre, dont le tronc massif avait la forme d'une pyramide. À sa cime, haute de six mètres, de petites branches au feuillage jaune formaient une espèce de gland.

– Nous passerons la nuit ici, indiqua Manos. Le soleil sera couché dans une heure et je n'ai plus la force de continuer.

Personne ne trouva à redire. Trop fatigués pour faire la conversation, chacun se servit de son sac comme

d'un oreiller, puis s'installa confortablement pour se reposer. Dans le soleil couchant, une douzaine de petits oiseaux orangés au plumage duveteux vinrent se percher dans l'arbre en piaillant. Ils étaient aussi ronds que des balles. Leur bec et leurs pattes menues sortaient du plumage comme des implants étrangers.

– Il faudrait faire un feu avant la nuit pour se protéger des prédateurs et des insectes, suggéra Manos.

– J'ai vu des doticas, tout près d'ici, signifia Izi. Cela nous fera de quoi manger.

– Parfait, approuva Manos. Va avec Fila pour en ramasser et je vais préparer le feu avec Posi.

Suivie de Fila, Izi s'enfonça prudemment dans la forêt. Pendant ce temps, Manos et Posi ramassèrent tout ce qu'il fallait pour faire un feu qui durerait toute la nuit et installèrent un foyer dans une petite clairière, à proximité de l'arbre. Manos mit le feu à des branches d'eucacis, dont la gomme avait des propriétés inflammables, puis ajouta du bois mort de différentes essences.

Izi et Fila revinrent au bout d'une trentaine de minutes avec des doticas et deux bales. Ressemblant à des fèves jaunes pansues, les doticas avaient le goût riche et sucré de la mangue. Quant aux bales, il s'agissait de petites poules brunes tachetées de jaune, dont le plumage se confondait aux arbustes portant les fruits qui leur servaient de nourriture.

– Nous avons trouvé de quoi faire un festin ! annonça Izi en tenant ses prises à bout de bras et en affichant un sourire qui remonta le moral de tous.

– Eh bien ! Même en enfer, il n'y a pas que de mauvaises choses, blagua Manos.

Manger leur fit du bien. Reposés et repus, ils vidèrent leur sac et profitèrent des derniers rayons du soleil pour s'installer pour la nuit. Lorsqu'il vit Izi dérouler un sac de couchage fait avec la peau d'un platos, Manos fut étonné par sa grande prévoyance.

– Tu traînes toujours un sac de couchage dans ton bagage ? interrogea-t-il.

– Depuis quelque temps, répondit Izi après un moment d'hésitation, je rêvais que j'étais dans le marais avec des étrangers. Quand on m'a annoncé votre visite, j'ai pensé qu'il ne pouvait s'agir que de vous.

Manos et ses compagnons la regardèrent, l'air d'attendre qu'elle en raconte un peu plus sur ce rêve, mais elle se tut. Ses yeux plongés dans ceux de Manos, elle le scrutait comme si c'était à lui de raconter le reste du songe.

– Est-ce que ce rêve finissait bien ? voulut savoir Posi.

Comme à regret, Izi se tourna vers lui et répondit :

– Je ne sais pas... pas ici, en tout cas. Je veux dire, il ne se termine pas ici.

– Où se termine-t-il ?

– Je ne sais pas non plus. Pas sur Érunane.

– C'est donc vrai, ce don de clairvoyance que les gens de l'île t'attribuent ?

– Je ne suis pas un prophète.

Le regard soutenu de Posi força Izi à continuer.

– C'est vrai... J'anticipe certaines choses, mais je n'ai pas la vision d'un prophète. C'est simplement que quelquefois, je devine le geste ou une phrase que s'apprête à poser ou à dire une personne qui se trouve devant moi. Comme cela arrive d'ailleurs aux personnes qui se connaissent depuis longtemps ; mais nous sommes loin des prophéties de votre Maëllus.

– Mais ce rêve, insista Posi, c'est quand même plus que de deviner un geste ou une phrase... ce qui relève plus souvent de la simple connaissance des autres que d'un réel don de clairvoyance.

– Cela ne m'était jamais arrivé, avant... Je me suis seulement vue avec des étrangers dans le marais, mais je ne savais pas pourquoi ni comment. C'est juste que ce rêve avait une forte intensité et je l'ai fait plusieurs fois.

– Et l'endroit où il se termine, c'est sur le continent ? s'enquit Manos.

– Non, c'est un lieu plutôt... un lieu étrange.

– Ce don d'anticipation, tu l'as depuis longtemps ? enchaîna Posi.

Vingt ans plutôt.

Izi était étendue sur son lit. Ses yeux allaient de la porte en bois au plafond et s'arrêtaient sur les larges dalles de pierre déposées sur des poutres du même matériau. Puis, son regard passa à la fenêtre, dont le volet était ouvert. Spenda et Kiria éclairaient la pièce d'une teinte bleutée.

Depuis quelques jours, elle se sentait nerveuse et le fait qu'elle n'arrivait pas à trouver la source de cette nervosité ne faisait qu'augmenter son malaise. Bréma, qui l'avait remarqué, l'avait questionnée sur le sujet :

- Qu'est-ce qui te tracasse, ma chérie ?
- Je ne sais pas. J'ai l'impression que les gens ne me regardent plus de la même manière.
- Tu es devenue une femme. C'est normal que ton regard sur les autres change et vice versa. Ne t'en fais pas pour ça. Tu arrives à l'âge où il faut faire sa place. Ce n'est pas toujours évident.
- Ma place... J'ai l'impression que ma mère et Juju me regardent comme si je leur avais volé quelque chose. Mon père, comme s'il attendait que je lui donne... je ne sais quoi. Presque tous les gens me regardent comme s'ils attendaient quelque chose de moi. Il n'y a qu'avec toi et Féri que les choses sont comme avant.

Premièrement, répliqua Bréma après un moment de silence, Zébul n'est pas ton père. Deuxièmement, c'est certain que les gens attendent quelque chose de toi. Ta mère a donné cinq fils à Zébul et elle ne peut plus enfanter. Tu es devenue une femme, Izi. Et tu es la seule qui peut encore avoir des enfants. S'il devait y avoir une autre génération après toi, cela pourrait influencer de manière importante l'avenir de cette île. Bien des gens aimeraient quitter cet enfer, mais ceux qui ont le pouvoir tiennent jalousement à la place qu'ils ont su se créer ici. Quand ta mère est arrivée, avec toi en son sein, ce fut un formidable pied de nez aux bien-pensants qui nous ont entassés sur cette île. Personne n'a vu plus loin que cela. Et maintenant, ils réalisent que la situation peut évoluer de deux façons : soit ils vont nous rapatrier sur le continent, soit ils vont améliorer nos conditions. Mais tu peux être sûre que ces améliorations, ce sont en grande partie ceux qui ont le contrôle de l'île qui en profiteront.

- Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne veux pas avoir d'enfants ici !
- Je suis bien d'accord avec toi.
- Tu dois m'aider, Bréma, implora Izi, les larmes au bord des yeux.
- Je vais faire tout ce que je peux, tu le sais bien, ma chérie, mais je ne suis qu'une vieille femme.
- Tu peux parler à ma mère, à Juju ?
- Cela ne servirait à rien. Tu es la future reine. Tôt ou tard, tu vas les éclipser quoi que tu fasses. Tu es devenue une menace pour elles. C'est dommage qu'elles voient les choses de cette façon. Je sais qu'elles t'aiment, mais elles sont tellement égocentriques.

Quand Issaël était arrivée sur l'île, les choses s'étaient passées comme prévu. Elle était devenue la première concubine de Zébul et Juju, pas loin derrière. Zébul aimait se pavaner avec ces deux superbes femmes à la ressemblance troublante et cet arrangement de circonstances semblait satisfaire les deux complices, qui aimaient le pouvoir sans pour autant être devenues tyranniques. Leur place parmi les puissants avait permis d'exacerber leur tempérament capricieux et vindicatif.

Zale n'avait pas eu la même chance. La pauvre, effectivement, s'était fait assassiner par l'homme violent à qui Zébul l'avait donnée. Le plus triste était que, en tant que complice d'Issaël, Zébul lui avait laissé le choix, mais la brute était un bel homme qui savait charmer.

Bréma, quant à elle, s'était taillé une place dans la gestion de l'île. Ses talents et son expérience furent appréciés par Zébul qui en fit l'une de ses lieutenants. Elle ne prit jamais de compagnon. L'île lui permettait de réaliser que c'était le goût du jeu qu'il l'avait conduite dans cet enfer. Ce n'était pas tant l'argent qui l'avait motivée, que le fait de bernier les gens. L'excitation de monter une affaire que personne ne voyait venir. Maintenant, elle réalisait qu'elle aurait pu exceller dans d'autres domaines, sans causer de tort à autrui. Trop tard... comme lui avait dit son ex-mari quand elle lui avait promis de changer.

Seule dans sa chambre, Izi ressassait la conversation qu'elle avait eue avec Bréma, tiraillée entre son affection et sa colère envers sa mère et Juju.

- Pourquoi pensent-elles que ... que je veux prendre leur place ? Je ne veux pas du tout devenir la reine d'Érunane.

- Elles ne sont pas comme toi, Izi. Elles croient que tu vas agir comme elles le feraient à ta place.
- Comment peuvent-elles être aussi stupides ! ragea Izi, que la colère faisait trembler.
- Elles ne sont pas stupides, mais aveugles. Il n'y a que toi qui peux les convaincre que tu n'es pas une menace.

Izi cherchait une façon de regagner la confiance de sa mère et de celle qu'elle avait toujours considérée comme sa deuxième mère. En même temps, elle rageait d'avoir à réparer les choses quand elle n'y était pour rien. Pourquoi s'étaient-elles mises dans la tête qu'elle voulait prendre leur place ?

Du coin de l'œil, elle vit la porte de sa chambre s'entrouvrir doucement et entendit les gongs grincer. Trop absorbée par ses pensées, elle crut qu'elle rêvait, puis réalisa qu'elle était bel et bien éveillée. Effrayée, elle regarda fixement la porte qui s'ouvrait à une lenteur étudiée, laissant dans l'ombre la chose qui la poussait. Soudain, une forme humaine se découpa dans l'arche, puis s'avança lentement.

La jeune femme se redressa sur ses coudes et chercha sa dague des yeux. Elle en vit briller la garde sur un tabouret, avec ses vêtements, à trois mètres d'elle. Lorsqu'elle réalisa son imprudence, un gros «merde» résonna dans sa tête. Féri lui répétait constamment de garder sa dague près d'elle. Après que son hôte se fut arrêté à deux mètres du lit, elle put enfin voir ses traits dans la clarté lunaire.

- Tu ne dors pas, ma chérie ? La nuit est si belle... j'ai eu envie de venir voir ma princesse. J'espère que ce n'est pas moi qui t'aie réveillée.
- Non, je n'arrivais pas à dormir.

L'autre s'avança et vint s'asseoir sur le lit. Lentement, avec délicatesse et retenue, il s'installa près d'elle et posa la main sur sa hanche.

- Quelque chose te tracasse ?
- Non, pas vraiment, répondit Izi, crispée.
- Allons, tu sais que tu peux tout me dire.
- C'est juste que... j'ai la nette impression que les gens attendent quelque chose de moi, quelque chose que je ne peux pas leur donner.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je ne sais pas... Je me fais peut-être des idées.
- C'est normal que les gens attendent quelque chose de toi, Izi... Tu es une femme, maintenant, expliqua l'autre en faisant passer sa main des hanches à la joue de son interlocutrice.

- Qu'est-ce que ça change ? rétorqua cette dernière qui visiblement, était sur la défensive.
- Ça change tout, mon amour, répondit l'homme, d'une voix suave et insistante qu'elle ne lui connaissait pas.

- Pas pour moi, en tout cas ! riposta Izi en se raidissant encore davantage.
- Il n'y a pas un homme sur cette île qui ne rêve pas de faire de toi sa compagne. Il serait temps pour toi de réfléchir sérieusement à la question.

Zébul avait laissé sa joue, les deux mains maintenant posées de chaque côté des épaules d'Izi. Penché au-dessus d'elle, il la scrutait du regard lorsqu'il ajouta :

- À nous deux, nous pourrions régner sur Érunane pendant de longues années et toi encore plus... et nos enfants après toi.

- Tu es mon père ! s'indigna Izi, toujours campée sur ses coudes, le visage tout près de celui de Zébul. Jamais... Jamais personne ne m'aura sur cette île.

C'est à ce moment, pour la première fois, que *la petite vierge* vécut cette étrange expérience. Le temps d'un battement de cils, elle visualisa nettement Zébul en train de lui saisir les poignets pour l'immobiliser et la violer. Elle savait, au plus profond de son être, que c'est le geste qu'il s'apprêtait à poser, avant même qu'il amorce le moindre mouvement. Elle saisit la dague qu'il portait à sa ceinture et en écrasa la pointe sous son menton.

- Si jamais tu me touches, je te tue ! Et si jamais tu réussissais, je me tiendrais éloignée de toi ; je me laisserais mourir plutôt que de te donner un enfant ! Féri ne te le pardonnerait pas, ma mère ne te le pardonnerait pas, et tout le peuple d'Érunane ne te le pardonnerait pas. Avec un peu de chance, ils t'assassineraient, mais je crois que tu finirais plutôt sur tes sales machines de torture.

À mesure qu'il se redressait, Zébul leva les mains en signe de soumission. Izi se redressa également,

tout en gardant la pointe de la dague pressée sur sa gorge.

- Holà, ma princesse ! Tu deviens folle ou quoi ! Je ne t'aurais jamais forcée...
- menteur ! Tu allais me saisir par les poignets et me prendre de force ! cracha Izi.

Complètement estomaqué, Zébul écarquilla les yeux, s'expliquant mal comment Izi avait pu deviner ses intentions. Ayant deviné son trouble, la jeune femme brisa le silence qui était tombé entre eux.

- Depuis des années, tu bernas tout le monde en leur faisant croire que tu peux lire dans les esprits. Je ne sais pas si tu as des espions ou un truc semblable, mais moi, je lis vraiment dans les esprits. Je suis la fille du grand prophète Maëllus, après tout. Tiens-toi-le pour dit, «papa» !

Elle se garda bien de lui dire qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'il pensait en ce moment et que c'était la première fois de sa vie qu'une telle chose lui arrivait. En fin politicien, Zébul reprit sa contenance. Il savait qu'il lui fallait faire marche arrière et sauver ce qui restait de sa relation avec *la petite vierge*.

- Calme-toi, Izi. Je ne te forcerai pas à faire quoi que ce soit. Si tu me préfères dans le rôle du père plutôt que dans celui d'époux, alors on fera comme tu veux.

En disant cela, il s'était relevé doucement pour se soustraire de la pointe de sa propre dague. Il fit le tour du lit pour se poster près de la fenêtre et détourna son regard d'Izi pour regarder le ciel. Il y eut un moment où cette dernière craignit qu'il ne veuille s'emparer de ses armes posées près de ses vêtements, mais il n'y fit pas attention.

- Je suis même prêt à partager le pouvoir avec toi, quand tu seras prête. En tant que ma fille, j'entends.

- Je ne veux pas de ton pouvoir. Tout ce que je veux, c'est que les choses redeviennent comme avant. Je ne veux pas de la place de ma mère. Je ne veux pas de compagnon sur cette île et je n'aurais jamais d'enfant avec aucun de ses habitants !

- D'accord, ma princesse, comme tu voudras.

- Je ne suis pas ta princesse... Tu as tout gâché.

Zébul se tourna vers Izi, qui s'était complètement redressée dans son lit. Bien que menue à seize ans, elle avait tous les attributs d'une femme. Ses petits seins pointus tendaient le tissu vapoureux de sa chemise de nuit et son corps à la musculature nerveuse dégageait une sensualité animale. Ses lèvres pleines invitaient au baiser, alors que ses yeux remplis de colère la rendaient encore plus belle.

«Dommage», pensa Zébul, qui avait encore plus envie d'elle que l'instant d'avant. En même temps, il se sentit soulagé qu'elle n'ait pas hérité du tempérament ambitieux de sa mère. Car si une seule personne pouvait le menacer sur cette île, c'était bien elle. Elle était la protégée de Féri, le général de son armée, en plus d'être l'idole du peuple. Si tout ce qu'elle voulait était de rester la petite fille d'Érunane, c'était peut-être aussi bien. Tant qu'un malin n'arriverait pas à la séduire, il serait tranquille. «Cela ne risque pas d'arriver de sitôt», se dit-il.

- Tu es la seule femme vierge de cette île et si tu veux le demeurer pour le reste de tes jours, c'est ton choix. Tu garderas ta place ici, de même que ma protection, aussi longtemps que tu ne viendras pas t'ingérer dans mes affaires. Cela te convient ?

- Ma protection, comme tu as pu le constater, je l'assure très bien moi-même. Pour le reste, tu n'as pas à t'inquiéter. Laisse-moi tranquille et j'en ferai autant.

- Donne-moi une chance, Izi. Tu sais bien que je te protégerais, même si je n'en avais pas l'obligation. Je t'ai toujours traitée comme ma fille, après tout.

- Jusqu'à cette nuit...

- Pardonne-moi... Tu es si belle !

- Fiche le camp, Zébul.

- Ne te fâche pas. Allez... oublie toute cette histoire. On fait la paix ?

- Sors d'ici.

Zébul quitta la pièce, sachant que tout ce qu'il ajouterait ne ferait que l'enfoncer davantage. Il lui faudrait du temps pour regagner la confiance de sa belle-fille, mais c'était une nécessité. Il espérait que la honte l'empêcherait de raconter ce qui venait de se passer à sa mère ou à Bréma. Plus important encore, il ne fallait surtout pas qu'elle en parle à Féri. Son numéro deux, bien que loyal, avait un tempérament violent et explosif. Vedette des arts du combat sur le continent, c'est lui qui avait entraîné Izi dès son jeune âge pour en faire une

combattante hors du commun. Cette brute aux muscles d'acier adorait la petite vierge. Zébul savait que si cette dernière rapportait son comportement à Féri, rien n'empêcherait celui-ci de le tuer. Mais cela, Izi aussi le savait et c'est pour cette raison qu'elle n'en parlerait à personne.

Lorsque le bruit de pas cessa derrière la porte close, Izi se leva, prit sa dague, puis s'assit dans le large cadre de la fenêtre, regardant le ciel comme Zébul avant elle. La lune éclairait la cour du palais et les flancs du mont Éru.

Une dizaine de kilomètres plus loin se dessinait la lisière de la forêt, transpercée de la voie qui menait au port. Des soldats et des femmes ivres rigolaient en regardant un couple copuler en grognant près du mur d'enceinte. Sur la montagne, des feux brûlaient à l'entrée de nombreuses grottes qui servaient de logis aux esclaves de Zébul. Tous ceux qui n'étaient pas arrivés à se faire une place chez les recrues étaient condamnés à dégager du minerai au pic et à la pelle pour le reste de leur existence.

Izi baissa les yeux sur cette terre où régnait Zébul et le désespoir, écrasée par le poids de ce nouveau secret qu'elle partageait avec celui qui s'était proclamé roi d'Érunane. «Seigneur, pensa-t-elle, pourquoi m'avez-vous abandonnée sur cette île?»

Izi venait de terminer de raconter son rêve à ses trois compagnons, rêve qui se résumait à peu de choses : une vision fugace d'elle-même et quelques compagnons dans le marais d'Érunane ; et une autre, assez similaire, dans ce lieu qu'elle avait qualifié «d'étrange». Si les deux complices de Manos voyaient en ces descriptions la simple expression d'un univers onirique, inexistant dans la réalité, Manos, lui, était troublé par les concordances avec ce qu'il connaissait du paysage et de la flore de la planète Terre.

Le soleil allait disparaître lorsqu'un cri attira leur attention. Un bourdonnement, qui allait en s'amplifiant, leur parvint vers la droite. Les oiseaux prirent leur envol en poussant des cris stridents, pendant que de nombreux plongeurs en provenance du marais se faisaient entendre.

– Une nuée de quicks ! s'exclama Manos. Allez...Vite ! Cachez-vous dans vos sacs !

Les quicks ressemblaient à de grosses sauterelles noires. Insectes volants carnivores, leurs pattes étaient couvertes d'épines qui s'agrippaient dans la peau, et leur tête était pourvue d'un bec coupant avec lequel ils arrachaient des petits bouts de chair à leurs victimes.

Dans un vacarme assourdissant, ils passèrent tel un nuage poussé par le vent. Une fois la nuée passée, Fila et Izi sortirent précipitamment de leur sac. Le premier écrasa de la main les quelques spécimens qui s'acharnaient sur son cou pendant que la seconde faisait de même sur son épaule.

– Quelles pestes ! s'exclama Fila.

– Ce n'est rien, lui signifia Manos qui s'était approché pour examiner la blessure.

– J'espère qu'ils ne reviendront pas cette nuit, continua Fila.

– Ça ne risque pas. Ils ne se déplacent que sur une courte période, et uniquement au coucher du soleil, le rassura Manos.

– Tu connais bien le marais, constata Izi.

– L'exploration, c'est mon dada, expliqua Manos en prenant un linge dans son sac. Viens avec moi jusqu'au ruisseau ; ta plaie est souillée de terre.

Ils marchèrent tous les deux jusqu'au petit cours d'eau qu'ils avaient croisé à cent mètres de leur campement. Spenda, présente chaque nuit, avait remplacé le soleil, mais sa pauvre lumière traversait difficilement le couvert végétal du marais. Manos plongea le linge dans l'eau vive et avec la main gauche posée sur l'épaule d'Izi, il nettoya avec délicatesse la blessure qu'elle avait sur l'autre bras.

– C'est étrange comme les petites blessures peuvent être douloureuses, dit Izi sans montrer le moindre signe de sa souffrance.

– Dis-moi donc, demanda Manos tout en continuant de nettoyer la plaie, dans ce rêve que tu as fait, est-ce que j'étais dans le marais avec toi ?

Le regardant pendant qu'il la soignait, Izi hésita puis répondit :

– Je crois que oui.

– Tu n'en es pas certaine ?

– Tu n'avais pas les mêmes traits, mais c'était toi... j'en suis sûre.

– Et ensuite, à cet autre endroit, est-ce que j'étais encore avec toi ?

– Oui... As-tu fait ce rêve, toi aussi ?

– Peut-être ; je n'en ai pas gardé de souvenir précis, mais lorsque Maëllus m'a raconté un rêve semblable, j'ai eu l'impression de l'avoir déjà fait.

– Maëllus Gallos Tiksa a fait ce rêve ?

– Il a rêvé de nous, voyageant ensemble, ici et là-bas.

– Là-bas ?

– Sur une planète que nous avons découverte il y a vingt-cinq ans. Maëllus m'a demandé de te ramener avec moi sur le continent, mais il n'a jamais été question de nous envoyer sur Terre.

– Me ramener sur le continent ?

– Tu crois que c'est possible... ? Tu veux m'accompagner ?

Izi caressa de sa main la joue de Manos, saisit sa nuque et l'attira vers elle, en gardant son regard plongé dans le sien. Elle l'embrassa du bout des lèvres avant de le libérer et de lui répondre :

– Je veux bien t'accompagner.

Manos avait laissé le linge, mais sa main gauche n'avait pas quitté l'épaule d'Izi. Il posa la main droite sur sa hanche et tenta de la tirer vers lui, mais elle résista.

– Les autres vont se demander ce que nous fabriquons, dit-elle à regret.

Manos retira les mains de ce corps qu'il avait envie de presser contre lui, pendant qu'Izi le regarda avec intensité. Perplexe, il se demanda si se baisser était pour lui, ou pour le remercier de l'offre de quitter Érunane. La jeune femme resta plantée là, comme une énigme à résoudre. Ne sachant que faire d'autre, Manos ramassa le linge au sol.

– Allons-y, lança-t-il.

Voyant qu'Izi ne bougeait toujours pas, il se mit en route et l'entendit lui emboîter le pas. Il avait déjà eu plusieurs compagnes sans véritablement s'engager et était plutôt à l'aise avec les femmes. Mais avec elle, c'était plus compliqué. Peut-être à cause de sa culture différente... Il n'arrivait pas à interpréter les signes derrière ses regards et ses façons. Peut-être, aussi, parce qu'un sentiment nouveau naissait en lui. Il avait souvent eu envie d'une femme, mais il n'avait jamais ressenti un tel désir de posséder et d'être possédé. À son trouble, s'ajoutait la conviction qu'elle partageait ce sentiment. Mais alors, pourquoi l'avoir repoussé ?

La nuit se passa somme toute assez bien. À tour de rôle, tous montèrent la garde afin de ne pas être surpris dans leur sommeil. Les nombreux bruits de la nuit tenaient la vigile éveillée : bruissements, craquements de bois sec et grognements de toutes sortes formaient une bande sonore rarement interrompue. Parfois, une paire d'yeux brillait dans la nuit, mais le feu tenait les curieux à distance.

Posi était couché sur le dos, les mains croisées sur sa poitrine. Il fit le vide dans son esprit, faisant abstraction de tout, oubliant la froideur humide de la nuit, les bruits incessants du marais, la douleur laissée par la morsure du serpent et ses muscles trop sollicités. Il rassembla toute son énergie au centre du plexus et quitta son corps. Son esprit plongea dans le ciel comme un baigneur l'aurait fait en plongeant d'une haute branche dans la rivière. Puis, il s'immobilisa à une centaine de mètres au-dessus du campement. Bien qu'il se sentait attiré vers le ciel, il se força à redescendre un peu, avant de voler en direction du mont Éru.

Au début, tout était d'un gris sombre. Se concentrant sur les détails de sa vision, la flore apparut plus lumineuse. Puis les couleurs, bien qu'altérées, prirent leur place. Il freina l'ivresse qui le poussait à voler plus vite et se concentra sur les images qu'enregistrait son esprit. Tout à coup, une chose attira son attention : un foyer finissait de se consumer et quelques braises apparurent sous le couvert végétal du marais. Il descendit pour mieux voir.

Quelques pierres formaient un cercle à l'intérieur duquel on avait allumé un feu. Un tison sortit du foyer après un éclat de braise, sans aucun bruit. Réalisant qu'il était sourd, Posi se concentra de nouveau pour combler cette carence et ainsi, entendre le feu crépiter et le bruit du vent dans les arbres. Il entendit aussi le bruit de l'eau qui coulait tout près. Attiré dans cette direction, il découvrit la tanière de l'auteur du feu sur le flanc d'un monticule. Il vit une trappe faite de branches sur laquelle était tendue une peau d'animal qui avait la forme d'un dôme ; elle était couverte de pieux et de broussailles épineuses pour dissuader les prédateurs.

Perplexe, Posi reprit son voyage, remonta au-dessus des arbres et continua vers les montagnes. La terre disparut sous l'eau, puis réapparut quelques kilomètres plus loin. La végétation se faisait plus rare et le terrain était très accidenté : crevasses, arêtes rocheuses et arbres épineux se succédaient. La nature avait multiplié les obstacles, rendant difficile la violation de ce lieu inhospitalier.

Posi continua encore jusqu'à la falaise du palais de Zébul. Là, il se laissa tirer dans les profondeurs du firmament avant de rapatrier son esprit à son corps. Ouvrant les yeux, il vit Manos ajouter du bois au feu. Il se redressa sur les coudes lorsque son ami se tourna vers lui.

– Il y a une autre personne sur ce bout de terre, lui souffla-t-il à voix basse.

Devant le regard intrigué de Manos, il poursuivit en expliquant :

– Mon esprit a fait le voyage jusqu'au palais de Zébul.

– Suis-je donc le seul à ne pas posséder de dons particuliers ? demanda Manos.

– Dieu t'a si bien entouré qu'il a sans doute jugé que ce serait superflu, répondit Posi, un sourire narquois sur les lèvres.

– Si bien entouré que je me sens comme le cobaye d'une mauvaise expérience.

– Je ne crois pas que Dieu se sert de nous comme de cobayes. Rappelle-toi les révélations du prophète Accaïs sur les temps de l'immortalité :

Esprit, le peuple de Dieu vivait sous sa garde, selon sa volonté. Le diable les agaçait, prétendant qu'ils

ne devaient leur qualité qu'à la gouverne de leur créateur et l'état de grâce dans lequel il les préservait.

Des orgueilleux se levèrent pour crier haut et fort : «Qu'importe le lieu ou la garde, notre qualité est innée et restera la même».

Ils se tournèrent vers Dieu, arrogants, cherchant sur son visage la même assurance dont ils faisaient preuve. Mais Dieu, dans sa connaissance, semblait résolu, comme les hommes le seraient plus tard devant la mort.

Le diable parla : «Que le créateur me donne de quoi façonner un monde qui vous mette à l'épreuve. Et de vos qualités, je ferai vice ; de votre beauté, laideur ; et de votre âme, vous ferez perdition.»

L'assemblée protesta vigoureusement et releva les défis avec assurance.

Dieu parla à son tour : «Ne sous-estimez pas l'épreuve qui vous est proposée. Si cela doit être, je vous cacherai mon visage et certains n'arriveront plus jamais à le retrouver. Vous songez avoir suffisamment de courage, mais c'est d'humilité qu'il vous faudra.»

«Ils ne possèdent ni l'un ni l'autre. Alors, ils seront à moi !» cracha le diable.

L'assemblée protesta encore plus fort et demanda à Dieu que l'épreuve débute à l'instant.

«Soit, dit le créateur, qu'il en soit ainsi. Je n'aurai plus de place que dans le cœur de l'homme qui veut bien m'abriter. Vous avez fait votre choix.»

– Tu crois que les épreuves sont à la mesure de notre orgueil ? interrogea Manos.

– Ou de notre naïveté, répondit Posi. Si tu proposes à des enfants une épreuve dont ils ignorent la difficulté, l'un voudra te prouver qu'il est meilleur que les autres et l'autre te prouver qu'il peut être meilleur que tu ne le crois. C'est la différence entre la prétention et la bonne volonté.

– Et toi, qu'est-ce que tu voulais prouver en acceptant cette mission ?

– Rien. Je crois que ce qui a mis cette idée dans la tête de Maëllus est plus grand que nous. Et puis, c'est un ami.

– Un ami qui risque de t'envoyer à la mort...

– Bah ! De toute façon, je suis condamné. J'ai une maladie incurable qui m'emportera d'ici un an ou deux.

Interloqué, Manos regarda Posi qui éclata aussitôt de rire tout en s'efforçant de ne pas éveiller leurs compagnons.

– Ne fais pas cette tête ; j'ai soixante-seize ans. À cet âge, la mort n'est plus un drame ; le meilleur est déjà derrière moi.

– Ce n'était pas le cas pour Katu.

– Non, évidemment. C'est dommage.

– Qu'as-tu vu, au juste ? voulut savoir Manos après un moment de silence.

– La tanière d'un homme, je crois. On verra bien demain. C'est à ton tour de dormir, maintenant.

«Dormir», songea Manos. Il aurait bien aimé dormir paisiblement. Mais ici, c'était comme de s'entendre dans le rêve d'un fou.

Le lendemain, le soleil s'était pointé dans un ciel sans nuage. Les voyageurs avaient mal dormi et la fatigue tirait leurs traits. Ils déjeunèrent des restants de la veille en échangeant quelques mots.

Une bonne surprise remit un peu d'entrain au sein du groupe. Manos, qui s'amusait avec l'appareil de localisation de Katu, découvrit que ce dernier avait eu le temps d'enregistrer une route menant sans aucun doute à leur lieu de destination. La carte n'était plus utilisable, mais il connaissait au moins leur emplacement et avait une route à suivre. En tenant l'appareil dans sa paume, Manos leva la main vers le ciel et lança :

- Merci, Katu, ce sera bien utile.

Du coup, chacun réalisa qu'ils avaient à peine pensé au mort, trop occupés par leur propre survie.

Izi se laissa convaincre de remplacer son sac par celui de Katu, mieux adapté et plus léger que le sien. Elle portait déjà, entre le cou et l'épaule, une trace d'irritation laissée sur sa peau par la sangle de cuir trempé.

Le quatuor se mit en route, marchant dans la direction indiquée. Heureusement, le sol était sec et les nombreux végétaux les protégeaient du soleil de plomb qui se faisait de plus en plus cuisant. Leur progression n'en était pas moins difficile. La terre était couverte de feuilles mortes, cachant trous et racines sous leurs pieds. De plus, les arbres aux branches entrelacées les obligeaient à se contorsionner pour les traverser, plusieurs plantes grimpantes couvertes de fleurs s'enroulant autour des arbres.

Manos, qui passait tout près d'une grande fleur blanche semblable à une orchidée géante, vit bouger le bouton jaune vif qu'il y avait en son centre, puis deux points noirs brillants apparaître à la surface de ce dernier. Les points noirs basculèrent un peu vers l'arrière et un mince bec en forme de trompe apparut ; ce qu'il avait pris pour le bouton de la fleur était en fait un minuscule oiseau qui la butinait en s'y camouflant. Il tapota l'épaule d'Izi, qui le précédait, pour lui montrer sa découverte, mais le temps qu'elle se retourne, l'oiseau avait replongé le bec dans la plante.

- Regarde ! dit-il en pointant le doigt en direction des fleurs.
- Elles sont magnifiques, commenta Izi.
- Regarde le bouton...
- On dirait une fourrure.

D'un coup de pied, Manos secoua la branche où s'enroulait la plante. Aussitôt, quatre ou cinq minuscules oiseaux aux ailes transparentes fusèrent des fleurs, comme des bouchons d'une bouteille de champagne. Surprise, Izi eut un mouvement de recul, puis un véritable sourire illumina son visage.

- Je n'ai jamais vu une chose pareille ! s'exclama-t-elle, émerveillée.
- J'en avais déjà entendu parler, mais c'est la première fois que j'en vois. On appelle ça des pro-lites, si je me souviens bien.
- Qu'est-ce qui se passe ? questionna Fila, qui ouvrait la marche.
- Rien. Des oiseaux, dit Manos.
- Assez gros pour être mangés ?
- Non, minuscules, mais très mignons.
- Alors, ne perdons pas de temps. Je n'ai pas envie de passer la nuit sur une branche.
- On arrive, papa ! laissa entendre Manos tout en échangeant un regard complice avec Izi.
- Très drôle, répondit Fila sans humour.

Izi pouffa et se remit en route. Posi, qui s'était retourné, lui sourit avant de se remettre en marche à son tour.

Préférant conserver la nourriture sèche qu'il y avait dans leur sac pour les mauvais jours, ils dînèrent de la chair d'un serpent cru que Fila avait paralysé et décapité. Ils emplirent leurs gourdes vides à un petit ruisseau après avoir filtré l'eau avec un appareil contenu dans leur équipement, car l'eau du marais était souvent insalubre.

- Vous aviez pensé à tout, nota Izi.
- Grâce à mon ami Maëllus, répondit Posi, une autre de ses prémonitions.

Voyant qu'Izi, mal à l'aise, fuyait son regard, Posi crut bon d'ajouter :

- Ton père a beaucoup souffert de te savoir prise sur cette île, Izi.

À ces mots, le visage de la jeune femme se transforma. Ses traits se firent durs et son regard perçant

plongea dans celui de Posi, comme si ce dernier venait de l'insulter gravement.

- Il n'avait qu'à venir me chercher, maugréa-t-elle.

Posi garda le silence un moment, comme si le temps pouvait faire en sorte que les paroles d'Izi perdent un peu de leur consistance.

- Tu es une fille intelligente, Izi... et tu sais bien que ce n'est pas aussi simple. Il y a deux millions de personnes, sur cette île, et à l'époque, il y en avait encore plus.
- Avec les moyens que vous avez, laissa sous-entendre Izi, un peu plus calme.
- Il y a des milliers d'endroits pour cacher une personne, sur cette île ; de plus, nous n'avions aucune assurance quant à ta survie. Au pied du mur, Zébul aurait tout aussi bien pu décider de te supprimer plutôt que de te remettre entre nos mains.

Le visage amer, Izi réfléchissait à ces dernières paroles.

- Tu n'as jamais tenté de te rendre au port ? demanda Fila. Tu aurais pu prouver ton identité aux autorités et revenir sur le continent.
- Il y a un poste de garde à environ deux kilomètres du port. On y trouve un chariot fermé contenant une vingtaine d'hommes chacun des deux côtés de la voie. Ils contrôlent les entrées vers le port... Vous avez dû les remarquer ?

Les trois hommes firent un signe d'assentiment.

- Ils sont là pour barrer la route à tous ceux qui n'ont pas la permission de Zébul d'accéder au port. Et moi plus que quiconque. C'est la seule forme de contrôle que mon beau-père exerce encore sur moi.
- Ils ne se sont pas occupés de nous, pourtant, s'étonna Fila.
- Ils ne s'occupent que du trafic vers le port, à l'autre bout de la voie où le champ électrique prend fin. Il y a le même genre d'installations pour ceux qui veulent accéder à la ville.
- Votre frère avait accès au port ? chercha à savoir Posi.
- Leur père leur a tellement bien ancré dans la tête qu'ils sont des seigneurs, ici, et que sur le continent, on les considérerait comme de pauvres bêtes curieuses, qu'ils ne pensent même pas à quitter l'île.
- Pourtant, votre frère Véga était en révolte contre votre père ?
- Il était jaloux de Sando. Il y a eu cinq garçons après moi : Véga était le premier et Sando le quatrième. C'est lui qui ressemble le plus à Zébul. Manipulateur, très intelligent, et un égo de la grosseur de la montagne. Véga n'était pas un abruti, mais il n'avait pas ce qu'il fallait pour régner sur cette île. Quand Zébul l'a fait passer en second, après Sando, il l'a mal pris.
- C'était lui, le chef des rebelles ? s'enquit Fila.
- Pas du tout. Le chef des rebelles s'appelle Koll Rana Dimi. Il promet à tous ceux qui veulent l'entendre qu'il les libérera de la tyrannie de Zébul. Cela fait plusieurs années que mon beau-père tente de le coincer, mais c'est un malin. Il a établi son camp dans un endroit du marais qui est entièrement entouré de sables mouvants. Rares sont les guides capables d'accéder à cet emplacement sans être piégés. Tous les escadrons envoyés pour les débusquer ont été exterminés. Il a beaucoup de supporters qui travaillent pour lui dans l'ombre et il avait convaincu Véga de rallier sa cause.
- Et toi ? demanda Manos.
- Lui ou mon beau-père, c'est du pareil au même. Le nom va changer, mais la médecine aura le même goût.
- Tu sais comment il fait pour le courrier ? se montra curieux de savoir Fila.
- Véga avait un statut particulier, au port. Les gens savaient que comme moi, c'était un innocent. Il s'était fait des amis, parmi vos gens, et il avait séduit une fille qui s'occupait du courrier. Elle faisait le tri pour lui et lui remettait une partie du courrier destiné à Zébul. Koll sera bien embêté en apprenant sa mort.

Le quatuor reprit la route. À mesure qu'ils progressaient, la forêt se faisait moins dense, plus hospitalière. Chemin faisant, ils rencontrèrent un sentier dans lequel ils reconnurent les pas d'un homme.

- Est-ce qu'il y a des gens qui vivent aussi profond dans le marais ? demanda Fila.
- Pas à ma connaissance, répondit Izi.
- C'est peut-être le camp des rebelles, continua Fila.
- Non, le camp est de l'autre côté de la voie, en direction ouest. Ça ne peut pas être ça.
- Restons tout de même sur nos gardes, conseilla Fila.

Le sentier allait dans la direction voulue. Ils l'empruntèrent en s'efforçant de limiter les bruits engendrés par leur progression. Peu à peu, le sentiment qu'ils étaient observés s'accrut dans l'esprit de Manos. Soudain, Izi s'arrêta brusquement :

- Vous avez vu ?
- Quoi ? demanda Fila.
- Un danos. Il était là, près de ce bosquet, sous l'aléya.

Les danos étaient des prédateurs semblables aux hyènes, mais avec un visage plus simiesque. Leurs pattes avant se terminaient par de grands doigts qu'ils gardaient retroussés vers le haut lorsqu'ils marchaient. Leur corps musculeux était couvert d'une fourrure noire mi-longue et de fins poils noirs très courts recouvraient leur visage expressif. Une ligne de poils blancs partait de l'arrière de la truffe et passait entre ses deux yeux jusqu'à la base de la nuque, pour se séparer et former deux arches sur ses épaules, accentuant ainsi sa puissante carrure. Enfin, leur gueule était pourvue de crocs démesurés, semblables à ceux des babouins. Comme les loups, ils chassaient en meute.

- Je n'ai rien vu, dit Fila.
- Nous non plus, confirmèrent Manos et Posi.
- Vous croyez qu'il peut nous attaquer ? s'inquiéta Izi.
- Je ne crois pas, la rassura Manos. Ils n'ont pas l'habitude de s'attaquer à l'homme.
- Encore faut-il qu'un homme les ait mis au courant ! commenta Fila.
- Ce sont bien les traces d'un homme que nous avons vues dans le sentier... fit observer Manos.
- Avançons, commanda Posi. Cela ne sert à rien de rester ici.

Au bout d'une vingtaine de minutes, ils avaient tous vu le danos au moins une fois.

- C'est curieux, fit Manos. Les danos ont l'habitude de se déplacer en meute... Celui-là semble seul.
- Rien ne dit que nous voyons toujours le même, signala Fila.
- Je suis à peu près sûr qu'il est seul, le contredit Manos.

Après avoir traversé une petite rivière, ils aboutirent dans une clairière où le foyer qu'avait aperçu Posi lors de son voyage astral leur apparut. À peine avaient-ils fait quelques pas dans cet espace que le danos bondit devant eux en grognant, les menaçant de ses énormes crocs.

Izi leva son proc en direction de l'animal qui s'était immobilisé. Le poil raide, secoué par le grondement sourd provenant de sa large cage thoracique, les babines retroussées sur ses dents de carnassier, il semblait sur le point de bondir.

- Ne le tuez pas ! Je vous en prie. Ne bougez plus et il ne vous fera aucun mal. Danos, viens ici !

X

L'animal cessa aussitôt de les menacer et tourna la tête en direction d'une grande épitée.

- Ici ! répéta la voix.

Le danos partit d'un pas sautillant pour disparaître derrière l'arbre.

- Continuez votre chemin, vous n'avez rien à craindre de nous.
- Pourquoi ne vous montrez-vous pas ? demanda Posi. Nous ne sommes pas vos ennemis.
- Si les hommes sur cette île n'étaient pas mes ennemis, vous croyez que je serais caché ici ?
- Nous ne sommes pas de cette île. Nous venons du continent pour livrer un message. Nous

avons été repoussés dans le marais lors d'une embuscade.

- Elle, je l'ai reconnue.
- Si tu m'as reconnue, tu sais que je n'ai jamais fait de mal à personne.

Le silence retomba sur la clairière, hormis le chant des oiseaux dissimulés dans les arbres.

- Tout ce que nous voulons, c'est que tu nous indiques si nous sommes dans la bonne direction. Tu peux sûrement nous aider à quitter le marais ?

Toujours le silence, Posi se demandait si l'homme n'avait pas quitté les lieux.

- N'aie pas peur. Je te donne ma parole qu'on ne te fera aucun mal. Nous voulons juste des informations, tenta-t-il à nouveau.
- D'accord, finit par dire la voix après un autre moment de silence, je veux bien vous aider, mais il n'est pas question que je quitte le marais.
- C'est entendu, il n'y a pas de problème, l'assura Posi.

L'homme sortit enfin de derrière l'arbre, s'avança, puis s'arrêta à une dizaine de mètres d'eux. Le danos s'assit sur son derrière, tout près de son maître, et les observa avec curiosité.

- Comment t'appelles-tu ? chercha à savoir Posi.
- Je m'appelle Ophilla.

C'était un petit homme un peu rond à la peau gris clair, alors que ses cheveux crépus et tout en bataille étaient couleur carotte. Ses yeux bleu gris, derrière des lunettes rondes à fine monture de couleur argent, examinaient le quatuor avec méfiance. Son nez un peu trop large et sa lèvre inférieure proéminente sous une lèvre supérieure inexistante lui donnaient une allure insignifiante. Le visage parfait pour attirer les moqueries. Il portait une tunique et des mocassins faits de peaux d'animaux, visiblement de son cru.

- Je m'appelle Posi ; voici Fila, Manos et enfin, Izi que tu as reconnue.
- Bonjour à vous, les salua Ophilla.
- Je ne croyais pas que l'on pouvait domestiquer un danos, s'étonna Manos.
- Je l'ai trouvé agrippée au corps de sa mère mourante, expliqua Ophilla, l'air plus détendu et semblant prendre la remarque comme un compliment. Elle avait le dos brisé ; je les ai nourries et abreuvées toutes les deux, jusqu'à ce que la mère décède. La petite a commencé à me suivre, puis on ne s'est jamais quitté. Cela fait six ans, maintenant. C'est une femelle ; elle s'appelle... Ne le prenez pas mal, c'était plus un hommage qu'une offense... elle s'appelle : Izi.

Posi pencha la tête en se pinçant l'arête du nez, ne sachant pas s'il devait rire ou se désoler.

- J'ai eu peur qu'elle ne m'obéisse pas, tout à l'heure, en l'appelant danos, mais je ne pouvais tout de même pas l'appeler Izi. La princesse aurait cru que je m'adressais à elle, poursuivit Ophilla, embarrassé.

Izi ne put s'empêcher de glousser en voyant l'animal regarder son maître comme s'il se demandait de quoi il parlait. Cela détendit l'atmosphère et les trois compagnons d'Izi se mirent à rire à leur tour, sous le regard soulagé d'Ophilla.

- Ne t'en fais pas pour ça, le rassura Izi. Elle a l'air beaucoup plus gentille que moi.
- Tant mieux, je n'aurais pas voulu te vexer, répondit Ophilla en souriant timidement.

Cette dernière franchit la moitié de la distance qui la séparait de l'homme, s'accroupit et tendit une main devant elle.

- Viens Izi, viens me voir.

L'animal, qui avait enroulé ses grands doigts autour du genou de son maître, leva la tête pour chercher son approbation.

- Va, mon bébé, dit Ophilla à l'animal, avant de se sentir gêné d'avoir utilisé ce terme affectueux à son endroit.

La bête posa sa patte au sol, puis après une hésitation, rejoignit Izi. Elle flaira la main tendue, puis

agrippa le bras et approcha sa truffe du visage. Lorsque *la petite vierge* tourna la tête, le danos prit le visage dans son autre main, flaira son oreille et commença à la lécher.

– Tout doux, Izi, intima Ophilla, remarque qui fit sourire ses trois compagnons par son ambiguïté. Si j'avais su qu'un jour, cette rencontre aurait lieu, je ne lui aurais jamais donné ton nom. Pardonne-moi. Ça suffit, continua-t-il à l'endroit de l'animal qui devenait plutôt envahissant. Viens, ici !

Docile, la bête tourna la tête puis laissa sa nouvelle amie à regret, se résignant à rejoindre son maître.

– Je... Il est pratiquement l'heure de manger. Je peux vous faire cuire du poisson ?

– Ce serait très gentil à toi, agréa Posi.

Après un succulent souper fait de poissons, d'algues et de fruits, tous s'installèrent autour du feu.

– Depuis combien de temps vis-tu ici ? interrogea Posi.

– Huit ans. J'en avais assez de me faire battre. En fait, si j'étais resté, je serais sûrement mort depuis longtemps.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? poursuivit Posi.

Ophilla parut soudain mal à l'aise et baissa la tête avant de répondre :

– Disons que les raisons qui m'ont envoyé sur l'île font que des gens comme moi n'y font pas long feu. Sur le continent, j'étais infirmier, mais ici, je me suis fait passer pour un médecin. C'était la seule façon de ne pas me faire exécuter lorsque je suis arrivé.

Ophilla se tut quelques secondes. Personne ne le questionna, mais il se sentit obligé de poursuivre, tant le silence semblait le presser plus que la question qu'il attendait.

– J'ai été condamné pour pédophilie. Je sais que j'ai mérité ce qui m'est arrivé, mais on ne choisit pas ses pulsions. L'île est pleine de violeurs et d'assassins qui ne sont pas inquiétés, mais les pédophiles... Si vous n'avez pas un métier utile, vous êtes purement et simplement exécuté.

– Pourquoi leur as-tu dit ? demanda Fila.

– Leur dire ? rétorqua Ophilla avec un rire amer. Ce sont vos gens du port qui se sont empressés de leur dire.

Personne ne trouva réplique à cela. Manos et ses compagnons savaient que les motifs de condamnation des nouveaux arrivants devaient demeurer confidentiels, mais ils n'étaient pas étonnés outre mesure que les fuites provenaient des gardiens du port. Ici comme ailleurs, on ne pardonnait pas à ceux qui commettaient des crimes contre les enfants.

Voyant qu'il était inutile d'embarrasser davantage leur hôte, Manos changea de sujet.

– Nous avons une carte, mais tout ce qui concernait ce secteur a été mangé par un tirbot. Notre ami, qui a subi le même sort, avait entré une route sur cet appareil. C'était notre géographe. Sans ses connaissances et sans la carte, nous avons un tracé, mais aucune vue d'ensemble. Peux-tu nous renseigner sur l'aspect général du terrain ?

Comme il était près d'Ophilla, il lui montra l'écran où il fit défiler le tracé jusqu'au mont Éru.

– Comment ça fonctionne ? questionna Ophilla.

– Ce bouton permet de te déplacer sur la carte et celui-ci, d'agrandir ou de réduire l'étendue couverte. Tous les détails sont présents, mais l'écran est tellement petit qu'il est impossible d'agrandir suffisamment pour garder une bonne vue d'ensemble.

Ophilla prit l'appareil et étudia le tracé avec attention. Au bout d'une dizaine de minutes, il le plaça entre lui et Manos, de façon à ce qu'ils puissent tous les deux voir l'image.

– Cette rivière que tu vois ici... en fait, il s'agit plutôt d'un lac. Il doit faire au moins deux kilomètres de large alors que sur ton appareil, il fait à peine quatre cents mètres.

– Posi ne sait pas nager, avisa Manos. Il doit bien y avoir un endroit où ce cours d'eau a la largeur indiquée par l'appareil ?

– Je ne sais pas. Pas près de cette route, en tout cas.

À ces mots, le découragement se perçut à même les traits de Manos et de ses compagnons.

- J'ai une petite embarcation, sur ce lac, que j'ai faite dans un tronc d'épité. C'est là que je vais pêcher. Si les vents sont faibles, on peut y faire tenir trois personnes.
- Merveilleux ! laissa entendre Posi, visiblement soulagé.
- Mais ce n'est pas le seul problème, prévint Ophilla. Cette portion, à la fin du tracé... elle est infranchissable.
- Que veux-tu dire ? s'enquit Manos. Cela ressemble pourtant à une longue pente constante et douce.
- Sur ton appareil, peut-être, mais dans la réalité, c'est une succession de crevasses allant de deux à dix mètres. Même vu de loin, cela ressemble à une grande colline de pierres, mais une fois dessus, on constate que c'est une succession de crêtes et de gouffres étroits.
- Que peut-on faire ? chercha à savoir Manos.
- Du côté est, je n'ai pas idée du nombre de kilomètres qu'il faudrait parcourir avant de trouver un accès au flanc moins escarpé du mont Éru. À l'ouest, il y a une petite falaise, et si vous allez plus loin, le marais est impraticable. C'est par cette falaise que je suis arrivé ici.
- Comment es-tu descendu ? interrogea Manos.
- J'ai volé soixante mètres de corde que j'accrochais en boucles aux pitons rocheux. De piton en piton, j'ai pu récupérer ma corde et descendre jusqu'au pied de la falaise.
- De quelle hauteur ?
- Environ cent mètres.
- Comment faire pour remonter ?
- Avez-vous de la corde et un grappin ?
- De la corde, oui, mais pas de grappin. Et notre corde est trop fine pour s'y accrocher.
- Il doit me rester une vingtaine de mètres de la mienne. J'ai utilisé le reste.

Avec son appareil, Manos explora le côté est de la colline aux gouffres. De hautes falaises plongeaient dans l'eau du marais, sur des dizaines de kilomètres. La petite falaise d'une centaine de mètres dont parlait Ophilla semblait la seule issue possible.

Ophilla les invita à dormir dans son refuge, une petite grotte de six mètres de large sur vingt de long. Sur les dix premiers mètres, le sol était plus ou moins à niveau. Un lit, fait de mousse et de peaux d'animaux, était installé dans un coin. Des lances rudimentaires, des cages à poissons faites de feuillage et de branches, de grosses noix séchées coupées en deux faisant office de plat, une outre faite de peau d'animal et autres bricoles donnaient à l'ensemble la chaleur typique d'un lieu habité. Des torches d'eucacis éclairaient la pièce d'une lumière tremblotante, tandis qu'un tapis de végétaux tressés couvrait une grande partie du sol. Enfin, une solide grille hérissée de pieux et couverte de peaux protégeait l'accès de la tanière.

- J'ai trouvé cette grotte en courant après une ubolo, informa Ophilla.

Les ubolos étaient des animaux amphibiens protégés par une peau écailleuse très dure. Ils n'étaient pas très rapides, mais peu de prédateurs arrivaient à percer leur épiderme. De la taille d'un porcelet, leur chair était réputée pour leur goût savoureux.

- C'est probablement ce qui m'a sauvé la vie, confia Ophilla.

Manos et ses amis installèrent leur sac de couchage au centre de la pièce, sur le grand tapis, heureux de pouvoir dormir en sécurité. À peine la tête posée sur le sol, les quatre sombrèrent dans un profond sommeil.

Manos rêva qu'il était dans la grotte avec plusieurs personnes, parmi lesquelles il reconnut son père. Mais la grotte en question était beaucoup plus vaste et plus haute. Des gradins de pierre, de la dimension d'un terrain de baseball, ceinturaient le sol. Plusieurs groupes de personnes répartis dans l'enceinte et les gradins regardaient en direction de son père. Un danos imposant tournait autour de ce dernier, lequel tournait sur lui-même pour suivre l'animal des yeux et lui parler. Manos ne comprenait pas ce qu'il disait, mais cela semblait important car le danos se montrait très attentif.

Soudain, la bête sauta à la gorge de son adversaire, qui tomba au sol, mortellement blessé. Manos, en plein désarroi, sentit l'abattement le plus complet remplir tout son être. Il réalisa qu'il ne connaissait personne dans cette salle et personne ne semblait se soucier du décès de son père. Il voulut s'approcher, mais quelqu'un le retint. Puis il vit la bête s'approcher et commencer à faire des cercles autour de lui ; elle attendait son monologue.

Manos s'éveilla aux petites heures de la nuit, hanté par ce rêve. Il craignit que son père, qu'il n'avait

pas vu depuis longtemps, ne soit décédé à son retour. Avec peine, il parvint à se rendormir avant que l'aube se pointe.

Lorsqu'il s'éveilla à nouveau, une pâle lueur filtrait autour de ce qui faisait office de porte. Après s'être frotté les yeux, il tourna la tête vers la gauche où se trouvait Izi. Dans la pénombre, il la vit qui l'observait, le menton appuyé dans la paume de la main, le coude au sol. Leurs compagnons, quant à eux, semblaient toujours endormis.

- Tu as passé une bonne nuit ? chuchota Izi.
- J'ai fait un cauchemar épouvantable.
- Raconte...

Manos obtempéra et décrivit son songe en détail.

- Ça ne veut peut-être rien dire, signifia Izi.
- J'espère. En tout cas, c'était très désagréable.
- Regarde le beau couple, indiqua Izi, en pointant du menton la couche d'Ophilla.

Manos tendit le cou pour regarder. Ophilla était couché sur le flanc, le ventre contre le dos du danos, un bras passé sur la poitrine de ce dernier. Manos sourit avant de laisser entendre :

- Franchement, elle est trop belle pour lui. Tu ne trouves pas ?

Izi émit un gloussement, ce qui réveilla Posi, puis Fila. Ouvrant les yeux à son tour, le danos, après avoir remarqué le regard amusé des invités, sembla s'interroger quelques secondes. Puis, poussant son derrière contre le bas ventre d'Ophilla, il agrippa de ses grands doigts l'épaule de ce dernier et referma les yeux.

- Réveillons-le, dit Manos. La journée promet d'être longue.

10.

Le groupe arriva au lac deux heures plus tard. Une petite embarcation semblable à une pirogue était tirée sur la berge. Ce fut Manos et Izi qui firent la première traversée avec Ophilla. Ce dernier s'arrêta près des perches qu'il avait plantées çà et là dans la petite baie. Il remonta une cage de la première où s'étaient amalgamées des mollusques qui ressemblaient à des huîtres. Dans la seconde, un poisson de trois ou quatre kilos était retenu prisonnier.

– Mangez les tognols, conseilla Ophilla, en désignant les mollusques. Le poisson, on le garde pour l'offrande.

– Pour l'offrande ? répéta Manos.

– On ne traverse pas le lac Urus sans offrande, fit savoir Ophilla, comme si cela allait de soi.

Voyant que leur capitaine n'avait pas l'intention d'en dire plus, Manos et Izi sortirent leur couteau en limitant leurs mouvements pour ne pas faire chavirer l'embarcation surchargée et s'attaquèrent aux tognols.

– On dirait un testicule baignant dans de la morve, commenta Izi, visiblement peu enthousiasmée de goûter l'habitant de la coquille.

– C'est vrai, approuva Manos. Cela m'a l'air délicieux.

Sur ce, il engloutit la chose derrière un sourire gourmand.

– Mumm ! C'est le testicule morveux le plus délicieux que j'ai jamais mangé !

Izi se laissa tenter, mais recracha aussitôt le contenu de sa bouche dans le lac.

– C'est dégueulasse ! lâcha-t-elle, le visage grimaçant de dégoût.

Ophilla en prit un à son tour et l'avalait sans façon.

– Ils sont excellents, dit-il.

Écœurée, Izi, tourna la tête en direction du large. Manos ouvrit encore quelques tognols qu'il partageât avec Ophilla.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna Izi dont les mains avaient agrippé le rebord de la pirogue.

– Où ça ? demanda Ophilla.

– À gauche, indiqua Izi en pointant du doigt.

– Un coulaye royal, annonça Manos, visiblement inquiet.

Dans l'eau cristalline du lac, une monstrueuse anguille à la gueule de crocodile serpentait entre les hautes algues beiges piquées de noir. Son dos orange brûlé, d'une cinquantaine de centimètres, était surmonté d'une nageoire continue d'un bleu profond.

Ophilla cessa de pagayer, puis lança le poisson qu'il avait capturé plus tôt le plus loin possible derrière l'embarcation. Le monstre réagit instantanément. Allant vers l'endroit où sa proie était tombée, il la rejoignit, la saisit dans sa gueule et l'avalait tout entier en deux bouchées.

– Qu'est-ce qu'on fait s'il en arrive un autre ? C'était le seul poisson que nous avions, s'inquiéta Izi.

– Ils sont très territoriaux, répondit Ophilla. Je serais très étonné d'en voir un autre.

– Tu crois vraiment qu'il va uniquement se contenter de ce poisson ? s'enquit Izi.

– J'en prendrai un autre pour le prochain voyage. J'ai d'autres pièges installés dans la baie.

Cherchant à se rassurer, Izi regarda Manos.

– Il doit savoir mieux que nous, se contenta de dire ce dernier, visiblement nerveux.

– Pourquoi n'avons-nous qu'une seule pagaie ? s'exaspéra Izi.

– Je n'ai jamais cru en avoir besoin d'une deuxième.

La traversée dura une heure trente. Ophilla laissa Manos et Izi sur une petite plage et repartit aussitôt, leur laissant au moins trois heures de liberté. Ils s'installèrent le plus confortablement possible dans l'ombre, à la lisière de la forêt, le dos appuyé contre un talus terreux où de nombreuses racines avaient été mises à nue

par l'érosion des berges.

Les deux regardèrent s'éloigner Ophilla, heureux de pouvoir prendre leur aise sur la terre ferme.

- C'est une chance qu'il se soit trouvé ici, dit Manos.
- Oui. Et qu'il y ait survécu si longtemps, précisa Izi.

Manos se tourna vers cette dernière. Elle regardait Ophilla, les sourcils froncés à cause du soleil qui se reflétait à la surface du lac, ce qui accentuait l'expression volontaire de son visage.

- Je peux te poser une question indiscrete ? demanda Manos.
- Essaie toujours, répliqua Izi en se tournant vers lui, l'air suspicieux.
- Tu as quelqu'un sur l'île ? Je veux dire... un amoureux ?
- Tu veux dire... Un fourbe, un assassin ou un violeur ?
- Je ne juge pas malgré les crimes qu'ils ont commis. J'imagine qu'il y a des personnes qui peuvent avoir changé, et... présenter un certain intérêt.
- Moi, je ne me gêne pas pour juger. Même un salaud intéressant reste un salaud.

Manos comprit que ce qui offusquait Izi n'était pas le fait qu'il aurait pu porter un jugement si elle avait eu une relation avec un prisonnier de l'île, mais bien qu'il ait pu penser qu'elle aurait pu entretenir une telle relation.

- On ne me surnomme pas la *petite vierge* pour rien, signifia-t-elle avant de tourner la tête vers le lac.
- Je ne voulais pas t'offenser, s'excusa Manos.
- Et toi, continua Izi, toujours sans le regarder, j'imagine que tu as une femme, sur le continent ?
- Non.

L'air incrédule, Izi tourna la tête pour observer son interlocuteur.

- On dit que les gens du continent ne mentent pas...
- Je ne te mens pas. Pourquoi, c'est si surprenant ?
- Tu n'aimes pas les femmes ?
- Au contraire, j'ai eu plusieurs... je veux dire, j'ai eu des compagnes... Simplement, ce n'était pas... disons que sur le continent, il n'y a que de gentilles filles. Et même intéressante, une gentille fille reste une gentille fille, expliqua Manos avec un sourire narquois.
- Je vois. Un collectionneur... sourit Izi sur un ton entendu.
- Arrête, la pria Manos en se faisant plus sérieux. Je ne suis pas comme ça.
- Alors quoi ?
- C'est juste que... Ça n'a jamais été suffisamment fort. À ce que je sache, tu n'es pas beaucoup plus jeune que moi et tu n'as jamais vraiment aimé non plus.
- Tu ne peux pas comparer.
- J'imagine que non. Mais toi non plus.

Izi resta muette un moment, puis se retourna pour écraser des racines qui lui raclaient le dos.

- Cette maudite racine me pique le cou, lança-t-elle, impatiente.

Manos, plus grand, écrasait ces dernières entre son sac et son dos, sa nuque se trouvant au-dessus des racines.

- Installe-toi contre moi, proposa-t-il, avant de l'inviter à s'asseoir entre ses jambes et à poser le dos contre son torse.
- Tu veux m'ajouter à ta collection ? le nargua Izi.
- Tu te prends pour une gentille fille ? Allez viens... tu seras plus confortable.

Après une hésitation au cours de laquelle se disputaient l'envie et l'entêtement, Izi finit par s'installer contre Manos. Ils n'étaient plus frais ni l'un ni l'autre, mais Manos trouva que le parfum des cheveux d'Izi avait quelque chose d'agréable, d'envoûtant. Il passa un bras autour de sa taille, en prenant soin de rendre le geste le plus innocent possible. Lorsqu'il la sentit se détendre contre lui, il eut le sentiment d'être un adolescent qui prenait une fille dans ses bras pour la première fois. Au bout d'une quinzaine de minutes passées en silence à s'engourdir l'un contre l'autre, Izi se tortilla, puis se leva.

– Il fait trop chaud, se plaignit-elle. On devrait profiter du temps qu’il nous reste pour prendre un bain.

Sans attendre de réponse, elle se déshabilla complètement et fit quelques pas dans l’eau. Puis elle se retourna vers Manos qui n’avait toujours pas bougé, absorbé par la contemplation des courbes agréables du corps nu qui s’offrait à sa vue. Il se contraignit à détacher les yeux de ses petits seins pointus, qui somme toute, n’étaient pas aussi petits qu’il l’avait présumé.

– Tu viens ? lui lança-t-elle en souriant.

Il se leva et se déshabilla à la hâte pour la rejoindre dans l’eau.

– Dépêche-toi, je n’ai pas envie de me faire manger par le coulaye !

Réalisant qu’il n’était pas en sécurité dans l’eau, Manos fit comme Izi et se pressa à se rafraîchir. Sortant ensuite du lac aux pas de course, ils s’arrosèrent comme des enfants, en riant de leur témérité. Le souffle court, Manos alla s’adosser contre son sac, demeuré au bord du talus. Les cheveux dégoulinants et la respiration toujours haletante, Izi, reprit position entre les jambes de Manos, qui lui enlaça la taille tout en posant un baiser sur le bord de son oreille.

– Je suis en train de tomber amoureux de toi, Izi Ko.

Il la sentit se raidir, mais plutôt que de se détacher, elle posa une main sur la sienne.

– Quelque chose d’assez fort ? demanda-t-elle.

– Quelque chose d’assez fort.

Manos passa un bras autour de ses épaules, utilisant son autre pour la tenir par la taille, puis la pressa tout contre lui dans sa nudité frissonnante. Il posa un autre baiser au creux de son cou, puis demanda :

– Est-ce que tu m’aimes un peu ?

– J’ai juré que jamais un homme ne m’aurait sur cette île.

– Ce n’est pas la question.

– Ne me brusque pas.

Sentant Izi se crispier entre ses bras, Manos relâcha un peu son étreinte, mais garda la bouche près de son oreille.

– Je ne te brusquerai pas. Je ne te brusquerai jamais ; je vais t’attendre aussi longtemps qu’il le faudra. Est-ce que tu m’aimes un peu, Izi ?

Avant de répondre, la jeune femme tourna la tête à demi, et plongea ses yeux brun clair dans les yeux bleus de son interlocuteur, cherchant la sincérité dans le regard de ce dernier.

– Je t’aime un peu, Manos Alaï Tiksa, finit-elle par dire avant de poser un doux baiser sur ses lèvres.

Lorsqu’elle se retourna, il sentit enfin son corps se détendre entre ses bras. L’érection qu’il avait le moment d’avant était disparue, ayant compris qu’Izi ne voulait pas faire l’amour aussi longtemps qu’elle demeurerait sur cette île, qu’importe les sentiments qu’elle avait pour lui. Il était déjà trop amoureux pour en ressentir de la frustration. Au contraire, cette force de caractère la rendait encore plus spéciale à ses yeux. Il la pressa encore contre lui et l’embrassa sur la joue, retenant contre lui ce trésor de chair qu’il tenait entre ses bras et qui faisait battre son cœur.

– Il ne faudra pas montrer les sentiments que nous avons l’un pour l’autre, prévint Izi. Ce serait dangereux, sur l’île.

– Tu crois que ton beau-père te laissera partir ?

– Jamais.

– Jamais ?

– Il est temps d’apprendre à mentir, homme du continent !

– Comment allons-nous faire ?

– J’ai un plan, fit savoir Izi.

Séchés et habillés, les deux accueillirent leurs compagnons. Ophilla voulut repartir aussitôt, soucieux de retrouver son refuge avant la nuit.

– As-tu traversé tout le lac à la nage quand tu es arrivé ici la première fois ? demanda Izi.

– Non. À cette époque, c'était une rivière d'environ quatre cents mètres. Cela dépend des saisons et des pluies, répondit Ophilla.

En guise de remerciements, les voyageurs remirent des couteaux, de la corde et des briquets à leur bienfaiteur, conscients de l'utilité que ces objets auraient pour lui. En retour, ce dernier leur céda une corde d'un plus gros diamètre que celle qu'ils possédaient pour escalader la falaise. Après les salutations d'usage, Ophilla reprit son bateau et le quatuor partit vers le nord.

À la fin du jour, ils atteignirent la colline aux gouffres et s'installèrent pour la nuit. Après avoir soupé de poissons séchés donnés par Ophilla, Manos vit arriver de gros nuages noirs en provenance du sud-ouest.

– Cet orage vient droit sur nous, annonça-t-il. Il faut se trouver un abri rapidement, sinon on risque d'être blessés par les débris qui seront poussés par le vent.

– Je regrette déjà la grotte d'Ophilla, se plaignit Posi.

Après quelques recherches, ils trouvèrent, au pied de la colline, une crevasse de deux mètres de large par trois de profondeur. Ramassant leurs affaires, ils allèrent s'y pelotonner tous les quatre. Au bout d'un moment, un vent de plus en plus fort balaya le fond de la crevasse. La pluie arriva, drue et froide, puis le vent devint si fort qu'ils avaient l'impression d'être fouettés par l'eau. Le dos rond, les bras croisés au-dessus de la tête, ils se serraient les uns contre les autres pour se protéger des débris qui percutaient violemment la paroi rocheuse au-dessus de leur tête avant de retomber à leurs pieds. Cela dura une trentaine de minutes, jusqu'à ce que le soleil couchant réapparaisse.

Heureusement, il y avait beaucoup d'eucacis, dans les environs, ce qui leur permit de faire un feu malgré l'humidité entraînée par l'orage. Tremblants de froid, ils changèrent de vêtements et alimentèrent le feu jusqu'à ce que celui-ci parvienne à les réchauffer.

Izi, qui avait enfilé une combinaison argentée appartenant à Katu, avait l'allure d'une créature étrange aux bras démesurés.

– C'est peut-être un peu trop grand ? rigola Posi.

– Maintenant, c'est parfait, fit Izi après avoir coupé l'excédent des manches et du pantalon à l'aide de sa dague.

– Sauf que tu as la fourche entre les genoux...

– Tu es diplomate ou styliste ? rétorqua Izi.

– Diplomate.

– Alors, cesse de lancer des commentaires désobligeants à une pauvre fille qui doit porter les vêtements d'un mort pour ne pas crever de froid.

Posi se tut, gêné d'avoir blessé *la petite vierge*. Mais cette dernière en rajouta, tant et si bien qu'il finit par réaliser qu'elle le menait en bateau.

– Et pourquoi vous habillez-vous avec des couleurs aussi voyantes sur le continent ? Vous avez l'air d'appâts à poissons !

Les trois hommes rirent de la blague, tout en s'interrogeant sur la part de vérité qu'elle contenait.

11.

Le lendemain, ils longèrent la colline aux gouffres, jusqu'à ce que celle-ci se transforme en une haute falaise plongeant dans le marais. Il n'était pas très profond, à cet endroit, mais plusieurs radinos déracinés encombraient l'eau stagnante.

Les radinos étaient des arbres de faible diamètre portant de nombreuses branches courtes qui ressemblaient à des bois de cerf pouvant atteindre une dizaine de mètres. Ils étaient dépourvus de feuilles, alors que l'écorce de couleur caramel foncé était lisse.

Progresser entre les arbres tombés accrochés aux autres et garder l'équilibre en grimpant sur les troncs instables constituait un travail épuisant. Comme si cela ne suffisait pas, les moustiques étaient particulièrement nombreux et voraces à cet endroit.

– C'est un véritable enfer ! se plaignit Fila. Je passe plus de temps à écraser les moustiques et à me débarrasser des sangsues qu'à avancer.

– Sauf erreur, répliqua Manos, nous sommes à moins de deux kilomètres de notre but. Encore une heure, ou deux tout au plus, et on aura atteint l'endroit dont nous a parlé Ophilla.

– Que Dieu t'entende ! lança Posi.

Un peu plus loin, ils aperçurent des oiseaux aux ailes noires et à la poitrine blanche. Ils volaient à la surface du marais en se faufilant entre les branches à une vitesse hallucinante. De la taille d'un geai bleu, ils étaient dépourvus de bec. En lieu et place, ils avaient une grande gueule ourlée de lèvres jaunes. Volant la gueule grande ouverte, ils chassaient les moustiques dont ils se gavaient. Du coup, les voyageurs constatèrent une diminution notable de ces derniers.

– Que Dieu bénisse ces oiseaux ! laissa entendre Posi.

– C'est peut-être Dieu qui nous a mis dans cette merde ? ironisa Izi.

– Raison de plus pour qu'il nous aide à en sortir, rétorqua Posi.

Un peu plus d'une heure plus tard, comme l'avait prévu Manos, ils atteignirent leur destination. Formant un retrait entre des falaises plus hautes et plus escarpées, une brèche, composée de plusieurs saillies, prenait naissance sur un petit espace couvert d'éboulements rocheux. Les voyageurs purent donc enfin se mettre les pieds au sec. Grimpés sur le monticule de pierres, un vent de l'est les débarrassa des insectes piqueurs qui les harcelaient.

– Enfin, un peu de répit ! s'exclama Posi.

Visiblement épuisé par cette aventure qui n'était plus de son âge, il s'installa le plus confortablement possible, le dos bien appuyé contre une grosse pierre pour s'offrir un peu de repos. Restés debout, ses compagnons, pour leur part, observaient la portion de falaise qui les surplombait.

– Je ne sais pas comment nous allons pouvoir escalader cette paroi ? s'interrogea Fila. Les saillies sont trop éloignées les unes des autres et entre celles-ci, le roc est pratiquement lisse.

De façon irrégulière, des saillies de un à trois mètres de large, séparées par des pans abrupts allant de quatre à douze mètres, s'échelonnaient jusqu'au haut de la paroi rocheuse. Manos essayait d'imaginer comment il pourrait fabriquer un grappin avec le matériel dont il disposait, mais rien de concret ne lui venait à l'esprit.

– Mangeons, dit-il au bout d'un moment. Ce sera plus facile de trouver une idée le ventre plein.

Après avoir pris un peu de repos et de nourriture, ils tentèrent de trouver une solution.

– À l'est, commença Manos, il y a encore une quarantaine de kilomètres de marécages à traverser avant que les falaises ne disparaissent. De plus, la profondeur de l'eau va en augmentant. À l'ouest, il doit y avoir environ soixante kilomètres de crêtes et de vallons rocheux à traverser avant que la montagne ne devienne praticable.

– Je serai mort avant d'avoir parcouru la moitié du chemin, gémit Posi. Dans un sens ou dans l'autre...

– Du côté du marais, nous le serions probablement tous. À l'ouest, cela peut nous prendre six jours... comme vingt. On peut tout aussi bien frapper un mur de ce côté-là aussi, expliqua Manos.

– Donc, la seule issue possible est cet escarpement ? interrogea Fila.

- J'en ai bien peur, confirma Manos.
- Si nous montons sur les épaules les uns des autres, on pourra atteindre la première saillie. À partir de là, la personne qui l'aura atteinte pourra fixer la corde pour permettre aux autres de grimper, suggéra Izi.
- La première saillie est à six mètres, reprit Manos, et certaines d'entre elles doivent être séparées de plus de douze mètres. Si nous n'avons pas de solution pour les plus éloignées, il est inutile de prendre de risque.
- Puisque nous n'avons pas de véritable équipement d'escalade, il nous faudrait une échelle, dit Fila. On pourrait tenter d'en fabriquer une...
- Avec des couteaux et de la corde, on risque d'y passer des jours ; il nous aurait fallu une scie, répondit Posi.
- Les arbres les plus hauts font dix mètres, dont sept d'un diamètre utilisable, fit constater Manos. À moins que.... Je crois avoir trouvé une idée. Il y a plusieurs radinos déracinés dans le marais. Nous allons enlever les branches superflues, croiser les cimes de quelques mètres et les attacher solidement ensemble ; cela devrait nous faire un mât assez haut pour atteindre les saillies les plus éloignées. Les branches nous serviront de barreaux, de même qu'elles serviront à les maintenir solidement pour éviter qu'ils pivotent. Si nous nous y mettons tout de suite, le travail sera terminé demain.

Encouragés, Manos, Fila et Izi entreprirent de partir à la recherche de deux arbres pouvant leur permettre de concrétiser leur plan. Avant de quitter, ils forcèrent Posi à se reposer afin qu'il conserve ses énergies pour l'effort à venir. Au bout d'une demi-heure, ils revinrent avec deux spécimens de radinos parfaits. Non seulement étaient-ils munis de courtes branches solides, mais les deux faisaient près de dix mètres de long. D'une base d'un diamètre d'à peine quinze centimètres, chacun pesait une soixantaine de kilos.

À l'aide de grosses pierres plates, Manos et Fila commencèrent à casser les branches sur deux côtés du premier arbre, ne laissant que celles qui s'alignaient de chaque côté du tronc. Izi et Posi se chargèrent de faire un feu où serait consumée la base des arbres pour les débarrasser des racines et d'une partie de leur poids. Au final les radinos seraient transformer en solides mats pourvus d'échelons de chaque côté.

Le travail était ardu. Manos et Fila devaient faire attention pour ne pas se blesser en fracassant les pierres contre les branches, spécialement celles qui se trouvaient à la base puisque dans leur cas, le diamètre pouvait atteindre six à sept centimètres. Pendant ce temps, dans le but d'alimenter le feu, Posi et Izi patageaient dans le marais, à la recherche de branches mortes restées accrochées aux arbres et arbustes.

À la tombée du jour, après plusieurs heures harassantes à s'abîmer les mains et le bas du dos, la dernière souche de radinos se consumait dans le foyer, pendant que Manos et Izi s'affairaient à attacher les deux cimes ensemble. Autant les troncs que les branches qui se chevauchaient étaient liés solidement, afin d'empêcher toutes possibilités de glissement ou de rotation des deux arbres l'un contre l'autre.

Fréquemment, leurs corps se touchaient et Manos devait se retenir pour ne pas embrasser les bouts de peau qui passaient près de ses lèvres. Avec Izi qui faisait exprès de faire durer ces contacts fortuits, la tentation était forte. Elle le regardait, exprimant de façon muette le plaisir que lui procuraient ces frôlements subtils.

- J'ai envie de te couvrir de baisers en me roulant par terre avec toi, lui chuchota-t-il.
- Un jour peut-être, si tu es sage, répondit-elle, sans arriver à empêcher ses yeux brillants de sourire. Au fait, je ne suis pas censée être ta cousine ?
- Non, non... ma mère était la sœur de la femme de Maëllus. Nous ne sommes pas du tout liés par le sang.
- Tant mieux.
- Et même si ça avait été le cas, qu'est-ce que cela changerait ?
- C'est déjà suffisamment compliqué que mon père soit ton oncle... Si en plus il y avait eu un lien direct entre lui et l'un de tes parents... Remarque que je n'ai pas la certitude qu'il s'agit bien de mon père...

Voyant que Fila et Posi s'étaient tus, Izi cessa ses chuchotements. Elle et Manos terminèrent leurs travaux et rejoignirent les deux autres qui mangeaient près du feu crépitant.

- J'aurais bien aimé avoir votre âge, leur dit Posi. Je ne me suis pas senti à la hauteur, aujourd'hui.
- C'est sans importance, le rassura Manos.
- Ce sera difficile de bien dormir sur cet amoncellement de gros cailloux, reprit Posi.
- Au moins, nous n'aurons pas à nous préoccuper des prédateurs. À part les serpents, qui ne monteront sûrement pas jusqu'ici, nous n'aurons pas à nous inquiéter de quoi que ce soit.

– De toute façon, je suis trop fatigué pour m’inquiéter de quoi que ce soit, répliqua Posi. Si un jour je retrouve mon lit, dans mon appartement de Taroune, je ne pourrai pas m’empêcher de pleurer de joie.

Les trois autres rirent de cette dernière remarque, ce qui leur permit d’oublier quelque peu leur lassitude. Puis ils s’installèrent pour la nuit du mieux qu’ils le purent. Posi et Fila étaient recroquevillés tête contre tête, avec leurs sacs en guise d’oreillers, tandis que Manos avait les jambes étendues sur une pierre plate et le dos appuyé contre une autre en position légèrement ascendante. De son côté, Izi dut coincer son sac entre deux pierres et se coucher en chien de fusil, la tête posée sur une cuisse de Manos. Voyant que ses deux amis avaient les yeux fermés, celui-ci s’autorisa à caresser les cheveux de la jeune femme, avant de fermer les yeux à son tour.

Lorsque le jour se leva, un vent fort charriait les nuages, comme s’il s’agissait d’une corvée dont il voulait se débarrasser au plus tôt. Le quatuor se leva, le corps endolori et courbaturé en raison de la dureté du sol et des efforts de la veille. À demi reposés, ils déjeunèrent en silence, évitant de partager leurs plaintes inutiles.

Manos regardait leur échelle de fortune, priant intérieurement pour qu’ils puissent tous sortir sains et saufs de cette impasse avant la fin du jour. S’il ne s’inquiétait pas trop de la solidité leur invention, il en allait tout autrement de sa manipulation, les deux radinos pesant plus de soixante kilos. Grimper une échelle de plus d’une douzaine de mètres, de saillie en saillie, contre une paroi rocheuse accidentée promettait d’être ardu et risqué. De plus, seulement deux personnes auraient une bonne prise pour remonter les arbres.

– Alors, Manos, puisque c’est toi l’ingénieur, comment procède-t-on ? demanda Posi.

– Nous allons approcher le pied du tronc près d’un trou entre les pierres. Toi et Izi, vous le maintiendrez pour vous assurer qu’il reste en place. Pendant ce temps, Fila et moi le hisserons à bout de bras pour le poser à la verticale contre la paroi. Essayez de garder un œil en haut, au cas où une pierre se détacherait avant de vous tomber dessus.

– Joyeuse perspective, fit Posi.

– Plus que tu ne le crois. Une fois sur les saillies, nous devons hisser l’échelle à la verticale, étape qu’il nous faudra répéter plusieurs fois. On ne pourra même plus se soustraire aux chutes de pierres. Laisser tomber l’échelle pour éviter les projectiles serait aussi risqué que de ne rien faire. En plus, nous perdrons notre seul moyen de grimper ou de redescendre.

Les amis de Manos réalisèrent que les risques de blessures, durant leur ascension, seraient très élevés.

– Une fois sur les saillies, continua Manos à l’endroit de Posi et Izi, Fila et moi porterons une ceinture de corde avec une rallonge pour que vous puissiez nous retenir quand nous hisserons l’échelle.

– Nous sommes tous les deux moins lourds que vous, signala Izi. Ce ne sera peut-être pas suffisant.

– Il n’y a aucun autre moyen, rétorqua Manos. Remonter l’échelle demandera beaucoup de force et pour cette raison, il faudra que ce soit Fila et moi qui le fassions. En nous retenant, cela nous assurera une meilleure prise au sol.

– Alors, allons-y qu’on en finisse ! lança Posi.

Avec une partie de la corde, Posi et Izi firent une ceinture suivie d’une rallonge d’un peu moins de deux mètres autour de la taille de Manos et Fila. À eux quatre, ils approchèrent le tronc le plus massif des deux radinos reliés par la cime d’une anfractuosité se trouvant à deux mètres du mur de pierres.

Bien que les nombreuses dénivellations leur compliquaient la tâche, Manos et Fila soulevèrent le côté opposé à la falaise et commencèrent à redresser l’échelle. Lorsqu’ils devaient redescendre pour progresser, tout le poids de leur fardeau leur tombait sur les bras. De leur côté, Izi et Posi tentaient de garder la base près du trou en écrasant de leur poids les branches au sol. Lorsque le pied du mât descendit enfin dans le trou, les deux purent tirer vers eux pour faciliter la tâche à leurs coéquipiers. Le haut de l’échelle, dont la moitié dépassait la première saillie qui se trouvait six mètres plus haut, racla la paroi rocheuse en lui arrachant quelques gravillons sans importance.

– Si vous avez des talents de grimpeur, c’est le moment ou jamais de nous les montrer ! laissa entendre Manos.

– J’ai un peu le vertige, avoua Fila.

– Et moi, j’ai beaucoup le vertige et aucun talent pour grimper, prévint Posi. Mon père avait une compagnie de construction et il n’a jamais réussi à me faire monter plus haut que le dixième barreau de l’échelle.

N'eut été le teint terreux et la bouche crispée de Posi, cela aurait bien fait rire les autres. Mais visiblement, il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

- Tu crois pouvoir y arriver ? lui demanda Manos.
- Je n'ai pas le choix, soupira Posi.

Manos le considéra un moment, puis saisit une branche se trouvant à la hauteur de sa taille.

- Prends ton côté, Fila. Nous allons essayer de limiter au minimum les mouvements de l'arbre. Tu n'as pas le vertige, Izi ?

- Non, j'aime bien grimper.
- Alors, à toi l'honneur. Une fois là-haut, assure-toi qu'il n'y a pas de cailloux qui risquent de nous dégringoler sur la tête, puis attrape les branches pour empêcher l'arbre de tourner sur lui-même.
- Tout de suite, chef !

Le sac à dos bien arrimé au corps, Izi grimpa sans effort jusqu'à la première saillie. Elle eut un peu de difficulté à se faufiler entre les branches pour poser le pied sur le roc, mais y arriva tout de même. Elle inspecta le sol, puis saisit les branches.

- Allez-y ! cria-t-elle.
- À toi, Posi ! lança Manos.

D'un air résolu, Posi s'exécuta. Puisque dans son cas ce fut plus laborieux que pour Izi, celle-ci dut le débarrasser de son sac pour lui permettre d'accéder à la corniche. Ceci fait, il se joignit à elle pour stabiliser l'échelle de fortune, que grimpèrent à leur tour Fila et Manos.

- Ce n'est pas si terrible, confia Izi. Le plus difficile, c'est de traverser les branches pour poser le pied sur la saillie.
- C'est seulement la première montée, avertit Manos en se déchargeant de son sac et du proc d'Izi qu'il avait sur le dos. Plus nous allons progresser, plus les vents deviendront contraignants.
- On devrait peut-être grimper les sacs et le proc avec une corde, suggéra Fila. C'est difficile de passer sur la saillie avec ça sur le dos.
- C'est vrai, approuva Posi. Je n'aurai pas encore le courage de me délester de mon sac en ne gardant qu'une main accrochée aux branches.
- C'est une idée, fit Manos. Izi laissera descendre une corde et si c'est possible, elle pourrait même l'attacher à une pierre ou à un piton. Ce sera une sécurité supplémentaire. Continuons... j'ai compté douze saillies avant le sommet. Encore onze à faire !

Cela dit, Manos et Fila donnèrent leurs allonges à Izi et Posi. Comme la saillie faisait plus de trois mètres, il leur était facile de se positionner en retrait et d'assurer leurs compagnons. Manos et Fila commencèrent à hisser l'échelle, gênés dans leur travail par les bouts de branches brisées qui s'accrochaient à la pierre. Par contre, elles leur offraient parfois un moment de répit lorsqu'une fois la saillie franchie, elles servaient de retenue.

Les deux hommes devaient travailler en parfait synchronisme pour s'assurer de bien contrôler le haut de l'échelle. S'il avait fallu que cette dernière penche trop à droite ou trop à gauche, l'un comme l'autre aurait été dans l'impossibilité de l'empêcher de retomber vers le bas, car une fois le mouvement amorcé, ils n'auraient plus eu la force de la retenir.

La saillie suivante ne se trouvait que quatre mètres plus haut, mais n'avait qu'un mètre de large. Les trois suivantes faisaient près de dix mètres ; la quatrième, cinq, et la cinquième six mètres. La saillie de cinq mètres n'avait que soixante centimètres de large. Cela présentait l'avantage de passer directement à la suivante, l'échelle étant assez haute et suffisamment près de la paroi de la deuxième saillie pour y accéder directement.

À la suivante, les grimpeurs, qui avaient atteint une soixantaine de mètres, posaient le pied sur une corniche de près de quatre mètres. Après plus de trois heures d'ascension, la fatigue se faisait sentir.

- Profitons-en pour faire une pause, suggéra Posi, exténué.
- La prochaine saillie semble particulièrement haute, constata Manos. Avant de nous reposer, j'aimerais qu'on monte l'échelle pour nous assurer que sa hauteur est suffisante.

Posi fit mine de se relever de la pierre où il venait de s'effondrer, mais Manos l'en empêcha.

- Reste assis ; je dois d'abord réfléchir. La distance qui sépare les deux parois est importante et

l'échelle risque d'arriver à un angle qui l'empêchera de glisser contre la pierre.

Visiblement heureux de ce petit moment de répit, Posi laissa aller son dos contre la paroi et ferma les yeux.

– Tu as raison, dit Fila à Manos. Le tronc va buter contre la paroi et on se retrouvera bloqué avec la moitié de l'échelle dans le vide.

– C'est bien ce que je crains, fit Manos.

– La corniche est assez large et profonde pour y poser l'échelle, intervint Izi. Ensuite, on pourrait procéder comme la première fois, en la redressant à partir du sol.

– C'est ce que je crois aussi, approuva Manos. Mais ce qui m'inquiète, c'est que nous serons pris dans la paroi avant d'atteindre le point de bascule.

Cela dit, le scientifique évalua les distances pendant que ses compagnons réfléchissaient. Puis, s'approchant d'Izi, il lui demanda :

– Te sens-tu assez reposée pour redescendre une partie de l'échelle ?

– Oui, mais pour faire quoi ?

– Tu vas attacher une corde au premier tiers, puis une autre au second. Attache-les aux branches de gauche. De cette façon, toi et Posi pourrez contrôler les mouvements du haut et retenir une partie du poids. Ainsi, au moment de faire pivoter l'échelle pour la coucher sur la corniche, nous aurons tous les quatre une bonne prise sur celle-ci.

Izi alla donc attacher la grosse corde d'Ophilla au bas de l'échelle et une autre plus fine près de la cime.

– Allons-y ! commanda Manos, après qu'ils aient tous pris quelques minutes de repos.

Aussitôt, Manos et Fila commencèrent à hisser l'échelle à la verticale. Pendant ce temps, Izi et Posi s'éloignèrent en sens opposé pour garder la tension sur leur corde. Lorsque le premier tiers de l'échelle dépassa la saillie, Manos demanda à Izi de tirer plus fort, de façon à ce que l'échelle se couche vers elle avant de rencontrer la paroi. Lorsque la corde fixée au premier tiers apparut, Posi s'installa contre un rocher pour maintenir solidement la sienne pendant que ses trois compagnons couchaient l'échelle au sol. Ensuite, ils tirèrent celle-ci sur la corniche. Après avoir détaché les cordes, ils hissèrent l'échelle contre la paroi, comme ils l'avaient fait au pied de la falaise. Le plus dur était fait. L'échelle avait pratiquement atteint une position verticale, quand Izi cria :

– Attention !

Une pierre de la grosseur d'un crâne humain s'était détachée du haut de la paroi et se précipitait droit sur eux. Voyant cela, Manos poussa l'échelle de façon à ce qu'elle puisse tenir seule et leva la tête pour voir d'où venait le danger. La pierre heurta la paroi entre lui et Fila, rebondit sur la corniche et le faucha à la hauteur du tibia. Le pauvre tomba sur le sol en criant de douleur. Une fraction de seconde plus tard, Izi était agenouillée près de lui.

– Manos ! Tu es blessé ?

En guise de réponse, Manos tenait son tibia entre ses deux mains, le visage crispé.

– Laisse-moi voir, le pria Posi.

Manos retira ses mains. Par une plaie ouverte de la grosseur d'un œuf, on voyait une partie de son os. Curieusement, des gouttes de sang apparurent à la surface de son genou. Posi les essuya de son doigt, perplexe. Puis, levant la tête, il aperçut une écorchure sur le front de Fila.

– Tu t'es blessé à la tête, lui signala-t-il. Je ne m'en étais même pas rendu compte, grimaça l'autre après avoir touché sa blessure du bout des doigts.

– Va me chercher mon sac, demanda Posi à Izi.

Cette dernière, qui avait un bras passé derrière les épaules de Manos, hésita quelques secondes avant d'obtempérer.

– Ce n'est pas très grave, poursuivit Posi à l'adresse de Manos, la pierre t'a seulement frôlé. L'os n'est pas brisé.

- Tu es médecin ? interrogea Manos visiblement peu convaincu.
- Oui, répondit Posi en s'affairant à arroser la plaie avec l'eau de sa gourde.
- Tu n'es pas diplomate ? s'étonna Manos.
- L'un n'empêche pas l'autre. Avant de m'intéresser à la politique, j'étais médecin.
- En tout cas, si je n'ai pas la jambe cassée, ça fait un mal de chien.
- Si elle était cassée, tu serais encore trop engourdi pour sentir la douleur. Tout au plus, tu as une fêlure.

Posi pensa les plaies des deux blessés, puis tous dînèrent en absorbant des enveloppes de protéines qu'ils avaient dans leurs sacs. Tout le long du repas, Izi jetait des regards inquiets en direction de Manos, à qui Posi avait fait prendre un analgésique pour diminuer la douleur.

- Ça va aller ? lui demanda-t-elle.
- Pas de problème. Le médicament fait effet ; je n'ai presque plus mal.

Voyant que la jeune femme n'était pas convaincue, Manos se leva et fit quelques pas en boitillant.

- Encore une chance que je n'aie pas reçu ce caillou sur la tête ou sur le pied.
- Si tu te sens d'attaque, il faudrait penser à continuer, signifia Fila. À moins que nous passions la nuit ici et qu'on poursuivre demain.
- Je n'ai pas envie de passer la nuit ici, exposé au vent. Sans compter le mauvais temps qui pourrait nous surprendre. Continuons, décida Manos.

Après s'être assurée de la solidité de l'échelle, Izi grimpa la première, comme elle en avait pris l'habitude, puis Posi passa en second. Manos monta devant Fila, qui, plus solide sur ses jambes, assura le maintien de la base de l'échelle. Le vent avait forci et Manos devait s'agripper aux branches pour lutter contre les bourrasques. C'était la portion la plus haute qu'ils avaient escaladée jusqu'à maintenant, l'échelle dépassant la saillie d'à peine trente centimètres.

Manos voyait Izi et Posi, couchés à plat ventre sur la pierre, tenant les branches à bout de bras. Arrivé à deux mètres du sommet, il s'adressa à Izi :

- Izi, lance-moi un bout de la grosse corde d'Ophilla.
- Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'y arrives plus ? s'inquiéta Izi.
- Non, non. Je veux simplement attacher l'échelle plus bas, pour arriver à la hisser sur les premiers mètres.

Manos vit disparaître Izi, puis elle réapparut pour laisser descendre le bout de la corde jusqu'à lui. Il fit un nœud solide et monta rejoindre les autres. Après quoi, Fila commença son ascension. Comme il n'y avait plus personne pour retenir l'échelle à la base, les coups de vent le faisaient constamment tourner par secousses. Inquiet, Manos remplaça Posi, qui n'y arrivait plus.

- Je vais m'approcher du tronc, dit-il à Izi, ce qui va te permettre de te rapprocher des branches qui sont de ton côté de la paroi. Comme le vent pousse en ce sens, ça limitera les secousses.
- D'accord, consentit-elle, au moment où une forte bourrasque les secouait à nouveau.
- Tiens-nous les jambes, ajouta Manos pour Posi.

Ce dernier s'agenouilla entre eux pour saisir une de leurs chevilles dans chaque main. Fila finit par grimper entre eux, le visage couvert de sueur. Tout le monde étant arrivé à destination, Manos monta les bagages attachés à la corde, pendant que Posi enroulait le cordage attaché à l'échelle autour d'une pierre. Puis tous reprirent leur souffle, le dos appuyé contre la paroi, à moins de deux mètres du gouffre.

- Je ne crois plus avoir la force de continuer, avisa Posi.
- La prochaine étape est moins haute, l'informa Manos après un moment de réflexion. À partir de là, nous serons à tout au plus vingt mètres du sommet. La corde d'Ophilla sera assez longue pour que l'on puisse te hisser. Tu peux faire ce dernier effort ?
- Je vais essayer, dit Posi en tournant la tête pour mieux voir le haut de la prochaine saillie. La peur bouffe toute mon énergie.
- Je comprends, fit Manos.

Fila n'avait rien dit, mais il était clair que la dernière ascension, qui les avait emmenés à plus de

soixante-dix mètres du sol, l'avait terrorisé lui aussi. Manos, qui était un grimpeur expérimenté et qui malgré tout avait les nerfs en pelote, se doutait bien du calvaire que ce devait être pour Fila et Posi, lesquels souffraient tous deux du vertige.

- Grimpons cette échelle pendant que nous en avons encore le courage ! lança-t-il.

À l'aide de la corde que Manos avait eu la présence d'esprit d'attacher plus bas, Izi et Posi aidèrent leurs deux compagnons à remonter l'échelle. Une fois celle-ci arrivée à la saillie, ils assurèrent les deux hommes en les retenant par la corde qu'ils avaient à la ceinture. À tout moment, Fila et Manos devaient lutter contre des bourrasques qui risquaient de leur arracher l'échelle des mains. Tant bien que mal, ils réussirent à installer cette dernière sur la paroi suivante. La douleur provoquée par l'utilisation intense de sa jambe blessée donnait des sueurs à Manos, mais il n'y avait pas de répit possible.

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous les quatre sur la saillie suivante, laquelle faisait à peine plus d'un mètre de large. La prochaine se trouvait sept mètres plus haut, alors qu'ils devraient franchir encore une douzaine de mètres avant d'atteindre la dernière, soit la longueur totale de l'échelle. Après cinq minutes de repos, ils reprirent l'exercice. Une fois sur la saillie en compagnie de Fila et Izi, Posi étant resté en bas, Manos annonça :

- On aura un problème... Je ne suis pas sûr que l'échelle soit assez haute pour atteindre le sommet.
- Saloperie de merde ! se découragea Fila qui au bord de l'effondrement, tremblait de peur. Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?
- Puisque l'escarpement est moins abrupt au sommet, ce sera sûrement possible de grimper les quelques mètres qui manquent.
- Alors, essayons ! proposa Izi.
- L'autre problème, poursuivit Manos, c'est l'assise de l'échelle. Il n'y a rien qui puisse la bloquer en bas. Il faut qu'il y ait quelqu'un pour la tenir, si on veut y grimper.
- Je vais rester en bas, offrit Izi. Je suis la moins lourde, et donc, Fila et toi n'aurez pas de mal à me hisser.
- Je me demande si on ne devrait pas faire monter Posi, répliqua Manos d'un air songeur. Il pourrait assurer en bas et nous permettre à tous les trois de monter.
- Il est vidé, s'opposa Izi. C'est un risque inutile. Faisons comme j'ai dit.
- D'accord. Alors, allons-y, concéda Manos.

L'échelle fut donc hissée une dernière fois. Le vent leur donna un peu de répit, comme s'il avait compris qu'il avait atteint la limite des voyageurs et qu'il voulait faire preuve de miséricorde. Après avoir réussi à ficher la pointe de la dague d'Izi dans une anfractuosité du talus, Manos l'enfonça à coup de crosse de proc, de façon à assurer une prise pour retenir la base de l'échelle. Il monta le premier, après avoir enroulé la corde d'Ophilla autour de sa taille et pris deux couteaux pouvant faire office de piolet.

Comme il l'avait prévu, leur échelle alambique s'arrêta à deux mètres cinquante du sommet de la falaise. Il grimpa sans trop de difficulté presque au bout de l'échelle, et vit clairement la portion restante au-dessus de cette dernière, laquelle formait un genre de fossé encombré de sable et de gravillons. Un passage dans un angle d'environ soixante degrés reliait le haut de l'échelle au sommet.

Manos redescendit plus près de Fila et Izi pour leur dire :

- Il faudrait mettre vos sacs au-dessus de vos têtes pour vous protéger, car lorsque je vais grimper là-haut, il y aura une bonne quantité de graviers qui va vous tomber dessus.

Du mieux qu'ils le pouvaient, Izi et Fila installèrent leur sac au-dessus de leur tête, en passant les sangles sous leurs bras.

- Gardez les yeux fermés, ce sera plus prudent, conseilla Manos en reprenant son ascension.

Il grimpa jusqu'à ce que sa taille atteigne le haut de l'échelle, lança les plus gros cailloux sur sa droite et balaya de la main le sable et les gravillons qui encombraient son chemin. À l'aide des couteaux, il chercha une aspérité où il aurait pu les ficher pour avoir un point d'ancrage, mais n'en trouva aucun.

Une bourrasque de vent lui envoya du sable dans les yeux, ce qui l'obligea à descendre d'un barreau pour s'essuyer d'une main tout en maintenant l'autre sur l'échelle. Il ficha ses couteaux dans la corde enroulée autour de sa taille et remonta. Trouvant une prise satisfaisante pour chacune de ses mains, il hissa ses pieds sur

les dernières branches de l'échelle. Tirailé par la peur, il se sentait piégé, ne sachant plus s'il pourrait revenir en arrière une fois qu'il aurait mis le pied sur l'extrémité du tronc.

Priant pour que Izi et Fila maintiennent l'échelle parfaitement immobile, il posa un pied sur la base charbonneuse du radinos et se souleva encore de trente centimètres, l'autre pied dans le vide. Gardant la main gauche sur sa meilleure prise, il s'aplatit contre la paroi et chercha une prise plus haute de la droite, le bras tendu. Sur la pointe du pied droit, il trouva enfin une crevasse perpendiculaire d'environ vingt centimètres de long sur quatre ou cinq de largeur. Il l'épousseta de la main et s'y agrippa solidement, souhaitant qu'il ne s'agisse pas d'un morceau de pierre lâche qui céderait sous son poids. Avec précaution, il y amena son autre main.

Il prit plusieurs grandes inspirations, autant pour retrouver son calme que son énergie, puis se hissa, le corps collé à la pierre, jusqu'à ce que son menton atteigne ses mains. La pente s'était adoucie au niveau de son torse, ce qui limita l'effort nécessaire pour se maintenir en place. Le menton appuyé sur les jointures de la main gauche, il inspira encore à quelques reprises, puis de la main droite, tâta le terrain au-dessus de sa tête. Rien... La pente était plus douce, mais aucune prise.

Remettant la main dans la crevasse pour soulager son bras gauche, il s'exhorta à ne pas céder à la panique. Il ferma les yeux quelques secondes, tenta de respirer le plus normalement possible, puis rouvrit les paupières pour regarder de chaque côté. Sur sa droite, la crevasse où il s'accrochait allait en se refermant ; et à soixante centimètres de sa prise, elle ne faisait plus qu'un demi-centimètre.

Manos s'empara d'un des couteaux et réussit à le ficher solidement entre la pierre, au bout de son bras droit. Reprenant sa prise à deux mains, il retrouva son souffle. Dans un ultime effort, il parvint à envoyer le derrière de son genou droit par-dessus le manche du couteau. Puis, le visage et le torse raclant la pierre, il se hissa jusqu'à ce que son bras gauche soit tendu, la main toujours accrochée à la brèche. De la droite, il saisit un petit piton rocheux situé au-dessus de sa tête et arriva à grimper jusqu'à ce qu'il puisse mettre son pied gauche dans la même crevasse que sa main gauche. Sa main gauche ayant rejoint la droite, poussant du pied gauche, il arriva à poser le pied droit sur le manche du couteau. À ce niveau, l'angle de la paroi n'était plus que de quarante-cinq degrés et le sommet, à soixante centimètres au-dessus de sa tête. Sentant ses bras et ses jambes trembler dangereusement, il savait qu'il ne pourrait plus tenir encore bien longtemps.

Toujours collé à la paroi, rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, il se souleva à partir du piton qu'il empoigna à deux mains. Le menton accroché au rebord, il put enfin contempler le terrain plat, au-dessus de la falaise. Il dégagea sa main droite de sous son abdomen pour agripper le rebord et fit de même avec la gauche. Dans un dernier effort, il hissa son torse sur le sol nivelé. Tremblant de tout son corps, il reprit son souffle. Les avant-bras à plat et poussant des genoux, il finit par se retrouver tout entier sur le sol situé au-dessus du précipice..

Se retournant sur le dos, soufflant comme un buffle, il remercia le ciel de ne pas être tombé. Au bout de trois minutes, il se retourna sur le ventre et passa la tête dans le vide pour crier à l'intention de ses compagnons :

– J'ai réussi !

Aussitôt, il entendit des cris de joie, pendant qu'Izi répétait la bonne nouvelle à Posi, qui se trouvait toujours plus bas.

- Fila, je vais t'envoyer la corde !
- Vas-y ! répliqua ce dernier.
- Je ne pourrai pas te remorquer, je n'ai plus de force.
- Ça va aller. Assure-toi que la corde soit solide et j'y arriverai.

Manos chercha des yeux quelque chose où il pourrait attacher la corde, mais ne vit que quelques pierres arrondies qui ne dépassaient pas les quarante kilos. Il entassa donc trois des plus grosses, l'une derrière l'autre, et attacha solidement la corde autour de sa taille avant de la laisser descendre jusqu'à Fila. Ceci fait, il s'installa, jambes écartées, derrière les pierres. Enfin, il secoua la corde, signe convenu avec Fila pour signifier qu'il était prêt.

Fila commença à monter. Lorsqu'il fut au-dessus de la tête d'Izi, celle-ci enlaça le tronc du radinos d'un bras, mit les pieds sur les branches les plus basses et agrippa d'une main le manche de sa dague afin d'augmenter la pression de l'échelle sur le sol. Arrivé près du sommet, Fila empoigna plus solidement la corde et sans trop de difficulté, se hissa jusque sur le plat. Après s'être mutuellement félicités, Manos pria son copain de transmettre une mise en garde à Izi.

– Dis-lui de s'assurer uniquement avec la corde, car puisqu'il n'y aura personne pour la retenir à sa base, l'échelle ne sera pas stable.

À plat ventre sur le sol, la tête dans le vide, Fila transmet le message à Izi, qui confirma l'avoir bien compris. Après avoir dégagé sa dague à coup de pierre, la jeune femme empoigna la corde à deux mains et grimpa en posant les pieds sur les branches de radinos. Comme Manos l'avait prévu, l'échelle oscillait de droite à gauche. Gênée dans son équilibre, Izi devait fermement s'accrocher à la corde pour ne pas tomber. Elle avait pratiquement atteint le dernier barreau lorsqu'une forte bourrasque de vent secoua l'échelle. Cela fit glisser la base posée sur la pierre qui accusait une légère dénivellation. Sur le coup, l'échelle ne descendit que de quelques centimètres, par saccades, avant de se mettre carrément à dégringoler. Izi pédala d'une branche à l'autre pendant que l'échelle s'escamotait de plus en plus vite sous ses pieds.

– Attention ! cria-t-elle à l'intention de Posi après s'être rappelé qu'il se trouvait juste en dessous.

Entendant le cri et le vacarme, Posi eut juste le temps de s'aplatir le dos contre la paroi. Le tronc du radinos vint percuter la corniche tout près de ses pieds et une branche lui frôla le visage avant de s'éloigner. Puis l'échelle fit une culbute, pour ensuite se propulser au bas de la falaise.

– Posi ? lança Izi

– Ça va, je n'ai pas été touché ! la rassura ce dernier.

– Qu'est-ce qui se passe ? chercha à savoir Fila qui même en étirant le cou, était incapable de voir ce qui causait tout cet émoi.

– L'échelle est tombée, mais personne n'est blessé, répondit Izi. Je monte !

Lorsqu'enfin Fila vit apparaître *la petite vierge* à plus de deux mètres du sommet, les bras de cette dernière tremblaient dangereusement.

– Accroche-toi ! lui dit-il en constatant qu'elle était à bout de force. Je vais te hisser.

Toujours assis entre les pierres, Manos, ne voyait que Fila. N'avant rien perdu de la conversation, il s'inquiétait de ne pas voir apparaître Izi.

Grand et fort, Fila attrapa la corde. Malgré sa fatigue, il parvint à remonter rapidement Izi, angoissé à l'idée que l'épuisement ne lui fasse lâcher prise. Une fois en haut, la jeune femme resta accroupie, le temps de reprendre son souffle.

– Ça va, s'enquit Fila, penché vers elle.

– Ça va, laisse-moi juste respirer un coup.

Manos s'approcha à son tour, heureux de la voir saine et sauve.

– Il ne reste que les bagages et Posi, lui signifia Izi. Après, on pourra enfin se reposer.

Fila se réinstalle à plat ventre sur le rebord et cria suffisamment fort pour que Posi puisse l'entendre.

– Posi, on t'envoie la corde. Attache les bagages. Ensuite, tu l'attacheras solidement sous tes bras et on te remontera.

– D'accord, répondit l'autre.

La corde toujours autour de la taille, Manos, la laissa descendre en la secouant pour la faire passer au-dessus de la première corniche. Au bout d'un moment, ils entendirent Posi leur crier :

– Il manque encore trois mètres !

– On va la remonter et faire une allonge au bas avec la petite corde, indiqua Fila aux deux autres. Il n'aura pas besoin d'une bonne prise puisque nous le remorquerons.

Après avoir attaché cinq mètres de corde en boucle au bout de la plus grosse, il reprit l'opération. Quelques minutes plus tard, Posi les avisa que les bagages étaient prêts. À l'aide de Fila, Manos les remonta, puis renvoya la corde en bas. Posi leur cria qu'il était prêt à être remonté.

Cette fois, ce fut beaucoup plus difficile. Posi n'était pas très lourd, mais la corde frottait contre le haut de la falaise et ses soixante kilos étaient tel un poids mort en suspension dans le vide. À eux trois, Manos, Izi et Fila le remontèrent de la corniche à force de bras. Le visage crispé, Posi apparut enfin au haut de la falaise. Il fut hissé encore, jusqu'à ce qu'il atteigne la terre ferme. Dès qu'il y fut, il s'assied et se débarrassa de la

corde qu'il avait autour du torse.

– Si j'avais su, lança-t-il, je serais resté avec Ophilla. Je me serais trouvé une Izi comme la sienne, bien à moi, et j'aurais vécu heureux avec elle... jusqu'à la fin de mes jours !

– Je ne savais pas que tu faisais dans la bestialité, le taquina Manos, qui en compagnie d'Izi et Fila, riait de la plaisanterie.

– Si tu me donnes le choix entre baiser un danos et grimper cette falaise avec un radinos, tu peux être sûr que tous les danos de l'île auront un sourire épanoui sur le visage.

À nouveau, ses compagnons éclatèrent de rire pendant que Posi s'amusait de sa propre blague.

– En autant que tu ne les baptises pas toutes comme moi, pouffa Izi.

– Seulement les plus vilaines, ma chérie !

Cette fois, tous rirent en chœur, libérés de la tension qui les tenaillait depuis le matin. Exténués, ils mangèrent et s'installèrent pour la nuit, à une trentaine de mètres de la falaise. Manos leur raconta ensuite comment il était parvenu à grimper les deux mètres cinquante qui séparaient l'échelle du haut du gouffre. Ses compagnons, captivés par son récit, étaient impressionnés.

– Lorsque Maëllus m'a dit qu'il voulait que tu fasses partie de cette expédition, confessa Posi, j'ai trouvé sa requête un peu étrange.

Tu ne crois pas qu'il serait plus utile de laisser ton neveu à Colonia et d'y adjoindre un diplomate plus jeune, au cas où il m'arriverait quelle chose ? lui ai-je demandé. Ce à quoi il a répondu : En apparence, oui. Mais mon instinct me dit qu'il faudra quelqu'un capable de trouver des solutions à des problèmes qui n'auront rien à voir avec la politique. Je t'ai déjà dit que j'ai eu la prémonition que vous passerez par le marais... Mon neveu a de l'expérience ; il a fait plusieurs expéditions du genre. Pourquoi pas quelqu'un dont c'est réellement le métier, alors ? ai-je demandé. Fais-moi confiance, Posi, m'a-t-il répondu, c'est Manos qui doit t'accompagner.

– Maintenant, je sais pourquoi, reprit Posi. C'est toi qui as pensé aux algues flottantes pour traverser la rivière, c'est encore toi qui as pensé aux radinos pour construire l'échelle, et qui d'autre que toi aurait pu grimper cet escarpement sans matériel ? Cela prenait beaucoup plus que de la chance pour sortir de ce marais ; c'est le destin qui nous a conduits jusqu'ici.

En entendant cela, Izi et Fila regardèrent Manos d'un autre œil. Comme Posi, ils réalisaient que peu d'hommes auraient pu le remplacer au sein de leur groupe.

Derrière eux, il y avait le vide à perte de vue. Et devant, un désert de sable et de roches où quelques arbustes têtus s'accrochaient à la vie. En regardant à l'ouest pour voir le soleil se coucher derrière une haute falaise, Manos réalisa lui aussi qu'il leur avait fallu plus que de la chance pour sortir de ce marais, et plus que de la chance pour rencontrer Izi. «Tu as un destin», entendait-il Maëllus lui répéter depuis qu'il était adolescent.

Zébul était assis à la grande table qu'il partageait avec sa cour, constituée d'une vingtaine de personnes. Des lampes à pétrole, en forme de champignons, étaient posées sur des socles de pierre qui excédaient des murs. Nombreuses, elles diffusaient une lumière chaude partout dans la pièce, dont les dimensions étaient de trente mètres sur vingt. Richement vêtus, les convives portaient de nombreux bijoux. L'opulence était encore plus présente que sur le continent, comme si ces gens ressentaient le besoin de rayonner davantage pour compenser le fait que leur royaume était l'exutoire des parias d'Ibris.

Zébul était anxieux. Ces émissaires venus du continent ne devaient sûrement pas apporter de bonnes nouvelles. Il regrettait de ne pas avoir envoyé de comité pour discuter au port. Mais sur le coup, il n'avait pas cru que des gens du continent puissent réellement oser s'aventurer sur l'île. Tout ce qu'il avait voulu, c'était de gagner du temps. Maintenant, ces messagers se trouvaient sur son territoire et risquaient de tomber aux mains de ses ennemis. Plus ennuyeux encore, Izi, qui était avec eux, risquait d'y laisser sa peau. Même s'il n'aimait pas sa belle-fille orgueilleuse et têtue, celle-ci lui offrait un appui susceptible de faire pencher la balance de l'autre côté, si elle venait à disparaître.

Bien qu'il était un monstre égocentrique, Zébul respectait la loyauté. Il savait qu'Izi n'aiderait pas les rebelles, elle qui était loin de se montrer aussi stupide que Vega. Il rageait encore à la simple pensée de ne pas s'être aperçu que son aîné l'avait trahi pour ce sale Koll.

En face de lui, Féri était assis et mangeait sans grand appétit. Connaissant l'affection de ce dernier pour Izi, Zébul savait que l'homme se creusait les méninges pour la sortir de ce pétrin. Malgré ses soixante-six ans, Féri était toujours aussi impressionnant. Grand, large, musclé, les yeux bruns enfoncés dans leurs orbites, il avait cette particularité qu'ont certains individus violents, voulant qu'il suffise de les regarder pour savoir que l'on ne veut pas se frotter à eux.

À côté de lui, Zébul avait l'air inoffensif. C'était un homme de taille moyenne, plutôt mince, avec les épaules larges, les traits fins et les cheveux châains très courts. Ses yeux gris clair et son expression réfléchie lui donnaient un charisme qu'il entretenait autant par l'allure que par la parole. Ses oreilles étaient percées de petits anneaux orangés auxquels s'accrochait une chaînette bleu acier. Au bout de celle-ci, une forme semblable à sept *w* superposés, faits du même métal que la chaîne, était suspendue. Depuis des siècles, cette forme représentait le pouvoir, sur Érunane. Lorsque le régime changeait, les maîtres marquaient leurs représentants au fer, que ce soit sur la main ou dans le cou, et exécutaient leurs anciens rivaux.

– À quoi songes-tu, Féri ? demanda Zébul.

– Je crois qu'on devrait envoyer plus d'hommes sur la lisière est du marais. Si Izi et les messagers restent coincés en bas de la falaise, ils ne s'en sortiront pas.

– Tu t'en fais trop. Ces hommes venus du continent ont sans doute des ressources que tu ne peux même pas imaginer. S'ils avaient un appareil pour s'introduire dans le marais, ils doivent avoir ce qu'il faut pour en sortir. En plus, ils ont sûrement un moyen de communication pour qu'on vienne à leur secours.

– Si des secours venaient les chercher, tu crois qu'ils pourraient emmener Izi avec eux ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Qu'ils vont l'abandonner dans le marais ? Depuis le temps qu'ils veulent la récupérer, tu peux être certain qu'ils ne vont pas s'en priver. De toute façon, nous avons fait ce qu'il fallait. Il y a suffisamment de patrouilles à l'est. Il faut garder la ville et tuer toute tentative de rébellion. Déjà, les ouvriers sont quasiment laissés sans surveillance. Si nous n'assurons pas la sécurité de la ville, Koll pourrait profiter de l'instabilité créée par la disparition d'Izi pour frapper.

– Il n'a pas suffisamment d'hommes, objecta Féri.

– Il n'a pas besoin de beaucoup d'hommes pour nous tuer, toi, moi et quelques têtes dirigeantes. Puisqu'une partie du peuple est derrière lui, il pourrait très bien convaincre la base de l'armée de se rallier à lui. Ne le sous-estime pas, Féri. Ce que nous avons fait à Émos, il peut nous le faire à nous.

– Peut-être, mais je m'en fais pour Izi.

– Tu devrais plutôt craindre que les messagers l'emmènent avec eux. S'ils veulent démanteler l'île, elle sait comment nous fonctionnons. Elle pourrait leur dévoiler quelle méthode aurait le plus de succès et nous perdriions ainsi l'avantage de notre imprévisibilité.

– Pourquoi ferait-elle ça ? questionna Honile, un des fils de Zébul.

– Parce qu'elle n'aime pas cette île.

Personne ne répliqua. Issaël, qui était assise au bout de la table avec Juju et Bréma, garda sa réflexion pour elle. «Elle ne t'aime pas, toi», songea-t-elle en son for intérieur. Izi n'avait jamais parlé des avances de son beau-père, mais Issaël n'avait pas été dupe. Devinant ce qui s'était passé, elle en avait voulu à Zébul. En

même temps, cela n'avait pas été une surprise. Par contre, la volonté d'Izi de lui résister en avait été une. Issaël s'en était voulu de voir sa fille comme une rivale, mais il était trop tard. Après ces événements, leur relation s'était refroidie et depuis, Issaël s'était lassée d'essayer de retrouver les bonnes grâces de sa fille.

Tout était faussé. En ce lieu, il n'existait aucun sentiment véritable. Tout était «jeu de pouvoir» et chacun se battait pour faire sa place. Avec les années, Zébul les avait délaissées, Juju et elle, leur préférant des maîtresses plus jeunes. Sachant cela, sa complice et elle s'étaient mises à collectionner les amants pour passer le temps, mais Juju, contrairement à elle, avait mal vieilli. Ses charmes l'ayant quittée, elle était devenue amère et ennuyante. Bien qu'à cinquante-neuf ans, Issaël était encore très belle, elle trouvait ses amants de plus en plus insignifiants. Il était loin le temps de l'esprit de Maëllus et du charisme de Zébul. Telle une mante religieuse, elle n'avait qu'une envie : voir ses amants disparaître une fois l'acte accompli.

- S'ils emmènent Izi avec eux, qu'est-ce qui se passera ? chercha à savoir Sando.
- Ils voudront peut-être nous forcer à quitter l'île, répondit Zébul.
- Est-ce que nous aurons le choix ? demanda encore l'autre.
- Nous ne pourrions pas leur résister, expliqua Zébul, mais on pourra toujours négocier en les menaçant. Je ne peux rien contre eux, mais comme nous avons des centaines de milliers d'otages ; nous pourrions les menacer de créer un génocide.

- Tu crois qu'ils nous prendraient au sérieux ? douta Sando.
- C'est sûr. Idéalement, il faudrait trouver un moyen pour les convaincre de notre réelle capacité à provoquer un massacre de grande envergure dans un court laps de temps.

- Ce n'est pas si facile. Même désarmés, les ouvriers ne se laisseraient pas massacrer comme du bétail, rétorqua Féri, visiblement contrarié par cette idée.

- Ce n'est pas du tout ce à quoi je pensais, enchaîna Zébul, car toute action qui ne serait pas quasi instantanée risque de se retourner contre nous.

- J'ai peut-être une idée, fit Sando.
- Quoi ? l'invita à poursuivre son frère Honile.
- Je dois d'abord faire quelques vérifications, répondit son frère.

Zébul et Féri se regardèrent. L'un comme l'autre connaissait suffisamment Sando pour savoir qu'il ne dévoilerait pas son plan avant d'avoir la certitude qu'il peut fonctionner.

- Je dois aller aux nouvelles, fit savoir Féri. Lougg, accompagne-moi. J'ai du travail pour toi.

Lougg se leva pour emboîter le pas à Féri, qui marchait déjà vers la sortie.

- Quelle mission as-tu pour mon cadet, cette fois, Féri ? s'enquit Zébul.
- Je veux être prévenu si un aéronef se pose dans le marais, répondit Féri sans prendre la peine de se retourner. Je vais donc envoyer quelqu'un qui leur fera prendre cette consigne au sérieux.
- Très avisé, approuva Zébul dans le dos de son général.

Celui-ci échangea un regard complice avec Sando. Les deux savaient que Lougg était un doux et que Féri l'avait pris sous son aile, comme il l'avait fait pour Izi. Cette manœuvre avait pour but de l'empêcher d'être impliqué dans un possible génocide. À voix basse, Sando demanda à son père, assis tout près de lui :

- Peut-on encore se fier à Féri ?
- Sans aucun doute, mais si ton plan s'avère réalisable, nous ne l'impliquerons pas. Ce sera plus facile pour lui et pour nous.
- Pourquoi s'encombrer de lui, s'il n'est pas d'accord avec tes décisions ?
- Tu as encore des choses à apprendre, mon fils. Vaut mieux un allié de poids qui n'approuve pas toutes tes idées, que l'hostilité des hommes qui lui seront restés fidèles. Débarrasse-toi de Féri et un important pourcentage de nos meilleurs hommes vont rejoindre le camp de Koll.
- Je n'aime pas sa façon de nous tourner le dos et de n'en faire qu'à sa tête, avoua Sando.
- Tu peux demander à un homme de t'être loyal, mais tu ne peux pas le priver de son orgueil. Et les hommes de valeur ont beaucoup d'orgueil, signifia Zébul.
- Alors, qu'il aille baiser cette tapette de Lougg et je m'arrangerai avec les vraies affaires.

En guise de réponse, Zébul gratifia son rejeton de son célèbre sourire de serpent qui lui plissait autant les yeux que les coins de la bouche.

- Tu parles comme un vrai chef, mon fils.

13.

Lougg suivait Féri, embarrassé par la situation qui le faisait passer pour le valet de ce dernier. Il n'osait pas s'en plaindre, car le général avait adopté sa démarche d'homme en colère qui écraserait quiconque se mettrait en travers de son chemin. Une fois dans ses appartements, Féri prit une bouteille d'alcool, remplit un verre et fit passer le breuvage dans son estomac d'un trait.

Un peu calmé, il jeta un œil à Lougg et remarqua son air embarrassé. Il remplit à nouveau son verre, en versa un au jeune homme et le lui tendit.

- Pendant que sa fille risque de se faire bouffer dans le marais, lui veut préparer un génocide ! explosa-t-il.
- Mon père doit avoir raison sur un point... Ces étrangers ont sûrement prévu de se retrouver dans une telle situation, tenta de le rassurer Lougg.
- Dieu t'entende... Qu'ils l'amènent avec eux sur le continent et qu'elle ne remette plus jamais les pieds ici.
- Tu ne devrais pas te mettre en colère contre Zébul et Sando, c'est dangereux.
- Qu'ils aillent au diable, je n'ai pas peur d'eux !

Féri avala une autre gorgée, puis, l'air d'avoir retrouvé un semblant de calme, reprit en disant :

- Écoute, Lougg, ça fait plus de quarante ans que je pourris sur cette île. Je n'ai plus rien à craindre de quoi que ce soit ou de qui que ce soit ; mais toi, tu as encore un avenir. Ne les laisse pas t'entraîner dans leurs histoires. Si ceux du continent ont l'intention de vider l'île, ils la videront et tes frères seront jugés pour les crimes qu'ils auront commis. Toi, tu as encore la chance de devenir un homme libre. Ton père tente de vous faire croire que vous êtes mieux ici, mais crois-moi, c'est de la foutaise. Un homme comme toi aura une vie cent fois meilleure sur le continent.
- Comment c'était sur le continent ?
- C'était... c'était agréable. Les gens sont gentils, ils s'entraident. Personne ne veut voler personne, et personne ne veut tuer personne... enfin presque. C'est là qu'est votre place, à toi et Izi...
- Cette histoire d'aller demander aux patrouilles de l'ouest de rapporter la présence d'un aéronef, c'est sérieux ?
- C'est sérieux, et je veux que tu demeures dans la région aussi longtemps qu'Izi sera portée disparue.
- Si elle ne réapparaît pas ?
- Laisse-moi le temps de voir ce que Sando a derrière la tête. Je t'enverrai chercher quand j'en saurai davantage.
- Et si les choses dérapent, que Koll prend le contrôle de la cité ou que ceux du continent investissent l'île ?
- Koll n'est pas du tout prêt. Si jamais cela devait arriver, débarrasse-toi de tes boucles d'oreilles et habille-toi en ouvrier. Tu as toujours été discret ; c'est peut-être ce qui te sauvera la vie.

Instinctivement, Lougg posa les doigts sur les quatre *W* pendant au bout d'une chaînette accrochée à son lobe.

- Quant aux gens du continent, tu n'as rien à craindre d'eux, poursuivit Féri. Ne te laisse pas impliquer dans l'affaire de ton père et il y aura des gens pour témoigner en ta faveur. Demain, tu prendras les meilleurs chétras et une escorte d'une vingtaine d'hommes. Vous vous installerez au poste de Serazi. Vous y serez avant la nuit. Fais passer la consigne et à moins de changements, tu restes en place jusqu'à nouvel ordre.

Un peu étourdi par l'alcool, Lougg quitta les appartements de Féri. Il hésita entre se rendre chez sa maîtresse ou chez sa mère. Véga et lui étaient les chouchous de cette dernière. Il savait qu'elle souffrait en silence depuis la mort de son frère. Comme Véga avait trahi Zébul, Issaël ne pouvait le pleurer sans subir les reproches de son époux.

Les enfants d'Issaël formaient deux clans. Sando, Noce et Honile étaient proches de Zébul, tandis que Lougg, Véga et Izi étaient près de leur mère. Encore qu'Izi n'était près de personne. Lougg aimait sa grande sœur, mais il était jaloux de son indépendance. Comme elle, il aurait aimé n'avoir de compte à rendre à personne. Finalement, il décida de prendre la direction des appartements de sa mère, sachant que sa petite amie passerait la soirée à se plaindre de son départ.

Arrivé à la porte, il entendit les voix d'autres femmes qui discutaient. Il frappa et s'annonça :

- Lougg à votre porte, lança-t-il.
- Entre, mon chéri.

Sans grande surprise, il trouva Issaël en compagnie de Bréma et Juju, ses vieilles complices.

- Je viens vous annoncer mon départ pour Serazi, dit-il.
- Ainsi, Féri t'a convaincu de prendre la poudre d'escampette ? ironisa Juju.
- Quelle chipie tu fais ! répliqua Bréma, à la place de Lougg. N'écoute pas cette peste, trésor.

Viens t'asseoir avec nous.

Lougg apprécia de ne pas avoir à commenter les insinuations de Juju. Il n'avait jamais aimé cette femme et elle ne faisait rien pour le faire changer d'avis. S'appliquant à l'ignorer, il sourit à Bréma et s'assit à côté de cette dernière, en face de sa mère.

- Qu'en penses-tu, maman ?
- C'est une bonne idée, approuva Issaël. Ça commence à sentir le roussi, ici.

Elle hésita une minute avant de poser une question, n'ayant plus totalement confiance en Juju depuis quelque temps.

- Tu savais pour Véga ?
- Non, il ne m'a jamais rien dit.

Issaël fut soulagée par la sincérité de Lougg, elle qui avait craint que son grand frère ne l'ait entraîné dans les projets de trahison qu'il mijotait avec Koll.

- Tant mieux, c'était stupide de sa part. Je suis presque contente que ton père ne l'ait pas attrapé vivant, continua Issaël, le visage rembruni.
- Combien de temps seras-tu parti ? chercha à savoir Bréma.
- Je ne sais pas. Jusqu'à ce qu'on retrouve Izi ou que Féri me rappelle.
- Je ne sais ce qui se prépare ici, mais Féri a sûrement de bonnes raisons de t'envoyer là-bas, fit Bréma.
- J'imagine... vous allez me manquer.

Lougg se leva, imité par sa mère et Bréma. Il les serra toutes les deux dans ses bras, pendant que du coin de l'œil, il vit la jalousie se peindre sur les traits de Juju. Avant de quitter la pièce, il la regarda d'un air narquois et lui dit :

- Ah ! Tu étais là, Juju ? Désolé, je ne t'avais pas remarquée. Bonne nuit.

Satisfait, il referma la porte et décida de retrouver sa copine. Tout compte fait, il ne pouvait pas la laisser sans lui dire au revoir. En plus, une partie de jambes en l'air valait bien quelques jérémiades.

Lorsque la porte fut refermée, Issaël se tourna vers ces complices.

- J'ai l'impression que le règne de mon cher époux achève, confessa-t-elle.
- Pourquoi dis-tu ça ? répliqua Juju. Zébul contrôle pourtant parfaitement la situation.
- Quand Zébul parle de négocier, c'est qu'il ne contrôle plus la situation.
- Issaël a raison, renchérit Bréma. Si les autorités du continent prennent la peine d'envoyer leurs représentants ici, c'est qu'un changement majeur se prépare.
- Peut-être qu'ils veulent ne plus envoyer de prisonniers sur l'île... supposa Juju.
- Ils n'auraient pas risqué la vie de leurs gens pour quelque chose d'aussi banal, rétorqua Bréma. Soit ils veulent reprendre le contrôle de l'île, soit ils veulent nous évacuer sur le continent ou... je ne sais quoi encore. Mais peu importe, nous pouvons dire adieu à nos privilèges.
- Zébul ne les laissera pas faire, s'entêta Juju.
- Ne sois pas plus sotte que tu ne l'es, chérie, lança Bréma. Pour eux, Zébul est comme un moustique sous la patte d'un platos.
- Il pourrait les faire céder en menaçant d'exterminer une partie de la population comme il l'a suggéré tout à l'heure, tenta Juju.
- S'il faut en arriver là, j'aime encore mieux me retrouver sous l'autorité des gens du continent.

N'as-tu pas un peu de morale ?

Juju se renfroigna, pendant qu'Issaël était perdue dans ses pensées et que Brèma se leva, visiblement dégoûtée.

– Qu'est-ce que ça vous prend pour être écœurées ? demanda-t-elle d'une voix teintée de colère et de résignation. Vous seriez prêtes à approuver l'extermination de milliers de gens pour sauver quelques privilèges ? Vous faites pitié, les filles !

Sur ce, elle quitta la pièce, laissant ses vieilles amies accuser le coup. Après un certain décalage, Juju réagit en s'exclamant :

– Pour qui se prend-elle ?

Ce à quoi Issaël ne répondit pas.

14.

Manos fut éveillé par un bruit de froissement. Ouvrant les yeux, il trouva le sac de couchage d'Izi vide entre lui et Posi. Puisque la nuit avait été froide, ils avaient dormi les uns collés aux autres. Se retournant de l'autre côté, il vit *la petite vierge* qui se débarrassait de la combinaison de Katu, pour mettre ses vêtements qui avaient fini par sécher. Elle enfila une petite robe brun doré, tissée de gros fils à mailles lâches, puis sa veste de peaux renversées à la fourrure courte couleur bourgogne et au cuir café. Elle termina l'opération en revêtant sa petite culotte. Se sentant observée, elle leva la tête et aperçut Manos qui la regardait en souriant.

- Voyeur ! chuchota-t-elle en lui rendant son sourire.
- Exhibitionniste ! répliqua-t-il.
- Tu dormais...
- Tu as fait un bruit d'enfer exprès pour me réveiller.
- menteur ! Fila et Posi dorment encore.
- Tant pis pour eux.

Manos se glissa hors de son sac de couchage et se releva avec peine, tant ses muscles le faisaient souffrir. Il boita jusqu'à Izi, glissa ses bras sous sa veste et la pressa contre lui avant de l'embrasser.

- M'as-tu violé pendant je dormais ? demanda-t-il. J'ai mal partout.
- Tu dormais ? Ouf ! Ça me soulage, j'ai cru que tu ne valais rien au lit, lança Izi avec le plus grand sérieux.

Manos ne put s'empêcher de sourire de sa répartie, lorsqu'elle ajouta, tout juste avant de l'embrasser à son tour :

- Un jour ou l'autre, je te laisserai m'avoir, Manos Alaïs.

Après le déjeuner, Manos annonça le programme.

- Il y a cinquante kilomètres de désert qui nous séparent des premières exploitations du mont Éru, et encore plus pour rejoindre la ville. La bonne nouvelle, c'est que nous avons fini de patauger dans le marécage.

- On pourra enfin dormir à l'abri ! se réjouit Posi.
- Ce n'est pas impossible, répondit Manos.

Puis tous se mirent en route. Le désert présentant plus de cailloux que de sable, ils devaient être attentifs pour ne pas se fouler une cheville sur les pierres instables dont le sol était couvert. Le soleil était à son zénith quand un bourdonnement étrange attira leur attention. En scrutant l'horizon, Izi remarqua un point dans le ciel qui avançait vers eux.

- Regardez ! Là-bas... signala-t-elle, en pointant un doigt en direction de l'objet.
- C'est Colonia, indiqua Manos. Maëllus avait demandé à ce qu'on fasse voler le vaisseau au-dessus de l'île lors des essais.
- Pourquoi ? voulut savoir Izi.
- Pour donner un peu de consistance à notre proposition. Cela ne passera pas inaperçu, en tout cas.
- Quelle proposition ?

À cette question, Manos réalisa qu'il n'avait jamais divulgué à Izi la raison qui les emmenait sur l'île. Ne sachant trop s'il avait le droit de parler, il interrogea Posi du regard.

- Dis-le-lui, l'autorisa ce dernier.
- Il y a un projet visant à coloniser cette planète dont je t'ai parlé, commença à expliquer Manos. Maëllus voudrait recruter trois cents hommes qui sont retenus prisonniers ici pour les établir sur Terre.
- Pourquoi des hommes de l'île ?
- Plusieurs raisons, mais la plus importante est que personne, sur le continent, n'accepterait de risquer sa vie pour un tel projet.
- Vous recherchez donc des cobayes ?
- En quelque sorte.
- Vous comptez les prendre de force ?

- Non, non... des volontaires.
- Comment comptez-vous les convaincre ?
- La liberté, la possibilité d'avoir une descendance...
- Une descendance ?
- Au premier voyage, il n'y aura que des hommes. Mais lors du second, nous enverrons des femmes fertiles.

- Vous avez tout fait pour que les habitants de cette île n'aient pas d'enfants, riposta Izi en affichant des yeux ronds, et maintenant, vous voulez leur demander de peupler une autre planète ?

- Seule la première génération sera composée de condamnés, intervint Posi. Ces gens seront sélectionnés autant pour leur condition physique que leur sens moral. Certains pourront sûrement faire de bons parents, sans compter que s'ils veulent survivre, ils n'auront pas le choix d'être solidaires les uns des autres.

- Vous êtes fous...

Izi tourna la tête pour voir arriver Colonia derrière elle. La grande soucoupe était maintenant parfaitement visible. L'appareil avançait, puis se stabilisait, montait et descendait. L'anneau qu'il y avait entre son dessous et son milieu rougeoyait en alternance, surchauffé par sa vitesse au contact de l'air. L'appareil se remit en mouvement en direction des voyageurs, tout en perdant de l'attitude. Plus il se rapprochait, plus il paraissait imposant et menaçant.

Manos évalua qu'il devait se trouver à quatre ou cinq kilomètres d'eux et qu'il volait à moins de deux mille mètres, lorsqu'un étrange phénomène se produisit. Au début, il crut qu'il s'agissait d'un brouillard ou d'une ombre, puis lentement, il vit un nuage de poussière s'élever du sol et monter vers le vaisseau.

- Il est bas... s'écria-t-il, il est trop bas et il va nous passer au-dessus de la tête !

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Fila en voyant une vaste colonne de poussière monter vers l'appareil.

- L'anneau crée un magnétisme à la limite du champ gravitationnel, expliqua Manos, et les fines particules sont attirées vers celui-ci... Entrons dans nos sacs de couchage, vite !

- Quoi ? lâcha Fila, que la panique qu'il lisait sur le visage de Manos rendait nerveux.

- Mettez-vous tous à l'abri ! Dans vos sacs de couchage, tout de suite ! Il risque de s'écraser.

Même si nul ne comprenait comment le simple fait de se cacher dans un sac de couchage pouvait les protéger de l'écrasement d'un vaisseau de cette ampleur, chacun s'exécuta sans discuter.

Au dernier instant, Manos vit le vaisseau bondir vers le haut et remercia le ciel que quelqu'un, là-haut, ait pris conscience de la menace. La tête enfouie dans leurs sacs, recroquevillés comme des fœtus, ses amis et lui entendirent un bruit assourdissant, comme si un boyau d'aspirateur était collé à leurs oreilles. Au même moment, chacun éprouva la sensation que son sac était pressé contre lui, jusqu'à ce que tout s'atténue avant de disparaître complètement.

La première fois qu'ils sortirent la tête du sac, l'air était irrespirable. Il fallut une dizaine de minutes avant qu'ils puissent sortir et respirer sans trop de peine. En examinant les sacs, ils constatèrent que ceux-ci portaient des marques d'abrasion laissées par le sable aspiré du sol.

- Si nous n'étions pas entrés dans les sacs, fit Manos, nous aurions eu la peau passée au jet de sable.

- Je croyais que tu craignais un écrasement, dit Fila.

- Quelqu'un a dû réaliser ce qui se passait, là-haut. Heureusement, sinon nous serions tous morts.

C'est couverts de poussière qu'ils reprirent la route vers les mines, alors que Colonia avait déjà disparu. Plus tard, avant d'atteindre les premières installations à l'est du Mont-Éru, ils furent surpris par la nuit. Posi dut donc se résigner à passer une autre nuit à la belle étoile.

- Nous devons être tout près, signifia Manos qui avait l'appareil de Katu entre les mains. Une heure ou deux de marche, tout au plus.

- Alors, ne faisons pas de feu, dit Izi. Ce n'est pas le moment d'attirer l'attention.

- De toute façon, il n'y a pas grand-chose à brûler ici, commenta Fila.

- Demain, nous entrerons en contact avec les gens de l'île. Il y a plusieurs hommes de Koll qui sont infiltrés chez les soldats de Zébul. Dans cette partie du territoire, il leur est presque impossible de s'emparer de vous et de vous amener à leur campement. Par contre, très facile de vous éliminer. C'est probablement l'option que choisirait Koll, plutôt que de vous laisser porter votre message à Zébul.

- J'aime la façon que tu as de nous rassurer, Izi, ironisa Posi.
- Comment peut-on se protéger ? s'enquit Fila.
- Le mieux serait de passer incognito, répondit Izi.
- Incognito avec toi ? s'étonna Manos.
- Justement, avec moi c'est impossible. Demain, quand nous arriverons en terrain habité, je partirai seule pour faire un peu de prospection. J'essayerai de trouver quelques hommes de confiance pour nous accompagner, ainsi que des déguisements pour que vous passiez inaperçus.
- Ça me paraît un bon plan, approuva Fila.
- Il y a encore une chose... j'ai une faveur à vous demander, avant que nous quittions ce désert.
- Quoi ? fit Manos, aussi intrigué que pouvaient l'être Fila et Posi.

Après avoir entendu la demande d'Izi, Posi, qui ne pouvait s'empêcher de sourire, s'empressa de lancer :

- Tu es aussi rusée que ton beau-père et aussi convaincante que ton père !
- Et ma mère dans tout ça ? s'amusa Izi.
- Aussi belle qu'elle ! se risqua à dire Manos.
- Ça, c'est un mensonge. Attends de la voir...

Posi, qui avait déjà vu Issaël en personne, se garda d'approuver verbalement ce dernier commentaire.

Pendant ce temps, plusieurs hommes se tenaient devant Lougg et ses lieutenants. Tous s'entendaient sur une chose : un vaisseau avait survolé l'ouest du désert, avant de circuler au-dessus du mont Éru. Un vaisseau gigantesque. Là où les avis différaient, c'était que selon certains, l'appareil s'était posé pour ensuite redécoller dans un nuage de poussière, alors que de l'avis d'autres, il s'était immobilisé dans le ciel. Après quoi, un nuage de poussière était monté du sol. Selon leur distance et leur angle de vue, les témoins de la scène avaient vu les choses différemment.

Ces divergences ne manquèrent pas d'embêter Lougg. Il y avait une énorme différence entre *se poser sur l'île* et *survoler l'île*. Une autre chose le tracassait la taille de l'engin. Pourquoi envoyer un vaisseau aussi immense pour récupérer seulement quelques personnes ? Cela n'était pas logique. À moins que les gens du continent aient prévu un débarquement au cœur de l'île ?

Lougg aurait aimé rapporter une information claire et une hypothèse solide à Féri. C'est pourquoi il hésitait entre fouiller davantage ou informer sans tarder le général. Après réflexion, il décida de lui envoyer un messenger sur-le-champ. Car s'il ne trouvait pas d'autres indices, sûrement que Féri lui en voudrait d'avoir tardé à lui transmettre l'information, en plus de le traiter d'imbécile. Demain, il se rendrait lui-même sur place pour tenter d'éclaircir l'affaire.

— Assurez-vous que vos soldats restent sobres, ce soir, ordonna-t-il à ses lieutenants. Demain, je veux trois cents hommes pour passer ce bout de désert au peigne fin. Gardez tous les témoins à votre disposition, afin qu'ils puissent nous accompagner.

Il espérait qu'Izi n'ait pas quitté l'île et qu'il puisse la retrouver. Ainsi, elle pourrait lui expliquer ce qui se passait. Songeur, Lougg regarda partir les trois cavaliers chargés de transmettre les informations à Féri, alors qu'un nuage de poussière s'éleva du sol foulé au galop par les chétras. La lumière de Spenda donnait un aspect surnaturel à la scène.

«De la poussière qui s'élève du sol, sous un appareil se trouvant à deux mille mètres dans les airs ? Comment est-ce possible ? Il a forcément dû se poser», pensa Lougg.

À environ deux kilomètres de la dune de pierres et de sable où ils étaient cachés, Manos et ses compagnons regardaient passer un chariot tiré par deux platos. Plus loin vers l'ouest, une large ouverture perçait le flanc de la montagne, mais la distance était trop grande pour pouvoir détecter une présence humaine. L'aube était à peine entamée.

– C'est le moment de se séparer, annonça Izi.

Ses compagnons la saluèrent, pendant que Manos réprimait son envie de la serrer contre lui.

– Ne bougez pas d'ici et assurez-vous de ne pas être vus, les prévint-elle. Je reviendrai le plus tôt possible, mais ça risque tout de même de prendre un moment.

– Bonne chance, lui souhaita Posi, imité par Manos et Fila.

– Vous en aurez plus besoin que moi, leur signifia Izi, visiblement inquiète.

Elle hésita un moment, puis leur tourna le dos et partit d'un pas décidé.

La journée s'annonçait belle, mais plutôt fraîche et venteuse. Izi pensait à Manos, à ce que pourrait être sa vie avec lui sur le continent. Elle en avait envie et en même temps, elle avait peur. Zébul leur avait tellement répété, à elle et à ses frères, que là-bas, ils seraient considérés comme des bêtes curieuses. L'idée avait fait son chemin, et la façon dont Manos et ses compagnons la regardaient au début de leur rencontre n'avait pas dissipé ses doutes. Leurs regards intrigués et leurs réserves n'avaient rien de naturel. Mais bien sûr, tout cela avait pratiquement disparu au fil des jours.

Sur le continent, elle demeurerait une étrangère un peu bizarre. Il faut dire qu'elle était habituée au regard des autres car sur l'île, elle était une vedette. Par contre, sur le continent, elle deviendrait plutôt une attraction. Deux choses bien différentes. Ici, elle n'était pas que *la petite vierge*, comme tout le monde l'avait surnommée; elle était celle qui avait tenu tête à Zébul, qui n'avait cédé à personne. C'est cela qui lui avait valu sa réputation et le respect de tous les habitants. Mais là-bas, elle ne serait qu'un simple objet de curiosité.

«Ce serait si simple si je pouvais vivre avec lui sur une île déserte», songea-t-elle avant de se réprimander aussitôt: «Rêve, idiote! Tu as passé ta vie à rêver et maintenant qu'il t'arrive vraiment quelque chose, tu veux encore t'enfuir dans le rêve».

Il y avait encore un élément qui la tracassait. N'ayant aucune expérience sexuelle avec les hommes, elle avait peur de décevoir Manos. Toutes les femmes qu'elle avait connues étaient expérimentées et à l'aise, dans ce domaine. Elle était la seule à entretenir de la crainte et des doutes. Puisqu'aucune autre petite fille n'avait grandi sur cette île, elle n'avait jamais pu partager ses angoisses avec quiconque. Quant à sa mère et ses amies, elle était trop orgueilleuse pour s'humilier en leur confessant ses peurs.

«Moi qui n'ai jamais eu peur d'un homme... Je suis terrorisée par le premier que j'aime.», se dit-elle. «Et puis, merde!, se gronda-t-elle, tu as toujours voulu quitter cette île et tu as toujours rêvé de vivre une belle histoire d'amour. Alors arrête de te plaindre et donne-toi un bon coup de pied au cul!»

C'est dans cet état d'esprit qu'elle arriva devant l'accès de la mine cent soixante-sept est. Les trois soldats chargés de garder l'entrée la reconnurent dès qu'ils la virent. Après s'être remis de leur surprise, ils baissèrent la tête pour la saluer:

– Bonjour à toi, Izi Ko. Tout le monde te cherche partout.

Sentant le regard des trois hommes peser sur elle, la jeune femme réalisa que ses dernières réflexions l'avaient laissée dans un état crispé, ce qui devait paraître dans son attitude. Elle se força à se détendre et sourit aux soldats en leur disant:

– Eh bien... Vous pourrez dire que vous que vous êtes les premiers à m'avoir trouvée.

L'un des hommes portait trois cicatrices en forme de *W* sur le dessus de la main droite et ses compagnons, une seule. Ne les ayant jamais vus auparavant, Izi les jaugea, puis se résigna à leur faire confiance. Elle fixa d'abord le plus gradé dans les yeux, avant de tourner son regard vers les deux autres. Les soldats étaient visiblement impressionnés de se trouver en présence de la fille d'Issaël.

– Dites-moi, est-ce que je peux vous faire confiance? s'enquit Izi en faisant peser son regard sur eux.

Tout comme Zébul se plaisait à le faire, *la petite vierge* avait entretenu la légende voulant qu'il était

impossible de lui mentir. En tant que maître du voyage astral, Zébul avait la faculté de transporter son esprit dans des lieux où il n'était pas présent physiquement, ce qui lui permettait de rapporter des faits qui se déroulaient en dehors de sa présence. Il prétendait pouvoir entrer dans l'esprit des autres, mais ce n'était pas le cas. De son côté, Izi avait un réel pouvoir d'anticipation, mais cela survenait de façon hasardeuse et fugace. En fait, pour l'un comme pour l'autre, la psychologie et l'instinct les avaient beaucoup plus servis que leur don. Mais ça, c'était leur secret.

– Tu as ma parole, répondit le plus haut gradé. Si tu me confies une mission, tu n'auras pas à le regretter.

– Comment t'appelles-tu ?

– Panomi. Lui, c'est Quipe et lui, Ran.

– Eh bien, Panomi, Quipe et Ran, si vous vous montrez à la hauteur, je vous monte de deux grades et vous installe en ville. Ça vous intéresse ?

– Je le ferai seulement pour l'honneur de te servir, Izi.

«Quel charmeur», pensa cette dernière sans pouvoir s'empêcher de se sentir flattée. Plutôt bel homme, Panomi devait avoir environ son âge.

– Garde ton honneur, je ne veux rien devoir à personne. Fais simplement ce que je te demande et tu seras récompensé.

– Comme tu voudras, agréa Panomi, un peu moins romantique.

– J'ai besoin de vêtements pour trois hommes. Un grand costaud, un autre comme toi et un petit... vous avez ça ?

– Nous avons un logement, à l'intérieur.

– Des vêtements d'ouvriers, précisa Izi.

– Il y a une réserve, ici, ça ne pose pas de problème.

– Nous allons récupérer les messagers du continent. Ils ne sont pas très loin dans le désert.

– Ton frère est à Serazi. Il doit arriver avec plusieurs hommes dans la matinée.

– Lequel de mes frères ? interrogea Izi.

– Lou.

– Lougg, il s'appelle Lougg. Pourquoi est-il ici ?

– Des gens ont aperçu un immense vaisseau, hier, juste en face, dans le désert. Il veut voir où ça s'est passé... c'est lui qui vous a déposés dans le désert ?

– Non, répondit Izi, cela aurait été beaucoup trop facile.

Celle-ci se tut, le temps de réfléchir un moment. Sando ou Féri auraient été bien entourés et capables de protéger ses nouveaux compagnons. Mais Lougg devait se trouver sur place comme simple informateur. Donc il ne devait pas disposer d'une garde suffisante pour contrer les rebelles en cas d'attaque. Alors que les trois soldats attendaient ses ordres, Izi décida de s'en tenir au plan original.

– Vous avez des chétras, ici ?

– Non, aucun.

– Alors, dépêchons-nous. Je veux sortir les messagers du désert avant qu'ils n'attirent l'attention.

– Ran, tu es le meilleur coureur. Va chercher les vêtements et de l'eau. Tu nous rejoindras sur le chemin au pas de course, commanda Panomi. Tu venais bien de l'ouest, Izi ?

– Oui.

– Quipe, tu gardes l'entrée jusqu'à notre retour.

Izi se sentit encouragée. Pour un soldat de garde affecté à la porte d'entrée des mines, Panomi était loin d'être bête. Les deux marchèrent côte à côte, d'un pas rapide, à la limite du pas de course.

– Tu crois que les hommes de mon frère seront bientôt là ? chercha à savoir Izi.

– Je m'étonne qu'ils ne soient pas déjà arrivés, répondit Panomi. Serazi n'est qu'à quinze kilomètres. Tu peux m'expliquer ce que tu attends de moi ?

Izi le regarda de biais pour évaluer le niveau de confiance qu'elle devait lui accorder, puis se lança :

– Quand il y a des indésirables, vous les amenez à la ville pour qu'ils soient jugés ?

– Les indésirables, on les exécute sans façon, fit savoir Panomi.

– J'ai pourtant déjà vu des soldats ramener des ouvriers des mines pour les remettre aux autorités de la ville.

– Seulement s'ils sont suspectés de complot ou d'entretenir des liens avec Koll. Et crois-moi, ceux-là préféreraient de beaucoup être exécutés.

Izi se rembrunit, ne sachant que trop bien ce que voulait dire Panomi. Les suspects de complot étaient soumis à des tortures inhumaines durant plusieurs jours, voire des semaines.

– Tu feras comme si tu amenais ces hommes en ville, en les accusant de complot, expliqua-t-elle. Tu les attacheras comme des prisonniers, mais en t'assurant qu'ils puissent facilement défaire leurs liens. Si les choses tournent mal, ils peuvent parfaitement se défendre. Tu pourras donc compter sur eux. Je vous précéderai pour revenir avec une escorte capable de les protéger convenablement. En attendant, la meilleure façon de sauver leur vie est de voir à ce qu'ils passent inaperçus. Tu prendras Ran avec toi. Laisse Quipe ici ; je ne lui fais pas confiance.

– Tu as sondé son esprit ? s'enquit Panomi, visiblement impressionné. Je n'ai jamais eu confiance en lui, moi non plus. Tu veux que je m'en débarrasse ?

– Non, non... En fait, je ne suis pas certaine que ce soit un traître. Je ne lui fais pas confiance, c'est tout.

Izi était un peu embarrassée de laisser croire qu'elle pouvait entrer dans l'esprit des gens aussi facilement. Elle n'aimait pas le mensonge, mais pour elle, il s'agissait d'une façon de se protéger de la racaille qui l'entourait.

– C'est drôle que tu partages ce don avec Zébul. Il n'est pourtant pas ton père naturel.

– Je suis la fille de Maëllus, un grand prophète.

– Mais s'il était réellement capable de lire dans les esprits, il n'aurait pas laissé ta mère assassiner sa femme.

– Qui te dit qu'il ne le savait pas ? La vie est pleine de mystères.

Puis Izi perçut une réflexion de Panomi qui se disait qu'il avait lui-même tué tout en sachant qu'il se ferait prendre. Se tournant vers lui pour le regarder, elle lui lança :

– Prends toi, par exemple... même si tu savais que tu ne t'en sortirais pas, tu l'as fait quand même.

– Tu es une véritable diablesse ! s'étonna Panomi en se retournant à son tour.

– Un ange, Panomi. C'est vous, les diables. Je n'ai fait de mal à personne, moi.

– Pardonne-moi, je n'aurais pas dû dire cela, répliqua Panomi en regardant celle qui marchait à ses côtés comme s'il s'agissait de Dieu. Tu es un ange, c'est sûr.

En prononçant cette dernière phrase, Panomi se retourna pour regarder devant lui, trop ému pour garder les yeux posés sur Izi. Cette dernière faillit pouffer de rire, mais cela aurait gâché son effet. «En voilà un qui va alimenter la légende de la célèbre *petite vierge* !», pensa-t-elle.

Comme prévu, Ran les avait rejoints au bout de vingt minutes. Il en fallut encore vingt pour qu'ils rejoignent les trois messagers. Une fois sur place, Izi ne prit même pas le temps de faire les présentations.

– Changez-vous en vitesse, ordonna-t-elle aux messagers. Il y a plusieurs patrouilles en route pour fouiller le désert. Partez tout de suite. Et ne vous inquiétez pas pour Panomi, vous pouvez lui faire confiance. Je vais rester ici, le temps d'enterrer vos affaires. On se retrouvera sur le chemin ou au palais.

En croisant le regard de la jeune femme, Manos comprit l'urgence bien réelle qui la motivait.

Au pas de course, les cinq hommes quittèrent le désert pour la route. À partir de cette dernière, ils joignirent l'accès de la mine cent soixante-sept. Près de l'entrée, ils pouvaient voir des soldats arriver en sens inverse à cinq cents mètres d'eux. D'un pas nonchalant, ils entrèrent dans l'excavation en sentant le regard des militaires dans leur dos.

Ils se retrouvèrent à l'intérieur d'une grotte artificielle, large de douze mètres et haute de dix, qui s'enfonçait dans la montagne aussi loin que l'éclairage artificiel permettait de voir. Des lampes à pétrole, accrochées à des pieux enfoncés dans les parois, éclairaient les premiers quatre cents mètres, suivi par un éclairage verdâtre installé à intermittence, dont l'origine ne pouvait être déterminée à partir de l'endroit où ils se trouvaient. De chaque côté, des arches d'environ cinq mètres sur quatre de haut perçaient le large couloir à tous les vingt mètres. Au loin, un char avançait lentement, alors que des bruits de voix leur parvenaient des arches latérales. À cette heure où les ouvriers avaient rejoint le cœur de la mine, l'activité était réduite. Il était encore trop tôt pour être témoins de la succession de chars qui encombreraient bientôt le passage principal. Une odeur d'excréments d'animaux se mêlait à celles de moisissure et de viande cuite.

Panomi entraîna les voyageurs vers l'une des dernières arches, à plus de quatre cents mètres de l'entrée. À ce niveau, l'éclairage était assuré par un composé chimique contenu dans un tube transparent de un mètre par quinze centimètres de diamètre. Le composé diffusait une lumière verdâtre de faible intensité. L'arche donnait sur une réserve contenant les outils manuels servant à l'exploitation des mines. Dans cette pièce, une autre arche plus petite était fermée par une grille de fer, visiblement une cellule. Alors que Panomi invita les messagers à y entrer, l'un d'eux, Fila, ne voyait pas la chose d'un bon œil.

- Pourquoi ne prenons-nous pas le chemin de la ville tout de suite ? demanda-t-il.
- Il y a trop de soldats sur la route, ce matin. Vers midi, ils seront dans le désert. Nous attirerons moins l'attention en quittant la mine à cette heure-là. En marchant rapidement, nous aurons dépassé Serazi avant la nuit.

Panomi avait ouvert la porte sur le cachot mal éclairé. Il y avait un peu de paille au sol, une jarre d'où dépassait une louche contenant de l'eau et une chaudière dont l'odeur révélait l'utilité. Fila se décida à entrer, suivi de Manos et Posi. Lorsqu'ils y furent tous, le soldat referma la porte et la verrouilla à l'aide d'une clé accrochée plus loin sur le mur.

- Ne vous inquiétez pas, les rassura-t-il. Je vous apporte de l'eau fraîche et de quoi vous rassasier. Si jamais quelqu'un vient, dites simplement que le chef vous a mis ici et que vous n'avez rien fait. De toute façon, à midi, nous partirons. Reposez-vous... la marche sera longue.

Puis il les quitta sans attendre de réponse. Dans la cellule de dix mètres par vingt, les trois hommes se regardèrent, cherchant à se rassurer mutuellement, mais la lumière était trop pauvre pour éclairer leurs traits préoccupés. Posi se dirigea vers le coin où de la paille était entassée, s'assit sur cette dernière et allongea les jambes, le dos appuyé contre la paroi rocheuse.

- Eh bien, lâcha-t-il, l'endroit rêvé pour des vacances ! Un vrai centre de ressourcement !

Sans répondre à la blague, Manos et Fila vinrent le rejoindre sur la paille.

- Je commence sérieusement à m'ennuyer de mon chez-moi, laissa entendre Manos.
- Arrête, le supplia Posi. Si tu commences à nous parler de restaurants, d'eau chaude et de lit douillet, je vais me mettre à brailler comme un bébé.

Ran leur amena de l'eau fraîche et une bouillie de céréales tièdes. Le plat était plutôt fade, mais sa consistance les rassasia. Comme convenu, Panomi vint les chercher, un peu passé midi, avec une corde rugueuse de deux centimètres de diamètre. Il fit un nœud autour de leurs poignets gauches avec un bout de corde et enroula leurs droits avec une corde plus longue qui reliait les trois hommes entre eux.

À la queue leu leu, Manos, Fila et Posi, la corde passée entre les jambes et les mains derrière le dos, donnaient l'illusion d'être solidement attachés. Dans les faits, ils n'avaient qu'à écarter les poignets et dérouler la corde qui les liait par le poignet droit pour être libres de leurs mouvements.

En compagnie de Panomi et Ran, ils s'arrêtèrent à l'entrée de la mine, où Quipe, qui se trouvait avec un soldat qui l'y avait rejoint, était resté pour assurer la garde.

- Si on me demande, je suis parti au palais pour livrer des traîtres. Je compte sur ta discrétion, lui

lança Panomi en posant sur lui un regard insistant et en articulant bien chacune de ses dernières paroles.

- Pas de problème, répondit Quipe, l'air de ne pas prendre la situation très au sérieux.

Panomi voulut ajouter quelque chose, puis se ravisa. Qu'il importe ce qu'il pourrait lui dire, cet imbécile ne comprendrait pas davantage la délicatesse de cette mission. De plus, l'autre soldat, qui n'était pas dans la confiance, l'empêchait de parler librement. Tenant par la main la corde qui passait entre les jambes de Manos, il tira un coup sec. Ce faisant, il lui écrasa les testicules. L'autre grimaça tout en étouffant un cri de douleur.

- Avancez ! commanda le soldat. Et ne traînez pas ; sinon je vous pousse avec mon épée.

À la file indienne, les cinq hommes se mirent en route. Ran fermait la marche avec son proc armé accroché à l'épaule. Sales, avec des haillons d'ouvriers sur le dos, Manos était blessé à la jambe et Fila, à la tête. Les trois étaient très plausibles dans leurs rôles de prisonniers. D'un pas rapide, ils débouchèrent sur la route et prirent la direction de Serazi.

Assuré qu'il n'était plus à porter de voix de quiconque, Panomi s'adressa à ses protégés :

- Si nous rencontrons d'autres soldats, nous ralentirons le pas, car si nous avons l'air de nous précipiter, ça éveillerait les soupçons. Gardez la tête basse et ne dites pas un mot.

Comme il l'avait prévu, les soldats avaient quitté la route pour le sud du désert. Une succession de chars emplis de minerais se succédaient devant et derrière eux. Manos boitait de plus en plus, faisant qu'après deux heures de marche, le rythme avait dangereusement diminué. Les messagers, qui depuis leur départ suivaient les chars qui les précédaient, se faisaient maintenant dépasser par ceux-ci. L'escalade de la veille avait vidé Manos et ses acolytes de toutes leurs réserves d'énergie. Malgré le repos du matin, il était clair qu'ils devraient bientôt s'arrêter. Voyant leur fatigue, Panomi fit signe au conducteur d'un char qui passait près d'eux pour lui dire :

- Arrête-toi une minute, nous allons monter avec toi.

Puisqu'ils avaient en apparence les mains liées derrière le dos, Panomi dut aider ses prisonniers à monter sur le chargement. C'est ainsi qu'assis sur les minerais grossièrement concassés, sans rien pour appuyer leur dos, ils passèrent devant le poste de Serazi, un grand bâtiment de pierres avec une cour intérieure. Les murs d'enceinte de neuf mètres de haut formaient un rectangle de trois cents mètres sur cent, en bordure de la route. De la même couleur jaune sale que le mont Éru, ils étaient percés de nombreuses terrasses encastrées, à quatre mètres du sol. Un toit en béton gris foncé, avec une légère pente extérieure, chapeautait l'édifice.

Manos pouvait voir les soldats marchant sur le toit ou assis aux tables des terrasses. Autant le lieu que l'immeuble avaient quelque chose de déprimant. Construction de roches, dans un désert de roches, arpenté par des hommes sans joie, dans un lieu sans joie.

Il était près de quinze heures quand ils passèrent devant l'allée menant à Serazi. Le chauffeur s'adressa à Panomi, assis avec lui et Ran sur la banquette avant :

- Vous vous arrêtez à Serazi, j'imagine ?
- Non. Mes prisonniers doivent être au palais le plutôt possible.
- Ils ont des chétras, ici, l'informa le chauffeur pour lui signifier qu'un attelage composé de quelques-unes de ces bêtes les transporterait beaucoup plus vite au palais.
- Contente-toi d'avancer, commanda Panomi sur un ton qui n'incitait pas à la réplique. Si je veux m'arrêter quelque part, je te le ferai savoir, compris ?

Au même moment, deux cavaliers passèrent en trombe à côté d'eux.

- C'est toi le chef, concéda le chauffeur, mal à l'aise devant cette montée d'agressivité.

Lorsque Serazi disparut derrière lui, Panomi se retourna et sourit aux messagers, qui se forcèrent pour lui rendre la politesse. Assis sur autant de pointes que de trous, les mains derrière le dos, pas un n'arrivait à trouver de position pour se soustraire au supplice d'être secoué sur ce tas rocailleux. Ils avaient soif, ils avaient froid, et vu la présence du chauffeur, ils ne pouvaient se plaindre de leur inconfort à leur guide. C'en était au point où Manos et ses compagnons regrettaient le marais. Au moins, là-bas, ils étaient libres. Tentant de se soustraire à cette torture en méditant, Posi y parvint un moment, mais il était trop faible pour garder sa concentration. Le crépuscule arriva et le découragement s'abattit sur lui, telle une immense vague.

– Pitié, laissez-moi crever sur le bord de cette route, laissa-t-il entendre. Je serai mort avant d’arriver de toute façon.

Voyant qu’il n’y avait rien à espérer du côté de Posi, Panomi se retourna, prit un caillou, regarda Manos dans les yeux et lança la roche sur les pierres qui se trouvaient entre eux. Aussitôt, Manos imita un cri de douleur :

– Ta gueule, vieille merde ! grogna Panomi avant de s’adresser au chauffeur. Arrête-toi. Je vais soulager la conscience de ce crasseux avant que le diable l’emporte.

Panomi et Ran aidèrent leurs protégés à descendre du chariot. Voyant qu’ils faisaient semblant de les bousculer, tout en les soutenant, le chauffeur paraissait intrigué par ce mélange de rudesse et de retenue. Il se serait attendu à ce que les soldats balancent carrément leurs prisonniers sur la route, mais à la place, ils les faisaient descendre en s’assurant qu’ils ne tombent pas tête première sur le sol. «Étrange», pensa-t-il.

– Va-t’en et ne parle pas de ces prisonniers à personne, tu m’entends ? prévint Panomi alors que l’homme cherchait à comprendre ce qui se passait.

– Je n’ai vu personne, chef, s’empressa de répondre ce dernier.

Puis il donna du bâton aux platos, trop heureux d’être débarrassé de ces intrus et pressé de raconter toute l’histoire à ses amis.

Notant la présence d'un énorme rocher à cent mètres au nord de la route, Panomi y entraîna ses protégés pour les mettre à l'abri des regards. Comme d'autres chars arrivaient encore dans les deux directions, tout ce monde se mettrait bientôt à l'abri dans les grottes, dont les accès n'étaient séparés que de quelques kilomètres. Le long du chemin, bêtes et hommes seraient nourris et abrités pour la nuit.

Panomi était vraiment inquiet ; il avait surestimé ses protégés, particulièrement le plus âgé. S'il fallait que l'un d'entre eux meure avant qu'Izi les reprenne, il ne donnait pas cher de sa peau. Trop occupé à avancer sur la route sans se faire remarquer, il avait oublié de se soucier de l'état des trois hommes.

Arrivé derrière le rocher, il se pressa d'enlever les pierres qui encombraient le sable, aida Posi à s'allonger et prit son sac pour lui faire un oreiller. Il donna de l'eau à tous et enleva sa veste de fourrure pour couvrir Posi.

– Je suis désolé, s'excusa-t-il sincèrement. Je n'avais pas réalisé que tu étais si mal en point.

Respirant la bouche ouverte, Posi se contenta de garder les yeux clos.

– Ça va aller, Posi ? s'inquiéta Manos.

– Ça va, ça va mieux, répondit l'autre, les yeux toujours clos. Je suis incapable de faire un pas de plus.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Ran à Panomi.

– On dirait que le temps se gâte, avisa Fila.

Manos entendait le vent qui sifflait de chaque côté du bloc de pierre, derrière lequel ils s'étaient abrités. Il rejoint Fila qui se tenait sur le côté de celui-ci, pendant qu'une masse de nuages noirs venant de la mer avançait vers eux, tel un mur.

Revenant vers Panomi qui cherchait encore une réponse à la question de Ran, Manos annonça :

– Une tempête approche, on ne pourra pas rester ici bien longtemps.

– Je sais. Au port, ils ont parlé d'une tempête majeure pour demain. Faut croire qu'elle est en avance... Il y a un accès aux grottes à moins de deux kilomètres d'ici, vers l'ouest.

– Deux kilomètres, c'est trop pour Posi, signifia Manos, et nous n'avons rien pour le transporter.

– Je sais. Ran est un bon coureur. Je vais l'envoyer chercher un brancard et de l'aide.

Se tournant vers ce dernier, Panomi poursuivit :

– Fais le plus vite possible. Ramène un brancard et quatre hommes capables de courir.

– Qu'est-ce que je leur dis ? s'enquit Ran.

– Dis-leur que Lougg nous a confié des prisonniers qu'il faut ramener d'urgence au palais, et que l'un d'eux est malade. Ce nom devrait les faire réagir. Au point où on en est, on n'a plus rien à perdre.

– Pourquoi ne pas leur dire que c'est Izi qui nous les a confiés ?

– Mais parce qu'ils vont faire le rapprochement avec les messagers, imbécile ! Personne ne bougera tant que la tempête va sévir. Avant que Lougg soit informé de notre mensonge, nous aurons repris la route. Maintenant, dépêche-toi. Si cet homme meurt, on sera aussi mort que lui.

Ran parut saisir l'importance de l'enjeu. Laissant son proc, son épée, son sac et sa veste, il s'élança tel un animal pourchassé par un prédateur. Fila le regarda rejoindre la route et y continuer sa course sans montrer le moindre signe de faiblesse.

– C'est vrai qu'il est bon coureur, constata-t-il.

Panomi distribua de la viande et des fruits séchés aux trois hommes, pendant que Manos enfila la veste de Ran pour se protéger du froid. La nourriture et la protection du vent offerte par le rocher les aidèrent à reprendre un peu de force. De son côté, Posi réussit à s'appuyer le dos contre la pierre et à manger un peu.

– Tu devras enlever la veste avant que les autres arrivent, dit Panomi à Manos. Transporter un prisonnier sur un brancard est déjà louche, il ne faut pas pousser notre chance.

– Tu peux leur dire que nous avons des informations inestimables pour Zébul, proposa Fila.

– Vous n'avez aucun grade. Si vous aviez ça sur la main, signifia Panomi en exhibant les trois "W" sur le dessus de sa main, ce serait plus crédible. Même Koll ne recrute pas chez les ouvriers. Alors, que vous puissiez leur confier des informations importantes, ça ne fait pas de sens.

- On marche sur des œufs, si je comprends bien, conclut Manos.
- Exactement, approuva Panomi. Tous les soldats qui travaillent en secret pour Koll doivent avoir pour ordre de vous éliminer et moi, je me promène avec trois prisonniers que j'ai l'air de ménager. Vous avez vu le type du chariot? Il était sûr que je vous débarquerais à coups de pied pour vous faire atterrir tête première sur la chaussée.
- Et si nous avions réellement une information? s'enquit Fila.
- Si vous aviez réellement de l'information, je vous l'aurais arrachée moi-même pour en prendre tout le crédit. Les traîtres qu'on amène au palais n'ont plus rien à dire. C'est seulement pour l'exemple et la dissuasion.
- Je vois, répliqua Fila.
- Avec cette tempête, on risque de passer plus d'une journée dans les grottes, reprit Panomi. Vous devrez faire très attention à ce que vous direz. Le mieux serait de ne rien dire du tout.
- Mais si on nous interroge? demanda Fila.
- En principe, je suis le seul à avoir autorité sur vous. Le risque, c'est de tomber sur un plus haut gradé que moi. Ils pourraient alors vous conduire lui-même en ville pour en tirer un quelconque avantage, sans que je puisse m'y opposer, expliqua Panomi.
- Tu peux empêcher que ça arrive? chercha à savoir Manos.
- Lui dire que Lougg m'a ordonné de ne confier ses prisonniers à personne d'autre que Féri.

Ran mit une bonne heure avant de revenir avec de l'aide et un brancard, alors que la foudre tombait et le tonnerre grondait à quelques kilomètres au sud. Manos avait retiré la veste de Ran et Panomi les avait attachés, lui et Fila, les mains derrière le dos. Avec les autres soldats qui s'aminaient, ils ne pouvaient plus se permettre de faire semblant.

Le vent était curieusement tombé, mais le mur de nuages noirs compacts avançait vers eux, kilomètre après kilomètre. La nuit allait tomber et à n'en point douter, ils n'atteindraient pas la grotte avant que cette tempête tombe sur eux.

- Il faudra faire vite, lança Manos à Panomi. Cette tempête sera bientôt trop puissante pour nous permettre de nous déplacer.
- Je sais, répondit Panomi. Je croyais que Ran arriverait plus tôt.

Enfin, trois autres soldats, et non quatre, arrivèrent aux rochers. La pluie avait commencé à tomber et le vent avait repris.

- Dépêchez-vous! les intima Panomi.

Les nouveaux arrivants étaient conscients de l'urgence, mais deux d'entre eux paraissaient déjà à bout de souffle. Pressé par le temps, Panomi réfléchit à toute vitesse. Il trancha les liens qu'il venait de poser à Fila, puis lança à son adresse.

- Aidez-moi à installer le blessé sur le brancard. Toi et moi allons prendre le devant, tandis que Ran et toi, ajouta-t-il à l'intention du seul soldat qui lui paraissait en forme, vous allez prendre l'arrière. Vous deux, gardez un œil sur les prisonniers. Allez... on n'a plus de temps à perdre!

Sans que personne n'ait la chance de placer un mot, le groupe se mit en route, pressé de se mettre à l'abri. Le premier demi-kilomètre fut franchi au pas de course, mais la tempête fut plus rapide. La nuit tombée, des vents de près de cent kilomètres-heure balayèrent la route, poussant les piétons sur le bas-côté. Une pluie soutenue frappa ces derniers, pour compliquer davantage leur situation. Sous ce vent, il n'était plus possible de courir. Les hommes marchaient donc, courbés en deux pour résister aux rafales de plus en plus violentes.

Ils avaient parcouru un peu plus d'un kilomètre quand ils remarquèrent un platos couché sur le flanc, au milieu de la route. D'instinct, ces animaux se couchaient dos au vent quand il y avait une forte tempête. Cela n'annonçait rien de bon. Quand ils arrivèrent près de la bête, toujours harnachée à son chariot, Manos vit ses pires craintes se concrétiser. Au sud, un entonnoir se forma sous les nuages, puis une colonne en descendit pour toucher le sol. Ceci fait, elle devint encore plus noire que le nuage et se mit à pomper les débris du sol.

Malgré sa jambe souffrante, Manos accéléra jusqu'à la hauteur de Panomi pour lui crier: «Une tornade! Elle vient droit sur nous.» Ayant déjà repéré le monstre, Panomi regarda son interlocuteur, l'air d'ignorer la bonne chose à faire. «Il faut s'abriter contre ce platos, mais avant, il faut détacher le chariot. Sinon, le vent risque de le faire tomber sur notre tête», finit-il par décider.

Une fois près du platos, il s'adressa au conducteur qui s'était adossé sur le ventre de l'animal. Luttant contre le vent, il lui cria :

- Aide-moi à détacher le chariot ! Dépêche-toi !
- Pourquoi ? questionna l'autre, visiblement peu enclin à bouger son gros derrière.

Aussitôt, Panomi fonça sur lui en sortant son épée. Il n'en fallait pas plus pour que l'autre réalise subitement qu'il avait une paire de jambes sous les fesses.

- Fais ce que je te dis, imbécile !

Ce n'est qu'une fois debout que le conducteur vit enfin la tornade, qui se trouvait à environ huit cents mètres d'eux.

Laissant Posi près du ventre du platos, tous les hommes, à l'exception de Manos qui avait toujours les mains attachées derrière le dos, s'activèrent pour détacher le chariot et le pousser plus loin sur la route. Ensuite, ils coururent se mettre à l'abri contre le ventre du platos. De la taille d'un gros hippopotame, l'animal les protégeait du vent, en plus de les faire profiter de sa chaleur.

Moins de trois minutes s'étaient écoulées quand la tornade, tel un monstre rugissant, passa à trois cents mètres d'eux pour aspirer le chariot dans son vortex. Même Posi ne put s'empêcher de se redresser pour voir s'éloigner la catastrophe qui les avait frôlés. La pluie et le vent semblant vouloir prendre un moment de répit, tout le monde se releva. Dans les dernières lueurs du jour, Manos vit trois autres tornades s'avancer dans le marais, poussées vers le nord, tels des géants informes se tortillant dans des draps noirs.

- Dépêchons-nous de rejoindre la grotte pendant qu'il est encore temps ! s'écria Panomi.

Les porteurs de brancard regagnèrent leur place et courbant l'échine, prirent le chemin vers l'est, suivis de Manos et des deux autres soldats. Le chauffeur, misérable, était resté contre le flanc de son platos.

- Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne vas pas rester là ? lui cria Panomi.
- Vous n'allez pas me tuer ? s'inquiéta l'homme, que la peur n'avait pas quitté depuis que l'autre avait foncé sur lui avec son épée.
- Je ne suis pas rancunier. Allez, amène-toi ! Tu vas crever de froid, ici.

Bravant la pluie et le vent, le groupe arriva à la porte de la mine soixante-treize, dans le noir complet. Alors qu'ils étaient trempés, glacés et exténués, le vent les poussa dans la grotte où ils purent enfin se soustraire à la pluie, devenue diluvienne.

Un homme trapu et gras, de l'âge de Posi, les attendait, entouré de quelques soldats. Ses cheveux gris, mi-longs, tirés vers l'arrière, semblaient avoir été lissés par sa propre sueur, tandis que son visage rond et bouffi avait l'air fourbe et mauvais. Il portait une robe en fourrure de platos, aussi crasseuse que le reste de sa personne. Un halo de puanteur d'ivrogne émanait de lui et lorsqu'il ouvrit sa bouche édentée, une odeur de viande pourrie assaillit les narines de Panomi qui se trouvait tout près. Mais ce qui rebuta encore plus ce dernier étaient les deux "W" tatoués en noir que le désagréable personnage portait au cou.

– C'est toi, le chef? demanda le gardien de la mine soixante-treize.

– C'est moi, Panomi Bo Ulig. Lougg, fils de Zébul, m'a confié ces prisonniers pour que je les mène personnellement à Féri le plus tôt possible. Il tient à ce qu'ils arrivent sains et saufs au palais. L'un d'eux est malade. Avec tout le respect que je te dois, j'aimerais les installer dans l'une de tes cellules pour les soigner. Le vieux est très faible. Si je rapporte un homme mort au palais, Féri sera très contrarié.

– Féri est mon ami, répliqua l'autre en gratifiant son interlocuteur d'un sourire torve. La dernière chose que je voudrais serait que tu le contraries. Mon nom est Bale. Sowi va te montrer nos cellules et vous pourrez vous installer pour la nuit. C'est une couille molle, mais il sait y faire pour s'occuper des visiteurs; une vraie petite fée du logis! Plus tard, tu viendras me voir, on discutera de notre affaire.

Devant les yeux ronds de Panomi qui se demandait de quelle affaire il était question, Bale y alla d'un sourire indulgent, comme seuls les crocodiles savent en faire :

– Allez, poursuivit l'homme, tu as visiblement besoin de repos et de te mettre quelque chose dans l'estomac.

Sur ce, il laissa Panomi avec Sowi et trois autres soldats. Panomi était inquiet. Ce gros puant risquait fort de lui causer des problèmes. «Un ami de Féri, pensa-t-il. Plutôt un ivrogne qui a connu son heure de gloire et dont on a débarrassé la ville en l'envoyant garder une mine.»

Il était rare qu'une personne portant des tatouages au cou demeure hors de la ville ou sur une base fortifiée. Le gros Bale avait dû hériter de ce poste à cause d'une bêtise ou de son alcoolisme. Quoi qu'il en soit, dans la situation où il se trouvait, c'était le genre de personnes que Panomi aurait préféré ne pas rencontrer.

Sowi, qui n'avait qu'un seul "W" sur la main, devait avoir plus de cinquante ans. Ce qui laissa supposer à Panomi qu'il n'était pas très ambitieux et que de ce fait, il pourrait peut-être lui soutirer de l'information sans risquer que la chose se retourne contre lui.

– Ton chef est toujours aussi aimable? commença-t-il par lui demander.

Après que les prisonniers furent mis en cellule et que les autres soldats se soient éloignés, Sowi répondit :

– C'est un gastok puant! Je prie chaque jour pour qu'il crève.

Les gastoks étaient de petits mammifères, réputés pour leur forte odeur de déjection.

– Attention, Sowi, tu parles comme un rebelle!

L'hôte se mit aussitôt à blêmir. Son dégoût de Bale était tellement profond qu'il avait parlé sans réserve, oubliant la règle la plus élémentaire : ne faire confiance à personne. Voyant sa panique, Panomi le rassura :

– Ne t'en fais pas. Je le connais à peine et j'aimerais le voir crever, moi aussi. Écoute, ces prisonniers sont très importants pour le fils de Zébul. Il me les a confiés parce qu'il a confiance en moi. Ton patron a l'air du genre de type à faire les choses à sa manière. S'il maltraite mes prisonniers et que l'un d'eux meure, il n'y a pas que moi qui vais payer... lui aussi, et tous ceux qui sont sous ses ordres. Donne-moi un coup de main à la mesure de ton possible et si j'arrive à remettre ces prisonniers vivants à Féri, je pourrai te sortir d'ici.

– Que veux-tu que je fasse? s'empressa de demander Sowi.

– Rien de bien compliqué. Amène des vêtements secs et des couvertures aux prisonniers. Donne-leur aussi de la bonne nourriture, celle réservée aux soldats, pas cette cochonnerie qu'on sert aux ouvriers, ainsi que de l'eau potable. Il faut absolument qu'ils reprennent des forces, tu comprends?

– Pas de problème, ce sera fait.

– Une dernière chose... si ce gastok de Bale prépare un coup fourré, avertis-moi. Je ne plaisante pas, Sowi. Si un seul de ces prisonniers meurt, la colère de Féri sera si grande que pas un seul des soldats de

cette mine n'aura l'occasion de se justifier.

- J'ai compris. Tu peux compter sur moi.

Manos et ses compagnons, qui n'avaient rien manqué de cette conversation tenue à voix basse, se sentirent rassurés par l'intelligence que démontrait Panomi dans cette situation critique.

- Amène-moi ce qu'il faut pour que je passe la nuit ici avec Ran.
- Tu ne veux pas une chambre dans le quartier des soldats ?
- Non, je ne quitte pas mes prisonniers.
- Je reviens avec ce qu'il faut, agréa Sowi avant de s'éclipser.

Une demi-heure plus tard, les prisonniers et leurs escortes avaient des vêtements secs et l'estomac plein. Sowi s'était montré efficace. Le vent s'engouffrait bruyamment dans la grotte et soufflait jusque dans la cellule, située dans un passage perpendiculaire, à six cents mètres de l'entrée. Emmitouflés dans leurs couvertures, Manos et ses acolytes profitèrent d'un confort relatif. Panomi demanda à Ran de se poster près de l'arche et s'approcha des prisonniers.

- Ça va aller ? s'enquit-il, visiblement inquiet de l'état de Posi.
- Ça va mieux, le rassura ce dernier. Tu t'es bien débrouillé. Qu'est-ce que tu vas dire à Bale, s'il t'interroge à notre sujet ?
- Que vous êtes des espions de Koll !
- Tu as dit toi-même que ce ne serait pas crédible.
- Ai-je le choix ?
- Dis-leur que nous avons vu le vaisseau dans le désert et que Lougg nous considère comme ses témoins les plus importants. Il doit bien y avoir des ouvriers en dehors des mines...
- Oui, certains sont affectés au dépôt, à la citerne d'eau ou de pétrole. C'est justement des ouvriers qui pompaient l'eau qui ont vu le vaisseau dans notre secteur.
- Parfait, laissa entendre Posi. Ce sera plus crédible et les soldats nous traiteront moins durement.
- Si nous étions des témoins plutôt que des traîtres, pourquoi nous traiter comme des prisonniers, alors ? interrogea Manos qui jugeait que ce changement de stratégie était plutôt faible.
- Vous avez tenté de m'échapper, et c'est pour cela que je vous ai attachés, proposa Panomi après un moment de réflexion.
- Hum... avec un peu de chance, ça devrait fonctionner, supposa Posi.
- Alors, on fait comme ça ? demanda Panomi.
- Faisons comme ça, consentit Posi, trop épuisé pour trouver mieux.
- Reposez-vous. Après une bonne nuit, nous aurons tous les idées plus claires.

Les trois prétendus prisonniers obéirent et s'installèrent sur la paille avec leurs couvertures. Bien que les nombreux platos qui encombraient l'accès principal chargeaient l'air d'effluves animales, cela leur paraissait plus réconfortant que désagréable.

Panomi était étendu sur une paillasse, jetée à même le sol. Les doigts croisés derrière la tête, il regardait la voûte de pierres, éclairée par la lumière vacillante d'une torche alimentée par du pétrole. Moins épuisé que ses protégés, il n'arrivait pas à se détendre, conscient que pour un simple détail, son destin pouvait basculer dans un sens comme dans l'autre. Soudain, deux soldats entrèrent dans la grotte.

- Bale veut te voir, l'informa l'un d'eux.
- J'ai reçu ordre de Lougg de ne pas quitter les prisonniers tant qu'ils ne seront pas livrés à Féri, rétorqua Panomi en se relevant nerveusement.

L'autre n'hésita pas à lui rire au visage. Puisqu'il portait trois "W" sur la main, il pouvait se permettre de le traiter comme son égal.

- À ce que je vois, tu n'as pas saisi comment ça fonctionne, ici. Si Bale veut te voir, tu t'amènes ou je reviens avec une demi-douzaine d'hommes ! On te fait un nouveau sourire, on te recoiffe et on t'amène nous-mêmes. Tu n'auras même pas la peine de poser les pieds au sol.

Déstabilisé par l'assurance de son vis-à-vis, Panomi se força à reprendre le contrôle de lui-même pour éviter d'envenimer la situation.

- Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il à la brute qui souriait toujours.
- Assane.

– Comprends-moi bien, Assane. Je respecte l'autorité de Bale et la tienne sur cette mine, mais tu m'obliges à désobéir aux ordres de Lougg, qui est plus gradé que nous tous.

Cessant enfin de sourire, Assane sembla se demander s'il y avait réellement un risque. Mais après un bref moment de réflexion, il se dit que celui de désobéir à Bale était sans doute plus grand.

– Ton copain, là, dit-il, en pointant Ran du doigt, il est sous tes ordres, non ? Donc, en le laissant ici, tes prisonniers ne seront pas sans surveillance. Alors tu viens ou il faut t'emmener de force ?

Résigné, Panomi demanda à Ran de rester aux aguets jusqu'à son retour et emboîta le pas à Assane. Ils remontèrent l'allée principale encombrée de chariots et de platos, puis arrivèrent près de l'accès extérieur, où le vent et la pluie sévissaient en s'engouffrant dans l'ouverture béante. Ils empruntèrent une porte, elle-même encastrée dans une palissade perpendiculaire à l'allée principale. Derrière celle-ci se trouvait une pièce de douze mètres de large par vingt de profondeur. De lourds volets de bois étaient malmenés par le vent et un foyer était installé sur le mur opposé. Panomi se dit que cette mine devait être très grande pour être pourvue d'un tel appartement.

Bale était assis derrière une table de bonne dimension, située près du foyer. Les restes du repas qu'avait dû se partager une demi-douzaine de convives étaient abandonnés sur la table en bois d'allure bancale.

– Ah ! Voilà mon bon ami Panomi ! s'exclama Bale en tendant un bras vers son invité, le cul toujours collé à son fauteuil. Prends un siège ! Viens prendre un verre de rade à ma santé !

Le rade était une boisson alcoolisée à la couleur rouille répandue sur l'île et le continent. Comme Bale était dans un état d'ébriété avancé et qu'il avait l'air d'humeur, Panomi décida de jouer le jeu copain-copain avec lui.

– Laisse-nous seuls, ordonna le chef des lieux à l'adresse d'Assane.

En entendant cela, la contrariété se peignit sur le visage du lieutenant de Bale, mais malgré tout, il obtempéra sans discuter. Panomi prit un siège devant Bale, séparé par la table qui faisait deux mètres de large.

– À ta santé ! lui dit-il en levant son verre dans sa direction.

– À la tienne ! répliqua Bale.

Panomi entendit un bruit mouillé, comme si un animal de compagnie léchait les doigts du gros homme. Celui-ci, une main toujours accrochée à son pichet de métal, tira de l'autre une crinière de cheveux provenant de sous la table. Soudain, une femme ronde, nue, à forte poitrine, en fut extirpée sans ménagement, grimaçante de douleur et visiblement terrorisée. Bale la tenait à bout de bras en lui tirant les cheveux :

– Tu veux profiter de ma suceuse ? proposa-t-il avec son sourire de crocodile édenté.

Après un moment de stupéfaction, cachant son dégoût, Panomi lui répondit :

– C'est bien généreux de ta part, mais la journée a été longue. J'ai plus envie de me coucher que d'une pute.

– Je te comprends. On ne nous envoie que des laiderons, ici ! Tu aurais dû voir les femmes que j'avais en ville. Regarde-moi cette grosse conne... elle est plus belle du cul que du visage !

Sur ce, il lâcha enfin la chevelure de la pauvre femme qui n'osa même pas se redresser. Puis il prit une assiette dont la nourriture avait été à demi consommée et la laissa tomber au sol avant de poursuivre : «Tiens... Mange, salope, même si tu ne l'as pas encore mérité !»

La femme disparut sous la table et tenta de récupérer sa robe, posée sur une chaise. Voyant cela, Bale saisit une grosse cuillère de bois et la frappa méchamment sur la main. Alors qu'elle ne put retenir un cri, il se mit à gueuler : «Je ne t'ai pas dit de t'habiller ! Je n'ai pas fini avec toi.»

Panomi avait pitié de la pauvre femme obligée de rester assise sur la pierre froide, mais il lui fallait feindre l'indifférence pour ne pas offusquer Bale.

– Bon, revenons-en à nos affaires, lança ce dernier en oubliant la femme. Qu'est-ce qu'ils ont de si particulier, ces prisonniers ?

Panomi, qui avait anticipé la question, prit un air de conspirateur et étira le cou vers l'autre pour lui

répondre :

– À toi, j’imagine que je peux bien le dire, puisque tu es mon supérieur. Ces hommes ont vu le vaisseau se poser dans le désert. C’est pour ça que Lougg me les a confiés... pour que Féri puisse entendre le récit de leur propre bouche.

– Et qu’est-ce qu’ils ont vu au juste ?

– Ça, je ne le sais pas. Lougg était seul avec son capitaine quand il les a interrogés.

Voyant que la réponse ne satisfaisait pas son vis-à-vis, Panomi, après avoir fait mine de prendre une lampée de rade, geste que ne put s’empêcher d’imiter le gros Bale, poursuivit en disant :

– La rumeur dit que des gens sont descendus du vaisseau.

– Des gens du continent ?

– Qui d’autres ? Ils doivent sûrement préparer quelque chose, de l’autre côté. Les messagers, puis maintenant ce vaisseau... Il paraît qu’il était immense.

Panomi prit une gorgée de rade et s’empara du cruchon laissé sur la table pour emplir son pichet toujours à demi plein. Il tendit ce dernier à Bale qui éclusait son propre pichet. Après l’avoir empli pour lui, il fit encore semblant de boire une gorgée du sien.

– Votre rade est meilleure que la nôtre, dit-il.

– La soixante-treize est la troisième mine en importance, sur l’île. Cela amène certains privilèges.

– À la santé du gardien de la soixante-treize, alors ! trinquait Panomi en levant son pichet.

Geste aussitôt imité par la brute qui comme tout buveur, n’aimait rien de plus que boire en compagnie d’hommes qui partageaient sa soif.

– J’imagine que ce n’est pas le seul privilège qu’un haut gradé comme toi doit avoir ? Vous avez sûrement plus de femmes que sur les autres mines ?

– Ne m’en parle pas ! Plus, oui, mais seulement ce qui n’est plus bon pour la ville. Les beautés... les corps de déesses qui ont des tétons qui regardent devant elles au lieu de leur regarder les pieds, on n’en voit jamais ici. Que des putes usées et des laiderons !

Sur ce, Bale prit une longue gorgée d’alcool. Non seulement Panomi réussit à contrôler la conversation, mais il avait complètement saoulé son hôte. Lorsque ce dernier devint incohérent, Panomi en profita pour tenter de s’écclipser.

– Je devrais peut-être aller voir si on a pris soin de nos prisonniers ? dit-il, insistant sur le *nos*. Si ce n’avait pas été de toi, j’aurais peut-être perdu l’un d’eux, aujourd’hui. Je suis sûr que ton ami Féri t’en sera reconnaissant.

– C’est ça, vas-y donc... répondit Bale, la voix empâtée. On se verra demain.

Sans demander son reste, Panomi sortit en faignant l’ivresse, au cas où il rencontrerait le lieutenant de Bale. Arrivé à la cellule, le seul qui ne dormait pas, mis à part Ran, était Posi. Brièvement, il raconta à ce dernier son entrevue avec Bale et prit le premier tour de garde afin que Posi et Ran puissent dormir un peu.

Le lendemain, Manos fut le premier des messagers à sortir du sommeil. Il était courbaturé, encore fatigué, mais se sentait en bien meilleure forme que les deux derniers jours. Sa jambe guérissait bien et il pouvait constater une nette amélioration par rapport à la veille. Voyant Ran qui faisait le guet, assis sur sa couchette, le dos appuyé contre la paroi du mur, il lui adressa un signe de tête que l'autre lui rendit. Le bruit et les courants d'air n'avaient rien perdu de leur intensité, ce qui indiquait qu'à l'extérieur, la tempête faisait toujours rage. L'idée de devoir passer plus de temps dans cette mine n'était pas sans l'inquiéter. Restez sous l'autorité de cette grosse brute de Bale n'avait rien de rassurant.

Lorsque Sowi arriva une heure plus tard avec le plateau contenant le petit déjeuner, Panomi, Fila et Posi se réveillèrent. L'homme, qui semblait nerveux, se pressa de distribuer les généreuses portions de céréales chaudes, agrémentées de saucisses. Il servit Panomi en dernier et lui chuchota à l'oreille :

- Il se passe quelque chose. Je crois que le gros Bale va venir voir tes prisonniers.
- Pourquoi faire ? questionna Panomi.
- Les interroger, je suppose.

Panomi eut un mauvais pressentiment. Il croyait avoir jeté de la poudre aux yeux de son hôte, la veille, mais visiblement, ce n'était pas suffisant. Si Bale prenait la peine de venir si tôt le lendemain de sa cuite pour interroger les prisonniers, c'est que quelque chose n'avait pas fonctionné...

Il se força à avaler son déjeuner en vitesse, tout en cherchant un moyen de sortir de cette situation. Il ne pouvait pas quitter la mine dans cette tempête, tout comme il ne connaissait pas suffisamment les lieux pour trouver une cachette ou une quelconque issue. Il se sentait piégé. Si Bale prenait le contrôle de ses prisonniers, il ne pourrait rien y faire. Sa plus grande crainte était qu'il les torture.

Quatre soldats arrivèrent sur les lieux et commencèrent à discuter de la pluie et du beau temps avec lui et Ran. Durant la conversation, il s'obligea à adopter un ton nonchalant et à discuter avec eux comme si rien ne l'inquiétait. Assistant à la scène, Manos et ses compagnons sentaient la tension qui montait comme un ballon que l'on souffle. Autant dans le comportement de Panomi et Ran, que dans celui des deux soldats, quelque chose sonnait faux. On aurait dit des gens qui se forçaient à entretenir une conversation banale, pendant qu'ils observaient un raz-de-marée foncer sur eux.

Soudain, le gros Bale s'amena avec son lieutenant et quatre autres fiers-à-bras lourdement armés. Sans un mot pour Panomi et Ran, il ordonna à l'un de ses gardes :

- Ouvre la cellule !

Pendant que l'autre s'exécutait, un silence très lourd régnait, laissant les protagonistes muets et crispés. Bale entra dans la cellule, suivi de sa garde. Alors que les trois prisonniers lui faisaient face, le gros homme saisit son épée et posa la pointe sous l'œil de Fila.

- Maintenant, dit-il, c'est le moment de me raconter votre histoire.
- Qu'est-ce que tu fais ? demanda Panomi après les avoir rejoints dans la cellule. Je te l'ai dit... ce sont des témoins.
- Des témoins attachés comme des prisonniers ! railla Bale.
- Ils ont tenté de s'échapper, expliqua Panomi.
- Je ne crois pas un traître mot de ton histoire ! l'arrêta Bale avant de retourner son attention sur Fila. Toi, mon grand, raconte-moi un peu...
- Nous avons vu le vaisseau se poser dans le désert.
- Non, non, non ! Tu mens ! Dis-moi la vraie histoire. Tu veux peut-être que j'aille la chercher dans le fond de ta cervelle avec mon épée ?
- Si tu touches mes prisonniers, Féri te le fera payer cher ! menaça Panomi.

Bale se retourna, plia le coude et posa la lame de son épée sur son épaule.

- Ah oui ! Et qui le lui dira ? Toi ?

Surprenant tout le monde, il frappa la tempe de Panomi avec la garde de métal qui couvrait ses jointures au-dessus de la poignée de l'épée. Aussi rapide que puissant, le coup projeta sa victime au sol, le laissant à demi-conscient. Puis Bale fit un pas dans sa direction pour lui dire :

- Moi aussi, je sais raconter des histoires. Je vous ai retrouvés morts, ton acolyte et toi, écrasés

sous un chariot, près de la route. Or, tes prisonniers étaient encore vivants. Comme tout bon soldat, je les ai interrogés et comme tout bon soldat, quand j'ai compris qu'ils devaient être remis à Féri, je les ai conduits à lui... Au cas où l'un ou l'autre mourrait en chemin... Tu sais ce que ça fait de mourir sous un chariot, Panomi ?

Sans attendre de réponse, la brute sauta à pieds joints sur les côtes de son interlocuteur qui resté sur le sol, tentait de reprendre ses esprits. Au même moment, Ran sentit une flèche de proc s'enfoncer dans son flanc, ce qui l'obligea à oublier toute tentative pour secourir son ami. Anticipant le geste de Bale, Posi ne put s'empêcher de crier : «Non !» Mais il était déjà trop tard.

Lougg était dans le désert, à quelques kilomètres de la mine cent soixante-sept. Trois sacs fraîchement déterrés gisaient à ses pieds, des sacs qui ne pouvaient appartenir qu'aux messagers. Faisant une battue avec les témoins et plus d'une centaine d'hommes, il s'était rendu là où certains croyaient avoir vu le vaisseau se poser.

Ils ne trouvèrent aucune trace d'atterrissage ; rien ne laissait supposer que des éléments au sol avaient été exposés à une intense chaleur, ce qui aurait confirmé cette hypothèse. Par contre, ils trouvèrent les traces laissées par les messagers, et parmi celles-ci, les empreintes plus menues d'Izi.

Lougg était rassuré, même si un des messagers semblait avoir disparu. Le plus important était qu'Izi vivait encore et se trouvait toujours sur l'île. Une énigme demeurait toutefois. Comment se faisait-il qu'il ne les avait pas croisés ? Les pisteurs avaient établi qu'Izi avait rejoint la route seule et qu'elle était revenue avec deux hommes. Sûrement le gardien de la mine cent soixante-sept, qui manquait à l'appel, accompagné d'un de ses soldats. Ces deux hommes avaient sûrement rejoint la route avec les trois messagers. Partie seule de son côté, Izi, avait enterré les sacs avant de regagner la route.

Les deux gardes à la porte de la mine affirmaient que le gardien, nommé Panomi, les avait mandatés pour le remplacer jusqu'à son retour, ajoutant qu'il était parti vers l'est avec un autre soldat et des prisonniers. Personne ne semblait avoir vu Izi ou les messagers. De plus, pourquoi le gardien était parti vers l'est et non vers la ville ? Logiquement, Izi aurait constitué une garde avec quelques soldats de la mine et serait allée à sa rencontre vers Serazi.

Tout cela ne faisait pas de sens, à moins que les messagers eussent un rendez-vous à l'est avec un plus petit appareil ? Lougg n'y comprenait plus rien. Il hésitait entre envoyer des hommes à leur recherche vers l'est ou rebrousser chemin, en espérant rejoindre Izi qui avait peut-être décidé de marcher en parallèle, à quelques kilomètres de la route, pour ne pas attirer l'attention.

Alors que l'après-midi tirait à sa fin, Lougg voyait un mur de nuages avancer vers lui, depuis le nord. Il avait ordonné de laisser les chétras sur le bord de la route pour que chaque homme puisse se concentrer sur leurs recherches. Maintenant, avec cette tempête qui arrivait plus tôt que prévu, il devait se presser de sortir du désert pour arriver à joindre Serazi avant la nuit. La perspective d'être bloqué à la mine ne l'enchantait guère, mais ce serait bientôt le cadet de ses soucis.

Il demanda aux hommes qui l'accompagnaient d'amener les sacs et se mit en route. Le gros de la troupe devait déjà être sur le chemin, quand il vit un homme venir dans leur direction, au pas de course. Arrivé près de lui, à bout de souffle, il lui annonça la mauvaise nouvelle :

- Le gardien des chétras a été assassiné. Deux bêtes ont disparu, dont la vôtre. Quant au reste du troupeau, il semble avoir été empoisonné. Ils écument et n'arrivent plus à se mettre debout.

Surpris, Lougg ne sut quoi dire sur le moment, tellement il se sentait stupide d'avoir laissé une quarantaine de chétras sous la surveillance d'un seul homme.

- On sait qui a fait le coup ? demanda-t-il après s'être repris en main.
- Les deux hommes qui gardaient l'entrée de la mine ont disparu. C'est sûrement eux.

Lougg savait que ses hommes attendaient ses ordres, mais il n'arrivait plus à penser. Le mauvais temps arrivait et il serait coincé là, faute de montures pour joindre Serazi à temps. Les informations données par les gardiens n'étaient plus fiables, puisqu'elles provenaient sans doute de ceux qui avaient volé leurs chétras. Izi et les messagers étaient-ils entre leurs mains ? S'agissait-il d'un autre groupe qui avait profité des chétras pour aller prévenir Koll de la présence des messagers dans le secteur ? À moins qu'ils aient tenté de les exécuter ? En ce cas, étaient-ils morts ?

Voyant l'insistance des regards posés sur lui, Lougg finit par dire :

- Voyez si on ne peut pas sauver quelques bêtes. Faites porter les moins mal-en-point dans la mine, s'il le faut. La tempête sera sur nous dans une heure ou deux. Tout le monde devra se mettre à l'abri et lorsque le pire sera passé, chaque minute comptera. J'aurai besoin d'une monture capable de courir. Entre-temps, nous allons fouiller cette mine de fond en comble et interroger tous les gardes.

Penaude, la troupe continua de marcher en direction de la mine cent soixante-sept. Une fois là, ce fut pour constater qu'aucun chétras n'avait survécu. Pas plus les gardes de la mine que la mine elle-même ne purent révéler quoi que ce soit. La seule chose qui réconforta Lougg fut qu'ils ne trouvèrent aucun cadavre.

Trouver les messagers morts aurait été la pire nouvelle à ramener au palais. Il ne pouvait plus rien faire, il se retrouvait maintenant derrière l'action. Toujours deuxième. Deuxième derrière Sando, deuxième derrière Féri, deuxième derrière Izi, et apparemment, les choses ne changeraient pas de sitôt.

Pendant ce temps, Quipe filait à fond de train sur sa monture, tandis qu'Izi faisait de même sur un chétras emprunté au poste de garde de Serazi.

– Imbécile !

Le mot avait traversé ses lèvres dans un souffle de colère. Bale se retourna vers Posi et vit ce dernier poser sur lui un regard chargé de hargne et de mépris.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– Imbécile ! Tu viens de tuer l'homme en qui Izi Ko avait mis toute sa confiance pour conduire les messagers d'Ibris à la rencontre de Féri.

Bale tiqua. Voyant l'assurance et la colère de Posi, un doute extrêmement désagréable s'infiltra dans son esprit.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Avant de répondre, Posi tira sur quelque chose de la grosseur d'un cheveu dans son oreille et un petit appareil de la grosseur d'un pois apparut entre ses doigts.

– Tu sais ce que c'est ?

– Tu crois m'impressionner avec un appareil auditif ? Tu n'es pas le seul sur l'île à en avoir un.

– Ce n'est pas un appareil auditif, c'est un émetteur. À cet instant même, les gens du continent savent exactement où nous sommes et entendent chaque parole qui sort de ta bouche en notre présence.

– Tu bluffes ! tenta Bale, dont l'assurance s'égrenait comme des biscuits passés sous un compresseur.

– Si cet appareil ne te convainc pas que nous sommes les messagers, alors regarde bien ceci... Manos, Fila... baissez votre pantalon.

Les deux hommes le regardèrent, dans une totale incompréhension.

– Montrez-leur vos sous-vêtements, dut ajouter Posi.

Manos et Fila baissèrent le pantalon de toile usée et sale qu'ils portaient et remontèrent leur chemise, révélant des sous-vêtements propres et neufs d'un blanc immaculé.

– Tu peux peut-être trouver quelqu'un avec un appareil auditif par ici, mais certainement pas avec des caleçons dans cet état.

Estomaqué, Bale se mit à transpirer à grosses gouttes. N'eût été Panomi qui gisait au sol, la situation aurait été comique.

– Mais comment je pouvais savoir ? lâcha Bale.

– Nous devons rester incognito, pour ne pas alerter le camp des rebelles.

– Je l'ai rencontré seul, hier, pour lui donner la chance de parler en toute confidentialité.

– Seul ! s'exclama Posi. Et la fille, sous la table, elle était sourde et muette, peut-être ? Tu gardes pour témoins des gens qui te détestent quand tu veux avoir une conversation confidentielle ! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide.

– Je...

– Ferme-la et écoute-moi bien ! La seule chance qui te reste est d'assurer notre sécurité jusqu'à ce que Féri nous récupère. D'ici là, installe-nous dans un lieu convenable. Et prépare un chariot à bord duquel nous pourrions voyager à l'abri des intempéries dès que le temps sera calmé. Aussi, tu vas mettre Ran et Sowi à notre service et les traiter comme ma garde personnelle. Ils ne sont plus sous tes ordres, c'est bien compris ?

– Compris, se contenta de répondre Bale.

– Fais surveiller tous les accès de la mine par des hommes de confiance. Il y a sûrement des traîtres parmi tes hommes.

C'est à ce moment que Sowi arriva dans la pièce, les bras chargés de trois vestes destinées aux prisonniers. Voyant Panomi étendu sur le sol, il pensa que son heure avait sonné.

– Je... balbutia-t-il à l'endroit de son supérieur.

– Nous sommes les messagers venus d'Ibris, fit vite de l'interrompre Posi. Ton chef t'a mis à mon service.

Bale ne put s'empêcher de jeter un regard mauvais en direction de Sowi, qui à peine remis de sa terreur, anticipa tout le mal que l'autre serait susceptible lui faire subir.

– Tu vas installer nos hôtes dans mes appartements, derrière les cuisines, lui ordonna Bale, pendant que ses yeux disaient : «Toi, je vais t'étriper à la première occasion.»

Au même moment, Posi se pencha sur Panomi. Sa tempe gauche était très enflée, du sang coulait de son oreille, ses nombreuses côtes brisées rendaient sa respiration laborieuse et il était toujours inconscient.

– Tu peux faire quelque chose ? s'enquit Manos.

– Non, il a déjà un œdème important au cerveau. Pour espérer le sauver, il faudrait pouvoir le transporter dans un hôpital dès les prochaines minutes. Qui a un couteau bien affûté ?

Hésitant, Bale lui tendit sa dague, Posi s'en servit pour percer une artère dans le cou du blessé. Très vite, une mare de sang se forma sous la tête de ce dernier.

– Qu'est-ce que tu fais ? interrogea Manos.

– J'abrège ses souffrances. Comme son cœur est encore fort, c'est inutile de faire durer son supplice.

Personne ne trouva à redire. Les messagers, Ran et Sowi étaient tristes, alors que de son côté, Bale affichait de l'embarras. Posi fit exprès de maculer le manche de la dague de sang, avant de la remettre à son propriétaire. Ce faisant, il tenait silencieusement l'arme par la pointe, tout en toisant effrontément son vis-à-vis.

– Allons voir ces appartements, lança-t-il ensuite à Sowi.

– Suivez-moi, répondit ce dernier, trop heureux de se soustraire au gardien.

Bale pria ses quatre gorilles de les escorter. Quant à lui, il resta sur place avec Assane. Pour sa part, Ran se joignit au groupe sans poser de question. Plusieurs conducteurs de chariot ayant été attirés par le remue-ménage regardèrent passer le groupe avec intérêt.

Sowi conduisit les messagers dans la pièce où Panomi avait rencontré Bale la veille. Au fond de cette pièce, à côté du foyer, il y avait une autre porte ouvrant sur une salle de bain rudimentaire où un sceau surmonté d'une chaise percée servait de cabinet d'aisances. Une table, sur laquelle il y avait une bassine et une jarre, complétait le mobilier. La pièce faisait trois mètres de large sur trois de long. Une porte, encastrée dans une palissade, elle-même encastrée dans la pierre, formait un mur de l'autre côté.

Sowi invita les membres du groupe à traverser la salle de bain mal odorante avant de les conduire dans une chambre de l'autre côté. Éclairée par des néons chimiques diffusant une lumière verte, celle-ci faisait cinq mètres de large sur dix de long. L'ameublement se composait d'un grand lit de bois, d'une armoire, d'une petite table et de quelques chaises. Le mur du fond était fait de béton, plutôt que de pierres, et un judas de vingt centimètres sur trente perçait la muraille. Le volet de bois qui fermait l'ouverture était secoué par le vent de la tempête.

Manos et ses pairs remarquèrent un changement dans la masse d'air. La pièce était chaude et sèche, malgré quelques ruissellements visibles au sol.

– Enfin de la chaleur, laissa entendre Posi.

– Les foyers de la cuisine sont appuyés au mur devant vous, expliqua Sowi.

Lorsque ce dernier eut fermé la porte derrière Ran, il s'approcha de Posi, visiblement nerveux, pour lui demander :

– Est-ce que vous allez me laisser ici lorsque vous partirez ?

– Ne t'inquiète pas. J'ai entendu la conversation que tu as eue avec Panomi et je ne te laisserai pas entre les mains de cette espèce de monstre. Je dirai à Izi que tu nous as aidés et tu pourras bénéficier de sa protection.

À cette réponse, Sowi ne put s'empêcher de pleurer de soulagement.

– Merci, je vous en serai à jamais reconnaissant, bredouilla-t-il entre deux sanglots.

– Allons, mon ami, nous te devons bien cela. Je serais peut-être mort de froid sans tes bons soins.

– Je... je vais aller chercher des paillasses et de quoi manger. Je ne vous laisserai pas coucher dans le lit de ce gros crasseux, fit Sowi avant d'essuyer ses yeux et de quitter la pièce.

– Je suis désolé pour ton compagnon, répéta Posi à l'intention de Ran qui se tenait devant eux, encore ébranlé.

– J'aimerais avoir la chance de tuer ce salaud de mes propres mains, ragea l'autre.

– Garde ton calme, nous sommes encore à sa merci. En attendant, j'aimerais que tu montes la

garde de l'autre côté. À part Sowi, ne laisse entrer personne dans cette pièce sans mon autorisation. Cette règle s'applique même au gros Bale. Si nous devons passer une autre nuit ici, arrange-toi pour assurer la garde à tour de rôle avec Sowi. Je peux compter sur toi ?

- Sans problème, vous pourrez dormir tranquille.
- Très bien. Prends ton poste et préviens-nous s'il se passe quoi que ce soit.
- Sans faute, promit Ran avant de s'éclipser.

Sans être aussi désagréable que dans la salle de bain, une odeur de merde et de sueur flottait dans la pièce. Pour aérer un peu, Manos ouvrit donc le judas. Le conduit menant à l'extérieur n'étant pas droit, il était impossible de voir autre chose que la pierre, mais au moins, un flot d'air humide et froid s'engouffra dans la pièce, ce qui améliora la qualité de l'air.

Après toutes ces émotions, les trois hommes avaient soif. Une coupe et une jarre étaient posées sur la table, mais aucun n'avait envie de porter la coupe de Bale à ses lèvres. C'est pourquoi Fila prit la jarre et la porta directement à sa bouche, avant de la passer à Manos, qui la passa ensuite à Posi.

- Il ne faudra pas oublier de pisser dans cette coupe avant de partir, signifia Posi.
- Très avisé, approuva Manos.
- J'aurais dû intervenir avant, soupira Posi, si je l'avais fait, Panomi serait encore vivant.
- Tu n'as rien à te reprocher, l'assura Manos. Nous avons tous été pris par surprise. Dis-moi, cette histoire d'émetteur, c'est vrai ?
- Non, c'est juste un simple appareil auditif. Je voulais persuader Bale qu'il lui était impossible de nous faire disparaître sans laisser de trace.
- Tu deviens aussi sournois que les crapules de cette île, sourit Fila.
- À demi seulement, répliqua Posi. L'histoire des caleçons, elle, était tout à fait véridique.

Après que les trois aient échangé un sourire, Fila demanda :

- Que fait-on, maintenant ?
- On prend du repos jusqu'à ce que cette tempête se calme. Il n'y a rien d'autre à faire.
- J'espère qu'Izi a pu rejoindre la ville avant le début de la tempête, songea tout haut Manos.
- Espérons-le, répondit Posi.

Comme le souhaitaient ses compagnons, Izi était arrivée au palais à la fin du jour, juste avant que la tempête ne décuple. Elle entra dans les lieux sans même se défaire de sa monture. Trempée, frigorifiée, elle monta à ses appartements sous les regards médusés des soldats et des domestiques. Elle eut à peine le temps de passer des vêtements secs, que déjà, on frappait à sa porte. Elle espérait qu'il s'agisse de Féri, mais c'est Zébul qui se présenta devant elle.

- Heureux de te retrouver saine et sauve, mon enfant, commença-t-il sans faire preuve de beaucoup d'émotions.
- Tu es surpris ?
- Pas vraiment, mais nous étions quand même inquiets. Le marais est plein de dangers. Par contre, ce qui me surprend, c'est de te retrouver seule. Qu'est-il arrivé aux messagers ?
- Ils sont en route. Je les ai confiés à deux soldats.

Voyant Zébul écarquiller les yeux, Izi lui fit part de sa stratégie et de son intention d'aller à leur rencontre avec Féri.

- Pas bête, approuva Zébul, mais tout de même risqué. Tu aurais peut-être mieux fait de les laisser à la mine ou de les escorter avec Lougg.
- Koll a plus d'espions que tu ne le crois et je n'étais pas certaine que Lougg ait sous la main suffisamment de soldats fiables pour constituer une escorte.
- Bon... de toute façon, ce qui est fait est fait. J'imagine que tu as eu tout le temps de discuter avec eux, poursuivit Zébul, visiblement contrarié de voir le nom de Koll apparaître dans la conversation.
- On ne peut rien te cacher.
- Que sont-ils venus faire ici ?
- C'est à eux que tu devras le demander.
- Allons, Izi... Pas de ça avec moi. De quel côté es-tu ?
- Du mien, voyons ! De toute façon, je ne sais même pas de quoi il s'agit vraiment. Je sais seulement que cela a quelque chose à voir avec le vaisseau qui a survolé l'île. Il est immense... Tu l'as vu ?
- Non, mais il a été aperçu à plusieurs endroits. Ils veulent opérer un débarquement ?
- Tu le sauras bien assez tôt, rétorqua Izi qui s'amusait de voir la contrariété et l'inquiétude que suscitait cette idée dans l'esprit de Zébul
- Et s'il arrivait quelque chose aux messagers ? Qu'ils soient pris dans une embuscade avant d'avoir pu me parler ? demanda Zébul en faisant des efforts pour contenir la colère qui montait en lui.
- Alors là, tu auras intérêt à te rendre au port pour rencontrer la prochaine délégation. J'imagine qu'ils ne tenteront pas l'expérience deux fois si leurs représentants ne reviennent pas vivants.

Voyant que sa belle-fille ne ferait rien pour l'aider, Zébul se résigna à espérer la visite prochaine des messagers.

- J'imagine que tu vas t'occuper d'organiser la récupération des messagers avec Féri.
- Tu peux compter sur moi, comme toujours, cher beau-père ! se moqua Izi.
- Tu savais pour Véga ? chercha à savoir Zébul en ignorant la moquerie.
- Oui, répondit Izi d'un ton amer. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'en dissuader. Je n'aime pas tes méthodes, mais je ne vois pas d'avantages à ce que des gens s'entre-tuent pour en arriver à la même chose, ou pire encore.

Zébul fit un sourire, l'un des rares qui semblaient sincères. Bien qu'Izi n'était pas de son côté, elle le préférerait encore à Koll. C'était la seule bonne nouvelle depuis l'arrivée des messagers sur l'île.

- Pour une fois, nous sommes du même avis, émit son beau-père avant de la quitter.

Izi laissa passer quelques minutes et sortit à son tour pour rejoindre Féri, qu'elle croisa dans un corridor près de son appartement. Lorsqu'il la vit, un réel sourire illumina le visage du général. Ouvrant grand les bras, il la serra contre lui et déposa un baiser sur son front.

- Toi, je suis content de te voir ! laissa-t-il entendre. Tout va bien ?
- Oui, ne t'en fais pas.
- Où sont les messagers ?

– Quelque part entre ici et Serazi, je suppose. Puisqu'on est près de ma chambre, accompagne-moi. Je vais te raconter.

Izi lui dressa un récit beaucoup plus détaillé qu'à Zébul. Si elle alla même jusqu'à lui parler du projet de recrutement, elle se garda toutefois de lui parler de ses sentiments pour Manos et de son intention de quitter l'île avec lui.

– Il y a sûrement autre chose en jeu, dit Féri. Ils n'auraient pas pris le risque d'envoyer des représentants sur l'île juste pour cette histoire de recrutement.

– Comme Zébul, tu crains qu'ils veuillent reprendre le contrôle de l'île ? répliqua Izi sans parvenir à cacher sa déception.

– J'ai soixante-six ans, Izi. Sur le continent, c'est encore jeune, mais ici, c'est déjà vieux. Bien sûr, je préférerais finir mes jours libres dans ce palais plutôt que dans une cellule, mais je ne suis pas prêt à toutes les abominations pour garder ce privilège. Je suis peut-être un bagarreur sans pitié, mais je ne voudrais pas avoir la mort de milliers de gens sur la conscience.

– Que veux-tu dire ?

– Tu dois bien te douter que Zébul cherche à parer à toute éventualité. Si les gens du continent le mettent au pied du mur, il les menacera d'exécuter une bonne partie des ouvriers de l'île.

– Quelle pourriture ! lâcha Izi, dégoûtée.

– Sur le coup, j'ai trouvé l'idée farfelue, car les soldats ne peuvent pas exécuter les ouvriers en masse sans que cela se retourne contre eux. D'autant plus que les ouvriers sont cent fois plus nombreux que nous. Mais il paraît que ton charmant frère Sando aurait une idée...

– Quelle idée ?

– Je ne sais pas. Il n'a encore rien dit. Mais crois-moi, elle doit être bonne.

– Féri, si jamais les choses devaient en arriver là, tu devras m'aider à empêcher cela.

– Je le ferai, mais je ne suis même pas sûr d'être mis dans la confidence. Je me les suis mis un peu à dos sur ce coup-là.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

– Rien pour l'instant, à part récupérer les messagers le plus tôt possible. Ces hommes, de quoi ils ont l'air ?

– Leur chef est un vieil homme, mais c'est un malin ; genre Zébul, mais transformé en gentil. Il y en a un autre dans la mi-quarantaine qui est très gentil, lui aussi. Sans lui, nous ne serions pas sortis de ce marais. Sauf qu'il n'est pas aussi rusé que le vieux. Il ne pourrait pas tenir tête à Zébul. Le dernier est un homme de ta trempe ; c'est le garde du corps du groupe.

– Je vois... mais transformé en gentil, lui aussi.

– On peut dire comme ça, s'amusa Izi.

– Et le quatrième ?

– C'était leur géographe. Un tirbot lui a arraché la tête.

– Seigneur ! Tu aurais pu y laisser ta peau !

– Tu peux le dire.

Prenant conscience de la fatigue qui accablait la jeune femme, Féri conclut :

– Bon, repose-toi... tu l'as bien mérité. Je vais m'occuper des préparatifs pour récupérer nos invités. Toi, tu as besoin de manger et d'un bon bain chaud.

– Tout à fait d'accord, approuva Izi.

Ils étaient tous les deux dans le lac Urus, là où ils s'étaient contemplés dans leur nudité pour la première fois. L'eau était calme et chaude. Elle se sentait en sécurité, même si elle avait de l'eau jusqu'au cou, comme si la coulée royale et tous les autres dangers avaient disparu.

Manos la tira vers lui, pressa son corps contre le sien et l'embrassa sur le cou, puis sur la bouche. De son côté, elle enroula les jambes autour de son corps et pressa son sexe contre son bas-ventre. Il prit ses fesses entre ses mains et la remonta, avant de faire glisser son pubis sur son ventre. Il porta ses seins à sa bouche, les embrassa avec passion et mordilla ses tétons durcis. Puis, il releva la tête pour l'embrasser sur la bouche et lier sa langue à la sienne. Tenant toujours ses fesses, il la laissa glisser contre lui, jusqu'à ce que les lèvres de son vagin rencontrent le bout de son pénis en érection. Lentement, il glissa en elle, pour combler l'avidité de son sexe. Après quoi, l'une de ses mains remonta derrière sa nuque pendant que l'autre pressait l'une de ses fesses.

Les bras enroulés autour du cou de son amant, Izi s'appuya sur ses épaules et remonta son bassin en pressant sa vulve contre le bas-ventre de Manos. Juste avant que le gland de ce dernier ne franchisse ses lèvres vaginales, elle redescendit pour l'enfoncer au plus profond de son sexe. Collant ses seins contre son torse, elle s'activa de plus en plus rapidement sur son pénis. Au moment où il prenait ses fesses à deux mains pour l'aider à accélérer le mouvement, elle le mordit avec retenue entre le cou et l'épaule. Partant de son clitoris, une vague de plaisir inonda son bas-ventre et remonta jusqu'au sommet de sa tête. Du coup, des milliers d'étoiles de plaisir explosaient dans tout son corps.

Après quoi, elle se sentit glisser vers le bas, comme si Manos perdait pied. Le souffle court, elle n'eut pas le temps de retenir sa respiration et l'eau l'étouffa. En panique, elle se redressa, puis s'éveilla dans son bain, toussant et crachant l'eau qu'elle venait d'avaler après avoir glissé durant son sommeil. Une fois remise, elle ne put s'empêcher de porter les doigts à son sexe. Fermant les yeux, elle se remémora son rêve tout en se caressant, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'orgasme. Si Manos avait été là, à cette minute, elle n'aurait pas pu lui résister. Le désir était tout simplement plus fort que sa volonté.

Détendue, elle sortit de la baignoire, qui se résumait à une grande cuve de métal couleur cuivre sous laquelle était intégré un brûleur au pétrole pour chauffer l'eau. Bien qu'elle était attendue par sa mère, Bréma et Juju, comme elle se sentait lasse, elle fit porter le message que sa visite était remise à demain. Puisque les prévisions météo venant du port n'annonçaient aucun répit avant la nuit prochaine, elle aurait le temps de les voir avant de repartir à la recherche des messagers. Trop fatiguée pour faire de l'angoisse, elle s'étendit dans son grand lit pour rêver d'amour et d'une autre vie.

Étendu sur sa paille, Manos rêvait lui aussi d'amour. Jamais la présence d'une femme ne lui avait autant manqué. Son premier souci aurait dû être de quitter cette île ou de savoir comment les choses se passeraient avec Zébul, mais la seule chose qui lui occupait l'esprit était de retrouver Izi, de pouvoir enfin la serrer à sa guise contre lui.

Même si l'après-midi tirait à sa fin, il était difficile de garder la notion du temps dans cette caverne où régnait un éclairage artificiel. Manos plaignait les pauvres gens qui passaient la fin de leur existence dans ces lieux froids et humides, sans voir la lumière du jour. Ses amis et lui avaient dormi une bonne partie de la journée, ce qui leur avait permis de récupérer après les épreuves des derniers jours. Maintenant qu'ils étaient tous reposés, Posi les invita à se préparer pour la rencontre avec le roi de l'île.

– Il y a de fortes chances que nous soyons au palais dès demain, commença-t-il. Il nous faut donc être prêts.

– Comment comptes-tu t'y prendre ? l'interrogea Manos.

– Je vais lui présenter les choses telles qu'elles sont. Cela fait déjà plus de neuf ans que les récidivistes de crimes sans violence ne sont plus envoyés sur l'île. Bientôt, plus personne ne sera déporté ici, car les condamnés à perpétuité seront incarcérés sur le continent. De plus, de nouvelles prisons sont en construction afin de pouvoir accueillir la population d'Érunane d'ici environ cinq ans. J'ajouterai à cela que les prisonniers recrutés pour Colonia auront la chance de demeurer libres et d'être rejoints par des compagnes avec qui il leur sera possible de fonder une famille sur Terre.

– Tu parlais d'une négociation, fit remarquer Manos, mais ça ressemble à un ultimatum.

– Ce que nous pouvons négocier, c'est le délai quant à l'évacuation de l'île. J'ai parlé de cinq ans, mais il faudra encore au moins cinq autres années avant de pouvoir accueillir toute la population carcérale de

l'île. Si le risque de dérapage devenait trop important, le délai pourrait être allongé.

– Il n'y a pas moyen de prendre le contrôle de l'île avec la technologie dont nous disposons ? demanda Fila. Après tout, ce n'est pas avec des procs et des épées qu'ils pourraient nous résister.

– Il y a encore près de deux millions d'individus, sur cette île, répandus sur un vaste territoire où il y a des milliers d'endroits où se cacher. En plus, ces gens n'ont rien à perdre. Ce serait non seulement très complexe, mais très dangereux.

– Il y a une partie de la population d'Ibris qui fait pression pour qu'on démantèle l'île rapidement. Pour ma part, je crois qu'il serait préférable de laisser le feu s'éteindre de lui-même. Dans trente ans, plus de la moitié de la population aura disparu, tandis que la moyenne d'âge des habitants qui seront encore en vie les rendra beaucoup plus enclins à troquer leur liberté pour une cellule confortable et de la nourriture acquise sans effort.

– Pourquoi faire si compliqué, alors ? s'enquit Manos.

– Il n'y a pas que la pression venant de l'aspect moral du problème, expliqua Posi. En plus du minerai, l'île regorge de richesses inexploitées, faute d'accès. Ici, il y a des sources d'énergie qui risquent de nous manquer bientôt et qui sont facilement accessibles. C'est pourquoi le Conseil civil s'attend à ce que le délai soit le plus bref possible. Je ne pourrai pas me contenter de leur annoncer que Zébul n'est pas d'accord.

– Tu n'arriveras pas à contenter tout le monde, signifia Manos.

– Si Zébul n'a pas l'impression d'avoir gagné des points, il ne collaborera pas au projet de ton oncle. Mon principal objectif est de le convaincre d'accepter ce que j'ai à lui proposer... et si je n'ai pas de bonnes nouvelles pour les promoteurs de l'exploitation de l'île, ils vont mettre le doigt dans l'engrenage et remettre en question tout le processus, sans considération pour les concessions faites à Zébul moyennant sa collaboration.

– C'est une impasse, alors.

– Pas tout à fait ; Zébul a un réel pouvoir sur la vie des prisonniers. La seule façon d'amener le Conseil civil à plus de souplesse est de leur faire porter la responsabilité du bain de sang que pourrait provoquer leur précipitation. Je vous dis cela, au cas où je ne serais plus là pour leur faire avaler la pilule.

– Dieu nous en garde, fit Manos.

Sans rien ajouter, Posi posa sur Manos un regard qui n'avait rien pour le rassurer. Nul doute que ce dernier aurait préféré entendre une phrase du genre : « Ne t'en fais pas, je tiendrai le coup », au lieu de voir ses yeux dans lesquels il lisait : « Tiens-toi prêt, je compte sur toi ».

Le lendemain, à l'aube, Manos et ses acolytes furent réveillés par Sowi qui leur dit :

- Excusez-moi de vous réveiller. Bale n'a pas voulu attendre de l'autre côté. Il veut vous parler.
- Nous pourrions enfin quitter ce trou, lança Posi, privant Bale de lui annoncer la nouvelle.
- J'ai fait exactement selon tes ordres. La tempête s'est calmée, et un chariot couvert vous attend, prêt à partir.
- Allons-y, laissa entendre Posi en enfilant le manteau que Sowi lui avait amené.

Manos, Fila et Ran prirent leurs affaires, puis tout le groupe joignit l'allée principale où deux chariots couverts d'une bâche les attendaient. Une trentaine de soldats, dont Assane, devaient leur servir d'escortes.

- Ce sont mes meilleurs hommes, garantit Bale. Ils assureront votre sécurité jusqu'à ce que Féri vous prenne en charge. Désolé pour votre homme... Mettons cela sur le compte d'une mauvaise communication.

Sans offrir la moindre réponse, Posi monta dans le deuxième chariot avec Manos, Fila, Sowi, Ran et une dizaine de soldats. Une structure rudimentaire avait été installée sur un chariot à minerai pour y attacher solidement une toile. Les chauffeurs encouragèrent leurs platos et les chariots s'ébranlèrent en direction de la route. À l'arrière de leur chariot, la bâche ouverte permettait aux messagers d'apercevoir la pluie encore forte dans l'aube naissante. Le vent secouait la toile comme une ménagère l'aurait fait d'un tapis. Assis près d'eux, Sowi leur passa des gâteaux, faits de céréales et de sucre.

Au bout d'un kilomètre, le bruit du vent et le froid avaient dissipé les dernières brumes du sommeil. Sans considération pour les soldats, Posi regarda ses copains en s'exclamant :

- Merde ! Quelqu'un a pensé à pisser dans la coupe de Bale ?
- J'ai eu un pressentiment, cette nuit, sourit Fila, tout fier de lui.

Posi tendit les mains vers lui, bientôt imité par Manos, Ran et Sowi. Puis les quatre firent osciller leurs mains en entonnant le traditionnel *houm* de la victoire. Témoins de la scène, certains soldats faisaient visiblement des efforts pour ne pas sourire, de crainte que cette histoire n'arrive aux oreilles de Bale. Il y avait toujours un rapporteur dans ce genre d'expédition.

- J'espère que ta pisse est empoisonnée, dit Ran.
- Ne sois pas si amer, l'arrêta Posi. Une victoire est une victoire et ce gros merdeux doit suer de peur à l'heure qu'il est. Il doit se demander si Féri va passer l'éponge ou venir le cueillir avec les démons de l'enfer.

Pendant ce temps, une centaine d'hommes armés galopèrent sur des chétras en direction de l'est. Dans le chariot qui fermait la marche et qui était tiré par quatre bêtes, se trouvaient Féri et Izi.

- J'espère qu'il ne leur est rien arrivé, s'inquiéta vivement cette dernière.

Assis sur la même banquette qu'elle, Féri la regarda du coin de l'œil :

- Tu sembles réellement te faire du mauvais sang pour eux, constata-t-il.
- Pas toi ? lui retourna Izi en ignorant le sous-entendu.
- Je m'en fais plus pour toi que pour eux, trésor.
- On gèle ! lâcha Izi qui ne voulait pas s'aventurer plus loin dans cette conversation.

Féri passa son bras musclé par-dessus la tête d'Izi et de sa main qui couvrait toute la hanche de la jeune femme, il la tira vers lui pour la presser contre son flanc sans la questionner davantage. *La petite vierge* prit le geste pour ce qu'il était : de l'amour paternel. Féri n'était pas son père, mais l'avait toujours traitée comme sa fille. Il n'y avait jamais rien eu d'ambigu dans leur relation. Il avait trente ans de plus qu'elle et l'aimait autant que sa propre fille, qu'il avait dû abandonner sur le continent suite à sa condamnation. De son côté, Izi l'aimait comme un père. Elle se réchauffa contre ce corps massif qui faisait plus de deux fois le sien et pria en silence pour retrouver Manos sain et sauf.

- Qu'est-ce que tu me caches, Izi Ko ? finit par demander Féri au bout d'un moment, non sans sentir son interlocutrice se raidir aussitôt contre lui.
- Rien, rien d'important... répondit celle-ci. Une femme a droit à ses petits secrets.

- Bien sûr, bien sûr... Promets-moi seulement de ne rien faire qui te mette en danger sans m'en parler. Même si c'est pour m'éviter des problèmes.
- Promis, assura Izi en passant un bras autour de la taille du géant et en appuyant la tête contre son torse.
- Si tu meurs, je redeviendrai une bête, murmura Féri.
- Je ne mourrai pas.

Inquiet à son tour, Féri ferma les yeux.

Moins de cinq heures après leur départ, les convois se rencontrèrent, alors que la pluie s'était transformée en averse. Sous un ciel couvert et toujours venteux, les chariots s'immobilisèrent et des voix s'élevèrent parmi les cavaliers. Izi sortit du chariot, le cœur battant, avec l'espoir que la troupe ait retrouvé les messagers. L'un des soldats, qui était descendu de sa monture, vint à sa rencontre.

- Nous les avons ! cria-t-il pour se faire entendre malgré le vent. Ils sont dans le dernier chariot.
- Izi accéléra le pas, se retenant pour ne pas courir. Passant la tête à l'arrière du chariot, elle aperçut les trois hommes qui la saluèrent.
- Content de te voir, lui signifia Posi.
- Venez avec moi, nous avons un chariot plus rapide pour rejoindre le palais.
- J'aimerais amener ces deux hommes avec nous, si tu le permets. Ils nous ont été d'un grand secours et je crains pour leur vie s'ils devaient retourner là d'où nous venons.

Reconnaissant Ran, Izi s'étonna de trouver un autre homme à la place de Panomi.

- Où est Panomi ? demanda-t-elle.
- Mort ! annonça Posi.
- Mort ? Bon... venez. Ils monteront avec le conducteur de notre chariot. Ne perdons pas de temps. Plus tôt nous serons au palais, mieux ça vaudra.

Les hommes de Bale reprirent le chemin de la mine, tandis que les cavaliers se divisèrent en parts égales à l'avant et à l'arrière du chariot où étaient montés les messagers. Puis la troupe repartit en direction de la ville à une cadence rapide.

Après les présentations d'usage, Manos, Posi et Fila prirent place sur la banquette faisant face à celle où Izi et Féri étaient assis. L'accueil de ce dernier ne fut pas sans chaleur, mais son regard leur parut suspicieux, particulièrement à l'endroit de Manos qui avait du mal à ne pas quitter Izi des yeux, ce qui semblait réciproque.

- Vous semblez en forme, leur dit Féri.
- C'est grâce aux deux hommes qui sont montés avec votre conducteur, répondit Posi. Sans leur aide, je ne suis pas certain que je serais encore du voyage.
- Qu'est-il arrivé à Panomi ? s'enquit Izi.
- Il a été tué en tentant de nous protéger du gardien de la mine soixante-treize. Un type qui disait être votre ami, raconta Posi en s'adressant à Féri.

Les mots qui lui vinrent à l'esprit pour décrire l'individu étaient «grosse brute», mais étant donné le physique de Féri, il préféra s'abstenir, de peur que celui-ci se sente visé par cette description péjorative.

- Qui ça ? demanda le général.
- Bale.
- Bale ! Bale n'est pas mon ami ; c'est un ivrogne imbécile.
- C'est exactement mon avis.
- Que s'est-il passé, au juste ? chercha à savoir Izi. Je veux dire... depuis que nous nous sommes quittés dans le désert.

Posi raconta alors en détail toute leur aventure. L'histoire des caleçons ne manqua pas d'arracher un sourire à Féri, qui ne put qu'admirer la façon dont Posi avait retourné la situation.

- C'est dommage pour Panomi, fit Izi.
- Dommage, oui, approuva Posi, surtout que j'aurais pu intervenir plus tôt.

Peu avant d'atteindre les portes de la ville, le convoi s'arrêta de nouveau. S'inquiétant de cet imprévu, Féri se leva, prit son épée et ouvrit la porte.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il à un interlocuteur invisible pour les autres passagers.
- J'ai de mauvaises nouvelles, signala ce dernier, dont Izi reconnut la voix, puisqu'il s'agissait de celle de son demi-frère Lougg.
- Monte, dit Féri.

Lougg entra dans le chariot et prit la dernière place disponible. Lorsqu'il vit Izi, son visage s'éclaira.

- Izi ! s'exclama-t-il, où étais-tu passée ?

La troupe se remit en route et Izi mit Lougg au courant des derniers événements, après lui avoir présenté les messagers.

- Quelles sont les mauvaises nouvelles dont tu parlais ? finit-elle par lui demander.
- Pendant que nous passions le désert au peigne fin, nous avons laissé les chétras au bord de la route. Malheureusement, les gardiens ont été assassinés et les bêtes ont été empoisonnées. Deux chétras ont disparu, ainsi que les deux hommes qui gardaient la mine à notre arrivée. J'ai craint que vous ne soyez tombés entre les mains des rebelles, puisque je ne vous avais pas croisés en chemin. N'empêche que si ces hommes ont pris ce risque, ce doit être pour courir prévenir Koll qu'ils ont vu les messagers.

- Deux cavaliers nous ont dépassés sur la route, avant-hier, peu après le poste de Serazi. Ils avaient l'air très pressés, informa Fila.

- Ce doit être l'homme à qui Panomi avait confié la garde à son départ, supposa Izi. Il s'appelait Quipe. Je lui ai trouvé un drôle d'air.

- De toute façon, nous serons au palais avant même qu'ils n'aient le temps d'organiser quoi que ce soit, fit constater Féri.

- Si des hommes ont quitté le camp des rebelles cette nuit, il est encore possible de les croiser avant l'arrivée au palais.

- Peut-être, mais pour réussir cet exploit, il leur faudrait traverser la ville pour arriver à temps. Un groupe d'hommes armés assez important pour nous inquiéter ne pourrait pas passer sans se faire repérer.

Un peu avant l'heure du souper, les voyageurs s'approchèrent du palais de Zébul. Comme le vent était tombé et que le soleil perçait occasionnellement les nuages, Féri ouvrit les volets du chariot, de sorte que tous purent enfin profiter de la lumière du soleil.

Le palais se trouvait à l'extrémité est de la ville. C'était donc le premier bâtiment visible, derrière une rivière tumultueuse d'une cinquantaine de mètres de large. Un mur fait de gros blocs de pierre, érigé dans un angle de quinze degrés et d'une hauteur de cinquante mètres, était accroché à flanc de montagne. La construction, d'environ cent cinquante mètres de long, était bâtie en paliers pour s'adapter à l'inclinaison de la montagne. Dans sa portion la plus haute, deux autres murs en retrait se superposaient au premier, ce qui renforçait l'aspect majestueux de l'ensemble.

À vingt mètres du sol, plusieurs fenêtres et balcons se superposaient sans jamais se trouver l'un au-dessus de l'autre, évitant ainsi un alignement vertical. Un mur d'enceinte de neuf mètres de haut reliait le palais à une falaise qui se trouvait trois kilomètres plus bas, le long de la rivière. Un pont de pierres traversait cette dernière pour aboutir contre deux énormes portes perçant la muraille.

- C'est magnifique ! s'exclama Manos.
- Oui, magnifique, approuva Posi. C'est un architecte de génie du nom de Sylva, déporté ici il y a sept cents ans, qui a dessiné ce palais. La rivière assure l'approvisionnement en eau et constitue une barrière naturelle pour les intrus. Le dictateur de l'époque avait fait graver les plans dans la pierre du premier édifice, qui se trouve tout en haut. Tous ses successeurs ont poursuivi le projet jusqu'à son terme. Tous ceux qui installaient une certaine stabilité, en tout cas. Il y a près de cent ans de travail dans cette construction.

- C'est encore plus beau que le temple d'Ibris, indiqua Fila.

- À vous entendre, on croirait que vous nous enviez de vivre ici, s'étonna Izi.

- Question voisinage et commodités, ma chère, nous n'avons rien à vous envier. Mais il faut bien admettre qu'il faut parfois des hommes à l'orgueil démesuré pour édifier de telles merveilles.

Le chariot franchit les portes de la ville et emprunta une route ascendante menant à l'entrée du palais. De ce côté, toutefois, les terrasses superposées variant de quinze à trente mètres n'avaient rien de l'élégance et de la pureté de l'architecture du mur est. De plus, les nombreuses constructions de fortune érigées à l'intérieur de l'enceinte de la ville, qui faisait environ vingt kilomètres de large par quarante de long, juraient par rapport aux soins qui avaient été apportés à la construction du palais. Même la propreté des lieux surprenait par son contraste, comme si pendant toutes ces années, la crasse avait été poussée au pied du palais sans que personne n'ait eu le souci de la faire disparaître.

Zébul attendait ses invités sur ce qui faisait office d'entrée à son château fort. Un promontoire de dix mètres de large par six de profondeur, entouré de larges marches de pierres gris foncé, contrastait avec les murs de la même couleur que le sable. Un peu en retrait des coins extérieurs, deux imposantes colonnes s'arrêtaient à trente centimètres au-dessous d'une grande pierre plate naturelle qui servait de toit. Encastrée dans le mur du palais, ladite pierre présentait une légère pente intérieure. Les colonnes, sculptées dans une pierre poreuse d'un gris presque noir, étaient constituées de formes géométriques superposées : une sphère à la base, suivie d'un cube, d'une pyramide inversée, puis d'une autre sphère. Le fait qu'elles ne supportaient pas la pierre qui les chapeutait donnait l'impression qu'une force invisible émanait de leur sommet pour empêcher la lourde pierre de se déposer sur elles.

Manos fut impressionné par l'aspect d'énergie invisible créé par l'ensemble. Ce qui l'impressionna tout autant fut Issaël au bras de Zébul. Même si les années avaient laissé quelques traces sur son visage, on aurait dit que cela accentuait la noblesse de son allure générale. Ses cheveux bouclés, plutôt que crépus comme ceux d'Izi, étaient montés en chignon. Même si quelques fils d'argent étaient accrochés à ses tempes, le doré dominait toujours et le lustre de sa chevelure était resplendissant. Son corps gracieux semblait n'avoir rien perdu de sa fermeté. Elle portait une robe beige orangé, diaphane, cintrée d'une ceinture agencée au collier doré, agrémenté de pierres noires et vert foncé qu'elle portait au cou.

Manos se sentit embarrassé lorsqu'il réalisa qu'elle le dévisageait avec la même intensité que lui-même le faisait sans s'en rendre compte. Tournant la tête de côté, il aperçut Izi qui le regardait avec circonspection, ce qui ne fit qu'accentuer son malaise.

Après les présentations, les messagers furent conduits à leurs chambres où un bain chaud les attendait. Chacun bénéficiait d'une chambre privée avec fenêtre donnant sur la rivière. Après avoir contemplé celle-ci, sise vingt mètres plus bas, Manos se déshabilla et entra dans l'eau chaude. Un sourire de pur bonheur étira le coin de ses lèvres. Il trempait dans l'eau depuis une quinzaine de minutes, quand on frappa à la porte. Sans attendre de réponse, Izi entra dans la pièce et referma derrière elle.

Elle portait une petite robe grise pratiquement de la même couleur que sa peau, avec une ceinture brune à laquelle était attachée sa dague. Deux boucles, faites du même cuir, plissaient le tissu de sa robe au-dessus de ses épaules. Dans la lumière du soleil couchant, Manos voyait les formes de son corps à travers le tissu vapeurux.

– Tu viens prendre un bain avec moi ? proposa Manos.

En guise de réponse, Izi tira une chaise près de la baignoire et glissa une main dans celle-ci.

– Elle est presque froide, nota-t-elle. En plus, je suis une fille réservée ; je ne saute pas dans la baignoire du premier homme venu.

– Je ne suis pas le premier homme venu, répliqua Manos avant de sortir de la baignoire et de se sécher. Je suis le premier homme venu pour toi, Izi Ko.

Passant une serviette autour de sa taille, il prit la jeune femme par les épaules et déposa un baiser sur son front, sur sa bouche, et la pressa contre lui.

– Tu m'as manqué, dit-il.

– Tu m'as manqué aussi, répondit-elle en l'embrassant à son tour. Maintenant, habille-toi... mon beau-père a fait préparer un festin en votre honneur.

– Et moi qui croyais être accueilli par des barbares ! lâcha Manos en enfilant les vêtements propres qu'on avait apportés à son intention.

– Zébul n'est pas un barbare, précisa Izi. C'est un homme raffiné et poli. Il peut s'amuser à couper des doigts ou à faire sauter des dents avec la pointe de sa dague, tout en s'exprimant de manière posée et d'une voix charmante. Un véritable gentilhomme. Fourbe, cruel, mais toujours aimable.

Devant le mutisme de Manos, elle continua sur le même ton détaché :

- Maintenant que tu as vu ma mère, crois-tu toujours que j'ai hérité de sa beauté ?
- Honnêtement, répondit Manos après un moment d'hésitation, vous êtes très différentes. Dans votre maintien et votre assurance, il y a quelque chose de similaire, mais vous ne vous ressemblez pas.
- Elle est plus belle que moi, même encore à son âge.
- Pour moi, tu es aussi belle qu'elle, l'assura Manos en s'approchant d'elle pour glisser une main dans sa chevelure.
- Quand le temps de mentir sera venu, je te le dirai. Je t'ai vu la regarder ; tu étais fasciné... comme tous les autres hommes, d'ailleurs.
- D'accord, elle est plus belle que toi. Mais si tu fouilles un peu dans ta mémoire, tu te rappelleras que lorsque je t'ai vue pour la première fois, je t'ai regardée avec la même fascination. Et si tu me regardes à cet instant, en plus de la fascination, tu verras les yeux d'un homme amoureux. Amoureux de toi, et de personne d'autre. Et si tu me traites encore de menteur, je vais t'embrasser comme seul un homme follement amoureux peut le faire.

Izi releva la tête, luttant visiblement pour ne pas laisser s'épanouir le sourire que monsieur bonheur dessinait sur son visage.

- Menteur !

Le banquet eut lieu dans une grande salle ornée de riches tentures. Quatre magnifiques lustres de métal ornements éclairaient la pièce d'une multitude de petites flammes. Il devait y avoir près de deux cents convives. Une scène, où s'exécutaient des musiciens, chanteurs et danseurs, se trouvait face à la table d'honneur autour de laquelle étaient réunis les messagers et les proches de Zébul.

Manos était assis entre Lougg et Issaël, alors que Bréma et Juju se trouvaient devant lui. Il aurait souhaité être en compagnie d'Izi et de ses camarades, mais ceux-ci étaient assis de l'autre côté, près de Zébul. Ce dernier avait décrété que ce serait soir de fête et que la raison de la venue des visiteurs attendrait jusqu'à demain.

Manos observait Sando, assis de l'autre côté de la table, mais cinq places plus loin, face à son père. C'était un jeune homme de belle apparence et au regard vif. De taille moyenne, il portait une queue de cheval retenue par trois anneaux, un peu à la façon d'Izi, mais avec une chevelure moins volumineuse.

Manos remarqua que l'homme louchait tantôt de son côté, tantôt vers celui de ses compagnons. Sans en avoir l'air, il les étudiait avec application, comme s'il voulait se faire une idée d'eux. Zébul lui avait sans doute demandé de jauger les hommes à qui ils auraient affaire avant de commencer les négociations, pensa Manos. Lui-même s'adonnait à ce petit jeu qui pourrait être révélateur. Il avait toutefois une longueur d'avance, puisqu'Izi lui avait dressé un portrait de sa famille et des principaux acteurs.

Féri lui paraissait moins brutal qu'il ne l'aurait cru. Il était évident que ce n'était pas le genre d'homme avec qui on aurait tenté une mauvaise blague, mais il avait la qualité d'être transparent. Il regardait les gens avec mépris ou avec fraternité et ne semblait pas avoir de milieu une fois le verdict rendu. S'il avait l'air d'être plutôt amical avec Posi et Fila, il semblait garder une certaine méfiance à son endroit. Il avait probablement senti que quelque chose se passait entre lui et sa protégée. Bien qu'Izi lui avait dit que Féri était comme un père pour elle et qu'il ne ferait rien qui puisse la rendre malheureuse, cela ne le rassurait pas complètement.

Quant à Zébul et Sando, ils étaient tels qu'il se les était représentés : deux hommes de taille moyenne qui sans leurs habits et leurs bijoux auraient passé inaperçus. Mais lorsqu'ils ouvraient la bouche, leur assurance et leur narcissisme faisaient que les gens devenaient aussitôt sur leurs gardes. Lougg était un garçon gentil qui donnait l'impression de ne pas trouver sa place. Honile et Noce, les deux autres frères, ressemblaient à des charognards autour d'une fausse aux lions. Pas assez malins ou assez forts pour abattre leurs proies, ils étaient des opportunistes sans conscience, prêts à tout pour manger à la table des rois. Perdu dans ses pensées, Manos fut ramené à la réalité quand une main délicate se posa sur son avant-bras :

- Tu es bien silencieux pour un homme venu de si loin pour nous parler.
- Excuse-moi, j'avais la tête ailleurs. Je manque à tous mes devoirs.
- Où ça, ailleurs ?
- Je me demandais comment j'ai bien pu me retrouver ici.
- Si toi tu ne le sais pas, qui le saura ?
- Vu de cette façon, j'avoue que ça ne paraît pas très cohérent.

Issaël, qui regardait Manos comme un objet dont elle s'apprêtait à faire l'achat, laissa s'installer le silence en lui caressant l'avant-bras du bout des doigts, tout en faisant opérer le charme de ses magnifiques yeux verts. Le scientifique, mal à l'aise, chercha Izi des yeux, mais elle était masquée par les autres convives.

- Tu es le neveu de Maëllus à ce qu'on m'a dit ?
- On ne peut rien te cacher.
- Absolument rien, non. J'aimerais bien que tu me parles de mon vieil ami et des dernières nouvelles du continent.
- Que voudrais-tu savoir ?
- Tout, mon ami. Mais pas ici ; il y a trop de vacarme. Viens prendre un verre à ma chambre, nous pourrions bavarder tranquillement.

Celle-là, Manos ne l'avait pas vu venir. Lui qui quelques minutes plus tôt était absorbé dans l'analyse du danger que pouvait représenter les hommes, il venait de se faire piéger par une femme et non la moindre : celle qui avait piégé son oncle, tuer la sœur de sa mère, fait du roi de l'île son partenaire et qui de plus, était la mère de la femme qu'il aimait.

- Je ne crois pas que Zébul apprécierait de me voir quitter la table avec toi, tenta-t-il pour se soustraire à l'invitation.

– Sois sans crainte, j’ai déjà sa bénédiction. En fait, il s’en fout complètement. Crois-tu que tu te sois retrouvé assis près de moi par hasard ?

Pendant que Lougg, Bréma et Juju s’amusaient de son embarras et qu’Issaël faisait des huit avec son index sur son avant-bras sans le quitter des yeux, Manos réfléchissait à toute vitesse. Il ne pouvait pas prétendre qu’il craignait de blesser Izi en acceptant, puisqu’il ne devait pas y avoir de sentiments entre eux. Pas plus qu’il ne pouvait refuser l’invitation sans raison valable, sous peine de vexer son interlocutrice.

– Tu me mets dans une situation embarrassante, finit-il par répondre. Certaines personnes pourraient y voir un manque de respect.

– Puisque je te dis que Zébul n’y voit pas d’offense. Après tout, il est juste question de discuter. C’est moi qui vais finir par être offensée si tu continues.

– Bon, alors... si tu le dis.

Lorsqu’Issaël se leva pour lui tendre la main, Manos la prit et se leva à son tour. Elle était pratiquement aussi grande que lui. Elle lui prit le bras et l’entraîna vers la sortie. Passant derrière Izi, leurs regards se croisèrent quand Issaël dit à sa fille :

– J’amène notre ami me raconter ce que j’ai manqué au cours des dernières trente-six années.

– Si cela t’amuse, répliqua la petite vierge.

Ayant mal devant la souffrance muette qui se lisait dans les yeux de cette dernière, Manos ne put répondre que par un air signifant : «Elle ne m’a pas laissé le choix !»

Issaël et lui quittèrent la salle pour emprunter un corridor séparé par plusieurs escaliers ascendants. L’éclairage était assuré par des tubes de verre accrochés au mur, comme il y en avait dans la mine. Une lueur verte, plutôt pauvre, donnait un aspect irréel à l’environnement.

Manos apprécia l’air frais qui commençait à manquer dans la grande salle. Il tourna la tête et surprit le regard fixe d’Issaël qui marchait à ses côtés, toujours un bras enlacé au sien.

– C’est à ton tour d’avoir la tête ailleurs ? demanda-t-il.

Surprise, Issaël tourna la tête vers lui.

– J’essayais de me rappeler ton oncle, expliqua-t-elle en l’entraînant dans un autre corridor.

Elle poussa une porte derrière laquelle se trouvait une grande pièce avec balcon. Elle augmenta un peu l’intensité de la flamme d’une lampe à pétrole posée sur une table et invita Manos à prendre place dans une confortable causeuse. Elle ferma ensuite les portes à double battant donnant sur le balcon et tira une lourde tenture devant celle-ci.

– Qu’est-ce que tu veux boire ? J’ai de l’houla et du parmir.

L’houla était un alcool de fruits s’apparentant au vin tandis que le parmir tenait plus du cognac.

– De l’houla fera l’affaire, répondit Manos.

Au lieu de lui servir un verre, Issaël posa les deux coupes sur la table basse pour les remplir avec la bouteille. Par le décolleté de sa robe, elle offrit à son invité une splendide vue de sa poitrine ferme et généreuse.

– Parle-moi de ce cher vieux Maëllus ! dit-elle en prenant ses aises dans la causeuse faisant face à Manos.

Posant les pieds sur le coussin, elle remonta les genoux, laissant sa robe glisser sur ses cuisses pour dévoiler de superbes longues jambes.

– Il se fait vieux ; il n’a rien perdu de sa combativité, mais on sent que cela lui demande plus d’effort.

– Que s’est-il passé pour lui après ma déportation ?

– Il a perdu sa place de chef du Conseil religieux, bien qu’il ait tout de même réussi à ne pas se faire évincer. Avec les années, il a su reprendre une partie de son autorité, mais son aura de saint homme a bel et bien disparu.

– Il a dû m’en vouloir ?

– Je crois qu’il s’en voulait plutôt à lui-même et qu’il s’en veut toujours.

- Pourquoi ?
- De ne pas avoir prévu ton geste et d'avoir laissé les choses aller si loin.
- Je suis désolée pour ta tante. Quand Maëllus m'a plaquée, j'étais dans un tel état de rage que j'ai perdu la tête.
- Tu n'as pas montré beaucoup de regrets, à l'époque, à ce qu'on m'a dit.
- Je voulais que ton oncle souffre. Qu'il se sente responsable de toute cette tempête.
- Tu as bien réussi.
- Est-ce qu'il t'a déjà parlé de moi ?
- Quelquefois.
- Que disait-il ?
- Que tu l'avais ensorcelé. Quand il a réalisé que cela devenait sérieux entre vous et que tu ne te contenterais pas d'être une maîtresse effacée, il a eu peur. C'est pour ça qu'il a décidé de te laisser.
- Il m'aimait toujours. Même après que j'ai tué ta tante, je suis sûre qu'il m'aimait encore. Pourquoi ne l'a-t-il pas tout simplement laissée ?
- Tu étais très jeune, à l'époque, et vous aviez une grande différence d'âge. S'il avait laissé ma tante pour toi, il aurait perdu le respect de beaucoup de gens. Maëllus prenait son rôle très au sérieux.
- Et l'amour, ce n'est pas sérieux ? Quand il m'a trahie, il s'est trahi lui-même. Toute cette mascarade pour sauver les apparences ! C'est cela que je n'ai pas pu supporter.
- Si tu le voyais aujourd'hui, vous feriez un bien drôle de couple. Maëllus n'a pas vieilli en beauté. Il est rachitique, ridé et courbé, tandis que toi, tu n'as rien perdu de ta grâce et de ta beauté. Cela le ferait paraître encore plus incongru à tes côtés.
- C'est peut-être bien parce qu'il ne m'a pas gardée à ses côtés qu'il a si mal vieilli.
- Peut-être, on ne le saura jamais.

Issaël se tut, prit une gorgée à sa coupe et regarda son invité dans les yeux.

- Tu me trouves désirable, Manos ?
- Quel homme ne te trouverait pas désirable ?
- Tu as envie de moi ?
- Je mentirais en affirmant le contraire.
- Qu'est-ce que tu attends pour me prendre ?
- Je ne peux pas. J'aime une autre femme.
- Qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne t'empêche pas de l'aimer.

Ce disant, Issaël se leva pour venir s'accroupir sur l'objet de son désir et installer ses genoux de chaque côté des hanches de celui-ci. Une main posée sur son épaule, elle lui caressa les cheveux de l'autre. Quand elle remonta sur ses genoux, à travers sa robe légère, il pouvait sentir la caresse du bout de son sein durci contre son visage. Sans même qu'il ne s'en rende compte, sa main avait glissé sur sa hanche, puis enroulé la taille de son hôtesse. Se ressaisissant, il lui prit les hanches à deux mains pour faire cesser le mouvement de va-et-vient.

- Arrête, s'il te plaît, je ne veux pas.

Le rythme de son souffle changé par son état d'excitation, Issaël força encore un peu le mouvement contre ses mains avant de laisser ses fesses retomber sur lui.

- Pourquoi ? Qu'est-ce qui te gêne ? Personne ne le saura.
- Moi, je le saurai, et la femme que j'aime n'aura qu'à regarder mon visage pour le savoir. Toi, mieux que quiconque, tu dois savoir ce que c'est qu'une femme qui souffre d'amour. Je ne veux pas la faire souffrir, expliqua Manos.

Toujours assise à califourchon sur lui, Issaël éloigna le haut de son corps qui jusque-là, était collé au torse de son partenaire et le regarda dans les yeux. Elle ne dit rien pendant un moment, puis finit par demander :

- Cette femme que tu aimes, c'est ma fille Izi ?

Interdit, Manos ne savait que répondre.

- Allons... tu n'as pas à avoir peur. J'ai bien vu comment vous vous regardiez. Je n'ai jamais vu ma fille regarder un homme de cette manière. Tu sais quel est mon plus grand regret dans la vie, Manos ? C'est de n'avoir jamais eu un homme à moi seul. J'ai partagé ton oncle avec sa femme, Zébul avec Juju et je ne sais

combien de maîtresses, même chose pour mes amants. Si ma fille peut connaître l'amour avec un homme à elle seule, je serai heureuse pour elle.

- Si tu avais tout deviné, pourquoi m'avoir entraîné ici pour me séduire, alors ?
- J'étais certaine que ma fille était amoureuse, mais je me demandais si c'était aussi sérieux pour toi. J'ai voulu te tester.
- Me piéger, tu veux dire. Même en amour, il y a des tentations auxquelles il est difficile de résister.
- Il faut croire que mes beaux charmes se sont émoussés. Dommage, poursuivit Issaël en se levant pour regagner sa place. J'imagine que tu comptes lui faire quitter l'île avec toi ?
- Je ne vois pas comment ce serait possible dans l'immédiat.
- Le mensonge n'est plus un péché sur le continent ?

Embarrassé, Manos chercha comment sortir de cette impasse. Il n'aimait pas mentir et visiblement, il n'arrivait pas à tromper Issaël. Mais il ne pouvait pas lui faire confiance non plus. Si elle parlait à Zébul de la possibilité qu'Izi quitte l'île avec les messagers, cela risquait de tout compromettre.

- Allons, détends-toi, le rassura-t-elle. Je n'ai pas l'intention d'en parler à qui que ce soit. Je ne ferai rien qui puisse vous mettre des bâtons dans les roues... Tu sais, Manos, j'aime ma fille. Je n'ai peut-être pas toujours été une bonne mère, mais je l'ai toujours aimée. J'ai toujours été fière d'elle. Dis-lui que je l'aime et que je lui demande pardon.

- Pardon pourquoi ?
- Elle le saura. Promets-moi seulement de le lui dire.

Ému par tant de sincérité, Manos avait l'impression de se retrouver en présence d'une autre femme qu'Issaël. De manipulatrice narcissique, elle était passée à femme vulnérable, soucieuse de l'image dont s'en faisait sa propre fille.

- Je te le promets.
- À vous deux ! trinqua Issaël en levant son verre.
- À nous trois ! rectifia Manos. Que ferais-tu, si c'était à refaire ? demanda-t-il.
- Si c'était à refaire, je n'aurais pas tué ta tante. J'aurais laissé Maëllus, mais j'aurais gardé Izi. Je ne me serais pas fait avorter.

- Tu as des regrets ?

- Tu n'es plus un enfant toi-même, répondit Issaël. Tu devrais savoir que seuls les imbéciles n'ont pas de regrets.

- Sans doute... tu t'en es quand même bien sortie ; tu vis ici comme une reine.
- Tu es naïf, jeune homme. Je ne peux pas me plaindre si je compare mon sort à ceux d'autres prisonnières, mais vivre comme une reine ici n'apporte pas le bonheur. Il y a des victoires, des compensations, mais il n'y a pas de bonheur, ici. Il n'y en aura jamais. Si tu veux partir, je ne te retiens pas, poursuivit Issaël, qui se laissait gagner par l'amertume. Tu es resté suffisamment longtemps dans mes appartements pour sauvegarder ma réputation de nymphe irrésistible.

- Tu m'as dit tantôt que personne ne le saura, s'amusa Manos.
- Personne ne le saura, mais tout le monde va le deviner. Sauf que cette fois, ils auront tort.

Manos se leva, posa une main sur l'épaule d'Issaël et l'embrassa sur le front avant de lui dire :

- Merci pour tout.
- C'est à moi de te remercier. Va-t'en avant que le goût de te dévorer ne me reprenne.

Manos eut du mal à retrouver sa chambre. Heureusement, il avait remarqué que les gravures sur les socles des bâtis de porte étaient toutes différentes les unes des autres. Sur les siens, il y avait un soleil, au bas, dans un coin, puis une croix en angle. Il s'interrogea à savoir s'il s'agissait d'un symbole ou d'une œuvre purement aléatoire.

Une fois à l'intérieur, il eut la surprise de voir que la baignoire avait disparu. Il prit un coussin pour aller s'installer dans le cadre de la fenêtre, qui faisait un mètre cinquante de large sur deux de haut. La profondeur étant de un mètre cinquante, cela créait une alcôve entre la chambre et l'extérieur. Manos ouvrit les volets et s'installa dans l'ouverture. Le ciel était plein d'étoiles et la nuit, bien que fraîche, n'était pas désagréable.

Enroulé dans une couverture, son esprit vagabondait entre Izi et Issaël. Il ne voulait pas penser à tout ce qui risquait de compromettre leur départ de l'île. Fatigué de se faire du mauvais sang, il rêvait de ce que pourrait être sa vie avec Izi sur le continent. Il n'arrivait pas à imaginer cette fille avec un travail et des occupations normales comme les autres. Pour lui, Izi était une guerrière qui parcourait l'île à dos de chétras, à l'affût des intrigues. Il lui était difficile de l'imaginer derrière un comptoir de service ou exerçant un quelconque métier.

Perdu dans ses rêveries, il crut entendre des coups frappés à sa porte. Laisant la couverture dans la fenêtre, il alla ouvrir pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas du fruit de son imagination. Derrière la porte, il trouva Izi. Elle avait les yeux gonflés et semblait bouleversée. Elle resta muette sur le seuil, avec un air désespéré que Manos ne lui avait jamais vu.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il.
- Tu as couché avec elle ?
- Non !
- Tu me le jures ? insista Izi pendant qu'une larme roulait sur sa joue.
- Je te le jure, Izi. Je te mentirais en te disant qu'elle ne m'a pas fait des avances, mais il ne s'est rien passé. Allez, entre.

Manos la tira vers lui avant de refermer la porte et la prendre dans ses bras. Izi éclata en sanglots et se serra contre lui avec toute sa force.

- J'ai eu si mal quand je t'ai vu partir avec elle, avoua-t-elle, toujours pressée contre lui.
- Je ne voulais pas, mais elle ne m'a pas laissé le choix.
- Sale garce !
- Elle sait pour nous deux.
- Tu lui as dit ? interrogea Izi en prenant un peu de recul pour regarder Manos.
- Non, elle l'a deviné.
- Comment a-t-elle pu ? Ah ! Et puis je m'en fiche ! Embrasse-moi.

Manos commença par l'embrasser doucement. Ayant perdu toute réserve, Izi lui rendit ses baisers avec fougue, tout en se pressant passionnément contre lui. Avec ses jambes, elle le prit en ciseau par la taille, non sans l'embrasser à pleine bouche et presser ses seins contre sa poitrine.

Manos lui prit les fesses et l'entraîna sur le lit où il la déposa sans briser son étreinte. Étendu sur elle, il glissa vers le bas en frottant sa verge durcie contre le bas-ventre de sa partenaire. Tremblant d'excitation, il écarta sa robe et embrassa le bout de ses seins. Le souffle court et la main agrippée dans la chevelure de Manos, Izi arquait les reins pour presser son pubis contre son gland. Puis, elle le lâcha subitement pour le repousser, les mains appuyées contre ses épaules.

- Arrête ! Tu me fais perdre la tête, dit-elle d'une voix sourde.

Après une seconde d'hésitation, Manos détendit son dos pour faire cesser la pression que son pénis exerçait contre la vulve de sa partenaire à travers le tissu humide de sa culotte. Abandonnant le sein qu'il embrassait, il laissa retomber sa tête contre le ventre d'Izi. Après avoir repris haleine, Manos lui donna de légers baisers sur le ventre en lui soufflant des : «Je t'aime».

Inconsciemment, Izi, qui lui caressait les cheveux, poussa sa tête vers le bas en arquant les reins. Puis, elle le repoussa à nouveau, pour sortir du lit à la vitesse de l'éclair.

- Tu vas me rendre folle ! lança-t-elle.

Postée devant la fenêtre, elle rajusta sa robe d'une main tout en pressant son sexe de l'autre, comme si

elle craignait qu'il ne lui échappe pour aller rejoindre Manos sans elle.

- Seigneur ! Je n'aurais jamais cru que ça pouvait être aussi fort, confia-t-elle sans se retourner.
- Moi non plus, confessa Manos.
- Ne te moque pas de moi, Manos Alaï Tiksa !
- Mais je te jure, Izi. Je n'ai jamais désiré une femme autant que toi.

Lorsque Manos se leva pour la rejoindre, elle lui sourit dans la lumière vacillante de la lampe.

- Et moi, je n'ai jamais désiré un autre homme que toi.
- Je suis tombé amoureux d'une sainte, murmura Manos en lui prenant la taille.
- Une Sainte Vierge.

Les déjeuners avaient été apportés directement aux chambres. Manos et Fila avaient rejoint Posi dans la sienne pour prendre leur repas.

- Alors, ta petite soirée avec la belle du château, c'était comment ? demanda Posi à Manos.
- Nous avons simplement discuté ; elle voulait des nouvelles de Maëllus.
- C'est tout ? fit Posi, guère convaincu. Vous n'avez pas parlé de ce qui nous amenait ici ?
- Pas du tout. Elle ne m'a posé aucune question à ce sujet.

Manos trouva Posi anxieux, ce qui ne lui ressemblait pas. Même dans les pires moments qu'ils avaient vécus dans la mine soixante-treize, il n'avait pas senti une telle nervosité chez lui. Bien sûr, la rencontre avec Zébul devait avoir lieu ce matin, mais Manos sentait qu'il y avait autre chose.

– Qu'est-ce qui te tracasse ? chercha-t-il à savoir.

– C'est la plus importante négociation que j'aurai à mener de toute ma vie et chaque détail compte. Si Izi ou toi-même avez laissé couler de l'information, cela risque d'affaiblir ma stratégie. Je n'ai pas beaucoup de place pour l'improvisation.

– Je te jure, Posi, que je n'ai rien dit à Issaël. Et ce n'est pas dans l'intérêt d'Izi de raconter ce qu'elle sait à Zébul.

– Espérons-le.

– Tu feras de ton mieux. Au pire, il refusera notre proposition et le Conseil religieux devra trouver autre chose.

– Il n'est pas question d'accepter un refus. Si je dois le menacer pour qu'il cède, je le ferai. Mais nous devons obtenir un accord pour le recrutement.

Manos et Fila échangèrent un regard pour partager leurs inquiétudes.

– Tu es aussi têtu que Maëllus, lui reprocha Manos. Si tu vas trop loin, nous risquons notre vie et au bout du compte, il n'y aura pas plus d'accords.

– Ne t'en fais pas. Je n'irai pas jusqu'à risquer vos vies. Je dois simplement le convaincre que c'est dans son intérêt de négocier.

– Quel sera notre rôle dans tout ça ? s'informa Fila.

– Rien. Vous serez mes témoins. Soyez attentifs, c'est tout ce que je vous demande. C'est moi qui mènerai les négociations, vous n'aurez pas à intervenir. Quoi qu'il arrive, conservez votre sang-froid. Il est encore plus important de garder le contrôle de la situation quand votre adversaire est en position de force. Nous pouvons paraître insignifiants par rapport à eux, mais il ne faut pas oublier que nous sommes les représentants du continent. Il faut leur faire prendre conscience que nous avons le pouvoir de changer les choses... En pire ou en mieux.

À peine leur petit déjeuner fut-il terminé, que trois soldats hauts gradés vinrent les chercher pour les conduire au bureau de Zébul. C'est là que les négociations devaient avoir lieu.

Après une longue marche silencieuse, qui n'eut pour effet que d'augmenter le niveau de tension, les trois messagers furent introduits dans une grande pièce de deux mètres par douze, pourvue d'un large balcon. L'endroit était richement décoré de peintures et de sculptures. Un magnifique tapis était posé au sol, sous la grande table aux pieds sculptés qui servait de bureau au seigneur des lieux.

Zébul était assis au centre, avec Sando à sa gauche et Féri à sa droite. Plusieurs fauteuils étaient répartis dans la pièce, sur lesquels étaient assises sept autres personnes. Manos reconnut Izi et les trois autres fils de Zébul. Enfin, trois hommes portant cinq "W" tatoués sur le cou complétaient l'audience.

– Venez prendre place, messieurs, pria Zébul en désignant aux nouveaux arrivants les trois fauteuils laissés vides en face de lui.

Bien que poli, Manos ne manqua pas de remarquer le changement d'attitude de ce dernier. Non seulement se montrait-il moins convivial que la veille, mais son ton était plus autoritaire. Il se comportait comme le maître des lieux qui accorde une faveur et non comme un hôte.

Les messagers s'exécutèrent sans autre cérémonie. Posi, qui prit place face à Zébul, avait lui aussi changé d'attitude. Son assurance et sa détermination étaient remarquables. Manos et Fila ne pouvaient en dire autant, bien qu'ils essayaient de n'en rien laisser paraître. Zébul les intimidait.

- J'imagine que c'est toi le chargé de pouvoir, adressa Zébul à l'endroit de Posi.
- Exactement. Mes compagnons sont ici en tant que témoins. Quant à Manos, il est l'ingénieur responsable du projet dont je voudrais te parler. Comme tu le sais sans doute déjà, il est aussi le neveu de Maëllus. Il pourra t'éclairer si tu as des questions plus spécifiques.

Zébul regarda Manos avec plus d'intérêt. Ce dernier, rendu encore plus nerveux par les paroles de Posi, ne comprenait plus où le vieil homme voulait en venir. Pourquoi l'annoncer comme simple témoin, pour ensuite lui accorder de l'importance, en plus de spécifier qu'il était le neveu de Maëllus ?

- Et l'autre ? interrogea Zébul en désignant Fila du menton.
- Il est notre garde du corps pour la durée de l'expédition.

Posi avait sciemment emprunté un ton qui laissait supposer que Manos était bien plus qu'un simple témoin ; au contraire de Fila qui, rendu à cette étape, était un personnage sans importance. Toutes les personnes dans la pièce comprirent que Manos était le remplaçant désigné de Posi. Du coup, le principal intéressé sentit un poids supplémentaire sur ses épaules.

- Venons-en aux faits, continua Zébul. Qu'y a-t-il de si important pour que les autorités acceptent d'envoyer leurs représentants jusqu'à mon palais ?

- Tu dois bien te douter que depuis qu'Issaël a donné naissance à Izi sur Érunane, il y a une très forte pression de la population voulant que l'île soit démantelée. L'arrivée du *scorcis* a encore accentué la tendance. Tu as sans doute remarqué qu'il y a moins de prisonniers depuis quelques années. Il y a neuf ans, le Conseil religieux a statué que seuls les crimes violents seraient punis de déportation. Dans les dernières années, il a été décidé que d'ici l'an prochain, plus aucun prisonnier ne sera envoyé ici. Sur le continent, nous avons déjà commencé la construction de nouvelles prisons pour accueillir les condamnés à perpétuité. D'ici cinq ans, nous avons l'intention de vider l'île de sa population.

Le visage de Zébul s'empourprait à fur et à mesure que Posi déballait son discours. Même Manos trouva que son collègue s'y prenait de manière beaucoup trop arrogante, sans faire preuve d'un minimum de diplomatie.

- Crois-tu vraiment que je vais laisser faire cela sans lever le petit doigt ? répliqua Zébul sans dissimuler sa colère.

- Il y a autre chose, continua Posi, comme s'il n'accordait pas la moindre importance aux menaces du dictateur. Nous voudrions recruter trois cents hommes sur l'île pour occuper un camp expérimental sur une planète que nous avons découverte il y a vingt-cinq ans.

Incrédule, Zébul en oublia un moment ses menaces. Lui, comme tous les membres de son comité, nageait dans une totale incompréhension.

- Qu'est-ce que tu racontes ? lança-t-il.

- Depuis le *scorcis*, expliqua Posi en se montrant toujours aussi imperméable, plusieurs hommes souffrent d'infertilité et le problème s'est amplifié avec la dernière génération. Sans que l'on sache pourquoi, certains membres des expéditions qui ont séjourné sur la planète dont je t'ai parlé plus tôt ont retrouvé leur fertilité. Comme nos scientifiques n'arrivent pas à résoudre le problème, nous avons décidé d'établir un groupe témoin sur cette planète pour tenter de comprendre ce qui a pu causer cette guérison. Nous aurons besoin de deux mille candidats : des hommes de moins de quarante ans ; pas des ouvriers, mais des soldats... des hommes choisis par toi pour leurs qualités physiques et intellectuelles. Il nous faudra un groupe d'individus capables de travailler ensemble pour assurer leur survie. Trois ans après leur installation sur cette planète que l'on a nommée Terre, ils seront rejoints par un groupe de femmes fertiles. Cette planète offre de deux à trois fois plus de possibilités qu'Ibris. Les conditions météo y sont beaucoup plus clémentes et les espaces propices à l'habitation sont immenses.

- Pourquoi n'envoyez-vous pas des hommes du continent ? s'enquit Zébul.

- Nous avons besoin d'hommes ayant prouvé leurs aptitudes à la survie dans des conditions difficiles. Tous n'arriveront pas à s'adapter. Plusieurs membres des expéditions qui ont séjourné sur Terre ont été pris de diarrhées incontrôlables et de maux de tête, sans parler des maladies qui apparaîtront à long terme. En fait, personne, sur Ibris, n'est prêt à prendre le risque d'envoyer des hommes libres. Mais nous croyons que plusieurs survivront et arriveront à s'adapter. Quand les femmes les auront rejoints, nous estimons qu'au moins le tiers des hommes aura survécu. À partir de ce moment, ils auront des compagnes et la chance de

commencer une nouvelle vie. Ce seront les fondateurs d'une nouvelle civilisation.

- Qu'est-ce que j'ai à gagner dans tout ça ? demanda Zébul.
- Si tu coopères, je suis autorisé à retarder le démantèlement de l'île. Il n'y aura plus de nouveaux prisonniers, mais l'évacuation pourrait se faire plus tard.
- Combien de temps ?
- Au lieu de cinq ans, le démantèlement se ferait dans dix ans.
- J'ai soixante-neuf ans et je compte bien en vivre encore quarante. Et toi, tu m'offres dix ans ?

Crois-tu vraiment que je vais accepter ta proposition ? Je peux te garantir que je ne quitterai pas ce palais de mon vivant. Aucun de mes hommes n'acceptera de quitter cet endroit pour une cellule. Mets-toi bien ça dans la tête ! Si tu n'as rien de mieux à offrir, je vais mettre cette île à feu et à sang avant qu'un seul d'entre vous y mette les pieds.

- Le problème, continua Posi, c'est que cette île regorge de richesses naturelles, et il nous sera bientôt indispensable d'y avoir accès. Or, tant que des prisonniers occuperont le territoire, ce ne sera pas possible.

- Je ne crois pas que le Conseil religieux voudrait porter la responsabilité de la mort de milliers, voire de centaines de milliers d'individus pour avoir plus rapidement accès à des richesses naturelles.

- Il n'y a pas que le Conseil religieux, il y a aussi le Conseil civil. Ces derniers seront moins enclins à prendre tes menaces au sérieux. N'oublie pas que tu parles de la vie de personnes condamnées à perpétuité. Ça ne pèse pas très lourd dans la balance... tu n'auras pas le choix d'accepter nos conditions.

Toutes les personnes présentes dans la pièce étaient accrochées à leur siège. Le clan de Zébul était estomaqué de voir leur chef se faire pousser dans les câbles comme un vulgaire fonctionnaire de seconde classe. Pour leur part, Manos et Fila étaient abasourdis par l'arrogance et la nonchalance de Posi. Ce dernier s'adressait à leur hôte comme à un prisonnier se trouvant déjà derrière les barreaux d'une cellule.

Bouillant de rage, Zébul se leva subitement en faisant tomber son fauteuil derrière lui, sortit son épée et l'enfonça dans le thorax de Posi.

- Personne ne viendra me menacer chez moi, vous m'entendez ! vociféra-t-il.

Si en le voyant sortir l'épée de son fourreau, Manos et Fila s'étaient levés en faisant tomber leur fauteuil à leur tour, Posi, lui, n'avait eu aucune réaction.

Instinctivement, Izi était allée se placer entre son beau-père et Manos. Posi tenta de dire quelque chose, mais ne parvint qu'à émettre un gargouillis.

- Ce n'était pas nécessaire de le tuer ! s'énerva Izi.
- Ne te mêle pas de ça. À ce dont je me souviens, tu m'as promis de ne jamais te mêler de mes affaires.
- Ce n'est plus seulement tes affaires. Cela concerne tout le monde.
- Tout le monde qui compte n'acceptera jamais ces conditions, rétorqua Zébul en retirant son épée du corps de Posi.

Ce dernier s'affala dans le fauteuil, mort, suite au coup d'épée qui lui avait transpercé le cœur. L'assassin prit un mouchoir et essuya la lame avant de la remettre dans son fourreau.

- Retourne à ton siège, Izi, ordonna-t-il.

Voyant qu'il n'y avait plus de danger immédiat pour Manos, la jeune femme obtempéra. Quand elle eut regagné sa place, son beau-père poursuivit en disant :

- Honile, dis au garde à la porte de nous débarrasser de ce cadavre.

Honile s'exécuta, pendant que tout le groupe assistait au spectacle en silence. Bien que Zébul avait repris son calme, la colère ne l'avait pas encore complètement quitté. Les yeux étrécis, il gratifia Manos de son célèbre sourire de serpent puis, tout en désignant un fauteuil maculé de sang, il lui dit :

- J'imagine que cette place te revient, maintenant. Assis-toi, je vais t'expliquer mes conditions. Si elles ne te conviennent pas, tu pourras toujours rejoindre ton ami.

Encore tremblant, Manos se rassit dans son fauteuil. Un grand sentiment d'impuissance avait dérobé toute son énergie.

– Comme tu es ingénieur, tu seras à même de comprendre toutes les finesses du plan que vous a concocté mon fils Sando, poursuivit Zébul.

Sando se pencha et ramassa un rouleau de papier qu'il déroula sur la table devant Manos. Il s'agissait d'une carte de toutes les régions occupées par les habitants de l'île. Le jeune homme indiqua un point noir situé un peu plus haut que le palais et expliqua :

– Sur l'île, il y a un système combiné de sirènes et de fumée. Ce sont de longues cheminées à la base desquelles se trouve un réservoir de mazout brut. Quand on y met le feu, la cheminée crache une fumée très noire. En plus, l'air chaud active une sirène qui peut être entendue à des kilomètres à la ronde. Plusieurs de ces cheminées sont réparties autant à l'ouest qu'à l'est et des postes de guet y sont installés. À l'aide de ces relais, en moins d'une heure, un signal d'alarme peut être perçu d'un bout à l'autre du territoire occupé. Il y a près de six cents accès aux mines réparties sur le territoire. Chacune d'elles est munie d'un réservoir de pétrole pour les cuisines et l'éclairage de certains secteurs. À l'aide du signal, les gens que nous avons sur place peuvent provoquer un incendie majeur à l'intérieur des mines, en alimentant le feu par le réservoir et en bouchant les puits d'aération avec des bâches. En une seule journée, il y a environ un million et demi de personnes dans ces mines qui risquent de succomber à l'asphyxie. Même si vous êtes rapides, et même si vous arrivez à sauver les trois quarts de ces gens, ce sera tout de même une hécatombe.

Manos était médusé. Quand il recouvra la parole, il demanda :

– Quand avez-vous construit ces cheminées ?
– Cela fait plus de trois cents ans qu'elles sont là. À l'époque, elles avaient été installées pour rapatrier les soldats au palais, au cas où il y aurait une insurrection. Encore autre chose, ne croyez pas que le plan deviendra caduc à cause du manque de ressources si vous cessez de nous approvisionner en pétrole raffiné. Le pétrole brut est abondant, sur l'île, et nous y avons déjà accès.
– Vous avez pensé à tout, à ce que je vois.

En voyant la mine déconfite des messagers, Zébul et Sando affichaient une bonne humeur évidente. Même si le processus mis en place par ses adversaires le dégoûtait, Manos entama la négociation.

– Que voulez-vous, exactement ?
– C'est tout simple : qu'on nous fiche la paix ! répondit Zébul. Que les choses continuent comme avant. Vous avez décidé de ne plus envoyer de prisonniers sur l'île... c'est bon, mais ce sera notre seule concession.

– Les autorités du continent ne verront pas cela comme une concession.
– Tant pis pour eux, se moqua Zébul.
– Je peux bien retourner sur le continent les mains vides et leur dire que tu as tué leur représentant et menacé l'île d'un holocauste. Mais je ne crois pas qu'ils vont accepter cet affront en croisant les bras. Ils étaient prêts à te donner dix ans... D'ici là, ils trouveront bien un moyen de contrecarrer tes plans. Sauf que cette fois, il y aura moins de vies en jeu. Comme l'a dit Posi, même si personne n'osait le dire tout haut, tes otages n'ont pas la même valeur que des citoyens libres. Ton plan est brillant, Sando. Mais crois-moi, un plan, si bon soit-il, ne peut résister au temps.

Les paroles de Manos firent réfléchir Zébul. L'homme avait parlé avec sagesse, sans chercher à l'humilier. Une fois la colère passée, le maître des lieux commença à se faire un portrait objectif de la situation. Sur un ton devenu plus raisonnable, il demanda donc :

– As-tu le pouvoir de négocier un meilleur accord que ton prédécesseur ?
– Je suis tout de même le neveu de Maëllus, précisa Manos, mais il faudra me donner quelque chose qui les satisfasse.

– Pour cette histoire de recrutement, je suis prêt à coopérer. Mais je veux que les hommes qui ne sont pas retenus soient rapatriés ici. Trois cents hommes jeunes, c'est déjà beaucoup s'il n'y a plus de relève. Je ne veux pas en sacrifier deux mille et je veux obtenir l'assurance que l'île ne sera pas démantelée avant quarante ans.

– Pour le rapatriement, ce ne sera pas un problème. Mais quarante ans, c'est trop long, ils n'accepteront pas.
– Je t'ai dit que je ne quitterai pas cette île de mon vivant.
– Laisse-moi réfléchir quelques minutes, fit Manos.

Au bout d'un moment, il releva la tête et dit à Zébul.

– Tu as soixante-neuf ans, mais dans vingt ans, si tu es encore au pouvoir, tu risques fort d'être délogé dans cette jungle. C'est déjà extraordinaire d'avoir exercé ton contrôle sur l'île pendant trente ans. L'un de tes fils pourra prendre le relais, mais ils auront aussi la chance de quitter l'île pour le monde libre.

– Ça ne nous intéresse pas, intervint Honile.

– Tais-toi, lança Zébul à ce dernier.

Continuant sur sa lancée, Manos ajouta :

– Si j'arrive à les convaincre de retarder le démantèlement de vingt ans et qu'ensuite, nous vous permettions, à toi et tes proches, d'occuper le palais jusqu'à la fin de tes jours... tu pourrais jouir d'une retraite paisible avec les gens que tu choisirais. De même, les autorités pourraient assurer votre subsistance et vos soins... ceci me paraît un compromis intéressant.

Zébul, qui n'avait pas envisagé ce genre de proposition, devint songeur.

– Je vais en discuter avec mon état-major, finit-il par répliquer. Honile... demande à ce que nos invités soient reconduits à leurs appartements.

Manos se leva avec l'impression d'avoir les jambes en coton. Il fut bientôt imité par Fila et Izi, laquelle ne considérait pas faire partie de l'état-major de son beau-père. Ils furent reconduits jusqu'à la porte de la chambre de Manos, où ils entrèrent tous les trois. Voyant les deux hommes s'écrouler dans des fauteuils, Izi leur proposa à boire.

– Ça vous dirait un verre de parmir ?

– C'est indispensable, lança Manos.

Izi servit les deux verres, puis s'assit en tailleur sur le lit avec un simple verre d'eau. L'alcool brûlant fit du bien à Manos qui n'arrivait toujours pas à croire que Posi venait d'être assassiné sous ses yeux.

– Pauvre Posi, se désola Izi, il ne méritait pas de mourir comme ça.

– Je n'ai pas compris, dit Fila, on dirait qu'il faisait exprès pour le provoquer.

– C'est exactement ce qu'il a fait, signifia Manos.

– Mais pourquoi ? interrogea Fila.

– Il voulait acculer Zébul au pied du mur pour l'obliger à négocier.

– Il n'était pas obligé d'aller si loin.

– C'était sa stratégie. Il voulait lui faire comprendre que les autorités du continent étaient déterminées. S'il s'était montré plus conciliant, Zébul aurait cru pouvoir s'en sortir en brandissant sa menace sans faire de concession. Mais rendu à ce point, Zébul ne pouvait plus le laisser en vie sans perdre la face. Son autorité aurait été remise en question.

– Il va quand même négocier avec toi, poursuivit Fila.

– Oui, mais il a donné l'impression qu'il avait repris le contrôle de la situation. Après l'assassinat de Posi, personne ne pourra l'accuser de s'être écrasé devant nous.

– Quelle politique pourrie ! conclut Fila.

– En tout cas, tu as repris les choses comme un chef ! laissa entendre Izi.

– Dieu m'est témoin que je ne m'étais pas préparé à ça.

– Raison de plus pour te féliciter, renchérit Izi.

– Si Posi était toujours en vie, j'aurais peut-être une raison de me réjouir, mais ça n'est pas le cas.

– Tu as raison, c'est triste. Je l'aimais bien, moi aussi, dit Izi.

– J'espère au moins qu'il ne sera pas mort pour rien, soupira Manos.

Dans ce qui lui servait de salle de conférence, Zébul attendit que les bruits de pas eussent cessés, puis s'adressa à Féri :

- Qu'est-ce que tu en penses ?
- Il faudrait en savoir davantage. En ce qui concerne le recrutement d'hommes, ce n'est pas un problème. Ce sera facile de trouver des jeunes qui préféreront cette alternative à l'autre qui leur sera proposée, soit celle de se retrouver enfermé dans une cellule du continent... même si ce n'est que dans vingt ans. Pour les gens de ma génération, demeurer libres ici constitue une bonne proposition. Mais pour les plus jeunes, c'est autre chose. De toute manière, je crois que nous ne pouvons espérer de meilleures conditions. C'est impossible de les forcer à envoyer des prisonniers sur l'île. Si nous nous entêtons, ils trouveront bien un moyen de contre-carrer nos plans. La question est de savoir combien de personnes pourront rester ici, au bout du compte... cent mille, dix mille ? Nous avons cent cinquante mille hommes sous nos ordres, certains pourraient penser que tu as négocié au rabais pour obtenir le privilège de rester ici avec tes proches collaborateurs. Ce serait très dangereux pour notre sécurité. Il faut absolument que cette partie de l'entente reste secrète.
- Si j'annonce aux soldats que l'île sera démantelée dans vingt ans, ils auront peut-être quand même l'impression que j'ai négocié au rabais, fit remarquer Zébul.
- Nous sommes passés de cinq à vingt ans en échange de quelques volontaires pour leur projet de colonisation. Si l'autre entente demeure secrète, ils n'auront rien à te reprocher.
- Et vous trois ? demande Zébul aux hauts gradés qui étaient présents dans la pièce.
- Comme l'a dit Féri, répondit Maëre, l'un des plus vieux lieutenants, il reste à savoir combien de personnes auront le privilège de rester sur l'île. S'il y a dix mille personnes dans la ville, la retraite sera moins ennuyante que s'il n'y a que cent vieillards dans le palais... surtout s'il y a des jeunes femmes.
- Tu auras quatre-vingt-quatorze ans, Maëre, dit Féri. Les jeunes femmes risquent de te mettre un couteau sous la gorge si tu cherches t'amuser avec elles.
- C'est ce que j'entendais par... moins ennuyante, reprit l'autre en leur offrant un sourire derrière lequel les dents étaient aussi rares que le charme.

Voyant que les deux autres militaires abondèrent également dans le même sens que Féri, Zébul interrogea ses fils :

- Il reste vous quatre. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Je leur donnerais leurs trois cents soldats, mais je ne suis pas d'accord pour plier sur le délai. Le plan de Sando est bon. Ils n'oseront pas nous attaquer si nous nous montrons fermes, dit Honile.
- S'ils s'y prennent de nuit, par mauvais temps, le système d'alerte sera inefficace. Avec les moyens dont ils disposent, ils peuvent facilement prendre le contrôle d'une mine et des environs en quelques minutes, prévint Sando. Manos a raison, le temps jouera contre nous.
- Vous avez toujours la possibilité d'aller sur le continent, suggéra leur père.
- Ça ne m'intéresse pas, fit Honile.
- Moi non plus, renchérit Noce.
- Et toi, Lougg ? chercha à savoir Zébul.

Lougg pencha la tête, gêné de ne pas se montrer aussi vindicatif que ses frères.

- Je ne sais pas, finit-il par répondre.
- Et toi, Sando, tu n'as pas répondu à ma question ?

Zébul remarqua que Sando se grattait la nuque, une manie qu'il avait souvent lorsqu'il réfléchissait.

- Je vais peut-être me porter volontaire.
- Te porter volontaire ? s'étonna son père. Tu as une chance sur trois d'y laisser ta peau, en plus des conditions de vie qui risquent d'être exécrables. Si tu ne veux pas demeurer sur l'île, va sur le continent plutôt que de risquer ta vie dans cette aventure.
- Tu nous as toujours dit que le continent n'était pas pour nous.
- C'est effectivement le cas pour Honile et Noce, qui se retrouveraient en prison avant la fin de l'année. Mais toi et Lougg pourriez vous adapter.
- Je suis comme toi. J'aime établir mes règles et je ne supporte pas qu'on m'en impose. De toute façon, je n'ai pas encore pris de décision. Je dois parler à Manos pour savoir de quoi il s'agit exactement...

J'aurai quarante-neuf ans dans vingt ans, et s'il n'y a plus de pouvoir à exercer sur l'île, ça ne m'intéresse pas de m'enterrer ici.

– Je t'accompagnerai, dit Noce.

Honile pencha la tête à son tour, honteux de ne pas avoir le courage de ses frères.

Quipe et son complice avaient atteint la ville in extremis le jour de la tempête, et avaient trouvé refuge chez d'autres espions de Koll. Quand la tempête avait cessé, ils s'étaient remis en route pour rejoindre leur chef dans le marais. Après avoir atteint le camp en fin d'avant-midi, ils mirent Koll au courant des dernières nouvelles.

Ce dernier n'avait rien de l'image que l'on pouvait se faire d'un chef rebelle. C'était un petit homme chauve au physique quelconque, mais déterminé et infatigable. Jamais il ne donnait l'impression de baisser les bras. C'était aussi un orateur hors pair. Il ne possédait pas le charme et le charisme de Zébul, mais compensait ces lacunes par son énergie et ses discours percutants.

Il y avait environ cinq cents hommes avec lui dans le marais, mais il y en avait dix fois plus qui espionnaient pour son compte, outre ses partisans qui se comptaient par dizaines de milliers. Cela semblait encore peu par rapport à l'armée de Zébul, mais il avait corrompu le dixième des effectifs du dictateur. S'il déclenchait un conflit, les ouvriers s'en prendraient aux soldats qui les contraignaient depuis des années, ce qui risquait d'inverser le rapport de force.

Koll était un fin stratège et un homme patient. Sa principale arme se résumait la séduction. Il faisait des promesses autant aux soldats insatisfaits de leur traitement qu'aux ouvriers réduits à l'esclavage. Il disait que Zébul était un piètre négociateur, alors que lui, Koll, aurait tôt fait d'amener les autorités du continent à faire en sorte que les conditions de vie de l'ensemble des prisonniers soient améliorées. «Zébul et sa garde rapprochée sont trop occupés à vivre comme des seigneurs pour se soucier des simples soldats et des ouvriers», répétait-il.

Son idée avait du sens puisqu'il était fort probable que les autorités du continent approuvent des changements qui visaient à améliorer les conditions des prisonniers, si cela ne contrevenait pas à la sécurité. Mais Zébul était puissant. Depuis le début de son règne, il s'était montré généreux et loyal envers ses partisans, ce qui lui avait permis de recruter les meilleurs hommes pour en faire ses alliés.

Koll attendait son heure. La rumeur voulant qu'il exécute les messagers plutôt que de les laisser aux mains de Zébul n'était pas fondée. Toute sa stratégie se basait sur sa capacité à négocier des arrangements avantageux avec les autorités du continent. Exécuter leurs représentants aurait été malhabile. Toutefois, qu'ils perdent la vie au cours d'une altercation avec les forces de Zébul pouvait constituer une option pour priver ce dernier de son avantage, tout en faisant peser sur lui l'odieux de la mort des messagers, en raison de son incapacité à protéger ses hôtes. Mais il n'était pas question d'un attentat visant directement les visiteurs. C'est pourquoi le chef des rebelles avait ordonné à ses espions de laisser la vie aux représentants du continent.

– Que comptes-tu faire ? l'interrogea l'un de ses lieutenants. À l'heure qu'il est, Féri a peut-être déjà rejoint les messagers. Nous n'aurons pas le temps de les intercepter avant qu'ils soient en sécurité au palais.

– Je pensais à autre chose, répondit Koll.

– Quoi ?

– Nous avons des fidèles à l'intérieur des murs du palais.

– Oui, mais j'ai assez des doigts d'une main pour les compter.

– Quelquefois, il suffit d'une seule personne.

– Tu veux faire espionner Zébul pour savoir ce que les gens du continent lui veulent ?

– Je ne crois pas que les gens qui nous servent soient assez proches pour avoir accès à ce type de conversation. Zébul n'est pas fou ; seuls ses proches collaborateurs seront dans la confidence.

– Alors ?

– J'ai une bien meilleure idée, sourit le petit homme.

32.

Tôt dans l'après-midi, Manos se trouvait seul avec Fila, quand on cogna à sa porte. Il trouva Sando sur le seuil, entre les deux gardes qui faisaient le guet en permanence devant sa chambre.

– J'ai à te parler, dit le fils de Zébul.

– Entre, l'invita Manos.

Après lui avoir offert le dernier fauteuil libre, il lui demanda ce qui l'amenait.

– Quand tu parles de laisser mon père au palais avec ses proches, tu penses à combien de personnes ?

- Je ne sais pas, fit Manos. Cent... deux cents personnes.
- Nous pensions à dix mille.
- Dix mille ? Mais ça représente tout un village... ce n'est pas seulement les proches de ton père.
- Si mon père veut espérer garder le contrôle de l'île jusqu'à la fin, il y aura beaucoup de personnes à récompenser. Et puis, la plupart de ces gens seront âgés. Les garder ici ou dans une prison sur le continent, ce n'est pas plus mal.
- Si certains d'entre eux s'en prenaient aux gens du continent qui occuperaient l'île...
- Vous n'aurez qu'à les déporter, si vous en avez la chance. Si certaines personnes agissent de façon à mettre en péril le privilège que mon père a négocié, il y a de fortes chances qu'on vous livre leurs cadavres. Nos gens ont toujours eu le souci d'appliquer la justice de façon rapide et efficace.

Sur ce, Manos n'émit aucun commentaire, se disant que l'heure n'était pas aux discussions philosophiques quant à l'interprétation de ce qu'était la justice.

- Bon, si je comprends bien, nous avons une entente ? s'enquit-il.
- Je suis seulement venu tâter le terrain. C'est avec mon père que tu devras conclure. Je suis venu t'avertir que cette partie de l'entente doit rester secrète. Si cette information devait circuler sur l'île, les rebelles s'en serviraient pour provoquer le chaos. Je ne crois pas que tu souhaites provoquer un bain de sang inutile.
- Tu peux en être sûr.
- Alors, méfie-toi des domestiques, des soldats, et aussi, des gens du port. Nous devons être très prudents et pas seulement aujourd'hui, mais pour les vingt prochaines années.
- Je comprends, agréa Manos.
- Parle-moi de cette fameuse planète, reprit Sando en passant du coq à l'âne.

Après un moment de surprise, Manos lui apprit ce qu'il en savait.

- Il faut deux cent soixante jours, au vaisseau, pour l'atteindre. C'est une planète pratiquement aussi grande qu'Ibris, mais les espaces terrestres occupent le double de la superficie que nous avons. Les conditions météo sont plus clémentes sur une grande partie de sa surface. La flore et la faune sont extraordinaires. Il y a des arbres trois fois plus hauts que ceux d'Ibris, et il y a plus d'oxygène dans l'air. En fait, les gens qui n'ont pas connu de problème d'adaptation ressentaient une plus grande énergie sur la Terre que sur Ibris. Malheureusement, d'autres seraient morts de déshydratation à cause de la diarrhée s'ils étaient restés sur place, alors que certains ont des migraines en continu après quelques jours d'exposition. Mais si on exclut ces problèmes médicaux, c'est un véritable paradis.

- Peut-on savoir à l'avance qui sera affecté et qui ne le sera pas ?
- À l'aide d'une atmosphère artificielle où l'on contrôle la pression et l'oxygène, nous arrivons à détecter cinquante pour cent des individus qui seront affectés, mais une fois sur place, il y a encore trente à quarante pour cent des personnes testées qui vont tout de même présenter des symptômes.
- Dans quel genre d'installation vont se retrouver les volontaires ?
- Le grand vaisseau ne pourra pas se poser. Cela limite le transport du matériel. Ils bénéficieront d'un camp préfabriqué assez sommaire, jusqu'à l'arrivée des femmes dans trois ans.
- Pourquoi le vaisseau ne peut-il pas se poser ?
- Il n'y a pas de base artificielle pour le recevoir. Lors de l'atterrissage, des milliers de débris s'introduiraient dans les éléments mécaniques et du coup, le vaisseau risquerait de s'écraser. Si une telle chose devait se produire, il serait impossible de le remettre en orbite par la suite.
- Je vois, dit Sando.
- Pourquoi toutes ces questions ?
- Je vais peut-être me porter volontaire.
- Te porter volontaire ? s'étonna Fila qui avait devancé Manos.
- Pourquoi pas ? répliqua Sando en s'adressant toujours à Manos, lequel ne cachait pas sa stupéfaction. À t'entendre, cet endroit est le paradis.
- Si tu n'as pas l'intention de demeurer sur l'île, il y a le continent, fit savoir Manos.
- Ça ne m'intéresse pas.
- Comment peux-tu dire ça ? Tu n'y as jamais mis les pieds.
- En voyant comment les choses se passent au port, je m'en suis fait une bonne idée. Ça semble très ennuyeux.

- Ennuyeux peut-être, mais sur Terre, ça promet d'être très difficile. Ça n'aura rien à voir avec la vie que tu mènes au palais avec tes serviteurs.
- Je sais tout ça. Je regrette seulement que les femmes n'arrivent pas avant trois ans.
- C'est une façon de s'assurer qu'elles auront des enfants avec des partenaires ayant les qualités physiques pour s'adapter à la vie terrestre.
- Si je ne m'adapte pas, je pourrais toujours prendre le vol de retour.
- Si tu ne t'adaptes pas, tu seras probablement mort avant l'arrivée des femmes, avisa Manos.
- J'y penserai, de répondre Sando.

Quand ce dernier quitta Manos, il avait déjà pris sa décision : quitter l'île. Plus rien ne le retenant en ce lieu, il irait passer les tests sur le continent et se poserait en acteur privilégié pour avoir accès aux informations touchant la Terre et l'expédition. S'il s'avérait qu'il n'a pas les aptitudes pour être du voyage, il resterait sur le continent. Car sur l'île, il apparaissait clair que son rêve d'avoir des enfants était impossible. Son autre rêve était de se retrouver à la tête d'une puissante armée. Maintenant qu'il était confronté au démantèlement de l'île, ce rêve de succéder à son père n'était plus réalisable. Il était encore jeune et si les choses se passaient bien sur Terre, il pourrait être le chef d'une nouvelle civilisation. «Sando, Dieu a de grands projets pour toi», pensa-t-il, excité par l'aspect plus qu'extraordinaire de cette aventure.

À la fin de ce même après-midi, Zébul convoqua à nouveau Manos et l'entente fut conclue. Un mot de passe permettrait d'identifier le représentant de Zébul au port. D'ici quelques mois, Manos devrait revenir avec une entente signée par les deux Conseils en échange des deux mille soldats qui seraient recrutés avec soin par Sando lui-même. Si ce dernier et Noce étaient au nombre des volontaires, Honile, lui, préférerait rester sur l'île. Quant à Lougg, il n'était pas parvenu à prendre une décision.

Zébul avait demandé aux messagers de se joindre à eux pour le repas du soir, mais Manos préféra souper à sa chambre avec Fila et prendre du repos. Les deux devaient quitter à l'aube, le lendemain, avant d'être escortés jusqu'au port par Féri et Izi. Leur hôte ne s'en formalisa pas.

Izi ne devait pas se joindre à eux pour ce dernier repas au palais. Le matin même, après la discussion qui avait succédé à la mort de Posi, elle avait prévenu Manos qu'elle prendrait ses distances pour ne pas éveiller davantage les soupçons. Puisqu'elle comptait fuir avec eux le lendemain, cette mesure était plus que nécessaire, d'autant que des gardes escortaient les messagers en permanence pour assurer leur sécurité et les mettre à l'abri d'oreilles indiscrettes.

Manos et Fila profitèrent d'un bon repas, tout en s'efforçant de discuter à voix basse pour ne pas être entendus de leurs gardiens. Tous deux entretenaient des appréhensions quant au plan d'évasion d'Izi. Sans compter les risques pour elle-même, cela pouvait se retourner contre eux. L'escorte pourrait décider de les garder en otages s'ils ne pouvaient récupérer la *petite vierge*.

«Rien n'est jamais simple», pensait Manos. Et c'était encore pire sur cette île maudite. Il ne pouvait plus envisager sa vie sans Izi et le risque qu'un imbécile abatte sa bien-aimée lors de cette tentative d'évasion était bien réel. Les gens ont deux façons de réagir lorsqu'un trésor leur échappe. Ceux qui sont raisonnables vont se résigner, même s'ils en sont profondément malheureux, et d'autres vont exploser de rage et tout détruire, incluant ce qu'ils possédaient de plus précieux. Sur Érunane, la catégorie des gens raisonnables n'était pas représentative du genre humain. Plusieurs s'étaient retrouvés sur cette île justement à cause de leur propension à tout détruire, et cela n'avait rien de rassurant.

Fila, profondément éprouvé par cette journée, quitta son compagnon tôt dans la soirée pour aller prendre du repos dans sa chambre. Manos alla ensuite s'étendre sur le lit, même s'il se sentait incapable de dormir. Partager entre ses rêves et ses angoisses, il regardait briller Spenda par sa fenêtre ouverte, lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte.

- Je viens porter de l'eau fraîche et nettoyer la chambre pour la nuit, annonça une voix féminine.
- Entre, dit Manos en se redressant sur son lit.

Une splendide créature entra dans la pièce en poussant un chariot. Son postérieur était escorté par les deux paires d'yeux des gardes en faction à la porte, ce qui laissait supposer que l'arrière n'avait rien à envier à l'avant. La femme referma derrière elle.

- Je peux t'offrir un verre d'eau fraîche ? demanda-t-elle tout en remplissant un verre propre et sans attendre de réponse.
- Volontiers, accepta Manos.

Elle alla jusqu'à poser son genou entre ceux de Manos, de façon à être tout prêt de lui, quand elle suspendit la coupe entre le décolleté de sa robe et les yeux du messenger. Celui-ci prit la coupe pour la porter à ses lèvres, ce qui améliora son champ de vision sur les appétissantes rondeurs de son hôtesse.

- Tu as une bestiole sur l'épaule, dit la femme.

Au même moment, elle lui asséna une claque près de la nuque, pendant que Manos sursauta en raison de l'effet causé par une piqûre.

- Aïe ! lâcha-t-il, qu'est-ce que c'était ?
- Une ovipe, je crois. Désolée, je n'ai pas été assez rapide.

Les ovipes ressemblaient aux guêpes. Manos trouva étrange qu'il y en ait à cette heure de la nuit, puisqu'il s'agissait d'insectes diurnes.

- Ton chez toi doit te manquer, reprit la femme.

Étrangement, Manos n'arriva pas à avaler la dernière gorgée qu'il avait dans la bouche. Il voulut poser le verre, mais son bras refusa de bouger. Voyant cela, la belle inconnue éclata de rire sans raison avant de poursuivre son monologue.

- Je pourrais peut-être t'apporter un peu de réconfort ?

Bien que sa voix était aguicheuse, son visage disait toute autre chose. Après avoir effacé son air séducteur, elle examina attentivement son vis-à-vis et le pinça méchamment. Manos sentit la douleur, mais fut incapable de prononcer un mot, pas plus que de faire le moindre geste. Persuadé que sa fin était proche, il eut un pur moment de panique.

La femme continua de parler, laissant entendre des paroles coquines qui n'avaient rien à voir avec ses agissements et son expression tendue. Elle sortit une longue corde sous une serviette posée dans un panier et l'enroula deux fois autour du solide pivot d'un volet ancré dans la pierre. Ensuite, elle attacha un bout de la corde autour du torse de Manos, lequel était complètement paralysé. Le seul élément de son corps qui lui obéissait encore se résumait à ses yeux. Sentant la salive couler au coin de sa bouche, il était conscient de tout ce qui l'entourait. S'il pouvait suivre la femme des yeux, il était incapable du moindre geste.

Cette dernière lui croisa les bras derrière le dos, après les avoir passés sous les siens. Appuyant sa poitrine contre son visage, elle le remorqua jusqu'à la fenêtre, tout en faisant passer ses hennissements pour des expressions de plaisir. Puis elle lui souffla d'une voie enjôleuse :

- Toi, tu n'as rien à envier aux hommes d'ici, mon chou.

Encore deux soupirs et Manos se retrouva les jambes dans le vide. Après quoi, la femme prit la lampe et la fit apparaître deux fois à l'extérieur. Ensuite, tout en retenant la corde qu'elle avait tendue d'une main, elle donna du jeu et poussa lentement Manos par la fenêtre. Le pauvre eut mal lorsqu'il sentit son dos se courber au moment où il passa l'allège de pierre. Se retrouvant bientôt dans le vide, il n'arrivait pas à pencher la tête pour voir ce qui se passait sous lui.

Après une descente d'environ vingt mètres sur le mur est, il aperçut trois hommes et cinq chétras sur un sentier rocailleux, le long de la rivière. Deux des hommes le détachèrent et le montèrent sur un animal dont on avait modifié la selle pour y installer un dossier auquel il fut attaché.

Pendant ce temps, le troisième homme tira suffisamment de corde pour permettre à la femme de descendre en rappel. Dès qu'elle toucha le sol, le groupe se mit en route au petit trot, sous le clair de lune. Le sentier qu'ils prirent contournait la ville par le nord, ce qui leur permettait d'éviter le pont et la falaise qui se trouvaient au sud. Quand l'aube arriva, ils commençaient à s'enfoncer dans le marais du côté ouest de la voie.

Manos souffrait le martyre. En plus de ses muscles endoloris par l'immobilité, le bas de son dos se faisait secouer méchamment sur la selle. Enfin, il était incapable de se servir de ses pieds pour prendre appui dans les étriers. Sentant peu à peu ses membres revenir à leur état normal, il tenta de parler, mais n'arrivait pas à s'exprimer clairement. Personne ne fit attention à lui, jusqu'à ce qu'il arrive à dire de façon compréhensive :

- Vous allez me tuer !
- Qu'est-ce que tu as dit ? demanda l'homme qui avait fait descendre la femme.
- Vous allez me tuer, répéta Manos. Ça fait des heures que je suis secoué sur ce chétras sans pouvoir poser les pieds dans les étriers ou me retenir au pommeau.
- Fais-le descendre, ordonna la femme. On peut bien s'arrêter quelques minutes.
- C'est toi qui commandes maintenant ? questionna l'homme.
- C'est grâce à moi s'il est ici et Koll m'a demandé d'en prendre soin. Si tu lui ramènes un homme brisé et inconscient, tu ne commanderas plus quoi que ce soit, je te le garantis.

Lorsque les deux protagonistes se mesurèrent du regard, la femme dut marquer des points, car au bout d'un moment, l'homme finit par répondre :

- Descendez-le du chétras et liez-lui les mains par devant.
- Merci, exprima Manos à l'endroit de la femme.

Au début, ses jambes ne le portèrent pas. Mais au troisième essai, il réussit à faire quelques pas. Ses geôliers lui attachèrent les mains devant et le laissèrent se dégourdir. Jamais il ne fut si content de marcher. Chaque pas soulageait un peu plus ses cuisses et son dos cuisant de douleur.

- Qu'est-ce que tu m'as fait ? demanda-t-il à la femme.
- Venin d'alocine.

Les alocines étaient des araignées au venin très puissant qui paralysait une partie du système nerveux.

- Très efficace, fit Manos.
- Désolée, mais nous n'avions plus de carton d'invitation.
- Dès que je t'ai vue, j'ai su que j'avais affaire à une drôlesse. Euh... J'ai besoin d'uriner.

Du coup, la femme vint se poser devant lui et baissa son pantalon.

- Tu vas pouvoir te débrouiller avec le reste ? s'enquit-elle avec le même ton séducteur de la veille.
- Je vais faire mon possible, répliqua Manos.

Après s'être soulagé, on l'aida à remonter en selle où il put passer les pieds dans les étriers et prendre appui sur ses mains. La femme lui passa une gourde remplie d'eau fraîche, puis un morceau de viande séchée.

- Nous devons repartir tout de suite, annonça-t-elle. Tu mangeras en chemin.

La petite troupe se remit en route sous un ciel clair et dégagé. Pendant une heure, ils s'enfoncèrent dans la forêt qui bordait le marécage. Au bout d'un certain temps, ils durent descendre de leur monture en raison de la végétation qui faisait un couvert au-dessus de leur tête et des étangs qui se faisaient de plus en plus nombreux.

- À partir d'ici, il faut poursuivre à pied, fit savoir l'homme. Ce coin comporte plusieurs étendues de sable mouvant et de tourbières sans fond. Vous devez me suivre à la trace.

À la file indienne, tous emboîtèrent le pas à leur guide en tenant leur monture par la bride. Oiseaux, serpents et autres petits mammifères les regardaient passer comme des intrus dans leur monde aussi riche en couleurs... qu'en insectes piqueurs.

Si plus tôt Manos avait été content de pouvoir enfin descendre de sa monture qui l'avait tant mis au supplice, maintenant, dans la chaleur humide du marais, il rageait de ne pouvoir se défendre contre les insectes qui le dévoraient, du fait que ses mains étaient toujours liées. N'en pouvant plus, il s'immobilisa et lança à la femme devant lui.

- Eh ! Détache-moi, sinon ces bestioles m'auront bouffé avant la fin du voyage. De toute façon, je n'ai aucune chance de vous échapper ici.
- Pas question, répliqua le meneur du groupe à la place de sa consœur.
- Allons, laisse-moi le détacher. C'est vrai... où veux-tu qu'il aille ?
- C'est un risque inutile. Il ne mourra pas pour quelques piqûres de plus ou de moins. Allez, avancez !

Ils n'avaient pas repris leur marche depuis vingt minutes que Manos, les mains toujours immobilisées, se prit les pieds dans la vase et tomba tête première sur une grosse racine rugueuse. Le groupe s'arrêta, puis on l'aïda à se remettre sur pied. Il avait une méchante coupure au-dessus de l'œil gauche et une profonde entaille à la joue.

- Bravo ! maugréa la fille à l'intention du chef de groupe. Grâce à toi, on va ramener un estropié. Koll va être fier de toi !
- Ce n'est toujours pas moi qui l'ai fait tomber ! se disculpa l'autre, visiblement embarrassé.
- Détache-moi. J'ai du sang dans l'œil, indiqua Manos après s'être remis du choc de la douleur qui avait irradié le côté de son visage.

Heureusement, même si les blessures étaient profondes, elles ne semblaient pas sérieuses. Après un moment d'hésitation, son gardien consentit à le libérer de ses liens, mais en lui adressant une mise en garde :

- Hé, merde ! Ne t'avise pas d'essayer de nous fausser compagnie, car autrement, je t'attache en travers du dos d'un chétras.

Manos ne répondit pas, trop pressé d'essuyer le sang qui lui brûlait l'œil. Le voyant palper ses plaies douloureuses à l'aide de ses doigts, la fille lui prêta un bout d'étoffe pour qu'il puisse arrêter l'hémorragie de son arcade sourcilière. Mais hélas, elle n'avait rien pour lui faire un véritable pansement.

- Tu vas me suivre. Les autres marcheront derrière avec ta monture. On te soignera au camp.

Cela dit, elle entreprit de contourner sa monture pour refermer la sacoche où elle avait pris le bout de tissu. Ce faisant, l'une de ses jambes s'enfonça dans une boue noire jusqu'au genou. Tant et si bien, qu'elle dut s'accrocher à la toison de son chétras pour ne pas perdre pied.

- Quel coin pourri ! s'exclama-t-elle.
- C'est grâce à ça que Zébul n'a pas réussi à nous débusquer, signala le guide.
- Il y a deux hommes derrière toi qui te bloquent le chemin. Si tu tentes quoi que ce soit, je te rattache. C'est bien compris ? répéta le chef à l'adresse du prisonnier.
- Compris, dit Manos. Je suis aussi pressé que toi de sortir d'ici.
- Allons-y, alors.

Au bout d'une autre heure, la piste devint plus facile, le sol plus solide et la végétation moins dense. En contournant les derniers sables mouvants qui bordaient la piste, Manos remarqua que le guide faisait un signe de la main en direction d'un bosquet de gros arbres. C'est seulement à ce moment qu'il aperçut une vingtaine d'hommes, lesquels étaient installés à divers endroits sur des plateformes en hauteur, habilement camouflées. Il vit aussi quelques chétras qui broutaient à travers les branches.

Un peu plus loin, chacun put prendre place sur sa monture. Une brise agréable chassa une bonne partie des insectes qui s'étaient acharnés sur eux. Manos entendit le bruit d'une rivière tumultueuse à sa gauche, mais sans arriver à la voir.

Au bout d'un moment, il vit un pont fait de madriers et de cordage d'environ cinquante mètres de long. Quinze mètres plus bas, la rivière passait entre deux falaises abruptes. De l'autre côté du pont, il y avait une cabane où quelques soldats montaient la garde. Les voyageurs descendirent de selle pour traverser. Le pont était constitué de deux madriers étalés en largeur et faisant trente centimètres chacun. Une espèce d'avant-pont construit avec de grosses pièces de bois et lesté de pierres servait de point d'ancrage à la structure, laquelle se limitait à de simples cordages qui constituaient le pont principal.

– Un à la fois, commanda le guide. Passe la première, et après, ce sera lui, termina-t-il en désignant Manos d'un mouvement de tête.

Sous le pont vacillant, ce dernier pouvait voir la rivière bouillonnante défiler rapidement sous lui, ce qui accentuait la sensation de vertige quasi hypnotique qu'il éprouvait.

Quand tout le groupe eut traversé, le guide échangea quelques mots avec les gardes postés à la cabane.

- Tu ramènes un beau butin, indiqua l'un d'eux.
- Ma future épouse et un visiteur de marque pour notre chef.
- Compte sur moi, tu vas te branler jusqu'à la fin de tes jours, répliqua la principale intéressée.

Les gardiens éclatèrent de rire, vexant un peu plus le guide qui ne s'était pas attendu à une répartie aussi cinglante.

- Elle va t'égorger avant que tu n'aies fini de baisser ton pantalon, railla le garde.
- On verra bien, répondit l'autre, maintenant de mauvaise humeur. Allez, en avant tout le monde !

On a encore du chemin à parcourir.

Tous se remirent en route, sous les regards moqueurs des gardiens. De ce côté du pont, la falaise remontait encore d'une centaine de mètres. L'endroit où se trouvait la cabane n'était qu'un simple plateau encastré dans la falaise, avec la rivière d'un côté et une brèche escarpée de l'autre. Dans cette brèche, une grosse corde servait de point d'ancrage aux passants pour joindre le sommet. La troupe grimpa dans l'étroite brèche, jusqu'au plateau se trouvant au sommet de celle-ci.

Quelques kilomètres plus loin, plusieurs bâtiments rudimentaires étaient érigés à travers les arbres, alors qu'on pouvait voir l'entrée d'une grotte au pied d'une colline. Pendant que les gens s'affairaient à réparer les dégâts laissés par la tempête, le guide conduisit les nouveaux venus à l'intérieur de la grotte. Celle-ci avait été travaillée à la façon d'une mine pour être nivelée et agrandie. Dans une grande pièce percée d'une cheminée qui laissait entrer la lumière, un tapis de végétaux recouvrait le sol. Un mobilier artisanal, de même que des paravents, agrémentait l'endroit.

Assis derrière une table en compagnie de deux autres hommes, Koll se contenta de sourire en apercevant les visiteurs. Il ne daigna pas se lever de sa chaise, jusqu'à ce qu'il voit le visage de Manos. Dès lors, son sourire disparut, et c'est visiblement contrarié qu'il se leva.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ? interrogea-t-il.

– Rien ! se dépêcha de répondre le chef du groupe. C'est un accident ; il est tombé sur une racine dans le marais.

D'un œil professionnel, Koll examina le visage du messenger à qui il demanda :

– C'est vrai ?

– C'est vrai, se contenta de répondre Manos.

– Tu m'en vois peiné. J'avais bien spécifié qu'on te ménage le plus possible... dans les circonstances, bien entendu. Tu as quand même de la chance, je suis un excellent chirurgien. Dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus.

Se tournant vers la femme qui avait drogué Manos, il continua à son adresse :

– On m'avait dit que tu étais une beauté, ma chère, mais les descriptions qu'on m'a faites de toi jusqu'ici n'étaient visiblement pas à la hauteur. Il faut dire que Véga a toujours eu bon goût.

– C'est pour lui que je l'ai fait, répliqua la femme.

– Et c'est moi qui t'en récompenserai, précisa Koll. Pour le moment, va avec Souke. Un bon repas et un lit douillet t'attendent.

– Qui aura autorité sur moi, mis à part toi, dans ce camp ? s'enquit la femme après une certaine hésitation.

– Personne, ma chère. Tu n'es plus chez Zébul. Nous ne sommes pas ici pour nous écraser les uns les autres, mais pour améliorer notre condition commune. Allez, va... J'ai à parler à notre invité.

Ceux qui avaient accompagné Manos jusqu'à ce lieu se retirèrent, faisant que ce dernier se retrouva seul avec Koll et les deux hommes assis à sa table. Le garde à la porte tira une lourde tenture faite de peaux pour fermer l'ouverture. N'ayant cessé d'afficher son aimable sourire, le maître des lieux s'adressa à son prisonnier d'une voix empreinte de courtoisie.

– Permets-moi de te souhaiter la bienvenue chez nous, Manos. Prends un siège, je t'en prie.

Ce dernier tira une chaise de bois dont le siège était fabriqué de feuilles tressées et prit place devant Koll.

– Je n'ai pas l'habitude de kidnapper mes visiteurs, mais certaines personnes voulaient me priver de ta présence. L'une d'elles aurait d'ailleurs assassiné ton ami, je crois ?

– Tu es bien informé, se contenta de répondre Manos.

Sous les airs de complaisance et d'affabilité de son interlocuteur, Manos sentait qu'il avait affaire à un être narcissique et dangereux.

– Pas suffisamment. Ce que je voudrais savoir, c'est ce qu'il y a de si important pour que les autorités d'Ibris envoient des représentants sur l'île.

– Je ne suis pas autorisé à discuter des raisons qui nous ont amenées ici, sauf avec Zébul lui-même.

– Allons, allons... tu me chagrines. Ce n'est pas vous qui avez nommé Zébul directeur de cette prison. Il a pris le pouvoir en faisant couler le sang, comme d'autres avant lui. Je ne vois pas en quoi cela le rendrait plus légitime que moi. Tout ce que je veux, ce sont de meilleures conditions pour les prisonniers. Tôt ou tard, il faudra bien que l'on sache quel sort on nous réserve. Ne me force pas à devenir désagréable. Tu sais

très bien que je ne peux me permettre de te laisser partir d'ici avant que tu m'aies raconté ton histoire.

- Tu vas me tuer comme Zébul a tué mon ami ? voulut savoir Manos après un moment de silence.
- Pourquoi je ferais une chose pareille ? Ce serait tout à fait inutile. Non, non, non... je vais te torturer jusqu'à ce que je sache tout ce qu'il y a à savoir. Si tu finis par en mourir, ce sera à cause de ton entêtement.

- Je vois, dit Manos.
- Alors, tu vas te montrer raisonnable ?
- Ai-je le choix ?
- Plus pour longtemps, parle !

Koll avait enfin perdu son sourire. Le miel avait quitté sa voix et Manos aperçut le tueur impitoyable caché derrière ce masque de convenance.

- L'île va être démantelée, annonça Manos.
- Ça, ce n'est pas une surprise. Ça fait dix ans qu'on en parle, au port. Quand ?
- Dans vingt ans. Et plus aucun prisonnier ne sera déporté à compter de l'année prochaine.
- Pourquoi Zébul a exécuté l'un des vôtres ?
- Dans la première proposition, l'île devait être démantelée dans dix ans. Mon confrère s'est montré plutôt arrogant et inflexible et... Zébul n'a pas apprécié.
- Il y a autre chose, poursuivit Koll. Les autorités du continent n'auraient pas pris le risque d'envoyer leurs représentants sur l'île simplement pour cette histoire de démantèlement.
- En échange d'un délai, nous devons recruter deux mille prisonniers pour un projet de colonisation.
- Un projet de colonisation ? s'étonna Koll.

Manos expliqua en détail le projet de Maëllus, espérant gagner du temps et satisfaire la curiosité de son hôte. Après un moment de réflexion, celui-ci lui demanda :

- Qu'est-ce qui s'est passé pour que le délai passe de dix à vingt ans ?
- Après l'assassinat de mon collègue, j'ai compris que si l'offre n'était pas bonifiée, nous serions tous exécutés.
- Si vous aviez la possibilité de bonifier l'offre, vous l'auriez fait avant que l'un de vous soit exécuté. Soit tu mens, soit Zébul vous a menacé de quelque chose de bien plus grave que votre simple exécution.

Ne voulant pas mettre Koll au courant de la menace de Sando, Manos réfléchissait à toute vitesse. C'était le genre d'informations capable de fournir à Koll un élément déclencheur pour mettre le feu aux poudres.

- Nous n'avions pas la possibilité de bonifier l'offre. J'ai fait cette proposition parce que mon statut particulier me permettait de le faire. Ce projet de colonisation est extrêmement important pour le Conseil religieux, et je crois pouvoir les convaincre d'augmenter le délai. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est que je suis le neveu de Maëllus.

Koll resta silencieux un moment, puis reprit :

- Bon, je vais te laisser prendre un peu de repos et nous reprendrons cette discussion. Rallius va te trouver de quoi manger et un endroit pour dormir.

Assis à la gauche de Koll, l'homme plutôt imposant se leva, contourna la table et fit signe à Manos de passer devant lui. Ce dernier s'exécuta. Un peu de repos était ce dont il avait le plus besoin. À peine eut-il fait quelques pas, qu'un coup à la tête lui fit voir mille étoiles. Lorsqu'il reprit connaissance, il était attaché sur une grande table. Couché sur le dos, bras et jambes écartés, un gros caillou bosselé avait été placé dans le creux de ses reins.

Le lendemain, c'est Fila qui sonna l'alerte après avoir constaté la disparition de Manos. Lorsqu'il frappa à la porte, il n'eut pas de réponse. C'est alors qu'un des gardes lui apprit qu'une femme avait passé la nuit avec son ami. Fila trouva cela étrange, car la seule femme susceptible d'avoir passé la nuit avec Manos était Izi, et celle-ci avait convenu de ne plus les voir avant leur départ.

Poussé par son instinct, il ouvrit donc la porte. Dans la lueur de l'ombre, il vit le lit vide, puis aperçut la corde passée autour du pivot du volet et qui pendait par la fenêtre. Il passa la tête par l'ouverture et aperçut les deux extrémités de la corde au sol, en contrebas.

Pendant tout ce temps, les gardes affectés à leur surveillance se tenaient dans son dos.

– Il a été kidnappé ! les avisa Fila en se retournant vers eux.

– Ce n'est pas possible, rétorqua l'un des gardiens de Manos après être devenu tout blême. Nous l'avons entendu s'amuser avec elle.

– Allez chercher Izi... tout de suite, ordonna Fila.

C'est Féri qui arriva le premier à la chambre. Visiblement de mauvaise humeur, il passa la tête par la fenêtre puis s'adressa à l'homme qui l'accompagnait.

– Réunis tout de suite cinquante hommes avec nos chétras les plus rapides. Vingt à la porte nord et vingt à la porte ouest ; qu'ils foncent tous dans la direction du camp des rebelles. Les dix autres prendront la porte nord et feront le chemin jusqu'à la rivière pour s'assurer que les ravisseurs ne sont plus dans les parages.

Le colosse se tourna ensuite vers l'un des gardes, le saisit à la gorge et le souleva pour l'écraser contre le mur.

– Je ... il avait l'air de bien s'amuser, balbutia l'autre, à demi étranglé. J'ai cru qu'il l'avait invitée à passer la nuit avec lui.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? lança Izi qui au même moment, entra dans la chambre.

– Manos a été kidnappé, répondit Fila.

Féri avait projeté sa victime au sol pour se retourner vers les trois autres gardiens terrorisés.

– Quelle heure était-il ? leur demanda-t-il.

– Environ neuf heures trente, dit l'un d'eux.

– Et la dernière fois que vous avez entendu du bruit dans la chambre, quelle heure était-il ?

– Je ne sais pas. J'étais à l'autre porte, précisa le même gardien.

– Ils riaient et discutaient. On les a entendus peut-être dix minutes. Après, j'imagine qu'ils se sont mis au lit, supposa l'autre homme.

– J'imagine ! répéta Féri, noir de colère. Dix minutes, puis des heures sans le moindre bruit par la suite. Quelle paire d'imbéciles !

– À l'heure qu'il est, ils ont probablement rejoint le marais, s'inquiéta Izi.

– Nous allons aller dégommer ce Koll une fois pour toutes ! grommela Féri.

– Ça n'a jamais fonctionné, et ça ne fonctionnera pas mieux aujourd'hui, le prévint Izi. Je vais y aller seule. Koll me laissera monter jusqu'au camp.

– C'est de la folie, Izi, s'opposa Féri.

– Je suis la seule personne qui puisse obtenir la libération de Manos. Koll n'osera pas s'en prendre à moi.

– Je ne suis pas certain de cela. Puis tu risques de te faire prendre dans les sables mouvants.

– La piste n'est pas si difficile à suivre pour une personne seule.

– Je vais t'accompagner, proposa Fila.

– Non, ça ne ferait qu'ajouter un otage. En plus, tu es maintenant le seul représentant du contingent encore sous notre protection. Si les choses devaient mal tourner, tu seras notre dernière chance.

– C'est trop dangereux de t'aventurer seule là-bas, dit encore le général.

– Ma décision est prise, Féri. Fournis-moi une petite escorte jusqu'au sentier du marais, puis installe un camp pour les hommes qui m'accompagneront au retour. Si je ne suis pas réapparue d'ici trois jours, tu annonçeras que Koll a assassiné la *petite vierge*. Je suis sûre qu'à partir de ce moment-là, il y aura des gens pour le trahir et te permettre de l'éliminer.

– Izi... commença Féri.

Puis voyant la détermination de la jeune femme, il soupira. Se tournant vers les gardiens, il les prévint :

– Vous quatre, si un seul cheveu de notre dernier visiteur est touché, je vous tue de mes propres mains. Puisque comme d’habitude, tu n’en feras qu’à ta tête, ajouta-t-il pour Izi, aussi bien nous préparer tout de suite. Tu demanderas aux cavaliers qui sont en route de m’attendre à l’entrée du sentier des marais. Je les rejoindrai plus tard. Les hommes que j’ai envoyés inspecter du côté de la rivière seront de retour à la porte nord dans une heure ; tu partiras avec eux.

– Je préfère partir maintenant, indiqua Izi

– Même s’il y a peu de chances que les kidnappeurs soient encore dans les parages, tu n’iras pas te fourrer dans ces marais, si Manos est encore entre la rivière et la porte nord.

Izi se résigna, voyant que Féri ne plierait pas sur cette dernière consigne. Il y avait tout de même une chance pour que Manos soit récupéré avant que ses ravisseurs aient atteint le marais. Craignant qu’elle parte sans attendre son escorte, Féri insista pour l’accompagner à la porte nord et attendre les cavaliers. La troupe apparut vingt minutes plus tard.

– Alors ? demanda Féri.

– Rien, répondit l’homme à la tête de l’escadron. Comme tu l’as supposé, ils devaient être quatre ou cinq cavaliers qui sont passés par ce sentier. Ils doivent avoir quitté le secteur au début de la nuit. Les crottes de leurs chétras datent de plusieurs heures.

Guère surpris par la nouvelle, Féri répliqua à l’homme :

– Vous allez accompagner Izi jusqu’au sentier du marais. Ensuite, vous resterez là avec les deux autres groupes partis en chasse. Plus personne ne doit entrer ou sortir de ce secteur.

– Il y a des sentiers d’accès sur plus de trente kilomètres. Avec une cinquantaine d’hommes, ce sera difficile de faire une barrière étanche.

– Je sais ; je vous rejoindrai avec des renforts dans la journée.

Cela dit, Féri se tourna vers Izi. Posant sur elle un regard paternel, il ajouta à son endroit :

– Sois prudente, tête de pierre.

– Ne t’en fais pas, j’ai été entraînée par le meilleur.

En poussant leur monture, la troupe atteignit les sentiers dans l'après-midi. Le premier escadron qui était parti par la porte ouest avait une bonne idée du sentier qu'avaient emprunté les ravisseurs. Izi avait continué seule, laissant les cavaliers aux abords du marais. Une fois arrivée dans les tourbières et les sables mouvants, elle était descendue de sa monture. La piste était de plus en plus difficile à suivre, car plusieurs sentiers d'animaux croisaient cette dernière.

Elle fit un bout de chemin avant de se rendre compte que les traces laissées dans le sol n'appartenaient ni aux hommes ni aux chétras. Parfois, elle s'embourbait et devait se retenir par la bride de sa monture. Plus elle essayait de progresser rapidement, plus elle faisait des erreurs qui lui prenaient du temps et de l'énergie. Elle se força au calme afin de rester concentrée sur les indices laissés sur la piste devant elle.

N'ayant aucune idée de la distance à parcourir, elle craignait de se retrouver piégée par la nuit. Or, ce serait impossible de progresser dans ce sentier sans la lumière du jour. Les insectes étaient voraces, sans compter que ce marécage était infesté de prédateurs. Elle n'avait aucune envie de passer la nuit seule dans cet endroit.

Lorsque le soleil commença à disparaître derrière la cime des arbres, la piste devint enfin plus facile. Elle remonta sur sa monture, espérant ne plus être trop loin du camp. La forêt était devenue sombre et elle devait faire des efforts pour voir les traces laissées sur le sol. Pour y parvenir, elle devait pencher la tête à côté de l'encolure de sa bête.

Elle traversait un boisé plutôt dense lorsque soudain, sortant de nulle part, une masse vint la frapper par le côté avant de la projeter au sol. Le souffle coupé, elle tenta tout de même de se relever en vitesse, mais un homme lui sauta à califourchon sur le dos pour ensuite lui saisir les poignets. Elle redoubla d'efforts pour se dégager, mais son agresseur était beaucoup plus fort qu'elle.

- Lâche-moi ! Je suis Izi Ko.
- Izi Ko ?
- Tu ne reconnais pas mon collier ?

Ce disant, Izi entendit son chétras pousser des cris de détresse. Dans sa panique, l'animal avait foncé droit devant pour se retrouver au milieu d'un banc de sable mouvant. Les cris de la bête paniquée faisaient mal à entendre.

Son agresseur lui ramena les poignets au-devant de la tête et les retint d'une seule main, tandis que de l'autre, il retroussa sa jupe et arracha sa petite culotte.

- Qu'est-ce que tu fais ? Lâche-moi ! Mon père va te le faire payer cher.
- Qui le lui dira ? demanda la brute d'une voix rendue haletante par l'excitation. Regarde... ton chétras est presque disparu. Quand j'en aurai fini avec toi, tu vas prendre le même chemin. Une personne de plus disparue dans le marais, ça ne surprendra personne.

Izi cria de toutes ses forces, autant de rage que de désespoir.

- Crie tant que tu voudras, il n'y a personne dans le coin ! dit l'homme, occupé à baisser son pantalon pendant que sa victime gigotait sous lui.

Comprenant qu'il était aussi inutile d'essayer de résonner la brute que d'attendre un quelconque secours en provenance de l'extérieur, Izi cessa de se débattre pour réfléchir. Cette situation, elle l'avait déjà vécue lors d'une leçon de Féri. Son mentor l'avait placée dans la même position, avant de l'écraser sous ses cent kilos de muscles. «La position préférée des violeurs, avait-il laissé entendre. Un bon contrôle sur sa victime et à l'abri des morsures». Izi, comme maintenant, avait tenté de se dégager, mais sans succès. «Quelle arme te reste-t-il ?», avait demandé Féri. «Aucune», avait-elle répondu.

Mais c'était faux. Izi tenta de surmonter sa panique lorsque son puissant agresseur lui écarta les jambes en se servant d'une main et de ses genoux. Avant d'agir, elle tenta de retrouver son énergie en inspirant de grandes goulées d'air. Elle n'avait qu'une seule chance de s'en sortir, mais il lui fallait attendre le bon moment, quoi qu'il en coûte.

Elle avait cessé de se débattre pour libérer ses poignets de la main de fer qui les écrasait, ce qui lui permit d'empoigner la terre dans sa paume plaquée au sol. Pendant ce temps, l'homme recula sur ses genoux qu'il avait glissés entre les jambes de la jeune femme, laquelle sentit son pénis durci lui écraser les fesses. Lorsqu'il tenta de s'introduire en elle, elle pouvait sentir son souffle sur sa nuque. En guise de riposte, elle prit appui sur ses coudes et donna un formidable coup de tête vers l'arrière, brisant le nez de son adversaire. Profitant de son relâchement, elle dégagea la main sur laquelle il avait moins d'emprise et fit un mouvement rapide pour pivoter de côté et lui balancer au visage la poignée de terre qu'elle avait saisie. Aveuglé, l'homme

porta instinctivement la main à ses yeux, sans lâcher de l'autre le poignet qu'il tenait encore.

Sans lui donner le temps de se ressaisir, Izi prit sa dague pour la lui enfoncer dans les côtes. Plutôt que de le marteler de coups, elle fourragea avec la lame dans le corps de la brute, qui aussitôt, libéra son poignet pour tenter à deux mains de lui faire lâcher l'arme. Izi profita du moment pour se retourner complètement et lui asséner un nouveau coup de tête sur le nez. Dans un cri de douleur, l'homme se redressa sur ses genoux. Du coup, la jeune femme se releva, tout en laissant la dague enfoncée dans la plaie.

Une fois sur pied, elle lui assena un coup de genou en plein visage, suivi d'un coup de pied sur le manche de la dague. Son assaillant tomba aussitôt sur le dos, les mains agrippées au manche de la lame de vingt centimètres enfoncée dans sa cage thoracique. Izi lui balança un nouveau coup de pied, cette fois dans les testicules, ce qui lui fit lâcher la dague pour poser ses deux mains sur ses parties. Essoufflée, Izi prit quelques secondes pour reprendre haleine.

La peur l'avait quittée, mais la rage l'inonda comme le lit d'une rivière à sec à la première mousson. Saisissant la dague, elle la retira du corps de son ennemi et la lui planta dans les mains qu'il avait jointes sur ses parties. Aussitôt qu'elle retira la lame, dans une tentative désespérée, il tenta de se relever pour se jeter sur elle. Peine perdue, puisqu'elle riposta en frappant du talon sa blessure aux côtes, avant qu'il ne s'effondre à nouveau au sol.

Aveuglée par la colère, elle lui trancha le pénis pour le fourrer dans la bouche grimaçante de celui qui était maintenant devenu sa victime. Avec le manche en métal de la dague, elle frappa rageusement sur l'organe sectionné, de façon à le lui enfoncer dans la bouche, ce qui ne manqua pas, au passage, de lui briser les dents et les os du visage. «Aucun homme ne m'aura sur cette île ! Tu m'entends, sale pourriture ? Aucun homme !»

Cela dura jusqu'à ce que l'individu perde connaissance, et même au-delà. Après la rage, les larmes et les sanglots arrivèrent. Les bras en feu, la main sans force, Izi frappa jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de visage pour encaisser ses coups. Elle était tout simplement incapable de s'arrêter.

Le mal, même mort, continua son chemin comme un gamin malfaisant, déambulant en souriant de son méfait. Les choses détruites prennent plus de temps à disparaître que les choses usées par le temps.

Manos tenta d'arquer le dos pour le soulager de la douleur causée par la pierre. Bien qu'il réussit, se tenir en arc appuyé sur la tête et les talons demandait un effort physique difficile à maintenir plus de quelques minutes. De plus, le coup reçu à la tête lui avait laissé une douleur irradiante. Il testa ensuite la solidité des liens qu'on avait enroulés à ses poignets et ses chevilles, de façon à le retenir à la table. Au bout de quelques tentatives, il comprit que c'était sans espoir. Koll, sans doute alerté par le bruit, entra dans la pièce, accompagné de son lieutenant.

– Te voilà de retour parmi nous, mon ami ! Tu excuseras Rallius, c'est une brute qui ne connaît pas sa force.

– Tu es pareil à Zébul. Un mégalomane fou à lier ! pesta Manos.

– Tût, tût, tût... tout de suite les grands mots. Je suis tout de même heureux de constater que tu as enfin envie de discuter franchement.

– Je t'ai tout dit ce que je savais.

– Mon Dieu ! Un fier représentant du Conseil religieux d'Ibris qui ment sans vergogne ! Sommes-nous rendus si bas ? Je vais t'aider à te racheter de ce péché, mon ami. Grâce à moi, tu pourras te présenter devant ton créateur la conscience en paix.

Du coin de l'œil, Manos vit Koll poser un boîtier métallique sur la table et en sortir de grandes aiguilles de métal noir. L'une d'entre elles faisait environ douze centimètres de long et se terminait par une tête en forme de T.

– Tu sais quel était mon métier sur le continent ? J'étais un médecin spécialisé dans le traitement de la douleur, affirma Koll sur un ton nonchalant. Et j'étais bon, Manos... Cent fois meilleur que mes confrères ! Mais sur Ibris, cela ne compte pas. Deux fois, dix fois, cent fois... Les plus doués n'obtiendront jamais un salaire supérieur à cinq fois le salaire moyen des premiers venus sans spécialité. J'avais trouvé une façon d'être récompensé à ma juste valeur. J'échangeais mes traitements particuliers contre des objets de prix, en surplus de mes honoraires. Tout le monde y trouvait son compte, jusqu'à ce que des trouble-fêtes viennent me mettre des bâtons dans les roues. J'ai dû les éliminer par souci pour mes patients. Malheureusement, quand le sort s'acharne sur vous... C'est comme ça que je me suis retrouvé ici, et que la population s'est vue privée de mes bons soins. Je vais te dire, Manos, si je souffre de mégalomanie, vous, les bien-pensants d'Ibris, vous souffrez de *microlomanie*. C'est aberrant que les meilleurs d'entre nous ne puissent être récompensés à leur juste valeur, tu ne trouves pas ?

– À quoi te servirait de pouvoir te payer dix appartements et manger vingt fois par jour ? Les meilleurs, comme tu dis, reçoivent un salaire dix fois meilleur que celui des plus pauvres d'entre nous.

– À quoi bon se surpasser quand on est le meilleur, si ce n'est pas reconnu ? C'est ça, votre problème, vous n'arrivez pas à concevoir une justice sans y mettre des limites.

– Ton problème à toi, c'est que tu te prends pour Dieu. Tu crois que tu t'es fait toi-même. Ce que tu appelles du mérite relève peut-être simplement du hasard. Tu es juste trop vaniteux pour le comprendre.

– Vaniteux, orgueilleux... Comme toi qui crois pouvoir tenir ta langue et qui dans moins d'une heure, vas tout me raconter en pleurant comme un bébé.

– Jamais !

Koll et Rallius ricanèrent devant la détermination de leur interlocuteur, jusqu'à ce que le premier ajoute :

– Dire que tu aurais pu éviter tout ça. Je t'aurais cru plus intelligent.

Prenant un petit marteau fait d'un métal rouge anodisé, Koll plaça la pointe d'une aiguille sous le talon de Manos et l'enfonça à petits coups. Quand celle-ci rencontra l'os, la douleur remonta jusqu'au cerveau du sujet, comme du métal en fusion. Voyant Manos crier en tirant sur ses liens, Koll retira l'aiguille d'un millimètre et la laissa en place. Puis, il répéta l'opération de l'autre côté. Après un deuxième cri de douleur et une autre contraction, Manos laissa son dos retomber sur la pierre.

– J'espère que tu apprécies ta chance. Zébul t'aurait fait éclater les os à coups de masse ou arracher un bras. C'est stupide ! La douleur n'est pas plus intense et ses victimes, qui se voient déjà mortes, préfèrent parfois se taire en espérant sombrer dans la mort ou l'inconscience. Moi, je préfère mes patients bien éveillés. En quelques secondes, je peux les faire passer d'une grande douleur à un soulagement quasi complet. Quand tu auras mis ton orgueil de côté, tu seras sur pied en une minute et tu seras quitte pour quelques jours

de douleur bénigne. Maintenant, tu vas me dire pourquoi tu as décidé d'offrir ce délai supplémentaire à Zébul ? Qu'est-ce qu'il a bien pu vous dire pour motiver un changement aussi important ? Je suis sûr qu'il prend la population de l'île comme otage pour négocier, mais il a sûrement un plan pour que tu te sentes obligé de céder à ses demandes.

– Il a menacé de tuer des ouvriers si nous reprenions le contrôle de l'île par la force, finit par avouer Manos.

Koll donna un petit coup de marteau sur l'une des aiguilles, arrachant un nouveau cri de douleur au messager.

– Allons, allons... c'est le genre de menaces que vous aviez prévues. Ce n'est pas la bonne réponse.

– Il n'y en a pas d'autres, lança Manos.

– Très bien. Tu veux jouer les braves, je vais satisfaire ton ego. Les extrémités du corps sont de bons endroits pour provoquer une douleur irradiante, mais dans le visage, la douleur peut être aussi forte, en plus d'ajouter un caractère angoissant, une impression de perte de contrôle.

Cela dit, Koll prit la lèvre supérieure de Manos pour la tirer vers le haut, puis demanda à Rallius de la maintenir dans cette position. Puis il prit quatre aiguilles qu'il planta dans la gencive, juste au-dessus des dents, jusqu'à ce qu'elles rencontrent les nerfs. Le scientifique sentit la pointe des aiguilles lui perforer ces derniers. C'était comme si les longues aiguilles lui avaient traversé les dents en remontant vers son cerveau.

En frappant des petits coups sur les aiguilles, Koll questionna patiemment sa victime, pendant que son lieutenant s'efforçait de limiter les mouvements de tête que provoquait la douleur. Dans les intermèdes, où les aiguilles étaient à demi retirées pour laisser un répit au supplicié, Manos sentait que le caillou avait brûlé sa peau suite à ses mouvements sporadiques incontrôlables. La douleur lancinante imprimée au bas de son dos était devenue à ce point insupportable, qu'il craqua.

Alors que la nuit était tombée sur le sentier, Izi avait repris le contrôle de ses émotions et avançait au clair de lune en tenant fermement le manche de sa dague. Son assurance avait été fortement ébranlée par l'homme qui gisait mort en travers de la piste. Personne, jusque-là, n'avait jamais osé s'attaquer à elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle tuait un homme. Toute jeune, Féri l'avait engagée dans des combats à mort contre des adversaires. Ces hommes, pris pour des fautes diverses, se retrouvaient gladiateurs contre une femme qu'ils devaient agresser en prenant garde de ne pas la blesser sérieusement. S'ils arrivaient à dominer Izi après l'avoir désarmée, il pouvait bénéficier d'un pardon.

Ils l'affrontaient avec des armes d'entraînement en bois, alors que *la petite vierge* se battait avec de vraies armes. Plusieurs la sous-estimaient à cause de sa taille, mais elle était rapide et bien entraînée. Trop petite pour dominer ses adversaires par la force, elle les frappait où ils étaient le plus vulnérables, jusqu'à ce qu'elle ait la certitude qu'ils ne constituaient plus un danger. La majorité de ses opposants mourraient suite à de graves blessures provoquées par la lame de son épée ou de sa dague. Parfois poussés dans leurs derniers retranchements, ses adversaires oubliaient qu'ils ne devaient pas la tuer et Féri devait intervenir.

C'était un jeu injuste, mais Izi se disait qu'au moins, elle leur offrait une chance de s'en sortir. En plus des conseils et de l'entraînement de Féri, c'était une école très formatrice. Un homme qui lutte pour sa vie, même avec certaines restrictions, ne fait pas dans la demi-mesure.

Pourtant, celui qu'elle venait de tuer lui laissait un goût amer. Ses autres opposants étaient morts suite à leurs blessures, mais elle ne les avait pas délibérément exécutés. Même pour cet homme abattu froidement dans le marais près de la voie, elle avait agi de façon mathématique. Il était condamné et si elle l'avait laissé en vie, il serait devenu un danger pour elle et les messagers.

Mais cet homme, aujourd'hui, elle avait voulu le tuer. Il n'était plus question de se défendre ou de protéger ses arrières; elle voulait le tuer parce qu'il était répugnant et qu'elle voulait le voir mort. Elle en ressentait de la culpabilité autant que de la satisfaction. Elle avait eu le choix de le laisser blessé au sol, mais elle avait choisi de le tuer violemment. Bizarre cette sensation d'avoir tué en éprouvant une forme de contentement, même si les bonnes raisons ne manquaient pas. Elle avait parcouru moins de deux kilomètres, quand une voix forte, venant de sa droite, la surprit :

– Qui va là ?

Ses yeux s'étaient peu à peu habitués à la lumière des astres et en fouillant la forêt, elle aperçut trois ou quatre procs pointés sur elle. Les hommes étaient installés sur des plateformes en hauteur parfaitement camouflées.

- C'est moi, Izi Ko. Je voudrais parler à Koll. J'ai une proposition intéressante à lui faire.
- Tu es seule ?
- Comme tu vois.
- Prolan t'a laissée passer ?
- Prolan s'est jeté sur moi dans l'intention de me violer. Je l'ai tué.
- Il ne manquera à personne, dit l'homme en descendant de son perchoir.

Entendant d'autres voix sur sa gauche. Izi jugea qu'il devait bien y avoir une vingtaine d'hommes répartis sur plusieurs plateformes.

- Je m'appelle Benios, pour te servir, se présenta le garde arrivé à sa hauteur.
- Je commençais à craindre que Koll n'ait que des brutes imbéciles à son service, de répliquer

Izi.

– Le premier poste de garde est le lot des brutes imbéciles. Ce coin est infesté d'insectes et ennuieux à mourir. Tu peux être certaine que l'homme placé là avait fait une bêtise. Je suis le chef de garde de l'avant-poste. Ton frère Véga était un ami. As-tu été blessée ?

- Non.
- Prolan était un rude bagarreur et un costaud. À ce que je vois, ta réputation n'est pas surfaite.
- Si tu vois sa tête, il n'y aura plus aucun doute dans ton esprit.
- Où as-tu laissé le corps ?
- Sur le sentier.
- Vous quatre, ordonna Benios en s'adressant aux hommes qui avaient joint le groupe autour d'Izi, allez chercher ce sac à merde. Je suis curieux de voir comment notre invitée l'a arrangé et j'imagine que

cela intéressera Koll aussi.

N'ayant pas du tout envie de revoir le cadavre de Prolan, Izi regretta aussitôt sa vantardise.

- Ça ne vaut pas la peine, se risqua-t-elle à dire.
- Au contraire, on manque de distraction, ici.
- Je ne veux pas perdre mon temps à attendre un cadavre, renchérit Izi.
- Sûrement pas. Je t'amène tout de suite au camp. Les hommes nous rejoindront plus tard. Valate, prends le commandement, et toi, Orus, tu viens avec moi.

Benios se retourna vers Izi et la détailla de la tête aux pieds d'un regard bref, avant de poursuivre :

- Pardonne-moi mon scepticisme, mais Prolan terrassé par un petit bout de femme ? C'est plus que surprenant. Il n'y a vraiment personne d'autre ?

- Je te le jure, certifia Izi en soutenant son regard. Personne ne m'a suivie dans ce marais.

- Je te crois, décida Benios après un moment de réflexion.

- Vas-tu me conduire à ton chef ?

- Avec plaisir, mais avant, je dois prendre une précaution.

- Laquelle ? demanda Izi, en se raidissant.

- Détends-toi. Je veux juste te bander les yeux. C'est à Koll de décider s'il veut te faire connaître tous nos petits secrets.

- Ce ne sera pas facile de marcher sur cette piste avec les yeux bandés.

- Tu n'auras pas beaucoup à marcher, j'ai des chétras cachés dans les bois. Au fait, tu n'es sûrement pas arrivée jusqu'ici à pied ?

- Quand Prolan m'a attaquée, ma bête s'est jetée dans les sables mouvants, expliqua Izi.

- C'est dommage, répliqua Benios. Cette bête avait sans doute plus de valeur que ce gros crasseux.

- Aucun doute, approuva la jeune femme.

- Tu me fais confiance ? demanda Benios à son invitée surprise tout en sortant un mouchoir de sa poche.

- Ce serait plus facile si je pouvais voir ton visage en plein jour, mais j'imagine que je n'ai pas le choix.

- Si quelque chose survient, je te jure que je te défendrai, même de mes propres hommes. Pour ce qui est de Koll, c'est une autre histoire. Es-tu certaine de vouloir le rencontrer ? Cela n'a pas été la meilleure idée de ton frère.

- Certaine, fit Izi.

- Alors, allons-y ! dit Benios en lui bandant les yeux.

Izi fut hissée sur un chétras et conduite jusqu'au pont. De là, on la fit descendre pour l'aider à traverser sur ce dernier, les yeux toujours bandés. Il y avait quelque chose d'angoissant à franchir ce pont, les mains sur les hanches de celui qui la précédait, tout en entendant la rivière gronder sous ses pieds.

Après l'escalade de la brèche, en tâtant du bout des pieds, le trio se remit en route jusqu'au camp. Benios introduisit la jeune femme dans une grotte, puis lui retira enfin son bandeau. Izi se retrouva face à une ouverture dans la pierre, devant laquelle on avait tiré une fourrure de platos en guise de porte.

- Attends-moi ici, lui indiqua Benios.

Laissant Izi sous la garde de l'homme posté à la porte et de son autre accompagnateur, Benios se glissa derrière la peau. Izi l'entendit discuter avec celui qu'elle croyait être Koll quand elle entendit un gémissement qui lui fit fléchir les jambes.

«Manos !» Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que cette plainte de souffrance provenait de son compagnon. Lorsqu'elle se précipita à l'intérieur, le garde tendit le bras pour l'arrêter, mais elle fut plus rapide, passant sous celui-ci comme un chat se faufile entre les jambes de son maître. La vision qu'elle eut de l'autre côté lui causa un choc.

Manos, vêtu de son simple caleçon, était assis sur une grande table de bois. Son visage était méconnaissable. Tout le côté gauche était déformé par l'enflure. Il avait de plus de profondes entailles au sourcil et sur la joue. Koll semblait sur le point de lui enfoncer une aiguille dans le cerveau, en la faisant passer par sa bouche.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ? cria Izi en posant la main sur le manche de sa dague.

Manos, grimaçant de douleur, lui fit un mouvement quasi imperceptible de la tête, appuyé d'un regard insistant, pour lui signifier de ne rien faire qui puisse aggraver davantage la situation. Izi s'exhorta donc au calme, ce qui permit à tout le monde de se détendre.

– Bien peu, en comparaison de ce que ton beau-père lui aurait fait à ma place. Si tu avais patienté encore quelques minutes, cela t'aurait évité ce désagréable spectacle. Tu permets que je redonne à notre ami son sourire de jeune premier ?

Rouge de colère, Izi retint à grand-peine ses cris et ses mains de frapper. Koll se retourna vers Manos et retira les aiguilles de ses gencives, lui arrachant à chaque fois une plainte étouffée. Ensuite, il présenta à celui qu'il appelait son patient un petit bol où reposait un liquide jaunâtre.

– Trempe-y le bout de tes doigts et frictionne tes gencives.

Manos s'exécuta et sentit presque toute la douleur disparaître. Koll lui fit ensuite un pansement sur la plaie du dos et frictionna le dessous de ses talons avec le liquide jaune. Puis il sutura les entailles qu'il avait au visage. Une fois le travail terminé, les deux tortionnaires aidèrent leur victime à s'installer dans un fauteuil rembourré de fourrure. Après avoir offert de l'eau à Manos, Koll se tourna vers Izi pour lui demander d'un ton avenant :

– Que me vaut l'honneur de la visite de la princesse d'Érunane ?

– Je viens chercher le messenger, répondit Izi après avoir réussi à desserrer les dents et à détacher son regard de Manos. À ce que je vois, tu n'as plus besoin de lui.

– J'ai toujours respecté ta neutralité, Izi. Mais ne va pas croire que tu vas me commander sous mon propre toi. J'ai eu des réponses à mes questions, mais aucune offre alléchante ressemblant à celle qu'a obtenue ton beau-père.

– Tu croyais le mettre dans de bonnes dispositions en le torturant ?

– J'étais disposé à négocier amicalement. C'est lui qui a refusé de se montrer coopératif. Pardonne-moi si je lui ai un peu forcé la main, mais moi, je n'ai tué personne. Dans quelques jours, c'est à peine s'il se souviendra des sévices qu'il a subis. En passant, ce n'est pas moi qui ai abîmé son visage.

– Tu veux rire ! lança Manos dans le dos de Koll.

– Je ne voulais pas parler de ton esprit, mais de ton corps. Celui-ci n'aura plus aucun souvenir des sévices que nous lui avons infligés. Tout ça pour dire qu'un messenger ne reviendra pas de chez Zébul, mais que celui qui est passé chez moi reviendra sain et sauf. Alors, gardez votre mépris pour Zébul.

Izi ne sut que répondre. Contredire Koll aurait été admettre que Manos était plus important que Posi. La bête était rusée et il était temps pour elle de reprendre son sang-froid avant de commettre une faute.

– Que veux-tu que je fasse ? trouva-t-elle à dire. Je n'ai pas plus de pouvoir sur mon beau-père que j'en ai sur toi. Et tant qu'il régnera sur l'île, c'est avec lui que les autorités négocieront. Tu as vingt ans pour prendre ta revanche. Si tu prends le contrôle de l'île, tu pourras peut-être bénéficier des mêmes conditions qui ont été offertes à Zébul.

– Qu'en penses-tu ? demanda Koll à Manos.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Si Zébul remplit sa part de l'entente en fournissant les volontaires et que tu le renverses plus tard, je ne sais pas ce qu'ils feront. Ce n'est pas parce que tu m'as laissé la vie sauve qu'ils se croiront obligés envers toi.

- Et si je le renverse avant et que c'est moi qui fournis les volontaires ?
- Si tu arrives à faire les choses sans trop de dommages, j'imagine qu'ils seront d'accord. Une partie de l'entente se justifie pour éviter un bain de sang. Tu ne seras pas récompensé si tu provoques une hécatombe pour te hisser au pouvoir.
- Si notre princesse acceptait de se joindre à mes côtés, ce serait chose facile, suggéra Koll en faisant peser son regard sur Izi.

Une bordée d'insultes passa par la tête de cette dernière, mais elle se contenta de répondre :

- Je ne peux pas faire ça.
- Tant pis, je vais devoir garder notre invité chez moi jusqu'à ce que ma situation s'améliore. Ainsi, je l'aurai sous la main pour négocier quand j'aurai pris le pouvoir.
- Si tu fais cela, tu ne gagneras rien. Ils prendront le contrôle de l'île par la force, prévint Izi.
- Tu as raison, je ne gagnerai rien. Mais Zébul va perdre beaucoup et tant qu'à tout perdre, j'aurai au moins cette satisfaction, rétorqua Koll.

C'était l'impasse. Izi ne pouvait se rétracter pour annoncer à Koll qu'elle se rangerait à ses côtés, car il aurait tout de suite flairé le mensonge. Quant à Manos, il ne serait pas plus crédible s'il tentait de faire croire à Koll qu'il serait en mesure de négocier quelque chose pour lui s'il était relâché.

- Si tu parviens à prendre le contrôle de l'île, fit-il savoir, je pourrais intercéder en ta faveur. Un otage ne ferait que compliquer davantage la situation.
- Sans Izi à mes côtés, le bon moment risque de se faire attendre, peut-être même ne jamais se présenter. Certains soldats croient que Zébul a perdu le contrôle. Si je ne frappe pas maintenant, c'est lui qui le fera et je perdrai l'avantage. Alors, tout ce qu'il me reste pour exploiter sa faiblesse, c'est mon emprise sur un messenger. Je suis désolé, princesse, je vois bien que tu es attachée à cet homme plus que tu ne veux le laisser croire... je te promets de bien le traiter, mais tu devras repartir sans lui.

Incapable de feindre l'indifférence en voyant Manos dans cet état, Izi s'en voulait de s'être laissé percer à jour si facilement. Elle réfléchit à la façon dont elle jouerait sa dernière carte, puis dit :

- Je ne peux pas te donner mon appui, mais j'ai quelque chose d'aussi précieux qui pourrait te permettre de renverser Zébul. Mais avant, tu dois me jurer de me laisser partir avec Manos.
- Tu veux un engagement de ma part sans que je sache ce que j'aurai en échange ? Donne-m'en un peu plus, si tu veux une entente.
- Je ne peux rien te dire avant d'avoir l'assurance que nous pourrions partir tous les deux. Mais sache que ce que je vais te révéler aura l'effet d'une bombe. Soit je repars seule avec cette information, soit nous repartons tous les deux et tu en profiteras.

Koll devint songeur ; il savait qu'Izi avait quelque chose de significatif à lui donner. Mais à quel point cela pourrait-il lui être utile ? L'autre fait à considérer était que s'il acceptait son offre, cela améliorerait sa relation avec elle. De la renvoyer furieuse contre lui pourrait s'avérer très dangereux. Enfin, le dernier point, et non le moindre, c'est qu'il mourrait de curiosité.

Lorsqu'il regarda dans la direction de Manos, ce dernier semblait partager sa curiosité. Il regretterait peut-être sa décision, mais il fallait qu'il sache.

- D'accord. Tu as ma parole, mais ne t'avise pas de me mentir ou de me raconter des insignifiances. Si tes révélations ne sont pas à la hauteur, j'annule mon engagement, finit-il par consentir.
- Tu dois aussi me promettre autre chose. Cette information doit demeurer secrète jusqu'au départ des messagers. Zébul n'est pas au courant.
- Je te le promets, répondit Koll, de plus en plus intéressé.
- Tu veux que je parle devant ton second ?
- Si je ne peux faire confiance à Rallius, je ne peux faire confiance à personne.
- Envoie-le à la porte pour t'assurer que personne d'autre n'entende ce que j'ai à te dire.

Devant l'hésitation du chef des rebelles, Izi devina qu'une pensée fugace traversa l'esprit de ce dernier : «Elle veut me tuer», songeait-il.

- N'aie pas peur, je n'ai pas l'intention d'en profiter pour te tuer, le rassura-t-elle. Je veux simplement m'assurer qu'il n'y aura pas de fuite.

Koll eut une expression de surprise, puis elle poursuivit.

- Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler de mes dons ?
- Je suis d'un naturel sceptique, confessa Koll.
- Tu viens de penser que je voulais éloigner Rallius pour pouvoir te tuer.

Peu habitué à perdre le contrôle sur ses vis-à-vis, Koll ne répondit pas.

- Vrai ou faux ? insista Izi.
- Peut-être.
- Tu te trompes. Je ne vais pas risquer ma vie et celle du messager pour toi.
- Bon, alors... vas-y, Rallius. Renvoie les gardes assez loin pour qu'ils ne puissent pas entendre ce que la princesse a à me dire.

Le lieutenant s'exécuta. De l'extérieur, il retint la peau d'un bras pour leur annoncer :

- Il n'y a plus une oreille à portée de voix. Vous pouvez y aller...

Du coup, les trois hommes étaient suspendus aux lèvres d'Izi, Manos ne faisant pas exception.

- Je vais quitter l'île avec les messagers, annonça la jeune femme.
- Zébul ne te laissera pas partir, dit Koll après une hésitation.
- Non, mais j'ai un plan.
- Quel plan ? interrogea Koll.
- Je ne peux pas te le dire.
- Et si tu échoues ?
- Je n'échouerais pas.
- Et qu'est-ce que tout cela m'apporte ?
- Les gens verront mon départ comme un rejet de l'autorité de Zébul. Tu n'auras plus qu'à faire croire que Manos a négocié avec toi pour venger l'assassinat de Posi, que j'ai quitté le palais pour la même raison et que mon beau-père a menacé les prisonniers d'un génocide pour s'assurer une retraite dorée.

Koll tenta de réprimer le sourire qui étirait le coin de ses lèvres, mais n'obtint qu'un succès mitigé.

- Qui me dit que tu ne me réserves pas un coup fourré ? répliqua-t-il en laissant tomber ses dernières barrières.
- Je me fous de toi, comme je me fous de Zébul. Tout ce que je veux, c'est partir de cette île au plus tôt. En plus, Posi était devenu un ami. Je ne vais certainement pas faire une fleur à mon beau-père. On peut partir, maintenant ?

Plutôt que de répondre, Koll se tourna vers Manos :

- Si je prends le contrôle et vous fournis les volontaires, tu me jures de négocier pour moi les mêmes arrangements que tu as proposés à Zébul ? s'enquit-il.

Manos prit un instant avant de s'engager. Koll ou Zébul, somme toute, c'était du pareil au même. L'un l'avait torturé et l'autre avait assassiné son compagnon.

- Je te le jure, finit-il par répondre.
- Très bien, alors. Je vous ferai escorter pour une partie du retour.
- Je veux que Benios dirige cette escorte, réclama Izi.
- Je connais mes hommes mieux que toi, princesse.
- Tu peux lire dans leur esprit ? ironisa Izi. L'homme au premier poste de garde a tenté de me tuer alors qu'il savait très bien qui j'étais. S'il avait réussi, tu aurais perdu la moitié de tes partisans et une majorité des prisonniers de l'île aurait souhaité ta mort.
- Ça aurait été très fâcheux, en effet, admit Koll une fois remis de sa surprise.
- Benios est honnête. Il le sera envers toi et envers moi.
- Bon, si ça peut te faire oublier cet incident, il te ramènera hors de notre territoire. Le temps de vous restaurer et nous serons prêts pour votre raccompagnement. L'aube sera bientôt là.

Après un repas consistant, un peu de repos et des salutations empreintes d'ambiguïté et de méfiance, Manos et Izi, accompagnés par Benios et trois autres hommes, quittèrent le camp de Koll. Chemin faisant, le messager croisa le cadavre de Prolan, étendu sur un brancard. Les mouches s'agglutinaient sur le visage du mort et ce qui avait été un pénis gisait, écraser contre des dents éclatées en d'innombrables morceaux.

- Seigneur ! lâcha-t-il en retenant un haut-le-cœur, qu'avez-vous fait à cet homme ?
- Ce n'est pas nous, c'est elle, répondit leur guide avec un demi-sourire.

Manos se tourna vers Izi qui regardait droit devant elle.

- Il l'a bien mérité, se contenta-t-elle de dire d'un air crispé, sans même se donner la peine de tourner la tête.

Manos comprit qu'elle n'en dirait pas plus. Il savait qu'Izi pouvait se montrer impitoyable, mais jamais il n'avait imaginé qu'elle pourrait commettre un acte aussi monstrueux. Il réfléchit à l'éducation qu'elle avait dû recevoir et au milieu de vie au sein duquel elle avait grandi. C'était à des années-lumière de son environnement à lui.

La regardant de profil, il nota que son regard qui fixait au loin était froid, et que sa bouche était dure. Une impression de violence contenue émanait de tout son être. Manos réalisa qu'il ne connaissait rien de la femme dont il était tombé amoureux. Tous les prisonniers de l'île avaient grandi dans la culture d'Ibris alors que de son côté, elle avait grandi dans la culture d'Érunane. Une culture froide et cruelle qui avait laissé sa trace.

Manos se surprit à craindre celle qu'il aimait. S'il la décevait ou s'il lui déplaisait d'une quelconque façon, jusqu'où les choses pourraient-elles aller ? Après tout, elle était la fille d'Issaël qui, malgré sa bonne éducation, avait froidement tué sa rivale, sans le moindre remords. Perdu dans ses pensées, le scientifique n'avait pas remarqué que la jeune femme avait les yeux braqués sur lui. Voyant de la souffrance, dans ses yeux, il se sentit misérable avant même qu'elle ouvre la bouche.

- Je ne suis pas comme elle, Manos. Cet homme... Je n'étais plus moi-même.

«Décidément, son don est aiguisé, aujourd'hui», pensa Manos, qui ne fut pas surpris outre mesure que sa compagne ait percé son esprit. C'était comme s'il l'avait sentie partager ses pensées et en tirer ses propres réflexions à mesure qu'il les formait. Mais il n'y avait pas de colère, dans les yeux d'Izi, seulement la détresse d'une personne qui demande à être comprise.

- Pardonne-moi si je t'ai jugée. Quand j'ai vu ce que tu lui as fait... ça m'a fait peur.
- Moi aussi, j'ai peur de moi.

Sentant l'attention des hommes qui les escortaient se tourner vers eux, le couple se tut. Leurs accompagnateurs ne comprenaient pas comment cette conversation avait débuté, mais connaissant la réputation de la *petite vierge*, ils eurent le sentiment d'assister à un tour de magie auquel ils n'étaient pas conviés.

D'un côté, il y avait la colline et trois ouvertures ouvrant sur des grottes naturelles, tandis que de l'autre, se trouvait un grand mur de pierres taillées, enserré entre de gros arbres. Cinq mètres devant ce mur, il y en avait un autre plus bas, percé d'ouvertures, d'une longueur d'environ soixante-dix mètres. Des hommes s'affairaient à poser une toiture faite de panneaux préfabriqués à l'aide de branches et de chaume, en appui sur ces deux murs, pour remplacer la toiture originale dont la majeure partie avait été emportée par la tempête. Ici aussi, il y avait une différence notable entre ouvriers et soldats, ne serait-ce qu'en raison des armes que les deuxièmes portaient. Mais les ouvriers ne semblaient pas souffrir du mépris et de la rudesse de leurs supérieurs. L'ambiance était meilleure que dans les mines de Zébul. Parmi les travailleurs se trouvaient des volontaires, lesquels préféraient s'éreinter pour Koll plutôt que de le faire sous la menace de Zébul.

- À quoi tu penses ? demanda Izi après avoir remarqué l'intérêt de Manos pour les travaux des ouvriers.
- Ton radar est tombé en panne ? s'amusa Manos malgré sa fatigue.
- C'est un radar capricieux et intermittent, répondit Izi.
- Je me demandais si Koll ne ferait pas un meilleur dirigeant que Zébul.
- Moins sanguinaire, de répliquer Izi.

Comme plus rien ne fut dit, Manos comprit que la présence des hommes rendait toute conversation impossible. Arrivés au haut de la falaise où se trouvait la brèche, ils eurent un formidable point de vue sur le talus et la rivière en contrebas. Au loin, une bande de forêt riche s'étendait jusqu'au flanc du mont Éru, cette imposante masse de pierres et de sable dont il était difficile de voir le relief à cette distance. La grande montagne s'enfonçait dans un ciel bleu clair, comme si elle le privait d'un espace qu'elle voulait s'approprier.

Le chemin du retour se fit sans grande surprise. Lors du passage à pieds de la partie la plus pénible du marécage, les guides durent aider plusieurs fois Manos à se relever. Il faut dire que ce dernier n'avait pas vraiment pris de repos depuis son enlèvement. En plus des sévices qu'il avait subis, il n'avait pas dormi depuis plus de deux jours. Il était visiblement au bout du rouleau. Ses talons lui faisaient mal et son dos le brûlait. Izi le forçait à boire pour éviter qu'il ne se déshydrate, car il n'avait plus conscience de son état.

Lorsqu'ils purent enfin remonter sur leurs chétras, Izi demanda à Benios de continuer seul avec eux :

– Je peux t'escorter encore quelques kilomètres avec mes hommes, mais si nous allons trop loin, nous risquons d'être pris par les soldats de Zébul.

– C'est pour cette raison que je veux que tu renvoies tes hommes. J'ai besoin de toi jusqu'à ce que je trouve de l'aide. Si le messenger tombe de selle, je ne suis pas assez forte pour le remonter. Personne n'osera s'en prendre à toi si tu es sous ma protection.

– Peut-être, mais après, ils me prendront en chasse avec leurs bêtes les plus rapides et auront tôt fait de me rattraper pour m'exécuter, argumenta Benios, visiblement inquiet d'accompagner *la petite vierge* jusqu'à la rencontre des troupes de Zébul.

– Fais-moi confiance. C'est Féri qui dirige l'armée et si je lui demande de s'assurer qu'il ne te soit fait aucun mal, personne n'osera toucher un cheveu de ta tête.

– Bon, j'imagine que je serais malvenu de ne pas te faire confiance après que tu m'aies accordé la tienne.

Benios renvoya ses compagnons et continua seul avec le couple. L'inquiétude l'avait rendu muet et les deux autres étaient trop épuisés pour faire la conversation. Toutefois, au bout d'une dizaine de kilomètres, avant que la rencontre avec les forces de Zébul ne devienne imminente, Izi demanda :

– Tu veux rester en vie, Benios ?

Lorsque celui-ci se retourna vers elle, ce n'était plus de l'inquiétude qu'il avait dans les yeux, mais quelque chose qui ressemblait à de la panique.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– C'est clair, il me semble. Tu veux rester en vie ?

– C'est sûr que je veux rester en vie !

– Alors, ne retourne pas au camp. Reste avec nous. Tu seras sous la protection de Féri.

– Tu n'y penses pas ! Je suis un traître, pour lui, et j'en deviendrais un pour Koll et tous ses espions !

– Koll est fini et je sais comment me débarrasser de lui. J'ai toujours été neutre, vois-tu, mais il m'a forcée à prendre parti. C'est une erreur qu'il n'aurait pas dû commettre.

Manos, qui s'était affaissé sur l'encolure de son chétras, trouva la force de se relever, tout aussi surpris que Benios pouvait l'être par les dernières révélations d'Izi.

– Je n'ai pas une nature de traître, lâcha le guide, malgré la peur qui l'étreignait.

– Tu as pourtant trahi Zébul... tu as deux "W" sur la main.

– Je n'ai jamais choisi Zébul. Je n'avais pas le choix en arrivant ici.

– Koll ne vaut pas mieux.

– Je ne suis pas d'accord. Koll est plus humain que Zébul.

– Il ne vaut pas la peine que tu meures pour lui, renchérit Izi.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ? finit par se résigner Benios.

– Je veux que tu serves de guide aux hommes de Féri jusqu'à la rivière.

– Ils n'arriveront pas à prendre Koll. Le camp est inattaquable. Ils vont couper le pont et même si vous arriviez à le reconstruire, aucune armée ne franchirait la falaise ; la brèche est trop étroite. Ils peuvent éliminer des milliers d'hommes, dans ce passage, sans même se mettre à découvert.

– Il y a sûrement un autre chemin, intervint Manos.

– Pas pour une armée, répondit Benios. La falaise fait des kilomètres de chaque côté du camp.

Quelques hommes à la queue leu leu pourraient peut-être y arriver après plusieurs jours, mais ils n'auraient même plus la force de se battre.

- C'est sans importance, les interrompit Izi, j'ai une meilleure idée.
- Quelle idée ? se montra curieux de savoir Benios.
- Tu es avec moi ou tu restes avec Koll ? l'interrogea Izi en éludant la question.

Le soldat inspira profondément, puis soupira en baissant la tête avant de répondre :

- Je suis avec toi.
- Alors, tu verras bien assez tôt.

Manos s'était à nouveau avachi sur son animal, trop épuisé pour jouer les curieux. De son côté, Benios était davantage rongé par l'angoisse que par la curiosité. Le trio continua son chemin jusqu'aux abords de la route ouest.

Au début, alors qu'ils avançaient sur la route sablonneuse, ils avaient l'impression de voir quelque chose qui ressemblait à une bande noire. Mais bientôt, ils constatèrent que cette bande était en fait une armée constituée de plusieurs centaines de soldats. Aussi loin que leur regard portait sur la route, le terrain était occupé. C'est là que Benios comprit qu'il avait pris la bonne décision. Zébul ne se contentait plus d'envoyer un simple bataillon pour tenter de déloger son adversaire, lequel serait littéralement assiégé, en plus d'être coupé de toute communication extérieure.

Plusieurs tentes avaient été montées en bordure de la route, dont une qui se démarquait par sa taille. Sous le regard curieux des soldats, Izi y pénétra avec Manos et Benios.

- Je veux une carte détaillée de tous les sentiers qui entrent dans ces marais. Ratissez les cinq cents premiers mètres en bordure de la route de la voie jusqu'à quarante kilomètres à l'ouest.
- Ça ne sera plus nécessaire, général.
- Féri leva la tête, avant d'apercevoir Izi et ses compagnons s'approcher de la table où il était accoudé.
- Seigneur, tu as réussi ! s'exclama-t-il, surpris.
- Qu'est-ce que tu croyais ? sourit Izi.
- Je ne croyais pas que Koll le laisserait partir, en tout cas. Qu'est-ce que tu as manigancé ?
- Je l'ai hypnotisé, répondit Izi.
- Ça, je veux bien le croire.
- Et toi, tu vas le neutraliser avant qu'il se réveille.
- Tu as un plan ?
- Oui.
- Qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu te décides à prendre parti ?
- Quelque chose de personnel.

Féri se frotta le visage en regardant sa protégée. Bien qu'il était curieux, l'endroit n'était pas propice aux confidences.

- Et ce plan ? questionna-t-il.
- Je te présente Benios. Il était trop bon pour Koll, je le lui ai volé.
- Il nous a trahis et maintenant il trahit Koll, répliqua Féri en jetant un regard froid sur le nouveau venu. Qui te dit qu'il ne te trahira pas à ton tour ?

Benios voulut se justifier, mais Izi le devança en disant :

- Il avait ses raisons pour Zébul, mais il n'avait pas l'intention de trahir Koll. J'ai dû me montrer persuasive pour le convaincre. Cet homme s'est montré digne de ma confiance et je lui ai promis que tu serais son protecteur s'il acceptait de m'aider.
- Pour faire changement, tu me mets devant le fait accompli, laissa entendre Féri.
- Tu ne vas pas me reprocher de m'avoir fait un allié afin que nous puissions quitter ces marais vivants, Manos et moi ?
- Si je ne t'aimais pas autant, je te détesterais, Izi Ko.

Izi posa sa petite main sur la patte d'ours que le général avait au bout du bras.

- Impossible. Nous deux, c'est pour toute la vie ! le nargua-t-elle, mi-figue, mi-raisin.
- C'est toi qui es impossible, répliqua Féri sans pouvoir empêcher ses yeux de sourire. C'est quoi

ce plan ? finit-il par demander.

– Benios va guider une centaine de soldats jusqu’au poste d’avant-garde qui précède la rivière. Combien y a-t-il d’hommes de garde à cet endroit ? demanda Izi en se tournant vers le principal intéressé.

– Le jour, une quarantaine au maximum.

– Bon, poursuivit Izi à l’endroit de Féri, cent ou deux cents, je laisse cela à ton jugement. La rivière ne peut être franchie que par un pont que Koll a construit. Comme il y a un poste de garde de l’autre côté, les gardiens tenteront de couper le pont de corde pour empêcher nos troupes d’y accéder.

– J’enverrai mes meilleurs tireurs de proc pour les empêcher d’atteindre le pont, l’interrompit Féri.

– Non, tu les laisseras faire.

– Pourquoi ? s’étonna Féri.

– Il y a une haute falaise de l’autre côté qui ne peut être franchie que par une brèche étroite et très escarpée. Koll pourrait passer des semaines à vous balancer des pierres et des flèches sur la tête sans qu’un seul d’entre vous n’atteigne le sommet.

– Il y a un autre accès ?

– Non, on les laissera à leur sort. Tu n’auras qu’à installer des hommes en permanence pour les empêcher de reconstruire le pont. Dans quelques mois, il y en aura pour te proposer la tête de Koll en échange de leur pardon.

– Je donnerais une fortune pour voir la tête de Koll quand il va réaliser que tu l’as possédé, lança Féri en souriant de toutes ses dents. Surtout que tu as dû lui promettre quelque chose de très intéressant pour qu’il te laisse partir avec Manos.

– Très intéressant, en effet, valida Izi.

– Tu vas me raconter, au moins ?

– Pas avant que les messagers n’aient quitté l’île. J’imagine que le chariot a été amené à notre intention ? J’aimerais ramener Manos au palais tout de suite, si tu n’y vois pas d’inconvénient. Koll n’a pas été tendre avec lui.

Féri remarqua effectivement le visage abîmé et la grande fatigue qui accablait le messager. Il avait l’air d’un somnambule au milieu de la pièce.

– J’ai une faveur à te demander avant que tu partes, intervient Benios en s’adressant à Izi.

Visiblement, ce dernier ne se trouvait pas dans une situation confortable.

– Demande, répondit cette dernière.

– Laissez-moi tenter d’obtenir une reddition des hommes qui gardent l’avant-poste. Vous pourrez toujours en faire des ouvriers, au même titre que moi-même. J’ai des compagnons de longue date, parmi eux... Si je peux leur éviter d’être massacrés et épargner la vie de plusieurs de vos soldats, tout le monde y trouvera son compte.

Féri eut un élan de sympathie pour cet homme, prêt à se sacrifier pour ses camarades. La question avait été adressée à Izi, mais c’était à lui de répondre.

– Qui me dit que tu n’en profiteras pas pour donner l’alerte ? demanda-t-il.

– Qu’est-ce que cela changerait ? Vous voulez prendre le pont. Avec ou sans la surprise, ce sera chose facile.

– Tu sais que cela risque de se retourner contre toi ? prévint Féri. Ils peuvent aussi bien décider de te tuer pour les avoir trahis...

– Je sais, se contenta de répondre Benios.

– Alors, c’est d’accord ; tes copains pourront devenir ouvriers et puisque Izi t’a promis une récompense, toi, tu auras un poste de garde à la mine où ils seront employés.

– Merci, approuva le soldat.

Izi quitta seule avec Manos. De son côté, Féri les rejoindrait pour escorter les messagers au port le lendemain, mais avant, il devait préparer l'assaut de l'avant-poste.

Une escorte d'une vingtaine de cavaliers devait les accompagner le couple jusqu'au palais, mais il y avait tellement de soldats qui encombraient la route ouest que cela semblait superflu. Le cortège se mit en route à un rythme modéré, autant pour éviter de secouer les occupants du chariot que de laisser le temps aux soldats présents de dégager la route.

Manos et Izi étaient enfin seuls, assis tous les deux sur la large banquette arrière. Conçu pour protéger ses occupants d'une éventuelle attaque, le chariot était sombre. Seules des meurtrières haut placées laissaient entrer les rayons du soleil. Dans cette pénombre, Manos se coucha sur la banquette en chien de fusil et posa la tête sur les cuisses de sa compagne.

Toutes les tensions, les non-dits et les peurs restés enfouis dans le ventre d'Izi remontèrent comme un ballon libéré du fond des eaux. En plus des larmes qui se mirent à couler sur ses joues, elle ne put retenir les sanglots qui venaient avec elles. Elle avait eu tellement peur d'être violée, tellement peur de perdre Manos. Le visage de la brute quand elle lui fracassa la mâchoire à coups de manche de dague et la bouche de Manos déformée par les aiguilles plantées dans ses gencives la hantaient. C'était comme si Dieu rendait les coups qu'elle donnait à l'homme qu'elle aimait.

L'amour est dur à attraper, mais le mal est aussi contagieux que le rhume. Elle essuya les larmes qui tombaient sur le visage de Manos, qui sans un mot, prit sa main dans la sienne pour la porter à ses lèvres. Elle vit une larme s'arracher du coin des yeux de son amoureux et rouler sur l'arête de son nez. Son cœur se serra et de nouveaux sanglots la secouèrent. Pourtant, elle sentait l'amour et la joie emplir son cœur. «Si les sanglots sont la porte de sortie pour les souffrances de l'âme, les larmes sont la porte d'entrée pour l'amour de Dieu», se dit-elle.

Après un moment, lorsqu'elle eut retrouvé son calme, Manos lui demanda :

- Tu veux me parler de ce qui t'ait arrivé ?
- J'ai trop honte, répondit-elle.
- Tu n'as pas à avoir honte parce que tu as été agressée.

Au bout d'une certaine hésitation, Izi raconta ce qui s'était passé, en insistant sur le fait que la brute n'avait pas réussi à la pénétrer.

- S'il avait réussi à s'introduire en moi, je crois que je serais encore à m'acharner sur son cadavre, termina la jeune femme, prise de tremblements.

- Je comprends. Tu sais, même si tu n'avais plus été la *petite vierge*, je t'aurais aimée autant. L'important, c'est que tu sois en vie.

- Pas pour moi. J'aurais préféré mourir, je n'aurais pas supporté l'idée de m'offrir à toi après avoir été salie par un autre.

- Parfois, on n'y peut rien. Il faut accepter l'inacceptable. Sinon, ce serait comme de donner à ces monstres une deuxième victoire. C'est à eux de porter la honte. De se taire ou de s'autodétruire, c'est leur donner une forme de justification. Personne ne devrait se sentir coupable d'avoir fait confiance à la vie. C'est à ceux qui ont trahi cette confiance d'en porter le blâme.

- Nous ne sommes pas de la même culture, Manos. On m'a appris à me battre jusqu'à la mort. Tout le reste est de la lâcheté.

- C'est ce que les gens qui veulent utiliser leurs semblables nous apprennent. «Sois-moi fidèle jusqu'à la mort.» En vérité, les vrais héros sont les survivants qui font une différence. Des morts inutiles, il y en a plein nos livres d'histoire. Le vrai courage, Izi, c'est de vivre avec un fardeau jusqu'à le transcender, pas de le fuir dans la mort.

- Hum... Parlons d'autres choses, veux-tu ? Tu crois que cette bouche enflée supporterait un baiser ?

- Elle en a tellement envie qu'elle supporterait tous les sévices pour en obtenir un.

Izi se pencha sur Manos et l'embrassa avec douceur avant de lui mordiller tendrement les lèvres.

Le jour du grand départ, tous les habitants du palais étaient dans un état fébrile. Tant d'événements s'étaient bousculés depuis l'arrivée des messagers sur l'île, qu'on craignait que le dénouement de cette affaire ne puisse se concrétiser sans une dernière surprise.

Manos savait qu'il y en aurait une de taille, ce qui le rendait nerveux. Il redoutait que la tentative d'évasion d'Izi ne tourne au vinaigre et angoissait en imaginant des scénarios plus catastrophiques les uns que les autres. Le pire était qu'Izi soit tuée. Néanmoins, il s'accrochait à l'idée que son oncle Maëllus avait la conviction qu'il la ramènerait sur le continent. Après tout, le vieil homme était un prophète reconnu et en vision, il avait constaté la grossesse d'Issaël avant même qu'on ne le lui apprenne, juste un peu trop tard pour une possible intervention. «Le destin me l'a prise et maintenant, il a décidé que tu allais me la ramener», avait-il confié à son neveu.

Doté d'un esprit pragmatique, ce dernier se montrait souvent sceptique face aux prédictions de son oncle. Mais cette fois-là, il y avait cru, comme s'il s'agissait d'une évidence. Mais maintenant que tout allait se jouer, il était moins sûr de ses convictions, car la méthode envisagée par Izi n'était pas sans risque. Elle se retrouverait exposée de façon évidente et ne serait pas à l'abri des blessures que certains pourraient lui infliger pour l'empêcher de fuir. Des blessures pouvant aller jusqu'à la mort. C'est dans cet état d'esprit que le scientifique s'apprêtait à quitter le palais.

Il salua Zébul et sa délégation, puis Issaël l'embrassa sur la bouche avant de le serrer dans ses bras. Bien qu'elle ne soufflât mot, ses yeux lui rappelèrent le message qu'il devait transmettre à Izi. Les personnes présentes trouvèrent pour le moins incongru cette façon de saluer leur visiteur, mais ce n'était pas la première surprise que leur reine leur causait. Zébul les gratifia d'un regard amusé, empreint d'une soudaine curiosité. «Pourvu que ce geste n'alerte pas le grand chef?», s'inquiéta Manos.

En fait, Zébul s'amusait à l'idée de penser que sa femme avait séduit le neveu de son ancien amant. Il était tellement préoccupé par les intentions des autorités du continent qu'il n'avait pas remarqué les sentiments particuliers qu'Izi avait pour le messenger. Issaël n'avait fait que détourner davantage son attention en s'appropriant Manos pour le conduire à sa chambre lors du premier souper. Trop habitué à voir sa femme séduire les hommes, il avait oublié qu'Izi n'était pas dénuée de charme.

Trois cents hommes devaient accompagner le chariot sécurisé où prendraient place Féri, Manos et Fila. Izi avait convaincu le général de la laisser les précéder, afin de détecter un piège éventuel, bien que la prise de l'avant-poste de garde avait eu lieu la veille et que le pont avait été coupé. Koll étant maintenant isolé dans son camp, une offensive des partisans de ce dernier était toujours possible.

Les compagnons de Benios avaient décidé de l'exécuter et de s'enfoncer dans le marais plutôt que d'accepter son offre. Les gardes postés de l'autre côté du pont avaient détruit celui-ci, sous le regard amusé des soldats de Féri. Ils ne comprenaient pas pourquoi l'avant-poste avait été déserté quelques minutes avant l'arrivée des troupes de Zébul, tout comme ils ne comprenaient pas cette façon qu'avaient eue leurs ennemis de les laisser saboter le pont sans leur tirer une seule flèche. Suite au passage du messenger et de la *petite vierge* dans leur camp, cela n'augurait rien de bon.

Après s'être mis à l'abri avec ses hommes dans la cabane, le chef des gardiens était parti à la course pour prévenir Koll de la situation. Perdant tout son flegme habituel, ce dernier entra alors dans une rage folle, ce qui ne fit qu'accentuer le sentiment de défaite de ses troupes.

Izi était partie depuis vingt minutes lorsque le chariot transportant les messagers s'ébranla. Elle ne craignait pas tant pour sa vie, mais bien de l'éventualité où on exigerait son retour pour permettre aux messagers de quitter l'île. C'était là, la grande faiblesse de son plan, car sa fuite serait remarquée par les hommes de Zébul avant que les messagers ne soient en sécurité. Que ferait-elle dans cette situation ? Si elle n'obtempérait pas à sa demande, Zébul serait assez fou pour sacrifier Manos et Fila.

Le beau temps était au rendez-vous et la voie était encombrée comme à son habitude. À cette heure, il y avait moins de trafic en provenance du port. En revanche, la circulation venant d'Érunane était dense : chars de minerais, chariots d'artisans et patrouilles de soldats encombraient l'espace, autant devant que derrière elle. Même si elle savait que cela n'aurait rien changé, Izi se demandait si elle n'aurait pas dû partir plutôt afin qu'il n'y ait pas de témoins lors de sa manœuvre. C'était pratiquement impossible de trouver un espace désert et cela l'aurait obligée à se dissimuler par la suite, ce qui aurait rendu sa progression infiniment plus laborieuse. «Non, j'ai choisi la bonne façon de procéder», pensa-t-elle, sans pouvoir dissiper sa nervosité.

Montée sur son chétras, elle observa pour une dernière fois ce monde qui était le sien. Un nuage de poussière commençait à s'élever de la voie asséchée par les rayons du soleil. Les gens étaient sales et sem-

blaient déjà fatigués, même si leur journée commençait à peine. Seuls quelques jeunes soldats semblaient s'amuser de ce début de journée, heureux d'avoir échappé au sort des autres détenus dont la vie se résumait à un long esclavage. Même les platos semblaient partager cette déprime. Forcés de peiner sur cette route qui deviendrait de plus en plus poussiéreuse, en plus de la chaleur qui promettait de les accabler encore davantage, des coulisses de morve terreuse s'échappaient de leurs naseaux.

Le palais était à cent lieues de cette vie misérable et elle-même, Izi, en avait profité sans se soucier des prisonniers partout autour d'elle. Ces êtres étaient bien sûr tous des criminels, mais les conditions de vie auxquelles on les avait contraints étaient aussi horribles que les crimes qu'ils avaient pu commettre. Il ne s'agissait pas seulement de justice, mais d'une vengeance du monde libre. «On ne choisit pas ses pulsions», comme l'avait si bien dit Ophilla, un homme qui lui avait paru si doux et si gentil et qui pourtant, ne pouvait s'empêcher de détruire ce qu'il y a de plus précieux dans une société : les enfants.

Pourquoi les bien-pensants d'Ibris avaient-ils créé cet enfer plutôt que de simplement se mettre à l'abri de ces gens aux comportements déviants ? Comme Izi, ils avaient dû croire que justice ne peut être rendue sans que ceux qui ont frappé soient frappés à leur tour. En fait, toute conception de justice ne peut être qu'une utopie, dans un monde où celle-ci est absente avant même notre naissance. Comment la justice s'exerce-t-elle quand on vient au monde dans la pauvreté, la haine ou la laideur, contrairement à d'autres qui semblent bénis des dieux ?

Izi savait qu'elle devait pardonner au gardien Prolan si elle voulait enfin se libérer de son emprise. Car même mort, c'était encore lui qui nourrissait le germe de la haine et la colère qu'il avait semés en elle. Elle devait lui pardonner pour se pardonner à son tour. Sinon, elle le verrait à travers chaque homme qu'elle croiserait, même Manos.

Elle se rendit compte que les hommes, qui étaient de loin en plus grand nombre que les femmes sur la voie et sur l'île, profitaient de sa rêverie pour l'observer à leur guise. Habituellement, ils détournaient les yeux par devoir de soumission envers la princesse d'Érunane, mais comme elle semblait absente, ils en profitaient. Occasion rare, car la *petite vierge* avait l'habitude d'être sur ses gardes et d'observer avec attention tous ceux qui l'approchaient.

Elle joua le jeu et fit mine de ne voir personne, le regard braqué devant elle, tout en observant du coin de l'œil ceux qu'elle croisait. Il y avait de l'admiration, de la haine, de l'envie et du mépris. Personne n'était indifférent, mais les sentiments derrière ces regards allaient du meilleur au pire. C'était l'envie qui était la plus fréquente et cela la troubla. N'était-elle pas le trésor de cette île ?

Peut-être qu'à une certaine époque, son arrivée avait été une occasion pour tous de célébrer une grande victoire sur le monde libre d'Ibris qui les avait repoussés sur cette terre maudite. Mais après toutes ces années, aucun changement n'avait été apporté pour améliorer les conditions de vie de tous ceux qui avaient cru que l'arrivée de ce bébé amènerait un nouvel air sur Érunane. Izi était avec les puissants qui les contraignaient à une vie d'esclavage. Même si elle ne s'était jamais montrée cruelle, elle n'avait rien fait pour eux, malgré son statut. Bien qu'elle eût suffisamment de pouvoir pour changer les choses, elle s'était contentée de s'apitoyer sur son sort.

Pourquoi fallait-il que ce soit précisément ce jour-là qu'elle prenne conscience de ces choses ? Ressentant de la culpabilité, elle se promit de faire quelque chose pour eux une fois sur le continent. Il était temps pour elle de quitter cette île et de trouver sa place. Si elle était une étrangère dans le monde libre d'Ibris, au moins elle pourrait peut-être devenir elle-même auprès de Manos.

Elle vit au loin les chariots postés de chaque côté de la voie, lesquels constituaient la dernière barrière entre le monde libre et la vaste prison d'Érunane. Il s'agissait, en quelque sorte, de la douane contrôlée par Zébul. Une quarantaine d'hommes et presque autant de chétras se trouvaient en bordure de la voie, de chaque côté des chariots. Les seuls hommes, sur toute cette île, autorisés à arrêter la princesse par la force et la ramener au palais si elle s'avisait de passer ce point de contrôle.

Le cœur d'Izi se mit à cogner contre ses côtes. Toute sa vie allait se jouer dans les prochaines minutes. Un groupe de soldats était occupé à inspecter le chargement d'un artisan ; ceux-ci devaient produire une liste approuvée par les autorités de l'île indiquant les effets qu'ils troquaient au port, au bénéfice de Zébul. Ainsi, des œuvres d'art pouvaient être échangées contre des alcools de marque ou des denrées rares.

Izi s'approcha du bord de la voie, descendit de sa monture et prit dans son sac le dispositif servant à couper le champ électrique entre deux sections. Fila lui avait expliqué qu'il lui faudrait tenir le bouton qui se trouvait au centre, et le maintenir enfoncé tout le temps de son passage. L'appareil était efficace à partir d'un mètre de la ligne du champ. Prenant son animal par la bride, tout en s'en servant comme d'un écran, elle appuya sur le bouton et s'approcha du rebord extérieur, priant pour que le dispositif fonctionne. Elle n'avait pas

fait deux pas qu'un éclair bleuté éclata entre deux bornes. Le spectacle ne manqua pas de provoquer plusieurs exclamations.

Izi se dépêcha d'entraîner son animal à l'extrémité des traverses, avant de relâcher le bouton. Un nouvel éclair, suivi d'un bruit de grésillement, troubla le calme de cette matinée, de telle sorte que les chariots situés près d'elle s'étaient immobilisés. Les conducteurs échangeaient des commentaires empreints de stupéfaction, tels : «Elle est passée de l'autre côté !» «Le champ ne fonctionne plus ?» «Qu'est-ce qui se passe ?» «C'est Izi, elle est passée de l'autre côté.»

Un homme était descendu pour s'approcher dangereusement des bornes devant elle. «Arrête ! le prévint Izi, le champ fonctionne !» Mais l'autre, un bras tendu devant lui, fit un pas de trop et une violente décharge repoussa son membre avec force, puis lui brûla la main. «Restez où vous êtes ! Le champ fonctionne toujours», cria encore Izi, pendant que le malheureux grimaçait de douleur en tenant son poing noirci.

Du coup, l'attention des soldats commençait à se tourner dans sa direction. Postés huit cents mètres plus loin, ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait, mais il devenait évident que quelque chose d'anormal avait lieu. Leur chef désigna quelques hommes pour rester sur place et grimpa sur son chétras, imité par le gros de la troupe.

Également grimpé sur sa monture, Izi, dont le cœur battait toujours la chamade, la fit avancer d'un pas rapide. Elle vit arriver au trot la troupe de soldats, chacun avec son proc pointé devant lui. L'homme à leur tête plissa les yeux en réalisant qu'un cavalier se trouvait de l'autre côté du champ, puis reconnut la *petite vierge* à son anneau distinctif.

Après un bruit caractéristique, une flèche passa près de l'épaule d'Izi. «Ne tirez pas, imbéciles ! C'est Izi.» Stupéfaits, tous s'immobilisèrent, et virent la *petite vierge* les croiser sans ralentir le pas. Alors qu'elle fixa le chef dans les yeux sans mot dire, l'homme talonna son chétras pour la rejoindre.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, une fois à sa hauteur.
- Je quitte l'île.
- Tu n'as pas le droit.
- Il faudra me tuer si tu veux m'en empêcher.

Le groupe avait rejoint leur chef et trottaient derrière lui au même rythme qu'Izi. Après un silence, le supérieur s'adressa aux hommes qui le suivaient.

- Accompagnez-la jusqu'au port et assurez-vous de la protéger contre les imbéciles qui tenteraient de l'intercepter. Que la moitié du groupe retourne à son poste.

Ensuite, il tira la bride de son animal et prit la direction de la ville au galop. Izi put à nouveau respirer. Le port n'était plus qu'à trois kilomètres devant elle et le cavalier qui fonçait pour avertir Féri arriverait trop tard pour que ce dernier puisse y faire quoi que ce soit. À ce moment, elle serait déjà en sécurité. Restait à savoir ce qui adviendrait des messagers.

Au loin, elle voyait grandir la muraille de la cour du port et les constructions percées de fenêtres qui s'étendaient de chaque côté. C'étaient des panneaux de verre, chose qu'elle voyait pour la première fois. Sur la tour de guet de droite d'une hauteur de quinze mètres, le nombre de personnes augmentait chaque seconde. Une quarantaine de curieux s'y entassèrent pour voir arriver ce cavalier seul qui se trouvait de l'autre côté des bornes. Izi devint nerveuse. Qu'allait-elle leur dire ? «Ouvrez-moi, je suis Izi Ko.» Est-ce que ce serait aussi simple ?

Elle craignait d'être retenue et d'avoir à affronter le regard de Féri. Ce dernier risquait fort de se sentir trahi parce qu'elle ne s'était pas confiée à lui. Elle arriva trop rapidement à son goût au pied de la tour de garde, laquelle était percée d'une porte en métal donnant sur la portion de la voie où elle se trouvait.

- Qui es-tu ? l'interrogea un homme qui pointait une arme vers elle.
- Izi Ko. Les messagers seront bientôt ici et je dois quitter l'île avec eux.

Aussitôt, une rumeur s'éleva de la tour.

- Vous, les soldats, éloignez-vous de la grande porte, commanda l'homme. Aucune personne armée n'a le droit de se trouver à moins de cinq cents mètres de l'accès au port.
- Nous avons eu ordre d'accompagner la princesse jusqu'ici.
- Maintenant, c'est fait. Alors, retournez d'où vous venez. C'est moi qui donne les ordres, ici.

Voyant qu'il était inutile de s'entêter et que la protection d'Izi était maintenant assurée par les hommes

du port, les soldats repartirent. Déjà, plusieurs chars immobilisés faisaient la queue pour entrer dans la première cour. L'accès en avait été fermé lorsque les hommes armés qui accompagnaient la *petite vierge* furent aperçus.

– Toi, le chauffeur, demanda l'homme sur la tour après que les soldats se furent éloignés, c'est bien elle, Izi Ko ?

– Certain que c'est elle ! s'exclama le chauffeur.

– Bienvenue chez nous, Izi. Mon nom est Alos. Je vais t'ouvrir la porte, mais je te prierais de laisser tes armes derrière toi.

– J'aimerais garder ma dague ; c'est le seul souvenir que j'aimerais garder de cette île.

– Tu ne pourrais pas te contenter de ton collier ou de tes bijoux ?

– On m'a soudé ce collier autour du cou à l'âge de seize ans, et c'est la première chose que je veux voir disparaître.

Cette déclaration fit s'élever une nouvelle rumeur en haut de la tour. Puis, Alos décida :

– C'est bon, tu peux garder ta dague.

Au même moment, Izi vit la porte de métal disparaître dans le plancher devant elle. Une lumière naturelle éclairait la pièce, sans qu'elle en devine la provenance. C'était le seuil qu'il lui fallait franchir pour passer dans l'autre monde. Le monde libre, moderne, à mille lieues de celui d'où elle venait. Elle fut tentée de regarder derrière elle, puis se ravisa et pénétra dans la pièce. La porte se referma à la vitesse de l'éclair, presque sans bruit.

Le chariot où se trouvait Manos s'immobilisa, puis des coups furent frappés à la porte.

- Qu'est-ce qui se passe ? gronda Féri.
- Le chef du poste de la cour a quelque chose d'urgent à te dire.
- Qu'il entre.

La porte s'ouvrit devant un homme en proie à une grande inquiétude.

- Qu'est-ce qui se passe ? répéta le général.
- C'est Izi, elle est traversée de l'autre côté des champs électriques. Elle doit déjà avoir atteint le port à l'heure qu'il est. Je lui ai demandé de s'arrêter, mais elle m'a dit qu'elle quittait l'île. La seule façon qui nous restait de l'en empêcher était de la blesser gravement et... je ne pouvais pas prendre la responsabilité d'une telle action. J'ai donc demandé à mes hommes de l'escorter pour qu'elle soit à l'abri d'un accident stupide. L'un d'eux a failli la transpercer d'une flèche avant que je ne la reconnaisse.

L'air choqué, Féri garda le silence un moment, pendant que l'autre attendait dans l'angoisse l'explosion de son interlocuteur.

- Tu as fait ce qu'il fallait. Retourne à ton poste, il n'y a plus rien à faire.

Soulagé, le porteur de mauvaises nouvelles s'éclipsa, trop heureux d'avoir évité la tempête. Lorsque le chariot se remit en marche, Manos et Fila demeurèrent crispés, craignant la réaction du colosse. Au lieu de la colère et de la frustration qu'ils anticipaient, ils virent un homme triste et résigné, qui garda le silence presque jusqu'au bout de la route. À un certain moment, il finit par regarder Manos dans les yeux et lui demander :

- Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?
- Parce que tu aurais été obligé de mentir à Zébul lorsqu'il t'aurait demandé si tu étais au courant. Izi voulait te protéger, car elle se disait que son beau-père se serait probablement rendu compte que tu lui mentais.

- J'aurais quand même préféré le savoir.

Manos baissa la tête, mal à l'aise devant la déception de Féri, qui ne fit rien pour les empêcher de rejoindre le port, Fila et lui. À deux cents mètres des portes, le chariot s'immobilisa pour les laisser descendre. Après que Fila fut descendu, Féri posa la main sur le bras de Manos quand il le vit se lever.

- Ne l'abandonne pas, lui dit-il.
- Sois sans crainte, je l'aime au moins autant que toi.
- Tu l'aimes comme un homme ; moi, je l'aime comme un père. C'est très différent.
- Je ne l'abandonnerai pas, tu as ma parole.

Féri comprit que Manos n'était pas seulement très amoureux d'Izi ; c'était aussi un homme loyal qui resterait toujours un ami pour elle si ses sentiments venaient à s'émousser. Et cela le rassura.

- Alors, bonne chance. Dis-lui que je l'aime et qu'elle a pris la bonne décision.
- Merci, répondit Manos.

À son tour, il sortit du chariot, sous le soleil resplendissant de cette fin d'avant-midi. Tout ce qui l'entourait semblait figer dans une immobilité artificielle. Chars et chariots étaient arrêtés, tandis que les hommes du port, comme les prisonniers, restaient là sans bouger, à le regarder avancer avec Fila en direction de la cour. Le silence était complet. Seules les têtes se tournaient pour permettre aux nombreux regards de ne pas les quitter des yeux. On aurait dit l'apparition de saints revenus de l'enfer.

Jamais Manos ne s'était senti aussi vivant. Il avait survécu à l'île, à sa nature, à sa faune et aux hommes. Il leur avait même ravi leur plus grand trésor. Cela faisait de lui un être d'exception, comme Izi. Il était devenu un personnage mythique, il le savait. Tous ces hommes et femmes autour de lui le savaient et bientôt, tout Ibris le saurait. Il sentit la grâce de Dieu le toucher et se rappela les paroles de Maëllus : «Tu as un destin, Manos.»